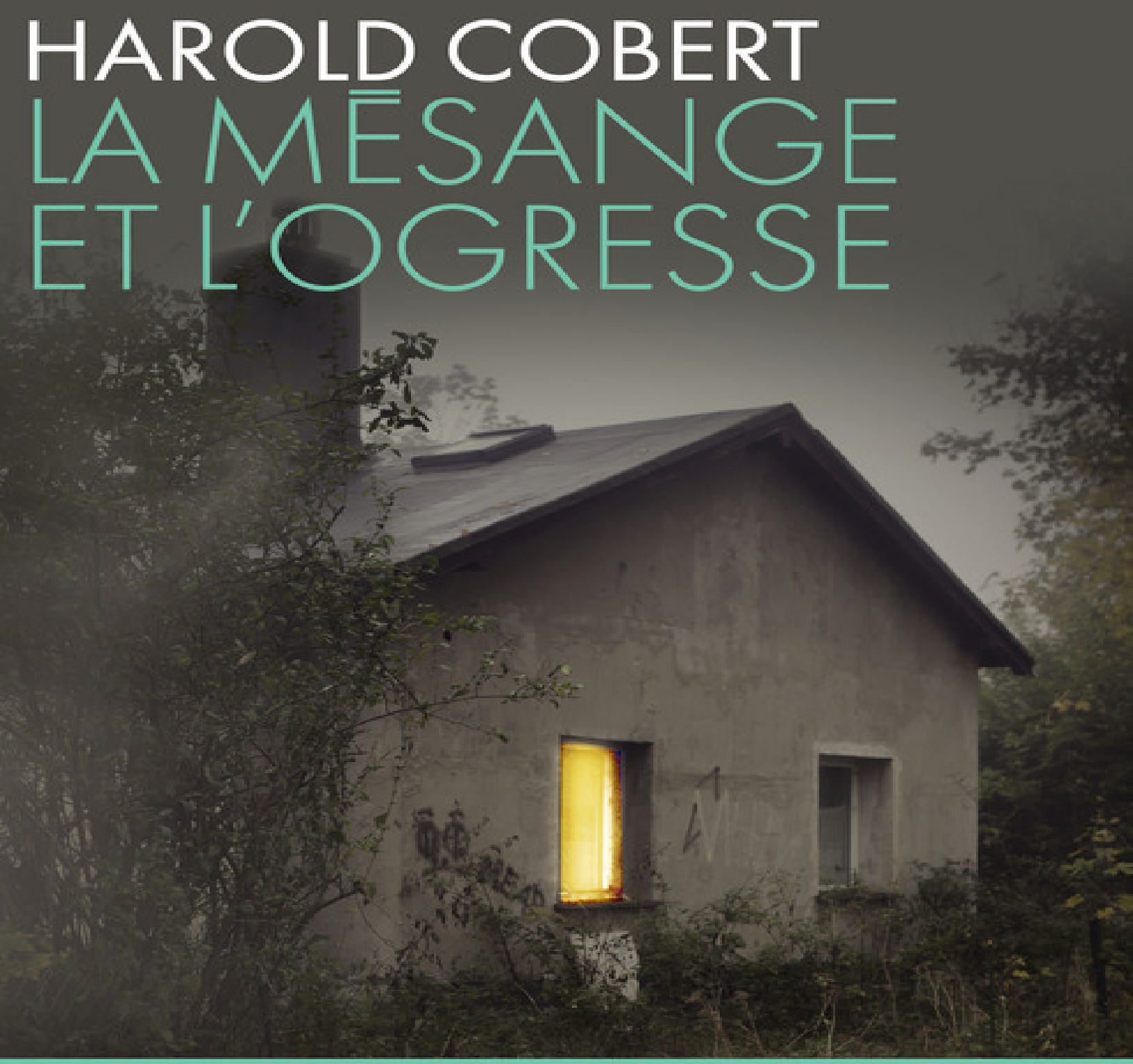
HAROLD COBERT

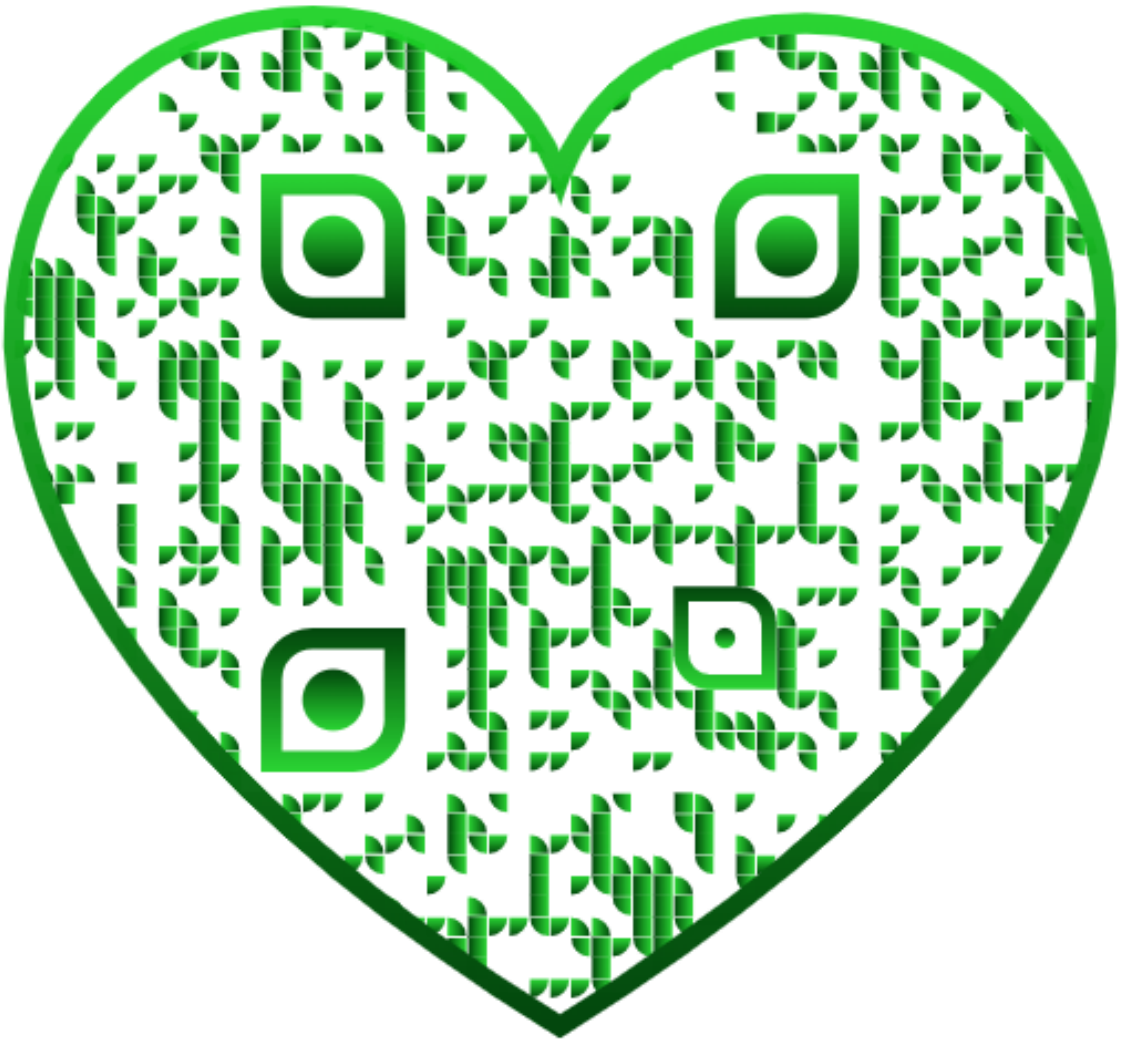
LA MÉSANGE ET L'OGRESSE



DANS LA TÊTE DE MONIQUE FOURNIRET

ROMAN

PLON



HAROLD COBERT

LA MÉSANGE ET L'OGRESSE

DANS LA TÊTE DE MONIQUE FOURNIRET

PLON

ROMAN

Harold Cobert

La mésange et l'ogresse

roman

PLON
www.plon.fr

Du même auteur

Mirabeau, le fantôme du Panthéon, Séguier, 2002.

Le Reniement de Patrick Treboc, Éditions JC Lattès, 2007.

Un hiver avec Baudelaire, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 ; Le Livre de Poche, 2011.

L'Entrevue de Saint-Cloud, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010 ; Le Livre de Poche, 2012 (sous le titre *Le Rendez-vous manqué de Marie-Antoinette*).

Dieu surfe au Pays basque, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2012 ; Le Livre de Poche, 2013.

Petit Éloge du charme, Éditions Nouvelles François Bourin, 2012.

Au nom du père, du fils et du rock'n'roll, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2013 ; Le Livre de Poche, 2015.

Jim, Plon, 2014.

Lignes brisées, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015.

© Éditions Plon, un département d'Édi8, 2016

12, avenue d'Italie – 75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr

Création graphique : V. Podevin
© plainpicture/ Maren Becker

EAN : 978-2-259-25128-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

« I sent my Soul through the Invisible,
Some letter of that After-life to spell :
And by and by my Soul return'd to me,
And answer'd : " I Myself am Heav'n and
Hell." »

« J'ai envoyé mon Âme à travers l'Invisible,
Déchiffrer les secrets de l'Au-delà :
Et peu à peu, mon Âme m'est revenue,
Et m'a répondu : "Je suis Moi le Ciel et
l'Enfer." »

Omar KHAYYĀM, « Rubaiyat »

« La marge, c'est ce qui fait tenir les pages
ensemble. »

Jean-Luc GODARD

Pour mémoire

roman du réel

Si ce livre est basé sur « l'affaire Fourniret », s'il suit au plus près les faits tels qu'ils ont été révélés lors du procès, cet ouvrage est avant tout une œuvre de fiction.

Par l'angle intime et intérieur qu'il permet, le roman aide à comprendre des personnes, des mœurs, une société. À cet égard, il éclaire d'une manière nouvelle et complémentaire le travail des historiens, des sociologues, des psychiatres ou encore des journalistes.

Hormis certaines phrases, les pensées et les propos prêtés à Monique Olivier et à Michel Fourniret ainsi qu'aux différents personnages de cette histoire relèvent de la pure invention et de la seule création littéraire.

À part ceux de Monique Olivier et Michel Fourniret, tous les noms des protagonistes ont été changés, et en premier lieu ceux des victimes. Toutes mes pensées et toute ma compassion vont à leur famille. L'horreur et le calvaire qu'elles ont vécus n'ont pas quitté un instant mon esprit. Il n'y a pas de mots pour décrire ce qu'elles ont enduré et endurent encore.

26 juin 2003. Ciney (Belgique). 15 h 03. 24 °C (température ressentie 21 °C). Ciel dégagé, légers passages nuageux, rafales de vent de 25 km/h.

Louise Lemaire, treize ans, rentre à pied chez elle. Cartable sur le dos, débardeur rose clair, pantalon noir et baskets, elle s'engage dans une rue à quelques pâtés de maisons de la gare.

Une camionnette blanche freine à sa hauteur. Un homme d'une soixantaine d'années en descend. Il est vêtu d'un jean et d'un tee-shirt blanc. Il a une barbe bien taillée, des cheveux courts et grisonnants. Ses yeux bleu acier saillent derrière ses petites lunettes cerclées de métal.

Surprise, la collégienne sursaute, recule d'un pas.

— Bonjour mademoiselle, excusez-moi de vous déranger, je ne suis pas de la région et je suis un peu perdu. Savez-vous quelle est la direction pour le Mont de La Salle ?

Louise le scrute. Il n'a pas l'air méchant, il est même plutôt banal.

— Vous pouvez me répondre, je ne vais pas vous manger.

Elle bafouille une série d'explications. L'inconnu l'écoute sans ciller.

— Vous êtes une gentille fille. Vous seriez encore plus gentille si vous montiez avec moi pour m'accompagner là-bas.

Elle secoue la tête avant de rétorquer, d'un filet de voix :

— Non…

— Et pourquoi ?

— Je ne vous connais pas…

— Ce n'est pas bien de ne pas faire confiance aux gens, comme ça. Vous savez, je suis professeur de dessin et père de famille.

— Non, je ne peux pas.

Il serre les mâchoires. Son visage se verrouille.

— Vous allez monter avec moi, sinon je vous suivrai et je saurai où vous habitez.

Ils se dévisagent. La panique fait pâlir la peau de la jeune fille. L'homme sourit.

— Mais non, je plaisante !

Il rit et ouvre la portière côté passager.

— Allez, montez, je vous ramènerai chez vous une fois que vous m'aurez montré où ça se trouve. Je connaîtrai la route.

Elle regarde autour d'elle : personne.

— N'ayez pas peur, je ne vous veux pas mal. Je vous l'ai dit, je suis père de famille et professeur de dessin.

Elle hésite encore un instant, puis cède, grimpe et s'assoit dans le véhicule.

— Ça vous évitera de marcher. Même s'il fait bon, vous êtes habillée un peu trop légèrement.

Il referme la portière, prend place, démarre et roule en suivant les indications de l'adolescente. Au Mont de La Salle, il poursuit son chemin sans ralentir. Louise observe, impuissante, le panneau s'éloigner par la vitre avant de se retourner, hagarde, vers le conducteur.

— C'était là, pourquoi vous ne vous êtes pas arrêté ?

— Je t'emmène à Dinant, parce que tu ne m'as pas fait confiance. Je te raccompagnerai chez toi ensuite.

Le vouvoiement a disparu. Le ton est sec, sans appel.

— J'ai un cours de gymnastique à 17 heures…

— Tu ne pourras pas aller à ton cours.

— Je veux rentrer à la maison maintenant !

— Tais-toi, sinon je te frappe.

Elle s'enfonce dans son siège et serre son cartable contre elle, comme pour se protéger.

— Assieds-toi par terre, dos contre la portière.

— Mais…

— Par terre, sinon je te frappe !

Elle s'exécute. Elle reste recroquevillée. De temps à autre, elle lève la tête pour essayer de voir la route et savoir où ils se trouvent, où ils vont.

— Baisse la tête.

Elle le fixe d'un regard implorant.

— Baisse la tête, je te dis !

Il la menace d'un geste. Elle pose son front sur ses genoux, passe ses bras autour de ses jambes. Elle entend son ravisseur se pencher vers elle,

ouvrir le vide-poche, fouiller à l'intérieur, le refermer. La camionnette s'immobilise.

— Tes mains.

Elle relève la tête : il tient un lacet en cuir.

— Tes mains !

Elle tend ses poignets joints, il les attache à la hâte et redémarre. La fourgonnette file dans l'anonymat des routes nationales. Après un long moment, Louise ose une question :

— Monsieur, croyez-vous en Dieu ?

— Pourquoi ?

— Si vous croyiez en Dieu, vous ne feriez pas ce que vous êtes en train de me faire.

L'homme ne répond rien. Le visage contrarié, il continue de rouler. Elle se met à prier en silence : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous… »

Elle récite sa prière plusieurs fois, jusqu'à la psalmodier à voix haute.

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous…

— Tais-toi.

— Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Et Jésus, le fruit de vos entrailles…

— Tais-toi !

— … est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous…

— Arrête avec tes prières !

Il se gare sur le bas-côté, en pleine campagne, près d'un bois.

— Si tu ne te tais pas, tu vas mourir.

Il descend, contourne le véhicule, ouvre brutalement la portière, empoigne l'adolescente.

— Vous me faites mal !

— Tu veux vivre ou mourir ?

Il la tire à l'extérieur, la traîne, l'assoit de force à l'arrière. Il attrape les cordes d'un treuil, lui attache les chevilles et les lie aux mains déjà prises dans le lacet en cuir. Avec une autre corde passée dans la ceinture de sa proie, il l'enchaîne à la barre métallique de la porte latérale.

Il contemple son œuvre avec satisfaction.

— Si tu ne me donnes pas de plaisir, te ne rentreras pas chez toi. Tu veux vivre ou mourir ?

Il avance une main fébrile vers sa poitrine, glisse ses doigts sous son débardeur, caresse ses seins.

— Ça pousse un petit peu, dis-moi…

Elle crie, tente de se débattre. Il lui enserre la gorge.

— Tu es vierge ou tu as déjà fait l'amour ?

Elle ravale ses pleurs.

— Vous êtes de la bande à Dutroux ?

Il sourit.

— Je suis pire que Dutroux.

Il fait coulisser la portière, reprend le volant et roule, tourne, roule, tourne et roule encore.

Louise le sait : il la conduit vers la mort, elle est perdue.

Avec ses dents, elle tire sur le nœud du lacet qui lui emprisonne les poignets. L'homme a agi dans la précipitation, il n'a pas assez serré, elle réussit à le délier. Sa mâchoire lui fait mal. Grâce à ses bras et ses mains libérés, elle vient à bout de la corde lui entravant les pieds. Malgré le ronronnement du moteur et la cloison qui la protège du conducteur, elle reste prostrée comme si elle était toujours ligotée. Sans faire de bruit, presque sans respirer, avec des mouvements très lents, elle défait la dernière corde accrochée à sa ceinture.

Elle pourrait ouvrir la porte coulissante, le loquet est à une dizaine de centimètres d'elle, mais la camionnette roule trop vite pour sauter sans se blesser, voire se tuer dans la chute sur le bitume. Et même si elle y arrivait, comment ne pas attirer l'attention ?

Soudain, la fourgonnette ralentit, s'immobilise. C'est le moment. Il n'y en aura peut-être pas d'autre. Elle retient son souffle, appuie sur le bouton noir, entrouvre la portière arrière, se faufile à l'extérieur, quelques secondes avant que son ravisseur ne redémarre. Il tourne à droite, la laissant hors de son champ de vision.

Louise regarde autour d'elle. Un panneau indique : Ciney, 23 km.

Elle se met à courir.

Elle court, jamais elle n'a couru aussi vite.

Elle court sur la route nationale déserte, ses poumons lui brûlent la poitrine, elle a l'impression que sa cage thoracique et son cœur vont exploser.

Une voiture rouge surgit au détour d'un virage. Elle lève les bras, les agite en signe de détresse.

Une femme est au volant, elle pile à sa hauteur, baisse la vitre côté passager.

— Par pitié, madame, j'ai été enlevée, j'ai réussi à m'échapper…

Son débit est choqué, sa voix voilée d'épouvante.

— Monte !

La conductrice lui ouvre la portière, l'adolescente s'engouffre, la voiture repart aussitôt. La femme écoute le récit précipité de la jeune fille. Sa peur est réelle, elle la croit.

— Je t'emmène au commissariat de Beauraing. C'est le plus proche.

— Merci.

Elle s'écroule en sanglots et se pelotonne sur le siège. Quelques kilomètres plus loin, un véhicule approche en sens inverse. Louise retient un cri, le visage déformé de tremblements.

— C'est lui ! C'est lui !

— Tu es sûre ?

— Oui, c'est lui, c'est sa camionnette !

— Alors écoute-moi, écoute-moi bien : tu regardes le conducteur, pour être certaine que c'est l'homme qui t'a enlevée, et moi je relève la plaque d'immatriculation.

Elle acquiesce. La fourgonnette blanche passe à côté d'elles. La jeune fille reconnaît l'homme, ses cheveux grisonnants et ses petites lunettes cerclées de métal.

— C'était bien lui ?

— Oui, je l'ai reconnu, c'est lui.

À 16 h 20, au commissariat de Beauraing, les policiers enregistrent la plainte de Louise Lemaire et appellent ses parents. Grâce à la plaque minéralogique, un Citroën C25 est identifié.

Son propriétaire est domicilié en Belgique, à Sart-Custinne, 18, rue de Vencimont. Il s'appelle Michel Fourniret.

Ce que je vais vous raconter ne s'invente pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai failli sortir pour leur dire ça tout à l'heure, aux flics. Quand Fourniret m'a dit : « Reste planquée avec Jeff, et si on te demande, j'étais chez Huguette », j'ai su que ça ne s'était pas bien passé, oui, je l'ai su tout de suite, ça ne peut pas bien se passer sans moi, il le sait, Fourniret, au fond de lui, il le sait, il a besoin de ses chasses en solitaire, je le comprends, je le savais depuis le début, sauf qu'après il a besoin de moi, il n'y arrive pas sinon, il suffit qu'elles lui résistent un peu, qu'elles lui crient dessus, et il se débine, un enfant pris en faute, même avec son revolver, il prend ses jambes à son cou, comme l'autre fois, avec cette infirmière, il s'est cru repéré par le vigile, il a paniqué, tout jeté le matériel et il a déguerpi, la queue entre les jambes. Il me l'a raconté, il me dit tout, il m'a toujours dit son envie, et je l'ai secondé du mieux que j'ai pu, toujours, j'étais là, oui, presque à chaque coup, alors ça le motivait, il voulait faire le dur, le vrai dur, parce qu'il ne veut pas être faible, ça non, il ne le supporte pas. Il me raconte encore, oui, ça oui, c'est juste qu'il ne m'emmène plus avec lui, il me laisse à l'écart, seule à la maison avec le petit et mon ennui, c'est peut-être pour ça que j'ai failli sortir pour leur dire, aux bleus, des choses que je ne dois pas leur dire, toutes ces choses que je ne dois pas dire, et il y en a, de ces choses-là, oui, il y en a, seulement jamais je ne leur dirai, jamais, c'est notre pacte, c'est mon fauve et je suis sa mésange. J'imagine très bien ce qu'il a dû trafiquer pour qu'on l'embarque avec les menottes, j'ai ma petite idée, oui, je le connais, je l'ai fait en quelque sorte, je le vois aussi clairement que si j'y étais, il était à l'aventure, il a croisé un joli petit sujet et il s'est dit : « Tiens, une belle petite membrane sur pattes, elle me plaît bien, elle est seule, ce n'est pas bien de se promener toute seule dans les rues, tes parents ne te l'ont jamais dit ? » Et puis il était énervé en partant, ça, tellement énervé, il aurait pu tuer Jeff, mais ça non, la violence, ce n'est pas son truc, pas avec sa

mésange, pas avec nous, il ne nous a jamais frappés, avec le petit. Pas physiquement. C'est ses mots qui peuvent être terribles, de vraies gifles, je le sais, des années qu'il me rabaisse, qu'il rabaisse Jeff, des fois froidement, des fois sous des flots d'injures. Le pire, c'est ses silences. Il peut ne pas parler pendant des jours, des semaines entières, pas un bonjour, rien, à peine un regard, ses yeux glissent sur nous comme sur des meubles, et encore, il aime trop ses meubles pour les mépriser autant que nous, Jeff il peut aller jusqu'à le faire dormir sur l'ancien tapis du chien, pour le punir d'avoir touché à ses outils ou d'avoir eu une mauvaise note, je ne peux pas l'en empêcher, je ne peux pas m'opposer à son autorité, ça n'irait pas, il le prendrait trop mal et ça ne ferait qu'aggraver les choses. La seule fois où je me suis interposée, c'était un soir où il voulait faire dormir Jeff à la cave ou dans la niche du chien, je ne sais plus où c'était précisément, l'un ou l'autre, je lui ai dit que ça, ça n'était pas possible, non, il ne pouvait pas, ça m'a valu une gueulante terrible et des jours à être transparente, une moins-que-rien, quantité négligeable, un déchet, une crotte et même pas de chien, il aime trop les chiens, sauf que ça, la cave ou la niche, non, ça n'était pas possible, vraiment pas. Il n'est pas facile, oui, c'est vrai, et malgré tout c'est un type bien. Il est juste exigeant, il travaille tout le temps, toute la journée sur des chantiers, le soir dans son atelier, dans la maison ou dans le jardin avec son tracto-pelle, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, il imagine des trucs, des machines, il bricole, rafistole un mur, creuse un trou pour une idée qu'il a en tête, c'est grâce à lui que la maison ressemble à quelque chose, plus de dix ans qu'on est en travaux, il est toujours en travaux, c'est son dada, alors c'est normal que Jeff et moi on l'énerve, on ne fait pas le quart de ce qu'il fait, on n'a pas son énergie, on n'est pas aussi intelligents que lui. Moi, je ne comprends rien, il me le dit, je le sais, je suis négligente, molle, je me traîne, je l'avoue, je ne lis pas beaucoup, des bluettes prises à la bibliothèque, j'aime bien, ça me fait m'évader de ma vie, je fais des petites choses, quand même, tenir mon intérieur, m'occuper de Jeff, servir à la cantine de l'école le midi, un peu de covoiturage pour des vieux, un peu de ménage ou des petits coups de main à droite, à gauche, toujours chez des vieux, j'aime bien les vieux, j'ai fait longtemps garde-malade et aide à domicile, je connais bien, j'ai mon brevet de secourisme, j'aime m'occuper des autres, ça a toujours été mon plaisir, j'aurais voulu être infirmière si ça n'avait pas été autant de travail et si j'avais été douée pour les études. Il a ses bons moments aussi, Fourniret, quand il nous

demande, à moi et à Jeff, de le rejoindre sur les chantiers où il a mis sa caravane pour dépenser moins d'essence en trajets et qu'il nous emmène en balade dans sa camionnette le long de la Meuse, il nous parle avec de longues phrases de cette terre qui l'a vu naître, de ce pays aux mille forêts d'où l'on ne revient jamais, comme il dit en citant André Dhôtel, c'est son écrivain préféré, moi et Jeff on ne comprend pas tout ce qu'il dit, mais on trouve ça joli, ça va bien avec le paysage. Des fois, il m'offre même des fleurs, pas de chez le fleuriste, non, ça coûte trop et il est économe, « le premier argent gagné est celui qu'on ne dépense pas », c'est sa devise, il les vole dans les champs ou dans des jardins, c'est l'intention qui compte. Quand il est comme ça, de bonne humeur, il joue avec Jeff au lieu de l'engueuler, des histoires d'hommes, il lui fait dresser Raskolnikov, le chien, un nom de chez Dostoïevski, je crois, son autre écrivain préféré, il habille Jeff avec des protections en cuir sur le visage, le torse, les bras, les jambes, et il lance la bête sur lui, faut tenir, il est costaud, le molosse, ou alors il enferme Jeff dans un tonneau, le roule et lance le clebs à sa recherche, pour aiguiser son flair, bon, depuis que Raskolnikov est mort, ils n'ont plus beaucoup de choses à se dire ou à faire ensemble, Fourniret a été obligé de l'abattre, il était trop agressif avec les passants et les voisins, un crève-cœur, ça lui a crevé le cœur, rien n'était jamais assez beau pour son chien. Il faut le comprendre, Fourniret, comprendre comment il fonctionne, et ça roule à peu près, ne pas l'interrompre quand il parle ou qu'il bricole, ne pas lui poser de questions idiotes, il déteste ça, les questions idiotes, ne pas aller dans son atelier, ne pas toucher à ses outils, surtout pas, et tout va bien. Il faut juste ne pas le déranger pour rien, en fait. Et pour Jeff, avoir de bonnes notes, c'est très important pour lui, les notes, seulement Jeff, l'école, ce n'est pas son point fort, alors il se fait gueuler dessus, et plus il se fait gueuler dessus, plus ses notes sont mauvaises, ça n'aide pas au calme et à la tranquillité dans la maison. C'est à cause de ça qu'il s'est énervé, tout à l'heure, à cause du bulletin de troisième trimestre de Jeff, et qu'il est parti, furieux, en claquant la porte et en lui hurlant qu'il allait vendre son bureau chez un type à Ciney, qu'il ne méritait pas un tel bureau vu ses résultats, qu'il était trop bien habillé, trop gâté, qu'à partir de maintenant il irait en classe avec des vêtements déchirés, qu'il y en avait marre maintenant, oui, marre, que la coupe était pleine, que c'était un incapable, un abruti, un abruti et un ingrat, à si mal travailler, alors que, lui, il se met en quatre pour nourrir nos ventres de larves et notre nullité. Il était en colère, et pas qu'un

peu. Il a pris sa camionnette et il est parti en trombe, j'imagine bien ce qui s'est passé ensuite, il va se renseigner pour vendre le bureau de Jeff, parler tarif, il repart, pas calmé, il aperçoit un joli petit lot, ça le tente, une gourmandise pour se détendre, il ne l'a pas volée, il s'arrête à sa hauteur, il l'accoste gentiment, en souriant, il lui demande son chemin, il fait mine de ne pas comprendre ses indications, il fait le touriste, il la fait monter pour qu'elle l'emmène là où il dit vouloir aller, il lui promet de la ramener après, et une fois qu'elle est dans la fourgonnette, c'est comme si c'était fait. Enfin, normalement. Ce que je ne comprends pas, c'est où il a bien pu rater son coup parce que, une fois qu'elles sont montées, il va au bout, généralement, et même s'il n'arrive pas à avoir ce qu'il veut, elles ne peuvent pas s'en tirer, celles qui sont montées, aucune n'est rentrée chez elle, en tout cas pas depuis qu'il est avec moi, c'est ça que je n'arrive pas à comprendre, vraiment pas. À moins que ça ait dégénéré sur le trottoir, qu'il soit descendu pour la faire monter de force, qu'elle ait crié, qu'elle se soit débattue, qu'il ait pris peur d'être repéré, que quelqu'un soit venu à la rescousse de la petite, qu'il se soit enfui et qu'on ait relevé sa plaque, une plainte chez les flics et les voilà qui l'embarquent, un truc comme ça, oui, c'est un truc comme ça qui a dû se passer, tout ça parce que je n'étais pas là, parce que sans moi il n'y arrive pas, ou pas bien, pas complètement, à part deux trois fois ces derniers temps où il a réussi seul et ça lui a fait croire qu'il pouvait se passer de moi, mais il ne peut pas en réalité, non, il ne peut pas. Ils ne peuvent rien trouver, les bleus, ça non, en tout cas je ne pense pas, ou si peu qu'il fera un peu de prison, un peu, oui, peut-être, quelques mois, trois fois rien, ça ne le tuera pas, ça lui rappellera des souvenirs, il a déjà fait pire. Si je l'ouvrais, moi, ce serait différent, très différent, et encore, il est tellement habile, c'est un malin, mon fauve, oui, il sait parler, lui, il peut embrouiller n'importe qui, c'est son truc, les mots, il a de la culture, il a beaucoup lu, pas comme moi, je suis une idiote et une dinde, il me le répète, même si je balançais, il réussirait à noyer le poisson, il la jouerait anguille, et moi je passerais pour une menteuse, oui, une menteuse et une folle. Et puis, de toute façon, personne ne me croirait, on ne peut pas croire ces choses-là, on ne peut pas les croire parce que, justement, ça ne s'invente pas.

Jamais je n'aurais imaginé rassembler mes affaires pour quitter le commissariat à 18 heures à peine passées. Pourtant, tout est en ordre. Le dossier de l'infanticide est prêt, ma déposition pour l'audition de la semaine prochaine aussi, Ben et Chris rédigent les derniers PV. Je n'ai plus rien à faire. Je pourrais essayer d'avancer sur le braquage de la bijouterie, mais à part passer une énième fois en revue les éléments dont nous disposons, ça ne fera pas progresser l'enquête, il n'y a rien eu de nouveau ni de significatif depuis plusieurs jours. Je peux donc partir. Vraiment.

Un dernier tour de mon bureau pour m'assurer que je n'ai rien oublié. Ce ne sera que le troisième. Je ne me fais pas à l'idée de rentrer chez moi si tôt. En même temps, je vérifie tout trois fois, au moins, dans le boulot comme dans la vie. À chaque départ en vacances, Françoise, les enfants et les petits-enfants se moquent de moi. Je fais trois inspections complètes de la maison pour contrôler que l'eau, le gaz et parfois l'électricité sont bien coupés, que les fenêtres, les portes et les volets sont bien fermés. Si ça ne tenait qu'à moi, je déferais ma valise et celles des autres tout autant. Ce que je fais, en réalité, discrètement, entre deux vérifications des pièces. J'ai des tocs, paraît-il. Lorsque je monte enfin dans la voiture, presque transpirant d'angoisse qu'un détail ait échappé à ma vigilance, Françoise frappe avec son index contre mon front – *toc toc*. Si je fais mine de me détendre, il me faut en réalité plusieurs kilomètres pour me tranquilliser. Et ça ne s'arrange pas avec les années.

Ce qui me tétanise, ce ne sont pas mes tocs, mais mon âge et mon délabrement avancé. Mon taux de cholestérol aggrave mon hypertension, ma sciatique me cloue certains jours au sol, mes hernies poussent plus vite que des champignons après la pluie sur le bas de ma colonne vertébrale. Je suis dans un état déplorable, une planche moisie, et je n'ai même pas cinquante ans. Quarante-neuf dans un peu plus de quatre mois. Au moins,

j'ai déjà passé la barre fatidique des quarante-deux, il me reste une petite marge avant celle des soixante-cinq, qui me fout une trouille bleue. Malgré tous les assauts que j'ai pu mener, toutes les fusillades que j'ai essuyées, malgré l'éclat de balle toujours niché dans mon mollet droit, je n'ai jamais eu aussi peur que le jour de mes quarante-deux ans. C'est à cause de Régis, mon ami et ancien coéquipier. Le jour de ses quarante-deux ans, on était en planque pour une histoire de crime crapuleux, et il est tombé raide devant moi. Crise cardiaque. Ça m'a pétrifié, moins que lui, certes. Ça m'a assis, disons. Mourir en service, d'une bastos ou d'un coup de lame, d'accord, mais comme ça, au milieu du gué, ça ne me semblait pas possible, même pour Régis qui brûlait la vie par les deux bouts et à mille à l'heure. Il sortait, picolait, bouffait comme quatre, enchaînait les filles de passage – pas de passe, sauf cas de force majeure, pour obtenir une info. Il avait une hygiène de vie désastreuse, ce qui ne l'empêchait pas d'être un bon flic, un vrai flic. Un peu comme Ben. C'est sans doute pour ça que je l'aime bien, parce qu'il me fait penser à Régis, en plus jeune. J'espère qu'il ne mourra pas à quarante-deux ans. Ni à soixante-cinq, d'ailleurs. C'est l'autre barre fatidique : l'âge auquel mes deux parents sont morts. Je sais que c'est idiot, pourtant je crois que la génétique me condamne à ne pas franchir cet horizon.

J'ai mon cuir, les clefs de la bagnole, celles de la maison, mes sèches, mon briquet. Mon ordinateur est éteint, mes papiers sont classés et rangés. Dossiers et stylos sont en angle droit, au carré. Cette fois, plus d'échappatoire. Une dernière tête dans les bureaux de Ben et de Chris, juste pour être sûr, et j'y vais.

— Rien à signaler, Chris ?

— Non, Jacques, tout est calme.

— Bien. À tantôt alors.

Ben et ses cheveux roux hirsutes apparaissent dans l'encadrement de sa porte, de l'autre côté du couloir :

— Tu prends ta journée ?

— Quoi ?

— Je ne t'ai jamais vu partir aussi tôt ! Et puis c'est l'heure de l'apéro, non ?

— Tu sais où se trouve la clef de mon bar ?

— J'ai fait faire un double sans te le dire. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi tes bouteilles descendaient sans que tu sois bourré ?

— Je ne t'ai rien dit pour ne pas t'accabler.

— Monsieur le commissaire fédéral est trop bon.

— Allez, à tantôt.

— Sérieusement, tu ne restes même pas boire une chope ?

— Sérieusement. Au fait, ça a donné quoi l'autopsie ?

— Rien. D'après l'analyse des organes, elle n'est pas morte sous les coups de son mari.

— La cause du décès ?

— Un os de poulet coincé dans la gorge. Une mort à la con et de la paperasse.

— Quel âge ?

— Quarante-deux ans.

— Forcément. Fais pas trop le fou ce soir.

— Tu me connais !

— Justement.

Il éclate de son rire tonitruant et retourne à ses PV. Il a raison, mourir à cause d'un os de poulet, c'est une mort à la con, et à quarante-deux ans, c'est encore plus con.

Me voilà parti pour de bon. Ça ne m'est pas arrivé depuis combien de temps, de rentrer si tôt chez moi ? Dix ans ? Quinze peut-être ? Je ne sais plus. Je n'ai pas la mémoire des événements désagréables, sauf dans le travail.

J'aime beaucoup Ben et Chris, ce sont de bons flics. J'ai plus d'affinités avec Ben, et pas parce que c'est un mec et un interrogateur hors pair. C'est un gentil qui se protège derrière une vie excessive et un gilet pare-balles de mauvais esprit. Il n'a que trente-deux ans et il sait prendre de la distance, se moquer de notre quotidien avec un humour pince-sans-rire. On se ressemble. On est aussi pointilleux, patients, acharnés et instinctifs l'un que l'autre. Et puis on aime le terrain, la rue, la nuit, les restos, les bars, le contact avec les malfrats, la traque. Chris aussi est précise et méthodique. Comme Ben, elle est historienne de formation. La comparaison s'arrête là. Le bitume et les lieux malfamés, ce n'est pas son truc. Elle est trop intello, ou trop sensible, ce qui ne l'empêche pas d'être très compétente. À trente-sept ans, Chris mène une existence discrète et rangée. Depuis trois ans que je suis arrivé à Dinant, je ne lui ai jamais connu de mec attitré. Ou plutôt, je

ne l'ai jamais vue en compagnie d'un homme, ni d'une femme d'ailleurs. C'est pourtant une jolie fille malgré son apparence stricte avec ses lunettes fines et ses longs cheveux bruns toujours attachés. Elle ne boit pas, sauf un petit verre en de rares occasions, pour fêter la fin d'une affaire ou le départ en retraite d'un collègue. Qui sait ce qu'elle fait de ses nuits et de son temps hors de la police ? Qu'importe, l'essentiel, c'est qu'elle soit un bon flic. Elle n'a pas son pareil pour dénicher le détail crucial dans des monceaux de paperasse.

Ça n'avance pas. Déménager à Dinant avec Françoise m'éviterait toute cette route et ces embouteillages. Cela impliquerait de quitter la périphérie de Charleroi et la maison qu'on a achetée voilà vingt-six ans, et c'est pour moi inenvisageable. On s'est installés là après notre mariage. À l'origine, c'est l'emplacement et le terrain qui nous avaient plu. Pour le reste, c'était juste une maisonnette. On l'a transformée au fil des années et avec l'arrivée d'Arthur et de Valentine. On a agrandi la cuisine, doublé le salon avec une véranda, aménagé le grenier en salle de jeux/dortoir pour les enfants et leurs copains, planté des arbres, des haies, des fleurs. Elle est le témoin de notre histoire familiale. Elle a suivi chaque évolution de notre vie. Et puis, j'ai passé vingt-quatre ans à Charleroi, j'y ai mes anciens collègues, pour ceux qui sont encore vivants, mes margoulins, mes gargotes, mes rades. Françoise enseigne dans l'école à un quart d'heure de chez nous, où sont scolarisés nos petits-enfants. C'est notre base, le lieu où je me replie, loin du bordel et de la violence que je me coltine tous les jours.

Je rentre plus tard d'habitude, il y a moins de circulation qu'à cette heure où les gens normaux sortent de leur bureau. Je me suis toujours demandé ce que ça voulait dire, des « gens normaux ». Et, surtout, si ça existe. On a tous quelque chose à cacher, voire à se reprocher, des secrets que l'on dissimule, plus ou moins graves évidemment, mais on en a tous. Mes quinze piges aux Stups et mes neuf à la Crim' de Charleroi ont forgé ma certitude. Cette femme, par exemple, à côté de moi dans les bouchons : elle a l'air bien sous tous rapports. Belle voiture, sans doute un bon travail et un bon salaire, une alliance, donc mariée, peut-être des enfants. Circulez, il n'y a rien à voir. Seulement, une fois la porte de chez elle refermée, qui sait ? Est-elle en règle avec l'administration fiscale ? Barbote-t-elle un peu dans les marges ? Est-elle une épouse fidèle ou rejoint-elle un amant entre midi et deux ? Projette-t-elle avec lui d'assassiner son mari pour récupérer une juteuse assurance vie ? Quand j'étais encore à la Crim' de

Charleroi, j'avais arrêté une femme qui avait tué son fils de quatre ans et l'avait jeté dans un container d'ordures public. On avait été alertés par un voisin qui avait tout entendu et qui l'avait vue balancer le cadavre du petit dans la poubelle. Le temps qu'on arrive, la péniche de la municipalité emportant les détritus était passée. On l'avait rattrapée, on l'avait fait accoster et on avait ordonné de vider sur la berge les cinq cents kilos de déchets parmi lesquels on avait fouillé pendant des heures pour retrouver le corps déchiqueté du gamin. Le soir, je m'étais déshabillé intégralement dans le garage avant de rentrer dans la maison, tant mes vêtements puaient les immondices et la mort. Cette femme n'avait rien de particulier ni d'extraordinaire. Discrète, petites lunettes, entre deux âges, ni brune ni blonde. En apparence sans histoires. Durant son interrogatoire, alors que j'essayais de mettre au jour les raisons de son acte à défaut de les comprendre, je me souviens qu'elle m'avait demandé si je croyais en Dieu. J'avais esquivé sa question. C'était moi qui les posais et elle qui devait y répondre. Il n'empêche, j'y ai repensé souvent. Je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante. Quoi qu'il en soit, si Dieu existe et qu'il a créé l'homme à son image, ce doit être un sacré salopard.

Jeudi 26 juin 2003. Dinant (Belgique). 16 h 27. 22 °C (température ressentie 20 °C). Ciel dégagé, légers passages nuageux, rafales de vent de 23 km/h.

Mona Desmet, quatorze ans, presque quinze, embrasse son petit ami. Les deux adolescents se séparent. La jeune fille suit le garçon des yeux pour le voir disparaître à l'angle de la rue. Elle a hâte de le retrouver demain.

Elle croise les bras sur sa poitrine et presse le pas. Elle est en retard. Sa mère va encore lui faire la morale, mais elle s'en fiche.

Absorbée par ses pensées, elle n'entend pas le ronronnement du moteur de la camionnette blanche qui ralentit pour s'arrêter à sa hauteur.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, pourriez-vous me donner un renseignement, s'il vous plaît ?

Elle sursaute. Un homme la fixe d'un regard glacial derrière ses lunettes cerclées de métal. Il a une barbe bien taillée et des cheveux grisonnants, sa voix est douce, ouverte.

— Oui, balbutie-t-elle, en quoi puis-je vous aider ?

— Je cherche la rue Grande, vous savez où elle se trouve ?

— C'est tout près…

Elle se lance dans les explications qui lui permettront de se rendre à destination.

— Vous avez l'air de bien connaître le quartier.

— Oui, j'habite rue en Rhée, juste à côté.

— Je ne suis pas de la région, et avec tous ces sens interdits, je suis complètement perdu. Vous ne voulez pas monter pour me montrer le chemin ?

Mona recule d'un pas.

— N'ayez pas peur, on passera devant et je vous déposerai chez vous avant d'y aller.

Elle tourne la tête à droite et à gauche : la rue est déserte.

— Je ne suis pas méchant, vous savez. Je suis père de famille et professeur de dessin. Rendez-moi ce petit service, s'il vous plaît.

L'homme lui ouvre la portière. Mona hésite, tourne une nouvelle fois la tête à droite et à gauche, puis monte à l'intérieur. Entre deux indications, le conducteur alimente la conversation.

— Quel âge as-tu ? Je peux te tutoyer ?

— Quatorze ans, presque quinze.

— C'est le bel âge. Et tu travailles bien à l'école ?

— J'ai de bonnes notes.

— Tes parents doivent être très fiers de toi. Moi, mon fils, j'ai beau lui dire de travailler, rien n'y fait. Il vient d'avoir un très mauvais bulletin de troisième trimestre.

— Il a quel âge ?

— Douze ans, bientôt treize. C'est un garçon assez renfermé, il n'a pas beaucoup de copains ni de copines. Il est encore un peu trop jeune, sinon je te l'aurais présenté. Mais à vos âges, deux ans d'écart, ça compte ! Tu as un petit ami ?

— Oui, j'étais avec lui il y a cinq minutes. On se revoit demain.

— Tu es très jolie, il en a de la chance.

— C'est là, vous êtes arrivé.

— Parfait, j'ai repéré l'endroit. Et pour aller chez toi ?

La jeune fille le guide dans une rue perpendiculaire, et il la dépose devant sa porte.

— Merci, lui dit-il en la regardant descendre. Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

— Mona.

— Un joli prénom pour un joli petit sujet. Au revoir Mona.

— Au revoir, monsieur.

— Paul, appelle-moi Paul.

— Au revoir, Paul.

— Au revoir Mona. À bientôt, peut-être ?

Elle hoche la tête et referme la portière. L'inconnu l'observe rentrer chez elle avant de redémarrer.

Le lendemain, Mona sort de sa maison et part retrouver son petit ami. Alors qu'elle passe devant le palais de justice, elle ne se doute pas que l'homme qui l'a ramenée chez elle hier est dans l'une de ces voitures de police qui filent à toute allure, gyrophares hurlant à lui crever les tympans. Ni qu'elle doit de marcher avec insouciance à un étrange concours de circonstances.

Saloperies de hernies, putain de sciatique. On reste tellement d'heures debout dans ce boulot qu'on se ruine le dos. J'ai l'air d'un con, couché par terre dans mon bureau en attendant que ça passe. Ça finit par se calmer quand je m'allonge. Malgré tout, j'ai l'air d'un con. J'ai envie d'une sèche, et je ne peux même pas me lever pour m'en griller une à la fenêtre. Au moins, je peux apprécier la nouvelle peinture du plafond, même s'il cloque de nouveau dans les angles. Il s'écaillait d'une manière préoccupante, comme les murs du commissariat, comme la police en général. Comme moi. Même le mobilier en ferraille rouillait de plus en plus. Si ça avait continué, on serait devenus des clones de l'ex-Union soviétique. Tout a été refait et remeublé à neuf. Ils ont mis de la couleur sur certains murs pour égayer l'atmosphère. Par endroits, on se croirait dans une crèche ou dans une maternité. Seuls l'éclairage cru des néons et nos mines déconfites rappellent que ceux qu'on reçoit ici ne sont pas des enfants de chœur.

Je paie cher mes années de Charleroi, aux Stups et à la Crim'. Des jours, des nuits, des semaines et des mois entiers à planquer dans des cagibis, des placards, des terrains vagues, des poubelles publiques, à s'infiltrer, à picoler avec des indics ou des cibles, à ne pas dormir, puis à courser, arme au poing, à prendre des coups, à éviter les bastos, en encaisser parfois, à user le corps jusqu'à la corde. En plus, j'adore la bouffe, les bonnes gargotes où on se fait de grands dégagements entre collègues pour décompresser d'une affaire trop lourde. J'ai toujours eu le goût de la table, peut-être parce que ma mère n'aimait pas cuisiner et que ma femme n'aime pas ça non plus. Mon père, lui, ne cuisinait pas du tout. Un homme aux fourneaux, ça se faisait peu à son époque. Résultat, j'ai un taux de cholestérol à surveiller, une hypertension limite et une surcharge pondérale qui n'arrange rien à mon dos pourri. Le toubib me tanne pour que je suive un régime et joue moins du coude. J'ai maigri, pourtant, je suis passé de

cent quinze à cent cinq kilos, c'est déjà ça. Il n'empêche, les analyses sont là, imparables. Le doc ne me lâche pas. S'il n'y avait que lui, je pourrais jouer les voyous et esquiver, sauf que Françoise ne me lâche pas non plus. Autant elle ne m'a jamais reproché mes absences liées à mes enquêtes ni emmerdé avec des crises de jalousie au sujet d'une hypothétique maîtresse, autant elle me flique à la culotte en matière de santé. Et elle est maligne. Elle sait qu'il ne faut pas me prendre frontalement, alors, sous prétexte de me faire noter un dîner chez nos voisins ou un week-end avec nos petits-enfants dans mon agenda, elle vérifie que je n'ai pas oublié mon rendez-vous chez le toubib. Hier soir, en déposant mes clefs sur la desserte de l'entrée, j'ai trouvé l'ordonnance pour mes nouvelles prises de sang que je repousse depuis plus de deux mois. Elle n'a pas eu besoin d'en dire plus, elle n'a rien dit d'ailleurs, j'ai compris que je devais m'activer sinon ça allait chauffer pour mon matricule. J'ai filé droit, du coup. J'ai terminé ma soupe, je ne me suis pas resservi en rôti, j'ai repris des légumes. Le tout arrosé d'une seule chope. Pas de dessert. Juste un déca. Elle m'a récemment remplacé le café du soir par un décaféiné pour essayer de diminuer mes insomnies chroniques et mon hypertension. J'ai quand même versé une bonne rasade de whisky dans ma tasse, discrètement. Si Françoise m'avait gaulé, j'en aurais pris pour mon grade vu comment je fais traîner le médecin. C'est elle qui a raison, je le sais. Tôt ou tard, si je veux éviter de devancer les embrouilles qui m'attendent à soixante-cinq ans, il faudra bien que je lève le pied sur la table et les comptoirs. Sur le boulot aussi.

Je suis là pour ça, de toute façon, pour ralentir le rythme et retrouver un semblant d'hygiène de vie ainsi qu'un semblant de vie privée et familiale. De vie de couple, également. À nos âges, après vingt-huit ans de mariage, deux enfants et quatre petits-enfants, on fait certes moins de galipettes qu'auparavant, mais il faut savoir entretenir la machine. Plus que je ne l'ai fait ces dernières années en tout cas. D'autant que mon hypertension ne favorise pas une libido active. Fait chier de vieillir. De sentir son corps se déglinguer et commencer à prendre la mort de toutes parts.

C'est pour ça, pour rattraper un peu le temps perdu avec les miens, que je me suis décidé à quitter Charleroi pour Dinant. Et puis, une promotion au rang de commissaire fédéral et l'augmentation de salaire qui va avec, après vingt-quatre années à ne jamais compter ses heures ni ses week-ends, ça ne se refuse pas. Ça fait plaisir aussi. Ça prouve qu'on n'a pas fait que des

conneries et qu'on n'est peut-être pas totalement inutile, même si, à la fin, on sait tous comment ça se termine, dans la petite boîte et l'oubli.

J'ai eu du mal à quitter Charleroi, alors que c'est une ville dure, sinistrée économiquement par le déclin de la sidérurgie, un trafic d'ecstasy et d'héroïne quasiment impossible à endiguer, une délinquance, une criminalité, une violence et une insécurité en croissance constante. N'importe qui d'autre aurait été ravi de se tirer dans un endroit plus calme. Pas moi. J'y ai mes habitudes, quelques beaux faits d'armes, mes souvenirs d'enfance et de jeunesse. J'en connais les moindres recoins, je sens les accélérations ou les ralentissements de son pouls rien qu'en arpentant ses rues ou en roulant dans ses artères. C'est ma ville.

C'est mieux ainsi. C'est le bon moment pour m'engager dans une version allégée de mon travail et aborder le grand calme qui succédera à mes dix dernières années d'activité. C'est aussi le bon moment pour commencer à rattraper mes presque trois décennies de père et de mari absents. J'ai raté des Noël, des anniversaires, jusqu'à la naissance de l'un de mes petits-enfants. Ni Françoise, ni Arthur, ni Valentine ne me l'ont jamais reproché. Ils m'ont quelquefois fait sentir que j'aurais pu faire un effort, bien sûr, ce ne sont pas des saints ni des martyrs non plus, mais ils ont préféré profiter des instants où j'étais là plutôt que de les gâcher avec de l'amertume ou de la rancœur.

Et merde, le téléphone sonne et moi je joue les vieux phoques échoués sur la banquise. Françoise était tellement contente que je rentre tôt hier. On a même fait l'amour, et plutôt bien pour ma vieille carcasse. On a nos petits-enfants ce soir, pour le week-end, j'espère que ce n'est rien de grave.

— Jacques Debiesme.

— Salut Jacques, André à l'appareil.

— Votre Honneur, mes respects.

J'aime bien André Ménard, pour un juge. Un bon vivant, rond et chauve comme une boule de billard, toujours tiré à quatre épingles. Et il est précis.

— Arrête avec tes « Votre Honneur » et tes respects. Je viens d'appeler Philippe, attends-toi à le voir débarquer dans ton bureau d'une minute à l'autre.

— Pourquoi tu m'appelles, alors, tu veux venir vérifier si mon bar est toujours aussi bien approvisionné ?

— Je le ferai, compte sur moi. Je voulais t'avoir en direct. Je viens de faire placer sous mandat d'arrêt et d'écrouer un client pour toi. Du sérieux.

D’un coup, mon mal de dos, mes hernies et ma sciatique se mettent en veilleuse tandis que mon attention s’aiguise.

— Je t’écoute.

— Michel Fourniret, Français vivant à Sart-Custinne depuis 1992, inculpé hier pour enlèvement, attentat à la pudeur avec violences et menaces sur mineure.

— Garçon ? Fille ?

— Fille, Louise Lemaire, treize ans.

— Des antécédents similaires ?

— En France, il y a plus d’une quinzaine d’années, et à Han-sur-Lesse il y a deux ans. Je t’ai transféré le PV d’audition par mail, les dépositions recueillies après son interpellation hier au commissariat de Beauraing et les autres devoirs effectués là-bas par les collègues.

— Parfait. Tu peux me préparer une ordonnance de perquisition ?

— Pour quand ?

— Vu ce que tu me dis, maintenant.

— Tu penses à ce que je pense ?

— Élodie Defaux et Lian Shiro ?

— Oui.

— J’y ai pensé immédiatement.

Nous gardons quelques secondes de silence. André a raison, ce client m’a tout l’air d’être très sérieux.

— Le temps que tu briefes tes hommes, et le mandat sera sur ton bureau.

— Merci.

— Jacques ?

— Oui ?

— Je ne le sens pas, ce type.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il a une manière glaçante de minimiser les faits, un alibi plus que douteux et une manière de s’adresser à toi comme s’il était ministre plus que suspecte.

— Je vois.

— Vraiment, ça ne sent pas bon, cette histoire. Et le procès Dutroux commence dans neuf mois.

— Je sais.

Nous raccrochons, je récupère les éléments, les imprime et les fais suivre à Ben et Chris. J'ai beau être une buse en informatique, ça, je sais faire.

La longue silhouette de Philippe apparaît dans l'encadrement de la porte. Il lisse sa barbe, signe des mauvais jours, et que ce n'est pas le moment de le chambrer sur son titre de directeur en l'appelant Dieu.

— Tu as eu André ?

— Oui, il nous prépare l'ordonnance pour la perquise. Réunion de crise dans dix minutes.

— Ça va.

Mon toubib et Françoise vont encore gueuler, mais vu l'affaire qui se profile à l'horizon, la diète n'est pas pour tout de suite.

Jeudi 19 avril 2001. Han-sur-Lesse (Belgique). 17 h 13. 16 °C. Ciel couvert, 85 % de probabilité de pluie en fin d'après-midi.

Raphaëlle Evert, vingt et un ans, enfourche son vélo et quitte Julie, sa meilleure amie. Elle habite à trois kilomètres de là, chez ses parents.

Les deux jeunes femmes ont passé la journée ensemble. Julie est déprimée, son petit ami l'a plaquée sans lui donner la moindre explication. Raphaëlle a tenté de lui changer les idées, sans résultat.

Elles se sont connues sur les bancs de l'école, à l'époque de la marelle, des tresses et des sourires édentés par la petite souris. Elles ont traversé côte à côte toutes les premières et tous les premiers de leur jeune existence : la première carie, le premier jean, les premières règles, le premier flirt, la première cuite, la première fois, le premier chagrin d'amour. Elles ont dormi des dizaines et des dizaines de fois sous les mêmes draps, des pyjamas aux sous-vêtements en dentelle. Malgré cette amitié déjà vieille d'une quinzaine d'années, Julie ne se doute pas un instant que, lors de toutes ces nuits où leurs souffles s'emmêlaient presque, Raphaëlle n'a jamais fermé l'œil pour ne pas perdre une seconde de leur intimité.

La pluie commence à tomber.

Raphaëlle sait que son amie n'a que mépris pour les femmes de cette espèce, qu'elle les trouve repoussantes, abjectes, sales. Dire la vérité risquerait de couper irrémédiablement leur lien et, vu le petit village dans lequel elles habitent et les mentalités environnantes, elle deviendrait vite un sujet de moquerie, la cible de quolibets graveleux. Si elle parle, elle la perd, et si elle ne parle pas, elle se perd. Il n'y a pas d'issue heureuse.

La pluie s'intensifie.

Raphaëlle accélère pour ne pas arriver trempée chez elle. Elle croise une camionnette blanche roulant en sens inverse. Le véhicule fait demi-tour, la klaxonne avant de la dépasser et de se ranger sur le bas-côté une

cinquantaine de mètres plus loin. Un homme à la barbe bien taillée et aux cheveux grisonnants en descend. Il lui fait signe de s'arrêter. Raphaëlle ralentit, freine, met pied à terre au niveau de l'inconnu. Il la scrute derrière ses petites lunettes cerclées de métal.

— Bonjour mademoiselle, il pleut beaucoup, voulez-vous que je vous ramène chez vous pour vous éviter d'être toute mouillée ?

— Merci monsieur, c'est très gentil à vous, mais ça va aller, j'habite tout près d'ici.

— Je suis professeur de dessin et père de famille.

— Je suis contente pour vous.

— Je veux dire : je peux vous raccompagner, vous ne risquez rien avec moi.

— Je vous l'ai dit, j'habite juste à côté, cinq minutes, à peine.

— Vous ne voulez vraiment pas monter ? Il y a de la place pour votre vélo derrière. Je vous propose cela par pure sollicitude, vous savez.

— Merci monsieur, mais non.

— Vous êtes sûre ?

— Certaine.

Ils se dévisagent. L'homme a un sourire forcé avant de tourner les talons.

— Comme vous voudrez. Au revoir.

— Au revoir.

Raphaëlle s'éloigne sous le regard insistant du conducteur. Il remonte dans son C25 et repart à son tour. Il dépasse la jeune fille pour disparaître dans les brumes pluvieuses et les courbes de l'asphalte.

En sortant d'un virage, à environ deux cents mètres de la maison de ses parents, Raphaëlle aperçoit la fourgonnette blanche stationnée à une vingtaine de mètres sur le bord de la chaussée. Elle pile, tourne la tête à droite et à gauche : la route et la campagne sont aussi désertes que striées de pluie. Alors que ses yeux se fixent de nouveau sur la camionnette, l'inconnu en descend. Elle mémorise le numéro de la plaque d'immatriculation – BMP 967 –, remonte en selle, coupe à travers champs en pédalant de toutes ses forces.

Une fois à l'abri chez elle, Raphaëlle raconte l'incident à ses parents dans un débit précipité. Son père l'emmène au commissariat. Grâce à la

plaque minéralogique, elle porte plainte contre le propriétaire du véhicule.

Michel Fourniret est entendu, mais aucune violence ou menace n'ayant été perpétrée à l'encontre de la jeune femme, l'affaire reste sans suite.

Furieux, le père de la plaignante, disposant de l'identité et de l'adresse du conducteur, sonne un soir chez lui et lui met son poing dans la figure.

Ça ne sent pas bon, cette histoire, non, vraiment pas, ils l'ont embarqué hier, il n'est toujours pas rentré, il doit y avoir quelque chose qui cloche, il y a quelque chose qui cloche, c'est obligé, ils le gardent, pourquoi, c'est ça la question, je ne sais pas, je ne sais pas ce qu'il a fait, je m'en doute bien, ça oui, j'imagine, mais je ne sais rien, pas avec certitude, que du flou, c'est ça le problème, je ne sais pas quoi dire ou ne pas dire si on me demande, à part qu'il était chez Huguette, c'est ce qu'il m'a dit de dire si on me demandait, même si elle est morte, Huguette, je ne sais pas quoi cacher, surtout, encore moins où chercher ce qu'il y aurait à cacher, et il y en a, des choses à cacher, forcément, sauf que si je regarde dans ses affaires et qu'il revient, qu'il me trouve en train de fouiller ses trucs à lui ou qu'il voit que j'ai farfouillé dedans et que j'ai déplacé ou dérangé des choses, il sera hors de lui, colère noire, je vais me faire assaisonner, et Jeff pareil, c'est certain, un coup à le faire dormir sur le tapis du chien, même s'il est mort, lui aussi, le chien, alors je ne bouge pas, pas une oreille, pas un cil, je ne fais rien, je fais seulement moi telle qu'on me voit, en plus ça évite d'attirer les soupçons. Je n'ai rien fait, de toute façon, pas là, non, pas cette fois, je n'y étais pas, j'étais ici, je ne faisais rien, comme d'habitude, j'avais peut-être fait un peu de ménage, je ne sais plus, quand je n'ai pas de vieux à m'occuper, je peux rester assise toute la journée devant la télé, je ne la regarde pas, je m'enfuis dans mes pensées, loin, trop loin des fois, j'oublie d'aller chercher Jeff à l'école, puis je m'en rends compte, la pendule du salon ou la pub à la télé, je me lève et je pars le chercher s'il n'est pas rentré à pied, son école est à dix minutes, peut-être vingt, c'est l'avantage, c'est juste qu'il aime bien que je vienne avec son goûter, si je ne l'oublie pas, ça m'arrive aussi, heureusement qu'il ne s'inquiète pas, Jeff, qu'il sait que je suis un peu négligente, s'il ne me voit pas, il finit par revenir à pied, après tout il est grand maintenant, d'ailleurs il faut que je pense à faire attention à

l’heure car c’est bientôt l’heure d’y aller justement, je ne peux pas l’oublier aujourd’hui, il va falloir que je lui parle, que je lui dise que son père risque de ne pas rentrer pendant un certain temps, quelque chose du genre, je trouverai sur le moment. Il faut que j’essaie de me rassembler, de me rassembler moi et mes esprits, je pars dans tous les sens sinon, qu’est-ce qu’il pourrait bien y avoir à cacher que je devrais cacher, au cas où, sans trafiquer dans les cachettes où Fourniret a caché des choses, ça ne servirait à rien, puisque c’est déjà caché et mieux caché que comme moi je pourrais le faire, c’est la bonne question, oui, ça m’évitera de toucher ce que je ne dois pas toucher si jamais il rentre entre-temps. Je tourne en rond. Je ne vois pas ce à quoi il faudrait que je pense, c’est souvent le cas, quand on pense à quelque chose et qu’on n’arrive pas à trouver à quoi on pense, qu’on l’a sur le bout de la langue et du cerveau, ça résiste, ça se dérobe, on ne trouve pas, je vais aller chercher Jeff, je serai en avance pour une fois, pas grave, il sera content, ça me permettra de penser à autre chose, il faut penser à autre chose, presque ne pas penser, pour penser à ce qu’on doit penser, c’est curieux mais c’est comme ça, conduire, oui, même juste à côté, ça va m’aider, ça ne peut que m’aider, ça va m’arriver d’un coup, quand je n’y penserai pas, et alors je saurai. Si ça dure trop longtemps, il faudra que je trouve un truc à raconter aux voisins, en même temps ils s’en foutent un peu, des années qu’ils ne posent pas de questions quand Fourniret bricole ou creuse avec son tracto-pelle à la nuit tombée, la fois où Bernard, la troisième maison là-bas, lui avait fait une remarque, il l’avait envoyé balader, et pas qu’un peu, plus rien après, la paix, et puis dans les petits villages, tout le monde épie tout le monde, c’est vrai, mais personne ne dit jamais rien, sauf exception, et c’est ça qui peut se passer, une exception, donc oui, vraiment, ça ne sent pas bon. Les revolvers. C’est les revolvers qu’il faudrait planquer, il l’a sûrement fait, oui, je suis idiote, il est malin, il y a pensé, restent peut-être les classeurs avec nos lettres, nos premières lettres, celle du temps de l’amour et de notre pacte, je sais où elles sont, impossible malgré tout de les déplacer, quand il m’avait demandé de les ranger il y a des années, je ne les avais pas mises au bon endroit, ça l’avait rendu furieux, j’en avais pris pour quinze jours de silence, au rebut alors pas bouger, non, rien déplacer, surtout pas, c’était mignon, pourtant, il avait voulu relire des passages, relire les douceurs qu’on s’écrivait, ça m’avait touchée, oui, beaucoup, c’était le bon temps, c’était avant qu’il me laisse de côté, erreur, du coup il s’est fait prendre, enfin il semblerait, je ne sais pas,

j’imagine, c’est terrible de ne pas savoir. Pour le reste, les quelques faux pas qu’il a commis, tout ça parce que maintenant il me tient à l’écart pour chasser seul, je ne peux rien y faire, non, ça a laissé des traces, ce n’est pas de ma faute, je n’étais pas là, l’embrouille avec les gitans pour l’un des revolvers, l’autre flingue abandonné sur le parking de l’hôpital le jour où il s’est cru repéré par le vigile, et la petite en vélo, qui l’a bien eu d’ailleurs, son père était venu lui foutre son poing dans la gueule, et la plainte, ça, ils peuvent la retrouver, les bleus, il y a une trace chez eux, dans leur paperasse, ça c’est un problème, ils peuvent la retrouver, ça peut leur mettre la puce à l’oreille, ça ne prouve rien, il n’avait rien fait, pas de mal en tout cas, sauf que ça fait désordre et là, le désordre, il n’en faut pas, alors je n’en mettrai pas en plus, je ne fais rien, ça je le fais bien, je ne touche à rien et si on me demande, je ne sais rien, je baisse les yeux, je bégaie, je tremblote, je le fais bien ça aussi, et je ne dis rien, je ne change rien, oui, je ne change rien, je continue à faire ce que j’ai toujours fait et à être ce qu’on croit que je suis, rien.

Quelque chose cloche dans cette affaire. Je ne saurais dire quoi avec exactitude, je le sens, c'est tout. Quelque chose cloche. Pas seulement parce que cette baraque est crade, beaucoup de gens ont un sens de l'hygiène plus qu'approximatif, je l'ai constaté un nombre incalculable de fois. L'atelier de ce Fourniret occupe un tiers de l'habitation, c'est un capharnaüm sans nom, un bordel où lui seul doit se retrouver. Il communique avec le garage, idéal pour charger sans être vu le cadavre d'une personne qu'on aurait séquestrée pour ensuite partir s'en débarrasser discrètement la nuit dans la forêt. Et ces plus de sept cents kilos de sel de déneigement entreposés dans ce même garage ? Qu'est-ce que ça fout là ? Pour quoi faire ? Dissoudre des corps ?

— Jacques ?

J'écrase ma sèche.

— Un problème, Ben ?

— Tu devrais venir voir à la cave.

Une foule de détails apparaissent louches au vu des premiers éléments que nous a transmis André. Le mode opératoire selon lequel Fourniret a enlevé la petite Louise Lemaire, qui s'apparente à un stratagème éprouvé, presque un rituel : lui demander sa route, lui dire qu'il est père de famille et prof de dessin pour la mettre en confiance, la faire monter dans sa fourgonnette et la ligoter. Le fait qu'il lui ait touché les seins en lui disant : « Ça pousse un petit peu. » Sans parler des autres phrases qu'il a reconnu avoir prononcées : « Si tu ne me donnes pas de plaisir, tu ne rentreras pas chez toi », « Tu veux vivre ou mourir ? », « Si tu ne te tais pas, tu vas mourir », « Tu as déjà fait l'amour ? ». Et celle qui nous a tous glacé le sang quand on l'a lue sur le PV de la déposition : « Je suis pire que Dutroux. » Si on ajoute à ça ses antécédents français dont nous disposons pour le moment, aussi anciens soient-ils, il ne fait aucun doute que ce client est sérieux, et que nous devons le prendre très au sérieux.

Ben s’immobilise devant une porte entrouverte.

— Voilà, Jacques, c’est là.

Nous entrons. Tandis que la police scientifique s’active, je découvre trois chaînes fixées au mur. À proximité immédiate, des coquilles de noix jonchent le sol. Elles pourraient avoir été données en pitance à quelqu’un attaché et retenu prisonnier ici.

— Tu en penses quoi ?

Ben me rejoint.

— Que ce mec et sa femme sont adeptes du SM ?

— Peut-être, mais ces noix, là ?

Il les examine un instant.

— Elles sont ouvertes et non rongées. On peut en déduire qu’elles ont été mangées par des hommes et non par des animaux.

— Je suis d’accord.

Je jette un coup d’œil circulaire. Le lieu est sordide, comme toutes les caves. Vieux souvenirs et vieux cauchemars d’enfance, probablement.

— Faudra prendre contact avec Namur.

— J’y pensais, rapport à Moens ?

— Oui. Avec ce Fourniret, il va falloir balayer large. Tu sais où est Chris ?

— Au rez-de-chaussée, avec les collègues de Neufchâteau. Elle checke la paperasse à embarquer.

J’ai l’impression de remonter à la surface avec un macchabée potentiel de plus, celui de Caroline Moens. Le rapprochement est encore plus qu’hasardeux, mais nous allons devoir suivre toutes les pistes, surtout celles des affaires qui n’ont pas été élucidées. Pour les cas d’Élodie Defaux et de Lian Shiro, le faisceau de présomptions est plus fort, même s’il n’est que géographique. Fourniret est né à Sedan, lieu de la disparition de Shiro. Il a été domicilié à Floing, non loin de Sugny, où le cadavre de Defaux a été découvert. Si les dépouilles de ces deux jeunes filles ont été retrouvées sur le territoire belge, elles étaient toutes deux françaises. Je me demande d’ailleurs si les gars du SRPJ de Reims sont arrivés.

— Chris ?

— Jacques ?

J’allume une sèche.

— Tu as trouvé des choses ?

— Des cassettes de caméra, des disquettes, un agenda et un répertoire téléphonique, un portable avec une carte SFR, un autre sans carte, des dossiers contenant des factures, des relevés de compte, des lettres et tout un tas d'autres trucs. Il faudra un peu de temps pour les faire parler, mais on y arrivera, crois-moi. Et toi ?

— Une étrange cave qui pourrait être une salle de torture ou de séquestration, trois revolvers dont deux Manurhin.

— L'affaire de Givet ?

— Peut-être. J'ai dit à Ben de prendre contact avec Namur, pour Moens.

— J'y ai pensé, moi aussi.

— Si on a tous les trois la même intuition, ça vaut le coup de creuser aussi dans cette direction.

Les yeux de Chris se fixent sur un point au-dessus de mon épaule.

— On a de la visite.

Je me retourne. Une Citroën est en train de se garer de l'autre côté de la rue. Suivie d'un ado de quatorze ou quinze ans, une femme brune légèrement voûtée en descend. Elle a la dégaine pour vivre dans cette baraque : un peu enveloppée, cheveux noirs, longs et gras, tee-shirt informe, jogging pas net et baskets usées. Ils franchissent le cordon de sécurité. Je les rejoins.

— Madame Fourniret ?

— Oui ?

Je jette mon mégot.

— Bonjour, je suis le commissaire Jacques Debiesme.

Aucune réaction. Je note que ses yeux sont fuyants, elle ne me regarde pas en face.

— Que… que se passe-t-il ?

— Si ça ne vous dérange pas, je préférerais vous parler seul à seule. Il n'est pas nécessaire que votre fils entende ce que j'ai à vous dire.

— Jeff, va m'attendre à l'intérieur.

Il obéit.

— Madame Fourniret, savez-vous où se trouve votre mari ?

— Euh, pas exactement, non… Je crois qu'il devait aller dans la maison qu'il a héritée de sa sœur… Huguette…

Je sors mon calepin.

— Pourriez-vous me dire où se trouve cette maison, précisément ?

— Oui… euh… bien sûr… c'est à Ville-sur-Lumes…

— Merci, nous allons vérifier. Votre mari vous a dit qu'il se rendait là-bas ?

— Euh… non, il ne m'a rien dit…

— Alors, comment pouvez-vous savoir qu'il y est ?

— Parce que… je ne sais pas si… euh… parce qu'il y va souvent, pour l'entretien… c'est tout…

— Depuis quand votre mari s'est-il absenté du domicile familial ?

— Euh… hier… hier matin… je pense…

— Et vous ne vous êtes pas inquiétée ?

— Il ne me dit pas toujours ce qu'il fait… euh… des fois il s'en va pendant plusieurs jours… et il revient…

— Vous ne lui posez jamais de questions ?

— Euh… non… pour quoi faire ?

Elle se tait, baisse la tête.

— Madame Fourniret, votre mari a été arrêté hier et écroué aujourd'hui à la prison de Dinant. Il a enlevé une jeune fille mineure qu'il a menacée et à laquelle il a fait subir des attouchements sexuels.

— Ah bon.

Elle garde de nouveau le silence. Elle ne semble pas surprise de ce que je viens de lui dire.

— Madame Fourniret, avez-vous déjà remarqué par le passé un penchant pour les jeunes filles chez votre mari ?

— Je… euh… non… pourquoi ?

Elle sait quelque chose, n'importe quelle femme ignorant réellement que l'homme avec qui elle vit est sujet à ce type de déviance manifesterait de la stupeur ou de l'étonnement. Là, rien. Si je veux qu'elle finisse par parler, il ne faut pas la brusquer, elle risquerait de se fermer.

— Je vous remercie, madame Fourniret. Je vais maintenant vous demander d'aller chercher votre fils, des agents vont vous emmener au commissariat de Gedinne où ils prendront votre déposition.

— Vous en avez encore pour longtemps, là ?

— Trois-quatre heures, je pense. Je vous interrogerai dans nos locaux de Dinant d'ici quelques jours. Nous vous préviendrons un peu avant pour que vous puissiez vous organiser. Ça va ?

— C'est vrai que vous dites « ça va », vous, ici, pour dire « d'accord ».

— Les charmes de la langue belge.

Le temps qu'elle revienne avec son fils, j'avertis les collègues de Gedinne qui vont la conduire et l'auditionner.

— Madame Fourniret, une dernière chose…

— Oui ?

— Vu que nous sommes vendredi soir, nous reviendrons la semaine prochaine pour effectuer des fouilles complémentaires et plus approfondies. Je vous demande de toucher le moins de choses possible pendant notre absence. Nous avons de toute façon pris en photo ce qui se trouve à l'intérieur et à l'extérieur de votre maison de manière détaillée.

— D'accord. Enfin, « ça va », comme vous dites…

Elle tourne les talons avec son fils, et ils montent dans une voiture de police.

— Alors, c'était elle, l'adepte du SM à l'huile de noix ?

Je me retourne et me retrouve face à Ben et son sourire de mauvais garçon.

— Oui, c'était bien elle.

— Mince, je l'ai ratée !

— Rassure-toi, je crois qu'on va l'entendre plus d'une fois, toi et moi.

— Ah, enfin une perspective qui m'excite ! Sinon, pendant que tu draguais la femme de l'autre fan de Dutroux, les mecs de Reims sont arrivés, ils sont à l'intérieur avec Philippe.

— J'arrive dans une minute.

J'allume une sèche, je regarde le véhicule de patrouille emportant Monique Fourniret et son fils s'éloigner dans la lumière déclinante de cette fin d'après-midi. Dans quelques heures, l'obscurité aura tout englouti. Elle n'a montré aucune émotion quand je lui ai appris l'arrestation de son mari ni lorsque je l'ai informée des faits qui lui sont reprochés.

Quelque chose cloche définitivement dans cette affaire, à commencer par elle.

Il a une bonne tête pour un policier, ce commissaire. Normal, il est tout rond, visage et corps, de bonnes joues, oui, avec une moustache à la Astérix, bizarre quand même, pour un Belge, d'avoir une moustache de Gaulois, les rondouillards ont toujours l'air sympa, de bons vivants, du coup on ne se méfie pas d'eux, non, alors qu'il faut s'en méfier, justement, parce qu'on ne s'en méfie pas, qu'on pourrait leur dire des choses, parce qu'on se dit : « Tiens, il a l'air gentil », c'est là le danger, le piège, sauf que c'est un flic, ça se voit à ses yeux, ils sont ronds, eux aussi, deux fentes vertes quand il les plisse, qui scrutent tout, l'un à droite l'autre à gauche, il a un très léger strabisme, c'est drôle, je me demande si ça lui permet de voir plus de choses que les autres, si j'avais fait des études de médecine, je le saurais, je saurais comment ça marche entre les yeux et le cerveau, d'ailleurs c'est différent ou pas, un cerveau de flic, je ne sais pas, j'aimerais bien savoir. Ça doit être différent, forcément, il parle trop bien, pas comme moi, des phrases construites, avec de la logique, des mots choisis, précis, il me fait penser à Fourniret, d'une certaine manière, oui, il parle bien, lui aussi, avec des phrases plus nébuleuses, moins nettes, faut des fois s'accrocher pour le suivre, on ne comprend pas tout, en tout cas pas moi, c'est peut-être un peu pareil, en fait, le cerveau d'un flic et d'un Fourniret, ils parlent trop bien tous les deux, trop bien pour être honnêtes, c'est pour ça qu'il ne faut pas lui parler, à ce commissaire et sa moustache, c'est pour ça qu'il ne faut rien lui dire. Je ne m'attendais pas à voir tout ce monde tout à l'heure. On n'a jamais reçu autant de monde avec Fourniret, ça n'a jamais été le genre de la maison, son vieux camarade Robert, ses filles, son frère, des fois des voisins, et encore c'est très rare qu'on reçoive, un café dans la cuisine ou une bière dans le jardin, sauf pour Robert, qui est resté manger un soir ou deux, si j'avais su pour tout à l'heure, tout ce monde dans la maison, j'aurais fait un peu de ménage, je me serais coiffée, et lavée, je ne

devais ressembler à rien, je ne ressemble pas à grand-chose, c'est vrai, malgré tout j'ai mes petites coquetteries, oui, même si on ne se lave pas tous les jours, ça coûte trop, les compagnies des eaux, ils s'en mettent plein les fouilles, il n'y a que Jeff qui se douche tous les deux jours, c'est un truc de sa génération, ils aiment être propres, ça énerve Fourniret, pour lui c'est des trucs de gosses de riches, de se laver autant, il trouve ça louche, aussi, cette obsession de la propreté, comme si on avait quelque chose à cacher ou à se reprocher. En même temps, l'avantage de ne pas avoir eu le temps de faire du ménage, c'est que, avec la pellicule de poussière et de saleté, les flics n'ont peut-être pas tout vu, il n'y a pas beaucoup à voir ici, mais il y a des choses, ils ont pris plein de choses avec eux, je le vois bien, je ne sais pas quoi exactement, j'ai regardé, sauf que je ne me souviens pas de tout ce qui était rangé, ni à quel endroit, il y en avait partout, et ils n'ont pas fini, le commissaire me l'a dit, ils vont revenir, j'ai juste vu qu'ils les avaient prises, nos lettres d'amour, s'ils les lisent, ça ne va pas aider, ils vont s'imaginer des choses, il ne faudrait pas qu'ils s'imaginent ces choses-là, elles sont déjà passées entre les mailles de Fleury, ces lettres, et personne n'a rien dit, ils ne les ont pas lues, ou pas en entier, c'était noyé dans toutes ces pages, dans toutes ces lignes de phrases, ils ont dû les commencer puis laisser tomber, ils feront pareil ici, s'ils les lisent, elles sont trop longues, ça les ennuiera, nos histoires, ils les liront sans les lire, ou ils ne les liront tout simplement pas, et ils n'imagineront pas toutes ces choses, Fourniret me l'a dit au téléphone, il en est persuadé, qu'ils n'y verront que du feu, eux aussi, il n'a pas peur, sûr de lui, moi je me méfie, les Belges, ils ne sont pas pareils, même leurs mots ne sont pas toujours les mêmes, et ce commissaire, avec sa tête de Gaulois et ses yeux qui regardent en coulisses, dans les coins, il est louche, je trouve, trop rond pour ne pas être un acharné du détail, un méticuleux, il doit cuisiner, on cuisine quand on est rond comme ça, ça rend pointilleux, c'est certain, on se l'est dit avec mon fauve, ne rien lui dire, se taire, et ça, je sais faire, me taire.

J'ai réussi à sauver mon samedi avec mes petits-enfants. Je n'ai passé qu'une dizaine de coups de fil, autant dire rien, vu le client qui nous occupe. J'ai également réussi à sauver la première partie du dimanche et le déjeuner en famille. Chris, Ben et Philippe doivent passer faire le point et élaborer une stratégie cohérente. Ils ne devraient pas tarder.

Je suis planqué dans la cabane à outils du jardin, armé pour tenir un siège. Je remettrais bien ce râteau mal aligné en place, mais les petits me cherchent, je ne dois pas faire de bruit, je suis le truand à débusquer et à arrêter. Mathilde et Alexandre, les deux benjamins, sont plus teigneux que leurs deux aînés, Thomas et Virginie. Ils ont moins conscience de filer le train à un vrai flic. Je leur ai raconté que j'étais un dangereux criminel, prêt à tout pour sauver ma peau, et qu'ils devraient m'abattre car je préférais mourir plutôt que de me rendre. Ils vont me dézinguer. Ils n'ont pas le choix, c'est moi ou eux, ils le savent. J'ai connu des mecs de cette trempe, jusqu'au-boutistes. Si on arrivait à les mettre à l'ombre en évitant qu'ils ne nous arrosent et qu'on ne les descende, ils trouvaient le moyen de se suicider en taule. Marcel était de ceux-là. Il avait braqué des bijouteries, des convois postaux, un butin de plusieurs millions avec lequel il avait ouvert des affaires à Nice. On l'a traqué pendant des années. On était devenus des amis, j'étais même allé à son mariage. C'était un jeu entre lui et moi. On se respectait. On savait qu'un jour ou l'autre on se retrouverait face à face dans des circonstances peu réjouissantes, et pourtant ça ne nous empêchait pas d'entretenir de bons rapports, de casser la croûte ou de boire une chope ensemble. Quand on l'a serré, il ne nous a pas canardés, il savait que beaucoup d'entre nous avaient des femmes et des gosses, il ne voulait pas faire des veuves et des orphelins. Le problème avec les gars de cette nature, c'est que la prison, ça les tue. Un matin, on l'a retrouvé pendu dans sa cellule. Il avait beau avoir un CV plus long que le bras et pas mal de morts

à son actif, ça m'a fait de la peine. J'aurais préféré qu'il soit dessoudé dans une fusillade, comme il avait toujours vécu, libre.

Aujourd'hui, de telles relations entre les deux bords de la légalité sont devenues impossibles. Pire, elles sont proscrites par les dernières réformes et strictement réglementées. Maintenant, pour discuter avec une cible ou avec un indic, il faut être deux policiers avec un troisième qui surveille. Inutile de dire que cela n'incite pas à la confiance ni à la confidence, aucun voyou ne baisse son froc devant trois poulets. Pourtant, c'était en approchant les malfaiteurs, en allant sur leur terrain et en tissant des liens avec eux qu'on finissait par les comprendre, par anticiper ce qu'ils allaient faire et la manière dont ils allaient le faire, et donc à les coincer. La police sans indics ni contacts avec le milieu, autant se tirer dix pruneaux dans chaque pied ou devenir alcoolique. Ceux qui font la loi ne connaissent rien à la réalité de l'asphalte ni à ceux qui font ce boulot. Un flic est un malfrat qui a mal tourné.

Ils sont sacrément vifs, les quatre bleus miniatures qui sont à mes trousses. Quand ils m'ont coursé autour de la maison, j'ai cru que j'allais m'écrouler raide sur le gazon. Je fume trop, deux paquets par jour minimum depuis des décennies. Ça plus le reste, il va falloir me résoudre à écouter mon médecin, ou je vais crever avant les soixante-cinq piges fatidiques. Je n'aurais peut-être pas dû me resservir en pâtes aux tripes, ça m'aurait déjà évité le regard assassin que m'a jeté Françoise. J'aime tellement ça, c'est mon péché mignon. Je tiens la recette de mon pote Frank. Il a une gargote sur les bords de la Sambre, une très bonne table. Valentine et Arthur en raffolent autant que moi. Je n'ai pas souvent été là pour eux, mais dès que je le pouvais, je prenais le temps de leur cuisiner des petits plats. Malgré tout, s'ils n'avaient compté que sur moi, ils seraient morts de faim dans leur berceau. Leur mère mérite une médaille pour avoir épousé un fantôme marié d'abord à ses margoulins.

— Jacques ?

La voix de Françoise. Un piège de mes mini-condés, à coup sûr. Elle frappe aux carreaux de la fenêtre. Dix contre un que la flicaille en culottes courtes est embusquée dehors, arme au poing.

— Ils sont arrivés, Jacques, je vous ai installés sous le chêne, vous serez plus tranquilles de ce côté de la maison.

Vu l'heure, ce n'est pas une embrouille, je peux sortir de ma planque. J'ouvre la porte et me fais buter par toute ma descendance et mes collègues

mimant les rafales de la fusillade. Ils m'ont eu, je m'effondre sur le sol, les petits se ruent sur moi pour m'achever en riant.

— Allez, les enfants, votre grand-père a du travail.

Françoise les emmène, et ils emportent leur insouciance avec eux. Je fais un crochet par le salon pour récupérer mon carnet de notes. Ben m'emboîte le pas.

— Faut que je te dise un truc.

Je me retourne vers lui. Il a l'air embarrassé.

— Je t'écoute.

— J'ai promis à Françoise de t'en parler, alors je t'en parle : pense à faire tes prises de sang en fin de semaine, une fois bouclée la perquise chez l'autre taré.

J'attrape mon carnet.

— Putain, si tu t'y mets toi aussi, je suis coincé.

Ben a son sourire de mauvais garçon.

— J'ai aussi promis de te traiter pire qu'un suspect tant que tu n'auras pas fait tes analyses.

— Alors je suis vraiment dans la merde.

— Sérieux, Jacques : on commence une grosse affaire, si tu te bousilles en route, ça n'aidera personne.

Je dévisage Ben. Il ne plaisante pas cette fois-ci.

— Tu as de la chance d'avoir une femme comme Françoise. Elle se fait du souci pour toi. Ménage-la.

Je lui donne une tape sur l'épaule et nous rejoignons les autres. Chacun prend place. Chopes et sèches pour les gars, thé pour Chris.

— Merci d'être venus un dimanche. Je résume ce qu'on a sur Fourniret. Ce type a reconnu les faits concernant Louise Lemaire, âgée de treize ans. Pour expliquer son comportement, il prétend qu'il avait besoin d'éprouver son autorité car il était énervé suite au mauvais bulletin de troisième trimestre de son fils, raison pour laquelle il se serait rendu chez un revendeur de Ciney pour se débarrasser du bureau de son rejeton, estimant que, au regard de ses résultats, il ne le méritait pas.

— J'ai vérifié, il est effectivement allé à Brocan-Troc, tenu par un certain Christophe Lambert à Ciney, pour vendre un bureau. Ce qui ne constitue pas un alibi bien solide selon moi.

— D'accord avec toi, Ben.

— Ni une explication le dédouanant de quoi que ce soit.

— D'accord avec toi aussi, Chris. Dans le même registre, nous avons aussi les déclarations de Fourniret stipulant qu'il a chargé une autre jeune fille de quatorze ans, Mona Desmet, du côté de Dinant, un peu plus d'une heure après Louise Lemaire, et qu'il l'a ramenée gentiment chez elle.

— Je suis également allé lui parler hier, après avoir vu le mec de Ciney, elle a confirmé. À noter qu'il lui a dit s'appeler Paul, et non Michel.

Chris note ce détail dans le bloc-notes qu'elle tient sur ses genoux. Je regarde Dieu.

— Philippe, tu en penses quoi ?

Il lisse sa barbe.

— Un acte motivé par la peur de se faire prendre, ce qui nous porte à croire qu'il a quelque chose à se reprocher.

— Continue.

— Se sachant menacé par la fuite de Louise Lemaire, il a essayé de se construire un alibi autour du même mode opératoire. Ce qui nous permet de douter de ses allégations quand il affirme qu'il n'avait aucune intention criminelle envers la première adolescente. Et d'en douter plus sérieusement encore vu la manière dont il l'a ligotée, des attouchements auxquels il s'est livré sur sa personne, sans parler de cette phrase qu'il a prononcée : « Je suis pire que Dutroux. »

Ben et Chris acquiescent. J'ouvre mon carnet.

— Et puis, il y a son passé français. Lors de son audition avec André, il a spontanément avoué avoir été condamné en 1984 à une peine de sept ans d'emprisonnement suite à des agressions commises sur des jeunes filles avec lesquelles il avait, je cite, « des velléités de relation ».

— « Des velléités de relation », va nous falloir un traducteur ou un dictionnaire d'ancien français pour interroger ce malade !

Nous sourions à la remarque de Ben. Chris tourne les feuilles de son bloc-notes et prend la parole :

— Comme je vous en ai tous informés hier, on a par ailleurs retrouvé trace de deux plaintes le concernant sur le territoire belge. L'une en 2001, déposée par Raphaëlle Evert, que Fourniret avait tenté de charger dans son C25 du côté de Han-sur-Lesse. Entendu par les collègues locaux, il s'était défendu en arguant qu'il voulait simplement lui rendre service parce qu'il pleuvait. L'autre plainte a été déposée en 1996 par Diego Zelia au sujet d'un revolver de type Manurhin que Fourniret aurait essayé de lui vendre dans la localité de Saint-Hubert. Bien que toutes deux aient été classées sans suite,

elles viennent compléter le profil de notre client dans le sens de nos soupçons : un individu dangereux. Malgré les apparences.

Ben fronce les sourcils.

— Quelles apparences ?

— J'ai commencé à creuser son passé depuis son arrivée en Belgique avec sa femme et son fils en 1992. Il s'est inscrit en tant que forestier au registre du commerce de Gedinne. En réalité, il enchaîne les petits boulots : bûcheron, maçon, carreleur. Il va là où on a besoin de main-d'œuvre bon marché, et où on paie surtout au noir. Une vie de débrouille, banale et sans histoires vue de l'extérieur, comme en mènent des millions de personnes. Jusqu'à aujourd'hui.

— Bon travail, Chris, continue de collecter ce type d'élément, je suis sûr que tu découvriras de plus en plus de failles. Philippe, on en est où de l'identification des Manurhin retrouvés dans la baraque de Sart-Custinne ? On a eu confirmation que ce sont bien ceux de Givet ?

— Les services français de la PAF n'ont pas encore confirmé officiellement, mais j'ai retrouvé les numéros d'immatriculation des armes qui avaient été diffusés à l'époque du casse. Ils correspondent.

— Et pour le Reck ?

Ben pose ses coudes sur ses cuisses.

— Je n'ai pas encore pu vérifier sa provenance. Je m'y colle demain.

— OK, Ben. Malgré tout, ne perds pas trop de temps là-dessus, je préfère qu'on se concentre sur les liens qui nous semblent exister entre Fourniret et les affaires d'Élodie Defaux et de Lian Shiro. Tu es d'accord avec moi, Philippe ?

— C'est la priorité, en effet. Pour le cas de Caroline Moens, mieux vaut pour l'instant laisser œuvrer nos collègues de Namur.

— Oui, ils connaissent mieux le dossier que nous. Chris, des nouvelles de la Scientifique au sujet la fourgonnette de Fourniret ?

Elle parcourt une feuille de son bloc-notes.

— Oui, pas mal de choses. Ils ont retrouvé une jupe de fillette en velours, un masque inhalateur pour enfant, des préservatifs non utilisés, des débris d'ampoules d'éther, un lit de camp, un treuil avec des cordes, les liens qui ont servi à attacher Louise Lemaire, près de quatre mille échantillons de poils ou de cheveux, et ils ont mis en évidence plusieurs taches de sang à l'arrière du véhicule.

— Le kit du parfait kidnappeur et du parfait violeur.

L'énumération de Chris et le commentaire de Ben nous laissent pensifs. Au bout d'un moment, Philippe rompt le silence :

— On sait combien de temps vont prendre les analyses de ces échantillons ?

Chris croise les jambes.

— Plusieurs mois. Au moins six, d'après ce que m'ont dit les gars de la Scientifique.

Nous ouvrons des yeux ronds comme des trous d'obus. Ben nous dévisage tour à tour.

— Six mois !

Chris referme son bloc-notes.

— C'est ce qu'ils ont dit.

Ben décapsule une nouvelle chope.

— Autant dire qu'on ne va pas compter sur eux. Ça serait encore plus aléatoire qu'un miracle !

Je reprends la main.

— Autre chose ?

Philippe se tourne vers moi.

— Oui, on sait que sa femme l'a appelé à la prison.

Je me redresse. C'est une info importante.

— Quand ?

— Hier et aujourd'hui.

— Donc ils se parlent.

Philippe range son calepin dans sa veste.

— Comment tu vois les choses, Jacques, sachant que cette enquête devient prioritaire sur tout le reste ?

— Je propose de ne consacrer qu'un jour et demi aux affaires courantes – crimes crapuleux, cambriolages, braquages – et de déléguer le plus possible à nos collègues de l'arrondissement ou des arrondissements voisins.

Philippe acquiesce.

— Ensuite, nous devons tout faire pour éviter les écueils qui ont conduit au fiasco de Dutroux. Comme tu m'as confirmé qu'on va avoir des renforts, je compte créer huit groupes de travail que nous chapeauterons, nous : un pour l'exploitation des saisies, un pour la vérification des témoignages, un pour le contrôle des infos extérieures, un pour les armes, un pour les finances, un pour les véhicules utilisés, un pour la biographie et

l'établissement de l'emploi du temps détaillé du couple, et un pour l'informatique et la téléphonie. Ben et moi, on s'occupera de ce qui relève du terrain à proprement parler, Chris de la documentation, des données collectées et de leurs analyses, si vous êtes d'accord.

Chris soupire.

— Je me tape toujours la paperasse.

— Je t'emmènerai en balade avec moi, si tu veux prendre l'air !

— C'est trop aimable à toi, Ben.

— Et si tu n'es pas sage, je t'inviterai même à boire une chope après.

— Dans tes rêves, mon grand.

— Chris ?

— C'est vrai quoi, Jacques, je passe mon temps dans les papiers.

— Je sais, mais tu n'as pas ton pareil pour dénicher le détail que personne ne voit, j'ai besoin de toi sur ce coup-là. Et vu ta sensibilité, je préfère t'épargner certains éléments auxquels on risque d'être confrontés. Quant à toi, Ben, range ta bite et ton couteau, tu les sors suffisamment tous les soirs.

— Mon côté scout !

Nous rions. J'enchaîne :

— Pour finir, le temps de mettre ce dispositif en place, nous reprendrons la perquisition dans deux ou trois jours. Nous allons en profiter pour interroger Fourniret et sa femme. Comme ils se téléphonent, nous les préviendrons le soir pour le lendemain matin, histoire d'éviter qu'ils ne puissent accorder leurs violons avant de nous voir. Autre chose ?

Chris et Ben parlent en même temps. Leurs mots s'entrechoquent.

— Chris, puis Ben.

— On fait quoi de ces sept cents kilos de sel de déneigement ?

— On attend les résultats de la Scientifique. Ben ?

— J'ai fait un petit tour de voisinage hier, pas très concluant car beaucoup de monde était parti faire des courses ou des activités du samedi. J'ai parlé avec un certain Patrick Treboc, et on a un problème.

Je pose mes avant-bras sur les accoudoirs de ma chaise.

— Lequel ?

— Ce connard a téléphoné aux médias après notre première visite de vendredi à Sart-Custinne. On va les avoir rapidement sur le dos.

— Ils nous auraient fait chier tôt ou tard mais j'aurais préféré le plus tard possible. Philippe, ça t'embêterait de les gérer ? Je perds facilement

mon sang-froid avec ces fouille-merde et, sur une telle affaire, l'opinion publique nous attend au tournant.

— Je m'en occupe.

— Merci.

J'allume une sèche.

— Une dernière chose : je suis convaincu que nous ne sommes pas au bout de nos surprises concernant ce Fourniret. Nous ne devons pas nous précipiter, nous devons avancer avec méthode et faire le maximum de devoirs pour faire en sorte qu'il reste le plus longtemps possible en prison pendant notre enquête.

Tous acquiescent silencieusement.

— En résumé, la chasse est ouverte.

1er juillet 2003
1re audition de Monique Fourniret

Monique Fourniret prend place en face de Jacques Debiesme, siégeant derrière son bureau. Benoît Lavigne est assis dos au commissaire et dactylographie le PV de l'interrogatoire.

Monique Fourniret garde ses avant-bras fermement calés sur les accoudoirs de sa chaise et parle tête baissée, ses longs cheveux noirs formant un écran devant son visage.

— Madame Fourniret, depuis combien de temps êtes-vous mariée avec Michel Fourniret ?

— Euh… je ne sais plus… une dizaine d'années, je pense… un peu plus peut-être…

— Vous ne vous souvenez pas de la date de votre mariage ?

— La date… euh… ça fait longtemps déjà… on oublie ces choses-là et… enfin… je n'ai pas la mémoire des dates… j'ai peu de mémoire en général, d'ailleurs…

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Euh… comment on s'est… eh bien, euh… par une petite annonce…

— Une petite annonce ?

— Oui… une petite annonce…

— C'est-à-dire ?

— Euh… Fourniret était en prison… il a passé une petite annonce dans un journal pour correspondre avec des gens et tuer sa solitude et… je suis tombée dessus et… enfin, j'ai répondu… on s'est écrit et… et voilà… rien d'extraordinaire…

Le commissaire attend plus d'une minute que son interlocutrice poursuive. Monique Fourniret n'ajoute rien.

— Madame Fourniret, pendant vos plus ou moins dix années de vie commune avec Michel Fourniret, vous est-il arrivé de remarquer qu'il avait un penchant pour les jeunes filles, voire les très jeunes filles ?

— Euh… si j'ai remarqué un… non… je ne crois pas… non…

— Vous ne croyez pas ou vous êtes sûre ?

— Je… enfin… je ne me souviens pas de quelque chose de genre-là… non, je ne me souviens pas…

— L'avez-vous soupçonné d'éprouver de telles inclinations ?

— Euh… non, non, non.

— Lui est-il arrivé un jour de vous faire part d'une attirance qu'il aurait pu éprouver pour une jeune fille, ou en tout cas pour une autre femme plus jeune que vous ?

Elle reste silencieuse un long moment.

— Madame Fourniret, avez-vous bien compris ma question ou souhaitez-vous que je la reformule ?

— Euh… non, ça va… je… Fourniret est taiseux… comme moi… on ne parle pas beaucoup à la maison…

— Étiez-vous au courant, quand vous avez rencontré votre mari, qu'il avait été condamné à sept ans de réclusion pour des faits de mœurs incluant des enlèvements et des attouchements sexuels sur mineures ?

Elle garde de nouveau le silence.

— Madame Fourniret, saviez-vous que votre mari avait été condamné à sept ans de réclusion pour des faits de mœurs incluant des enlèvements et des attouchements sexuels sur mineures ?

— Je… euh… oui… il me l'avait dit…

— Vous le saviez et vous prétendez que vous ignoriez qu'il avait de tels penchants ? Vous ne trouvez pas cela contradictoire ?

Elle ne répond rien.

— Reprenons, madame Fourniret : donc vous saviez, et cela ne vous a pas inquiétée ?

Elle ne répond toujours pas.

— Madame Fourniret, veuillez répondre à ma question.

— Euh… non… pas vraiment…

— Que vous avait-il raconté exactement ?

— Ben… ça…

— Ça, quoi ?

— Euh… ça… qu'il avait fait de la prison pour avoir dragué des filles…

— « Draguer des filles » ? Enlever des jeunes filles sous la contrainte et leur faire subir des attouchements sexuels, vous appelez ça « draguer des filles » ?

Monique Fourniret se tait. Elle est prise de légers tremblements.

— Madame Fourniret, aidez-moi à comprendre : vous saviez que votre mari avait été incarcéré pour des attouchements sur mineures et cela ne vous a pas dérangée, vous n'avez pas cherché à en savoir plus ?

— Je… non… euh… je vous l'ai dit… on ne parlait pas beaucoup… on n'a jamais beaucoup parlé… en fait…

— Mais, madame Fourniret, il vous arrivait quand même de parler tous les deux ?

— Euh… oui, cela nous arrivait… forcément…

— Et de quoi parliez-vous ?

— Euh… eh bien… ça dépendait… des fois…

— Oui ? De quoi ?

— Non… euh… je voulais dire… des fois nous parlions, oui, bien sûr…

Le commissaire se lève, contourne son bureau et fait quelques pas dans la pièce.

— Ah, ça va, pardonnez-moi, je vous avais mal comprise. J'ai cru que vous vouliez me dire de quoi vous parliez. C'est la question que je vous posais, justement : quels étaient vos sujets de conversation ?

— Euh… je ne sais pas moi… de Jeff… euh… de sa scolarité… des autres enfants de Fourniret… de quand ses deux filles allaient venir en vacances ici… du jardin… des courses… de la maison… nous avions des conversations… banales…

Jacques Debiesme s'immobilise et s'appuie contre la fenêtre.

— Est-il arrivé à votre mari d'évoquer en votre présence les noms d'Élodie Defaux ou de Lian Shiro ?

— Je… euh… qui ça ?

— Il n'a jamais évoqué avec vous les noms d'Élodie Defaux et de Lian Shiro ?

— Euh… non… non, non, non… pas que je sache…

— Bon. Reprenons depuis le début.

Le commissaire revient s'asseoir à son bureau.

— Vous saviez que votre mari avait été emprisonné pour des attouchements sur mineures, et pourtant vous m'avez dit que vous ignoriez s'il avait une attirance pour les jeunes filles…

Il poursuit son interrogatoire en reformulant ses questions initiales pour tenter d'obtenir des réponses et de mettre en contradiction son interlocutrice avec ses déclarations précédentes. Monique Fourniret semble ne pas toujours comprendre ce qu'il lui demande et marque parfois des silences longs de plusieurs minutes. L'audition dure un peu plus d'une heure.

— Merci, madame Fourniret, ce sera tout pour aujourd'hui, vous pouvez rentrer chez vous.

Elle se lève et traverse la pièce d'un pas traînant. Avant qu'elle n'ouvre la porte :

— Madame Fourniret ?

Elle se retourne.

— Oui ?

— Si jamais vous vous souveniez de quoi que ce soit au sujet d'une jeune fille nommée Élodie Defaux ou Lian Shiro, je vous serais reconnaissant de m'appeler ou de venir directement me trouver ici.

Elle hoche la tête en signe d'assentiment, et sort.

Samedi 28 avril 2001. Sedan (France). 18 h 17. 13 °C (température ressentie 11 °C). Ciel couvert, rafales de vent de 21 km/h.

Lian Shiro, treize ans, sort sur le parvis de la médiathèque où elle a travaillé tout l'après-midi. Elle s'imagine volontiers archéologue ou encore traductrice.

Elle relève le col de son anorak, noue son écharpe, rajuste son sac à dos sur son épaule et prend à pied le chemin de chez elle. Arrivée place Nassau, elle traverse pour rejoindre le pont surplombant la Meuse. De l'autre côté, un homme à la barbe bien taillée et aux cheveux grisonnants s'apprête à remonter dans son C25 Citroën blanc lorsqu'il l'aperçoit. Il plisse ses yeux bleus derrière ses petites lunettes cerclées de métal, se ravise et se dirige vers elle.

— Bonjour mademoiselle, excusez-moi de vous déranger, pourrais-je vous demander un renseignement ?

La collégienne s'immobilise.

— Oui, bien sûr.

— Je ne suis pas de la région et je cherche la route pour me rendre à Balan-Bazeilles.

— C'est très simple…

Elle lui indique l'itinéraire à suivre. L'inconnu manifeste des difficultés à retenir ces informations.

— Et ensuite, à gauche, c'est ça ?

— Non, à droite !

— Décidément, je n'ai aucun sens de l'orientation !

Ils rient ensemble.

— Je vous propose quelque chose : vous m'emmenez là-bas pour que je voie le trajet et je vous raccompagne ensuite chez vous ?

Elle le dévisage avec perplexité.

— Mais c'est que… je ne vous connais pas…

— Je suis professeur de dessin et père de famille.

L'homme est poli et n'a pas l'air méchant. Il porte une alliance, il est marié. Il dit vraisemblablement la vérité.

— Vous ne risquez rien avec moi.

Elle le considère encore un instant.

— Bon, d'accord.

— C'est très gentil à vous, merci.

Il lui ouvre la portière passager, la referme derrière elle, contourne le véhicule, monte à son tour, démarre.

— J'ai un fils qui a presque ton âge. Je peux te tutoyer ?

— Oui, si vous voulez. À droite.

Il s'engage dans la direction indiquée.

— Tu t'appelles comment ?

— Lian.

— Lian… Un bien joli prénom pour une jolie jeune fille. Tu as quel âge ?

— Treize ans. Prenez à gauche, là.

— Tu es déjà une grande. Mon fils a onze ans. Il s'appelle Jeff.

— Et encore à droite.

— À gauche, tu dis ?

— Non, à droite !

— Merde, je me suis trompé ! Pardon, j'ai dit un gros mot, ce n'est pas bien.

La fourgonnette sort de la ville et continue de rouler sur les routes de campagne bordées de forêt.

— Je crois qu'on est perdus… C'est mignon par ici, idéal pour faire une balade dans les bois, ou un pique-nique. Tu aimes les pique-niques ?

Elle ne répond rien, mal à l'aise de se retrouver seule avec un inconnu au milieu de nulle part.

— Ah, des panneaux, on va pouvoir se repérer.

Ils s'arrêtent à un carrefour.

— Eh bien voilà : à gauche, c'est Balan-Bazeilles, et à droite, c'est Sedan. Je saurai me repérer tout à l'heure. Je te ramène chez toi ?

— Oui, s'il vous plaît.

Ils font demi-tour. Lian se détend.

— Tu as fait quoi cet après-midi ?

— J’étais à la médiathèque, pour faire mes devoirs.

— C’est bien, ça, c’est très bien. Tu y vas souvent ?

— Oui, le samedi ou le mercredi, ça dépend. Je travaille bien là-bas.

— Tu as l’air d’être une élève sérieuse, je te félicite. Si seulement mon fils pouvait être comme toi !

L’adolescente le guide dans les rues de la ville, et ils arrivent devant chez elle.

— Et voilà. Merci de ton aide et de ta confiance.

Elle descend.

— Au revoir, Lian. Continue de bien travailler en classe.

— Au revoir, monsieur.

— Paul. Tu peux m’appeler Paul.

— Au revoir, monsieur Paul.

Ils se séparent.

Une semaine plus tard, le samedi 5 mai 2001, à 14 h 03, Lian quitte le domicile familial. Le vent est tombé, l’air s’est réchauffé. Vêtue d’une veste grise et d’un pull-over noir, elle passe le pont enjambant la Meuse, traverse la place Nassau et continue son chemin. Elle ne remarque pas le C25 blanc dissimulé dans une rue adjacente. Le même homme à la barbe bien taillée et aux cheveux grisonnants en descend et la suit à pied jusqu’à la médiathèque. Il la regarde entrer, reste plusieurs minutes devant le bâtiment, détaille les alentours et fait demi-tour.

Lian prend place à une table près de la photocopieuse. Ses devoirs terminés, elle se plonge dans un roman, *Les Illusions perdues* de Balzac, qu’elle dévore. Elle se sent observée et relève la tête. Elle reconnaît Sarah, une copine de classe, qui lui fait signe de se joindre au groupe de collégiens avec lesquels elle est assise.

Un quart d’heure avant la fermeture, ils sortent tous ensemble sur le parvis. Une partie d’entre eux part à gauche tandis que Lian part à droite avec les autres. Une camionnette blanche est stationnée un peu plus loin. À l’intérieur, l’homme les épie derrière ses petites lunettes cerclées de métal. Il démarre.

Arrivés place Nassau, les adolescents se dispersent, et Lian s’engage seule sur le pont. De l’autre côté, la fourgonnette blanche est garée. L’homme arrive en sens inverse, à pied.

— Lian ?

Elle lève la tête vers lui. Il lui sourit.

— Bonjour, c'est drôle, je suis venu acheter des outils, je pensais à toi et te voilà. Tu vas bien depuis la semaine dernière ?

— Bonjour, monsieur. Oui, je vais bien, merci. Et vous ?

— Très bien maintenant. Et ça irait encore mieux si tu m'appelais Paul.

— Pardon, monsieur Paul, mais je dois y aller, ma maman m'attend.

— Tu veux que je te ramène ? Tu seras plus rapidement chez toi comme ça et ta maman ne s'inquiètera pas.

— Pas cette fois, merci. Je préfère marcher.

— Tu es sûre ?

— Oui. Au revoir.

Elle s'éloigne. L'homme soupire.

— Je ne suis pas un vilain monsieur, tu sais. Si j'avais voulu te faire du mal, je ne t'aurais pas ramenée chez toi l'autre fois.

Lian s'immobilise. Il la rejoint.

— Je te propose cela pour te rendre service. Après, si tu ne veux pas, je n'insiste pas.

Elle le dévisage. Il semble affecté par son refus. Qu'a-t-elle à redouter de cet homme qui l'a déjà raccompagnée chez elle sans encombre ? Elle regarde sa montre : les discussions avec ses camarades l'ont mise un peu en retard, elle sera plus vite rentrée si elle accepte.

— D'accord, je viens avec vous.

Il lui sourit. Tous deux passent sur l'autre rive et montent dans le véhicule. Au lieu de se rendre chez la jeune fille, le C25 sort de la ville.

— J'ai envie de te présenter mon fils, ça te dit de le rencontrer ?

— Peut-être… oui… un jour… mais…

— « Mais » ?

— Il faudrait d'abord prévenir ma maman, qu'elle vous rencontre.

— Ne t'inquiète pas, tu pourras l'appeler de chez nous, on a le téléphone en Belgique.

— Mais je ne veux pas aller chez vous !

— Tais-toi.

Le ton de l'homme est soudain autoritaire, glacial. Lian le dévisage avec terreur.

— Ramenez-moi chez moi, maintenant !

— Tais-toi, sinon je te frappe !

Elle rentre la tête dans les épaules, terrorisée. Le conducteur manipule un fil qu'il a lui-même bricolé et installé à proximité du volant. La poignée intérieure de la porte côté passager se bloque.

— Accroupis-toi contre la portière.

Elle le regarde avec un air désemparé.

— Fais ce que je te dis !

Elle obéit.

— Maintenant, on ne joue plus. Tu as déjà couché avec un garçon ?

Il m'a fatiguée ce commissaire, avec toutes ses questions, je n'ai jamais aimé les questions, ça m'a toujours fatiguée, et ennuyée, je ne sais jamais quoi répondre, même quand je connais les réponses, j'ai peur de me tromper, de dire des bêtises plus grosses que moi, c'était déjà pareil à l'école, la panique pour les interros, surtout à l'oral, je me cachais pour ne pas être interrogée, je baissais la tête derrière mes cheveux, je faisais mes devoirs pourtant, je connaissais bien mes leçons, je les apprenais, et par cœur en plus, seulement, parler devant les autres, je ne pouvais pas, l'angoisse, j'oubliais tout, je bredouillais, je tremblotais, comme aujourd'hui avec ce flic et ses questions, je suis une timide, moi, une timide et une sauvage, les mots et la parole, ce n'est pas mon truc, je suis bien dans ma tête, avec mes pensées, même si elles sont bizarres des fois, un peu en bouillie, mais c'est mes pensées, malgré tout, elles sont à moi, je les aime bien. Je ne sais pas pourquoi il est persuadé que je connais Lian Shiro, ce commissaire, je me demande s'il a senti que je sais, même si je ne l'ai jamais vue, car en vrai je sais, oui, je me souviens très bien de son nom, et du soir où Fourniret était rentré en me disant : « J'ai vu une jolie petite rose à Sedan », il était joyeux, presque une chanson aux lèvres, il avait l'air bien, détendu, j'avais compris tout de suite, l'habitude, il était parti chasser, comme il me l'avait dit le matin, à l'aventure, il avait trouvé une petite membrane sur pattes à son goût, il avait repéré les lieux, il lui avait parlé, il l'avait ramenée jusque chez elle, pour savoir où elle habitait, pour la mettre en confiance aussi, je savais que c'en était fait de la gamine, terminé, que la machine était lancée, qu'il y retournerait et que, cette fois, quand il la reverrait, ce serait la bonne, elle n'en réchapperait pas, elle ne pouvait pas en réchapper. Il est rentré quelques jours plus tard et j'ai su que c'était fait. Il avait les yeux brillants, il m'a dit : « J'ai cueilli la petite rose de Sedan », on était à table avec Jeff quand il est arrivé, il avait envie de tout me dire

sur-le-champ, comme à chaque fois, il a pris sur lui, il a attendu qu'on ait fini de manger, que Jeff soit au lit, on est allés dans la chambre, il m'a dit qu'il avait retrouvé la fille, que tout était fini, il m'a raconté comment il l'avait embarquée, qu'elle était vierge, elle le lui avait dit, certifié, treize ans, encore heureux, le petit chemin qu'il avait emprunté, un sentier qui s'enfonçait dans les sapinières, à l'abri des regards et des oreilles, un lieu parfait pour ses plans, une réussite qu'il voulait rejouer avec moi, pour la revivre et la partager, j'ai pris une petite voix, une voix de petite fille, pour lui montrer que j'étais d'accord, et on y est allés. Il m'a demandé de lui demander tout ce qu'il lui avait demandé de lui demander, « Je veux que tu me demandes poliment de faire l'amour avec moi », je n'ai rien dit, il ne fallait pas que je parle, pas encore, mon fauve me dictait le déroulé de ce qui s'était passé et que je devais faire, j'ai gardé le silence, « Nous allons passer à l'arrière », il a dit, fermement et poliment, je me suis allongée comme elle s'était allongée une fois derrière, il m'a enlevé mes souliers, et il a dit : « Il faut commencer par retirer ton pantalon et ta culotte », il l'a fait, très doucement, alors je lui ai dit les mots qu'il me demandait de dire, avec une voix très faible, une voix de fille à couettes : « Voulez-vous bien que je vous suce, monsieur, s'il vous plaît ? », il a déboutonné son pantalon, il bandait mou, il devait aussi bander mou avec la petite, il bande souvent mou en situation, l'émotion, c'est un sensible malgré les apparences, c'est pour ça qu'il veut qu'on le suce, pour bander correctement et faire son affaire, je l'ai sucé, je l'ai remercié : « Merci, monsieur », il se retenait de jouir, je le voyais, je lui ai demandé : « Est-ce que vous voulez bien que je fasse l'amour avec vous monsieur ? », il a souri, un grand sourire, son sourire de fauve, toutes dents dehors, j'ai ajouté, presque murmuré, comme il me demandait de le faire : « Mais je ne sais pas ce que ça veut dire », il n'a rien répondu, il était très excité, il s'est jeté sur moi, il m'a pénétrée, je me suis débattue, il fallait que je me débatte, et violemment, elle l'avait fait alors il fallait que je fasse pareil, il a mis ses mains autour de mon cou, il a serré, pas trop fort, un peu, pour que ça ait l'air vrai, il a éjaculé sans m'avoir vraiment besognée et il a roulé sur le côté, essoufflé et en nage. Il s'est mis à pleurer. Je n'ai pas compris pourquoi, pas immédiatement, il n'avait jamais fait ça les autres fois, il était embêté, préoccupé, il avait peur que ça ait été du gâchis, il avait eu le même doute avec celle d'avant, sauf qu'il n'avait pas pleuré avec moi quand il m'avait raconté, là il avait l'impression de l'entendre encore lui dire : « Laissez-moi vivre et je vous

ferai l'amour », du coup il ne savait plus s'il avait réussi à déflorer cette jolie rose de Sedan avant de la tuer et s'il avait joui, elle s'était débattue trop vigoureusement, il ne se souvenait plus, malgré sa mémoire, le trou noir, ça l'inquiétait de ne pas savoir s'il avait possédé « l'anneau magique », comme il dit, ça le tracassait beaucoup, je l'ai rassuré du mieux que j'ai pu, moi je pense que ça s'est passé comme il l'a refait avec moi, ou pas loin, il a dû la pénétrer un peu, pas complètement, une partie je pense, peut-être pas assez pour percer sa membrane, c'est là le problème, je ne le lui ai pas dit, ça l'aurait brisé, il aurait fini furieux, j'aurais pris une avoinée d'insultes et de silences, Jeff aussi le lendemain, donc motus, pour le reste je suis sûre qu'il a joui au moment où il l'a étranglée, et vite, il jouit toujours vite, encore plus dans ces moments-là, de tension, il est tellement pressé et excité, oui, j'en mettrais ma main au feu, il a joui, après, a-t-il réussi à la déflorer, ça je ne sais pas, je ne peux pas le dire avec certitude, je n'y étais pas, mais je lui ai dit que oui, qu'il avait eu ce qu'il voulait, ça l'a rassuré, il avait l'air content de lui quand il s'est endormi, aussi vite qu'il avait joui, on aurait dit un enfant.

Cette baraque m'oppresse. On est en train de la désosser et de la retourner, le jardin et la caravane qui s'y trouve aussi. Nous sommes nombreux pour la tailler en pièces détachées : les maîtres-chiens pour pister d'éventuels cadavres, la protection civile épaulée par le génie civil pour inspecter et creuser chaque centimètre carré de terrain, des agents de la société distributrice d'électricité pour s'assurer qu'aucune ligne d'alimentation suspecte ne soit planquée quelque part, un architecte armé de son géoradar et d'un endoscope pour sonder les murs et la bâtisse de fond en comble. Tout est passé au peigne fin, s'il y a quelque chose à trouver, nous le trouverons, rien ne nous échappera.

Je sens que ça l'emmerde, Fourniret, qu'on mette à sac plus de dix ans de ses travaux et de ses aménagements. Il fait celui qui s'en fout, il joue le détachement et la morgue, mais je crois qu'il nous tuerait volontiers jusqu'au dernier s'il le pouvait. Pour peu, j'en ferais dans mon froc de plaisir, de le voir obligé de supporter ce carnage en règle sans rien dire, et je ne suis pas le seul. Ben, Chris, Philippe, tous les flics ici présents le regardent de travers, la tension est palpable, presque solide. Il va nous faire chier, il nous fait déjà chier à mort, avec sa pseudo-culture, ses références littéraires, ses phrases alambiquées, sa manière de prendre trois plombes pour répondre à une question, comme s'il soupesait chaque mot pour en mesurer la moindre des implications avant de répliquer en nous prenant de haut ou de se murer dans un silence méprisant. Hier, lorsqu'il s'est mis à corriger « le style » et les virgules de son PV, après les quatre heures d'interrogatoire qu'on s'était cognées avec lui, j'ai cru que Ben allait se ruer sur lui pour lui faire sauter les dents à grands coups de latte. *Monsieur* nous a alors expliqué qu'il avait par le passé corrigé les fautes de français d'Alain Fournier. Il ne se prend vraiment pas pour de la merde. Dans son atelier, sur la photo aérienne d'une usine affichée au-dessus de l'établi, il a

rajouté son nom à la main sur la légende afin qu'on lise : « Usine Fourniret ». J'étais à deux doigts de le boxer quand il nous a fait perdre vingt minutes à nous détailler crânement le système de contrepoids qu'il a lui-même conçu pour ouvrir et fermer la porte du garage. Je l'ai laissé avec André et Philippe, je préférais sortir m'en griller une et éviter la bavure.

Je fume trop. Il n'est pas midi et j'attaque mon deuxième paquet. À ma décharge, j'étais debout à 3 heures du matin, une sèche au bec pour tuer l'insomnie. Dans ce genre d'enquête, si tu te bouges une paupière, c'est cuit, tu ne te rendors pas. Je n'ai somnolé que deux heures. J'ai ouvert les yeux, jeté un regard au réveil de la table de chevet, j'ai fait le sanglier à la broche, à tourner et à me retourner dans les draps. C'était parti, mon cerveau déroulait pour la énième fois les éléments de l'affaire. Heureusement que Françoise a l'habitude de mes mauvaises nuits. Il y a une dizaine d'années, je lui avais proposé de faire chambre à part, pour ne plus la déranger. Elle avait refusé. « J'ai la chance d'avoir un sommeil de plomb et on se voit déjà trop peu pour ne pas dormir dans le même lit », m'avait-elle répondu. Je n'avais pas insisté. Elle avait raison, une fois de plus. Par sécurité, je me suis levé et je suis descendu à la cuisine. Café, sèche, papier, stylo : faire le point, encore et encore, pour vérifier qu'on n'a négligé aucun détail et envisager toutes les hypothèses possibles, même les plus improbables. Je vais peut-être demander à mon médecin de me prescrire des cachets. À ce rythme-là, je ne tiendrai pas dix jours, et on est partis pour des mois.

Il ne doute de rien, ce Fourniret, ni de sa supériorité ni de son impunité. Pendant sa dernière audition, il nous a tranquillement déclaré qu'il était frustré depuis toujours de ne pas avoir eu de relation sexuelle avec une vierge, expliquant et légitimant ainsi dans son esprit malade les treize enlèvements de jeunes filles dont il a tenté d'abuser et qui lui ont valu sa condamnation à sept ans de prison entre les murs de Fleury-Mérogis. Il nous a ensuite raconté avoir récidivé quelques années plus tard, une fois dehors, en agressant plusieurs automobilistes femmes dans la région de Verdun, agressions pour lesquelles il a écopé d'une peine de six mois à Bar-le-Duc. Et puis, il y a le cynisme avec lequel il parle de ses victimes. Pour Louise Lemaire, il estime qu'elle ne sera pas marquée par ce qui s'est passé. Il l'a juste enlevée, séquestrée, ligotée, menacée, il lui a touché les seins et l'aurait très certainement violée si elle n'avait pas réussi à s'échapper. Pire : selon lui, tout va bien et tout ira bien pour la petite, mais il se dit désolé des

conséquences que son acte impulsif et irréfléchi pourrait avoir sur lui. Au sujet de ses victimes d'avant sa première incarcération, il est convaincu que ce qu'il leur a fait subir ne leur a pas laissé de traumatismes durables. Pour finir, et donner selon lui plus de crédit à sa démonstration d'innocence, il a conclu avec fierté qu'il n'avait jamais tué personne, même s'il aurait avec plaisir fait la peau à l'ancien compagnon de sa femme pour les maltraitances qu'il lui aurait fait subir. Tout est normal. Circulez, et bonjour chez vous. Avec son pedigree, s'il espérait nous faire croire qu'il s'est tenu à carreau pendant plus de dix ans, c'est raté.

Quant à elle, je ne sais pas quoi en penser, en tout cas pas avec certitude. Elle sait des choses qu'elle ne nous dit pas, aucun d'entre nous n'en doute, ne serait-ce que par son attitude lors de son premier interrogatoire, avec sa voix tremblotante, ses silences et ses cheveux devant la figure, *cachant* son visage. On ne peut pas vivre plus de quinze ans avec quelqu'un et ignorer qu'il se livre à ce genre d'agissements. Encore moins lorsqu'on connaît son passé de délinquant sexuel qui l'a conduit en taule. La question est : jusqu'à quel point savait-elle, puisque, soi-disant, Fourniret est un taiseux qui a horreur qu'on lui pose des questions ? Avec toutes celles qu'on va lui poser, en boucle, on va devenir de grands copains, lui et moi, c'est inévitable. Autre détail étrange : elle était là lorsque nous sommes arrivés avec lui tout à l'heure, et pourtant ils se sont à peine salués, un signe discret de la tête, de loin, et point. Même son fils n'a pas adressé un mot à son père, alors qu'il ne l'a pas vu depuis pratiquement une semaine et que, avec ce qu'il se passe, il n'a aucune idée du moment où il va le revoir. Ce n'est pas anodin. C'est une famille et ils ont une histoire, des habitudes, des secrets. Que faut-il en conclure ? Que peut-on déduire de leur comportement ? Il est évident que le gamin est terrorisé, que les gestes de tendresse et les démonstrations d'affection paternelles n'ont jamais été monnaie courante sous le toit familial, pas besoin d'être devin ou d'avoir fait dix ans de psy pour aboutir à cette conclusion. Mais son attitude à elle ? Cette distance entre eux, ce salut lointain, cette absence de parole, comment les comprendre ? Je ne vois qu'une seule hypothèse valable : comme ils se sont parlé au téléphone, ne pas se parler ici, c'est ne pas parler tout court. On ne se parle pas car tu ne parles pas, car tu ne dois pas parler. Pourquoi se taire si l'on ne sait rien ? Pourquoi la boucler si l'on n'a rien à cacher ni à se reprocher ?

— Jacques !

Vu la gueule de Ben, c'est du sérieux. J'écrase ma sèche. J'en ai fumé trois d'affilée sans m'en apercevoir, mon cas s'arrange.

— J'arrive.

En face, des mecs mitraillent le chantier au téléobjectif. Les charognards de la presse sont là. Une autre sèche s'impose ou je vais les buter.

— Jacques, faut vraiment que tu viennes voir.

— Je suis là. Dis-moi, Philippe n'était pas censé gérer les vautours ?

— Tu as laissé Dieu avec le Pape, et avec un Pape qui se prend pour Dieu, il doit défendre sa place !

— Je vais aller leur toucher deux mots.

Ben me retient par le bras.

— Laisse tomber.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut leur donner des miettes pour qu'ils nous foutent la paix sur les trucs importants. Et puis ils voient quoi, là ? Une baraque qu'on éventre, et après ?

— Tu as raison. Alors, qu'est-ce que tu veux que je voie ?

— Une surprise qui va te plaire. Direction le grenier.

Je lui emboîte le pas. Arrivés là-haut, après des escaliers qui ne sont pas taillés pour ma corpulence, Ben s'accroupit dans un angle de la pièce et soulève une partie du plancher.

— Regarde.

Je le rejoins, m'accroupis à mon tour.

— C'est quoi, ce bordel ?

Mardi 16 mai 2000. Charleville-Mézières (France). 16 h 37. 19,5 °C. Ciel dégagé et ensoleillé.

Élodie Defaux, dix-huit ans, sort en avance de son bac blanc de philosophie. « Peut-on désirer faire le mal ? » Elle a planché pendant presque quatre heures sur ce sujet. Pourtant, elle n'arrive pas à savoir si elle rendu une bonne copie. Elle ne sait jamais avec la philo. Les autres épreuves ont lieu dès le lendemain, elle doit encore réviser son histoire-géographie.

Elle tourne à l'angle d'une rue et passe à proximité d'un parking. Parmi les voitures qui y sont stationnées, est garée une camionnette blanche. À l'intérieur, un homme à la barbe bien taillée et aux cheveux grisonnants observe un véhicule semblable au sien derrière ses petites lunettes cerclées de métal. En tournant machinalement la tête, il aperçoit Élodie dans son rétroviseur. Il n'y a personne, l'occasion est trop belle. Il attrape à la hâte un bout de papier dans le vide-poche, descend de son C25 et s'avance vers la lycéenne.

— Bonjour mademoiselle, excusez-moi de vous déranger, pourriez-vous me donner un renseignement ?

La jeune fille lève les yeux. L'homme parle avec un accent belge prononcé et tient une petite feuille de papier à la main.

— Oui, en quoi puis-je vous aider ?

— Je cherche la route pour… la route de Montcy-Saint-Pierre, s'il vous plaît.

— Vous n'êtes pas loin…

Elle lui explique l'itinéraire à suivre d'une manière détaillée.

— Je ne connais pas aussi bien la région que vous, j'ai peur de m'égarer. Vous ne voudriez pas m'y conduire et je vous ramènerais ensuite chez vous ?

— C’est que…

— Oui ?

— Je suis pressée, je dois encore réviser pour des examens demain.

— Justement, vous m’avez dit que la route de Montcy-Saint-Pierre n’était pas loin, vous serez rentrée plus rapidement avec moi et vous pourrez vous mettre plus vite au travail.

Elle le détaille un instant.

— C’est vrai…

— Vous savez, je suis professeur de dessin et père de famille, vous ne risquez rien avec moi.

Elle le regarde encore.

— D’accord, je vais vous guider.

Ils montent dans la camionnette et cheminent selon les indications de l’adolescente.

— À droite, puis la deuxième à gauche.

À un croisement, l’homme s’engage dans la mauvaise direction. Il triture un fil noir à portée de sa main, fait demi-tour et se met au point mort.

— Maintenant, vous allez m’accompagner, votre portière est bloquée, vous n’avez pas le choix.

L’accent belge s’est volatilisé. Le ton est cassant, sans appel. Élodie dévisage avec résignation les yeux bleu acier qui la fixent.

— Moi qui voulais vous rendre service…

Élodie Defaux, bien sûr que je me souviens d'elle, Fourniret était rentré tard, il faisait nuit, Jeff était au lit, il était fier, un pape, je ne l'avais jamais vu aussi fier, le dos bien droit, la démarche ample et souple, roulant des épaules, il roule des épaules quand il est content de lui, j'ai tout de suite compris, j'ai su qu'il avait trouvé une proie, une MSP à son goût, « J'ai touché l'anneau magique », il a dit en regardant ailleurs, avec de la hauteur, je comprenais qu'il soit satisfait, rassasié, depuis le temps et toutes ces filles, enfin il avait eu la vierge qu'il cherchait, son Saint-Graal, sa croisade, enfin il avait obtenu ce qu'il voulait, pour avoir l'air si radieux et si réjoui, il avait réussi à la déflorer, à posséder « cette maudite membrane », comme il disait souvent, ce n'était pas possible autrement. Il est resté debout, à aller et venir dans la salle à manger, de long en large. Exalté. Il m'a raconté comment ça s'était passé, il n'avait rien prévu, il avait travaillé toute la journée sur un chantier à Hautes-Rivières, en revenant il avait fait un crochet par Charleville, il cherchait un pare-chocs à dérober, le sien était abîmé depuis longtemps, trop longtemps, il trouvait que ce n'était pas convenable, que ça faisait désordre, négligé, il s'était arrêté sur un parking, une fourgonnette semblable à la sienne était garée là avec un pare-chocs en bon état, il observait, attendait le bon moment pour descendre avec ses outils, s'en emparer et filer quand, en jetant un coup d'œil dans son rétro, il l'avait vue. Il n'y avait personne, il fallait agir vite, il l'a abordée, le discours habituel, elle est montée, ils ont roulé, il a bloqué la portière, lui a ordonné de s'accroupir, elle a obéi, et l'histoire a commencé, et plutôt bien, elle était calme, résignée me disait-il, il a repéré un petit chemin menant à une zone boisée, pas loin du village de La Grandville, il l'a pris jusqu'à ce qu'ils soient tranquilles au milieu des arbres, invisibles au monde, le jour déclinait, il a attendu un long moment, en silence, pour qu'elle ait plus peur encore et soit plus docile, il lui a demandé son prénom, elle le lui a dit, puis

son âge, elle le lui a donné, dix-huit ans, il s'est dit pas de chance, forcément elle n'est plus vierge à cet âge-là, tant pis, on verra bien, le train est lancé, trop tard pour faire marche arrière. Il lui a dit gentiment : « Je ne vais pas vous violer sinon je serais obligé de vous tuer, je préférerais que vous me demandiez poliment si je veux bien faire l'amour avec vous et je pourrais alors vous raccompagner chez vous », « Et si je ne veux pas ? », elle a demandé, il a répondu, toujours gentiment : « Ce n'est pas grave, je vous raccompagnerai chez vous, mais auparavant je vous aurai rendue aveugle avec de l'acide pour que vous ne puissiez pas m'identifier », « Je n'ai pas le choix ? », elle a dit, « Pas vraiment », il a dit, elle s'est d'abord tue puis elle a dit : « Je suis d'accord », il a laissé passer quelques secondes, pour jouir de l'instant et de ce qui allait arriver, avant d'ajouter : « De toute façon, pour une fille de dix-huit ans, ce n'est pas la première fois ? », « Eh bien si, justement », elle a répondu, il a cru que sa poitrine allait exploser, l'émotion, l'objet de sa quête était là, à portée de main, il s'est contrôlé, il a continué à la vouvoyer, par respect pour sa membrane, et il a dit, pour la rassurer : « Il fallait bien que ça arrive un jour », elle a baissé les yeux « Oui, mais pas comme ça », elle a dit, « Assez discuté, déshabillez-vous et allongez-vous sur la banquette, la tête vers le volant », il a tranché, elle a obéi mais en gardant sa culotte, il a dit, sans la brusquer : « Enlevez-la, on est entre nous », elle a obéi, « Vous avez déjà introduit un doigt dans votre sexe ? », il a demandé, « Non, jamais », elle a répondu, « Faites-le », il a ordonné, elle l'a fait, hésitante, « Plus profondément », il a exigé, elle n'a pas pu, il a pris le relais, elle s'est un peu crispée, « Ça brûle », elle a dit, il savait que c'était bon, qu'elle avait ce qu'il convoitait, « On va essayer autre chose », il a dit, il a sorti son sexe, il bandait, m'a-t-il dit, pour une fois il bandait dur sans avoir besoin de se faire sucer, ça l'a galvanisé, il ne flanchait pas au moment le plus important, celui qu'il avait tant attendu, c'était son jour, il a pénétré la petite, sans aller très loin, il a insisté, forcé légèrement, « Ça brûle », elle a répété, et il a éjaculé, il lui a donné son mouchoir pour qu'elle s'essuie, elle s'est rhabillée et ils ont repris la route. Ils ont roulé, roulé, elle était assise sur le plancher de la fourgonnette, il ne voulait pas qu'on puisse la voir de l'extérieur, il était perplexe, il se demandait s'il avait vraiment percé sa membrane, il n'était pas sûr, même si ça l'avait brûlée, elle, il ne savait plus, ce n'était pas l'heure d'y penser, il devait se débarrasser d'elle, il cherchait un endroit propice, il était tard, il faisait nuit, il a trouvé un parking désert entre Grandville et Gespunsart, il

connaît la région comme sa poche, il s'est arrêté, il a attrapé une corde sous son siège et l'a passée autour du cou de la petite, elle s'est un peu débattue, elle a levé la main droite, il a serré très fort, tout de suite, et elle s'est écroulée, morte, le visage boursoufflé, ça lui a fait de la peine, il la trouvait si jolie, pas le temps de s'apitoyer ou de faire des sentiments, il est reparti, il connaissait un chemin forestier dans le coin, il y est allé et a abandonné le corps sur place. Il s'est tu, je n'ai rien dit, je n'avais pas à commenter, il n'aurait pas aimé que je le fasse, je suis restée sans rien dire, c'était son jour de gloire, il est sorti et il est revenu avec un sac de classe, il l'avait découvert après s'être débarrassé de cette MSP, m'a-t-il dit, il l'a posé sur la table, j'ai voulu l'ouvrir mais il a bondi, il me l'a arraché des mains, il m'a dit que ce n'était pas bien, que je n'avais pas le droit, que ce serait comme un viol si je fouillais moi, que c'était à lui de le faire, parce qu'ils avaient partagé quelque chose, lui et elle, ils avaient été intimes, et cette intimité ne concernait que lui, lui et lui seul, je n'ai pas bronché, c'était son périmètre, sa chasse gardée, il a ouvert le sac, lentement, il l'a retourné et il l'a vidé sur la table, il a tout inspecté en détail, il y avait des photos, sans doute prises pendant des vacances ou lors d'un voyage scolaire, on n'y voyait que des jeunes, il en a pris une, l'a posée devant moi, « C'est elle », il m'a dit, j'ai regardé, c'est comme ça que je l'ai reconnue plus tard sur un avis de recherche, elle était jolie, oui, un beau petit lot, je comprenais pourquoi il l'avait choisie, elle avait presque un air de moi, en plus jeune, et en vierge surtout. Sauf qu'il ne savait pas s'il avait réussi à percer sa membrane, il doutait depuis l'instant où elle s'était rhabillée, je l'ai rassuré, quand ça brûle c'est que c'est bon, je lui ai dit, je lui ai conseillé de regarder sur le mouchoir qu'il lui avait prêté pour qu'elle s'essuie, pour voir s'il y avait du sang, il s'en était débarrassé sur le retour, l'avait jeté dans une poubelle municipale, sans penser à vérifier, j'ai continué à le rassurer, il l'avait déflorée, c'était certain, il s'est ragaillardi, s'est assis, j'ai rassemblé les affaires de la petite, j'ai pris le sac, j'ai allumé l'insert de la maison, j'ai brûlé le sac et tout ce qui se trouvait dedans, c'était plus prudent, on n'est jamais trop prudent, on est restés un peu en bas, sans parler, on est montés se coucher, il angoissait encore, je l'ai rassuré, il a fermé les yeux et s'est détendu, oui, il avait eu « cette maudite membrane », il pouvait dormir en paix.

Grâce à une ouverture dans le plancher, et par un habile jeu de miroirs dans les pièces de l'étage inférieur, on pouvait observer en toute discrétion quelqu'un qui prenait sa douche ou se brossait les dents dans la salle de bains. Comme toujours, la seule question est : pourquoi ? Pourquoi un tel dispositif ? Pour épier qui ?

Je me relève, allume une sèche.

— Il y a un truc qui ne clope pas.

Ben se redresse.

— Si, toi !

Je souris. Ben allume une sèche à son tour et s'ébouriffe machinalement les cheveux.

— C'est quoi, l'embrouille ?

— Pourquoi faire ça ? Pour regarder quoi ? Qui ?

— Peut-être que l'autre malade aime juste mater.

— Mater qui ? Sa femme ? Aucun intérêt sauf si elle cache des choses sous la baignoire, dans les serviettes, si elle téléphone en secret à un amant.

— Je te dis, ça peut être un trip de voyeur, le délire d'un mec qui s'excite en reluquant sa femme à son insu, un délire entre elle et lui, pour se chauffer mutuellement. Va savoir. Et va savoir si ce n'est pas son fils qu'il espionne.

— Mais là encore : pour quelles raisons ? Pour surveiller qu'il ne se drogue pas en cachette ?

— Ou qu'il ne se branle pas. Ou qu'il n'en a pas une plus grosse que lui.

— T'es con.

— Pas si con que ça. Même si on le soupçonne pour des filles, rien ne nous dit qu'il n'aime pas aussi les petits garçons ni qu'il ne se soit jamais livré à des attouchements sur son propre fils.

Ben venait de soulever un point important : nous étions focalisés sur des victimes de sexe féminin, mais rien ne nous assurait en effet que Fourniret n'ait pas non plus sévi sur des garçons ni qu'il ne se soit pas adonné à des actes incestueux.

— Quant à la branlette, qui sait si l'autre fêlé n'est pas croyant. Ça lui irait bien, la charité chrétienne et tout le tintouin.

— Quel rapport avec la branlette ?

— Chez les cathos, la branlette est un génocide, donc un péché qui mène direct en enfer.

— Tu l'imagines vraiment catho, Fourniret ?

— Vu le nombre de prêtres pédophiles, je me pose la question.

— Je constate que cette affaire t'inspire.

— Tu n'as pas idée. Plus sérieusement, je vois où tu penses que ça ne clope pas. S'il ramène des filles ou des garçons ici pour les séquestrer ou les violer, ou les deux, il ne les laisserait pas prendre des bains moussants et se parfumer, donc pourquoi un tel bordel ?

Je jette ma sèche par la fenêtre.

— Exactement. J'imagine déjà ce qu'il va nous répondre si on le questionne à ce propos : il ne savait pas qu'il y avait cette ouverture, c'est sans doute le fait des occupants précédents, et bla-bla-bla.

— Avec son profil, c'est clair qu'il va botter en touche.

— C'est une cartouche à garder en réserve, malgré tout. Si j'en parle brutalement, au milieu d'autres sujets qui n'ont rien à voir, ça peut le faire réagir.

Je laisse Ben poursuivre ses investigations et vais rejoindre Chris. Elle est avec les mecs de l'électricité. Les premiers instants d'une enquête sont décisifs. Il faut collecter beaucoup d'informations et d'éléments, les traiter, les hiérarchiser, et en fonction de ceux jugés prioritaires, on oriente les recherches dans une bonne ou une mauvaise direction. Avec ce Fourniret, j'ai l'intuition qu'il va falloir jouer sur deux fronts. Réaliser un travail de fourmi d'un côté, en répertoriant le moindre fait ou détail suspects, aussi insignifiants soient-ils au premier abord, et de l'autre garder le contact, le convoquer et l'interroger le plus souvent possible pour lui poser sans relâche les mêmes questions mêlées à de nouvelles, tout en évitant qu'il ne se braque et ne refuse de continuer à nous parler.

— Chris, messieurs, vous avez dégoté quelque chose ?

— Jean Duffour, qui vient de tout inspecter, va t'expliquer.

Je serre la main des deux hommes.

— Bonjour messieurs, commissaire Debiesme. Je vous écoute.

— Nous n'avons trouvé aucune ligne dissimulée qui aurait pu alimenter une cache. Mais nous avons constaté que l'alimentation a été trafiquée pour que le compteur soit contourné.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que les habitants de cette maison n'ont jamais rien payé.

— Depuis plus de dix ans ?

— C'est probable.

Chris me regarde avec un air dépité. Je sais qu'elle aurait aimé m'annoncer une découverte plus importante. Cependant, cette histoire d'escroquerie n'est pas rien.

— Pourriez-vous évaluer le montant du préjudice subi ?

Jean Duffour se gratte le crâne.

— Oui, ce n'est pas très difficile à calculer.

— Je vous serais reconnaissant si vous pouviez le chiffrer assez rapidement et en avertissiez votre directeur. Je le contacterai de mon côté pour qu'il porte plainte.

— Ce sera fait avant la fin de la semaine.

— Merci beaucoup. Chris, je peux te voir ?

Nous nous éloignons de quelques pas.

— Ne sois pas déçue, ça fera toujours une plainte et une condamnation en plus, des devoirs remis au juge pour le garder plus longtemps à l'ombre. Et du temps, nous en avons besoin.

— Tu as raison. Tout compte.

— Tout. D'ailleurs, appelle la société distributrice d'eau, qu'ils envoient leurs spécialistes pour vérifier leur partie. Je ne serais pas surpris que les Fourniret les ait également arnaqués. Vu leur hygiène, la fraude sera sans doute moindre, mais ça peut faire une plainte et une condamnation supplémentaires, donc du temps. Autre chose ?

— Oui, on a trouvé un cadavre de chien et deux de lapins enterrés dans le jardin. Autant dire rien.

— Il est pire que Dutroux, du coup il ne fait pas les mêmes erreurs.

Nous nous retournons. Ben s'allume une sèche.

— J'étais au courant pour le chien.

Chris le dévisage.

— Comment tu savais ?

— Un voisin avec qui j'ai pu parler m'a dit que l'autre cinglé l'avait abattu avec un fusil parce qu'il était trop agressif avec les passants.

J'allume une sèche à mon tour.

— Et tu ne nous as rien dit ?

— Je n'ai pas jugé l'information primordiale.

Chris refait sa queue-de-cheval.

— Pourtant, un homme capable de tuer son propre chien est un salaud.

Ben me regarde et lève les yeux au ciel.

— J'avais oublié le côté Brigitte Bardot de Chris.

— T'aimes bien les chiennes, toi, pourtant.

— Vous n'allez pas recommencer tous les deux. Faut qu'on reste soudés sinon on n'y arrivera pas.

— Tu veux te souder avec moi, Chris ?

— Je préfère les chiens.

— Ben, stop.

— OK, j'arrête.

Je laisse passer quelques secondes.

— Ben, il y a autre chose que tu sais et qu'on ignore ?

— Un détail plus intéressant bien que périphérique, toujours à propos du chien. Ce même voisin m'a raconté que Fourniret habillait parfois son fils avec des protections en cuir et qu'il lâchait le clebs sur lui, pour dresser l'un et endurcir l'autre. Sympa, non ?

— Quel malade.

— Tu vois, Chris, là, on est d'accord.

Fourniret sort de la maison avec Philippe et André. Ils se dirigent vers la route.

— On s'y remet. Moi, je vais voir notre ami.

J'écrase ma sèche et je rejoins notre client entouré de Dieu et de saint Pierre.

— Vous partez déjà, monsieur Fourniret ?

Vu les gueules que tirent mon directeur et le juge, il a dû les exaspérer.

— Ah, commissaire, oui, j'ai décidé de rentrer. J'ai déjà interrompu mes activités pour vous rendre service et j'estime que j'en ai assez fait.

— Je comprends. Je vous convoquerai bientôt.

— Je n'y vois aucun inconvénient, commissaire. Nos échanges sont plutôt stimulants et de bonne qualité, ce qui est rare.

Philippe le confie à deux agents chargés de le ramener à la prison.

— Au revoir commissaire. « À tantôt », comme vous dites.

— Au revoir, monsieur Fourniret.

Il s'éloigne. Philippe me dévisage avec un air moqueur.

— Tu es en cour avec Sa Majesté, dis-moi.

— J'espère ne pas commettre de régicide avant la fin de l'enquête.

André hausse les épaules.

— Il t'aura agressé avec un objet contondant dérobé par surprise sur ton bureau, légitime défense, dossier classé.

Je souris. Ils font quelques pas en direction de la maison. Philippe se retourne.

— Tu viens ?

— J'arrive.

Je prends une sèche et regarde Fourniret monter dans la voiture de police. « Nos échanges sont plutôt stimulants et de bonne qualité » ? On est tous d'accord, tu es un détraqué de première. Je ne vais pas te lâcher. Tu es un dur à cuire, un mur difficile à percer ? Je vais m'attaquer à l'autre mur silencieux de cette affaire, mener cette enquête sur trois fronts et non deux. Tu aimes jouer aux échecs, Fourniret ? Je vais t'apprendre le billard à trois bandes.

Ils sont en train d'éventrer la maison, de la violer par tous les pores, Fourniret doit être furieux, oui, il doit bouillir à l'intérieur de sa tête, un feu de forêt, il doit avoir envie les buter jusqu'au dernier, mais je le connais, il se contrôle, il ne montre rien, pas un sourcil qui bronche, il les écrase de son mépris, ce ne sont que des flics après tout, ce n'est pas la première fois qu'il a affaire à eux, il connaît la musique, il les pratique, ils ignorent tellement de choses, ils ne peuvent pas imaginer, ils se doutent un peu, sauf qu'ils n'ont rien contre lui, ils ne l'ont pas attrapé avant, ils ne l'auront pas maintenant, il va les enfumer à défaut de les fumer, c'est certain. Le truc, c'est que je ne vais plus pouvoir vivre là-bas. C'est un problème ça, un vrai problème. Fourniret ne le supporterait pas, ça non, il s'était déjà énervé quand j'étais hébergée chez son copain Jacky et sa femme Berthe, pour être plus près de Fleury et le voir à Évry, notre première rencontre à son procès, dans les couloirs pendant une suspension d'audience, Jacky et lui avaient fait du placard ensemble, partagé la même cellule, mon fauve voulait qu'ils me servent comme une reine, moi sa mésange, sa Natouchka, que je ne fasse rien, à part lui écrire, il m'avait donné des timbres pour ça, je ne faisais rien d'ailleurs, à peine mon lit, je lui écrivais le matin et j'attendais ses lettres, elles arrivaient vers midi, ça me faisait exister, un petit Scrabble dans la journée avec Berthe et Jacky, et encore, je ne suis pas assez douée avec les mots, je préférais rêvasser dans mes pensées. Je ne vais pas pouvoir rester dans ce chantier, non. Ils ont mis le bazar partout, le jardin n'est plus qu'un trou avec des pierres et des tas de gravats, c'est le foutoir dans la maison, Rolande m'héberge pour quelques jours avec Jeff, le temps qu'ils finissent leurs affaires et qu'ils s'en aillent, elle me l'a proposé avant de partir faire son marché, elle va bientôt revenir, mais là aussi, ça ne va pas être possible longtemps, je sens bien que Rolande est bizarre avec moi, qu'elle cherche à savoir pour ensuite répéter, ça fait du foin cette histoire,

les gens se demandent, ils ont des suspicions, ils parlent dans notre dos, ils nous regardent de travers, ça les arrangeait bien avant, ces ingrats, quand Fourniret leur faisait des petits travaux pour un petit billet ni vu ni connu, tout le monde y trouvait son compte, c'est pour ça surtout que je ne vais pas pouvoir rester, à cause de leur médisance, j'ai jamais aimé me faire remarquer, ce n'est pas vivable, d'être montrée comme ça du doigt par-derrière. Ça coûte trop cher, aussi, cette baraque, je n'ai pas les moyens, moi, avec Fourniret à l'ombre, la cantine de l'école qui est finie avec les vacances, j'ai encore quelques vieux à trimballer de temps en temps, c'est vrai, mais c'est pareil, avec les vacances, ils partent dans leur famille pour ceux qui en ont, les autres ne bougent pas beaucoup parce que justement ils n'ont personne, et puis à 20 centimes le kilomètre, c'est la misère, oui, faut que je voie pour demander des aides aux services sociaux, on ne peut pas laisser une femme seule avec un enfant dans cette situation, même si Jeff est grand, quinze ans dans quelques mois, surtout parce qu'il est grand, ça mange ces bestiaux-là, heureusement qu'il est gentil, qu'il est habitué à pas grand-chose, ça me simplifie un peu la vie, une épine en moins dans le pied. Si seulement je pouvais toucher aux brunos et aux petits, plus de problèmes, envolés, sauf que je ne peux pas, pas maintenant, trop tôt, trop dangereux, il me l'a dit, Fourniret, au parloir, se taire et pas bouger, pas faire de vagues, ils nous épient, tous ces flics, le moindre mouvement, si je touchais aux brunos et aux petits, ça se verrait trop, ils se poseraient des questions, et des questions, ils en posent déjà beaucoup, beaucoup trop. Un petit appartement pas cher, c'est ça qu'il me faudrait. Pas un grand truc, non, pas besoin, un petit studio, assez pour loger avec Jeff, je vais chercher, demander des aides, il y en a forcément pour les gens comme moi, c'est sûr, ça existe, il faut que je me renseigne, que je regarde les papiers qui en parlent, je n'aime pas remplir des dossiers, ça m'ennuie, je ne comprends jamais rien, je me trompe de case, je vais le faire quand même, pas le choix, en attendant je vais aller au camping, c'est une bonne idée ça, le camping, on a la tente, ça réduira les frais, ça ne sera pas mal pour Jeff, ça fera vacances, un peu la fête. Je vais me retrouver sur la route à chercher un toit, comme au début, quand j'avais quitté Gilles à cause de ses crises de jalousie, parce qu'il devenait violent, je m'étais enfuie avec les enfants, ma garantie de survie, ce n'était pas pratique car fallait filer vite, et loin, j'étais partie de Nantes pour aller chez une fille que je connaissais à Nîmes, je ne saurais pas dire si on était vraiment amies, mais elle était gentille, ça oui, elle m'avait

accueillie, Gilles avait débarqué, ça avait de nouveau dégénéré, je lui avais laissé les enfants et il était remonté chez lui, bon débarras, enfin, après, un prêtre m'avait envoyée voir une association, je ne me souviens plus du nom, ils m'avaient trouvé une chambre dans un hôtel-restaurant et j'avais déniché un travail par les petites annonces, c'était juste avant de rencontrer Fourniret, c'était la débrouille et malgré tout j'étais heureuse, je n'avais encore rien fait, je n'avais plus ma membrane et pourtant j'étais vierge.

4 juillet 2003
2e audition de Monique Fourniret

— Madame Fourniret, savez-vous à quoi servaient les chaînes fixées à l'un des murs de la cave ?

— Je… euh… dans la cave… quelles chaînes ?

— Les chaînes fixées à l'un des murs de la cave.

— Euh… je ne sais pas… je ne savais même pas qu'il y en avait…

— Vous avez vécu plus de dix ans dans cette maison, et vous n'aviez pas connaissance de ces chaînes ?

— Euh… non… non, je ne savais pas…

— Vous ne descendiez jamais à la cave ?

— Si… des fois… mais… euh… je suis distraite, vous savez… et puis… c'était surtout Fourniret qui y allait… pour ses affaires… les trucs qu'il bricolait… il en rangeait certains là-bas… ou des réserves de matériaux… ce genre de choses…

— Pensez-vous qu'il ait pu y attacher des jeunes filles ?

— Je… euh… de quoi ?

— Des jeunes filles qu'il aurait séquestrées dans votre cave, à votre insu ?

Monique Fourniret montre des signes d'agitation en se tortillant sur sa chaise.

— Euh… non, non, non… pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je vous demanderai de vous contenter de répondre à mes questions, pas de m'en poser.

— Euh… bien sûr… pardon…

Elle se tait. Elle reste les deux bras fermement calés sur les accoudoirs de sa chaise, ses longs cheveux noirs rabattus en écran devant son visage.

— Madame Fourniret, est-ce que votre mari aime les noix ?

— Les… euh… je… je sais que je ne dois pas vous poser de questions… mais… enfin… pourquoi cette question… sur les noix ?

— Contentez-vous de répondre, s'il vous plaît. Votre mari aime-t-il les noix ?

— Euh… je ne sais pas…

— Lui arrive-t-il d'en manger ?

— Je… vraiment… je ne sais pas…

— Vous connaissez quand même les habitudes alimentaires de votre mari !

— Oh… il mange de tout, vous savez… il a… il a des goûts simples… des œufs… du pain… du lait… un peu de viande… du jambon… des…

— Merci, madame Fourniret, je n'ai pas besoin de connaître par le menu ce que votre mari aime manger. Je veux juste savoir s'il aime les noix.

— Je… je vous dis… je ne sais pas…

— Votre mari a-t-il attaché Élodie Defaux et Lian Shiro dans votre cave avant de les violer et de les tuer ?

— Comment… euh… je… qui ça ?

— Élodie Defaux et Lian Shiro ?

— Je… non… je ne sais pas qui sont ces… enfin… je ne les connais pas…

Monique Fourniret reste silencieuse pendant plusieurs minutes. Son corps est secoué de légers tremblements.

— Bien, nous allons quitter la cave pour le grenier. Savez-vous à quoi servait l'ouverture dans le plancher ?

— Le… euh… où ça ?

— Dans le grenier, l'ouverture qui se trouve dans le plancher du grenier.

— Euh… non… je… je ne savais qu'il y en avait une…

— Vous n'en aviez pas connaissance ?

— Non… non, non, non… vraiment… je ne savais pas…

— Est-ce votre mari qui a pratiqué cette ouverture ?

— Ben… je… je vous l'ai dit… euh… je ne savais pas que… c'était là… je ne sais pas si c'est lui qui… en même temps c'était peut-être là avant… je veux dire avant nous… les anciens occupants… comme pour la cave et… et voilà…

— Vous voulez dire que cette ouverture dans le plancher aurait été faite par les anciens propriétaires et que ni vous ni votre mari n'auriez eu connaissance de son existence ?

— Oui, c'est ça… c'est exactement ça…

— Bien sûr. Votre mari m'a répondu la même chose, pour la cave et le grenier.

— Vous voyez… on ne savait pas…

— À moins que vous ne vous soyez mis d'accord sur vos réponses lors de vos visites au parloir ?

— Je… non… on n'a aucune raison de faire ça…

— Nous y reviendrons. Madame Fourniret. Pour quelle raison votre mari avait-il des revolvers en sa possession ?

— Des… euh… je ne sais pas pourquoi… pour euh… pour se défendre… peut-être…

— Se défendre ? Contre qui ?

Elle se tait un long moment, les jambes et les bras tremblotant.

— Madame Fourniret, contre qui votre mari aurait pu avoir besoin de se défendre ? Avait-il des ennemis ? Avait-il reçu des menaces ? En voulait-on à sa vie ?

— Euh… non… pas du tout… c'est juste que… il… il est souvent sur la route… pour ses chantiers… il rentre des fois tard et… je veux dire… euh… enfin… on peut faire de mauvaises rencontres sur la route… C'est peut-être pour ça…

— C'est une possibilité, en effet. Une autre possibilité serait que votre mari ait projeté de tuer quelqu'un.

— Je… non… je ne vois pas qui… Fourniret n'a jamais voulu tuer personne…

Jacques Debiesme attrape une pile de feuilles posées sur son bureau.

— Pourtant, votre mari a déclaré qu'il aurait ressenti, je cite, « de la fierté à tuer Gilles Moreau », votre ancien compagnon.

— Gilles me maltraitait, c'est normal que Fourniret ne l'aime pas, mais les mots sont une chose et les actes en sont une autre.

Monique Fourniret vient de parler d'une traite, d'une voix nette et claire. Le commissaire la dévisage.

— Bien, revenons aux chaînes fixées au mur de la cave…

La perquisition et la semaine sont finies. Maintenant, il faut que chaque groupe de travail classe, analyse, propose des pistes et des hypothèses. Il est tard, nous sommes tous chez Le Gus, notre fief, pour boire des chopes. Même André trinque avec nous en faisant le point sur l'enquête. Il a toujours eu une bonne descente.

— Philippe, pas de nouvelle de Givet ?

— Non, Jacques. À moins que ce ne soit noyé dans la masse de papiers qu'on n'a pas eu le temps de traiter à cause de la perquise.

— On verra lundi. Ben, rien de neuf côté voisinage ?

— À part l'autre connard de Treboc qui s'amuse à se faire mousser dans les médias, non, pas vraiment. En plus, beaucoup sont déjà partis ou vont partir en vacances, ça ne va pas nous aider.

J'allume une sèche. J'espère que le projet de loi à la con visant à interdire de fumer dans les bars ne passera jamais. Ça ressemblera à quoi, les rades, si on ne peut plus travailler tranquillement son cancer et son cholestérol ? À rien, comme la police sans indic.

— Chris, du nouveau ?

— Rien non plus, à part la confirmation que Fourniret a également escroqué la compagnie des eaux. Ils vont estimer le montant du préjudice et porter plainte avec la compagnie d'électricité.

— C'est toujours ça. Ça nous fera des devoirs et nous permettra de le garder encore un peu à l'ombre.

André acquiesce. Chris retire ses lunettes et se frotte les yeux.

— J'attends aussi des infos plus détaillées de nos collègues français sur le passé criminel de Fourniret. Je vais éplucher ses agendas et ceux de sa femme qu'on a pris à Sart-Custinne. *Idem* avec leurs comptes en banque.

— Faire des mots avec des chiffres, il n'y a que toi pour réussir ça. André, tu pars cet été ?

— Demain. J'ai transmis les éléments du dossier à Pierre Cheney, il assurera l'intérim jusqu'à mon retour. Je lui ai demandé de me tenir informé deux fois par semaine et de vous donner toute latitude dans vos investigations.

— Parfait. Cheney est un gars bien, on a travaillé ensemble sur d'autres affaires, on a déjà nos marques. Et toi, Philippe, tu restes ou tu pars ?

— Je prends dix jours du côté de Bruxelles début août. Je ne serai pas loin si jamais ça bouge.

Ben regarde le fond de son verre.

— Dieu garde toujours un œil sur nous.

Philippe lève son verre dans sa direction.

— Toujours.

C'est presque marée basse pour tout le monde, il va falloir remédier à cette tragédie. J'écrase ma sèche.

— C'est la plaie, ces vacances, tout va tourner au ralenti pendant plus d'un mois. Juste au commencement d'une affaire comme celle-là, c'est la plaie.

Ben s'ébouriffe les cheveux.

— Moi, je reste.

Chris remet ses lunettes.

— Moi aussi.

Philippe fait signe à Auguste de nous remettre ça.

— Et toi, Jacques, tu ne dois pas partir au Maroc avec tes enfants et tes petits-enfants ?

— Si, mais j'hésite encore à annuler. Faut que j'en parle avec Françoise.

Le patron nous refait les niveaux. Je l'ai coffré il y a une dizaine d'années. Il fermait les yeux sur un trafic d'ecstasy dans l'arrière-cour de son établissement et prenait une coupe sur les ventes. Il est clean depuis sa sortie, du moins à ma connaissance.

— Je récapitule ce qu'on a, vous m'interrompez si vous voyez des points à préciser. Tout nous porte à croire que nous sommes face à un vrai salopard. Ses condamnations en France pour des actes d'enlèvement, d'agression, de séquestration et de viol. Son mode opératoire avec Louise Lemaire, les propos qu'il lui a tenus en disant qu'il était pire que Dutroux. Son statut de forestier lui permettant de travailler des deux côtés de la frontière en toute discrétion, et qui ne fait que renforcer nos soupçons le

concernant dans les affaires d'Élodie Defaux, de Lian Shiro, sans oublier Caroline Moens. Ce creux d'apparente inactivité criminelle pendant plus de dix ans, auquel aucun de nous ne croit. Les chaînes que nous avons découvertes dans sa cave, l'ouverture dans le plancher du grenier, les Manurhin. Enfin, lui, son attitude, la façon dont il parle de ses victimes, dont il nous prend de haut, et j'en passe. Tout chez lui traduit un sentiment de supériorité, voire d'impunité, signe classique des grands pervers.

André hoche la tête.

— Je confirme.

Chris pose ses coudes sur la table et joint les mains.

— Une impunité qui paraît pensée et organisée : la maison de Sart-Custinne est au nom de son fils, sa fourgonnette et leurs véhicules sont au nom de sa femme.

Philippe se tourne vers elle.

— Pour la maison, on peut aussi le voir comme une volonté de transmettre un héritage à leur enfant.

Chris s'appuie au dossier de sa chaise et croise les jambes.

— Oui, c'est possible. Malgré tout, l'hypothèse de celui qui ne veut laisser aucune trace me semble prédominer fortement.

Ben allume une sèche et regarde Philippe.

— Pour moi la question ne se pose même pas. Avec les quelques éléments qu'on a déjà au sujet des relations entre Fourniret et son fils, la manière dont il s'amusait à lui faire dresser le chien qu'on a retrouvé mort dans le jardin, chien qu'il a abattu parce qu'il était trop agressif avec les passants, on peut sérieusement mettre en doute cette idée de la gentille transmission de patrimoine.

J'acquiesce.

— Je suis d'accord avec Chris et Ben. Le comportement qu'a eu le fils de Fourniret lorsqu'il a revu son père pendant la perquisition ne va pas dans le sens de l'hypothèse de Philippe, qui reste possible, mais peu probable.

La tablée semble se rallier à cet avis. Philippe boit une gorgée de bière et m'interroge d'un mouvement du menton.

— Comment tu vois la suite ?

— On avance dans la même direction. Travail de fourmi et analyses minutieuses d'un côté, pour ne négliger aucun détail, et de l'autre, garder le contact avec Fourniret et sa femme en les convoquant le plus souvent

possible pour les interroger, leur mettre la pression et les pousser à se contredire. Surtout elle.

André jette un coup d'œil à sa montre.

— Pourquoi « surtout elle » ?

— Lui va essayer de nous balader et de nous faire virer chèvres, ça peut durer des lustres. Elle est plus fragile. Je suis convaincu qu'elle sait plus de choses qu'on n'imagine. Et qu'elle n'est pas autant à l'ouest qu'elle veut bien nous le faire croire. On en a parlé avec Ben la dernière fois qu'on l'a convoquée dans mon bureau, et on se dit que, elle, on peut la faire craquer.

Ben s'ébouriffe les cheveux.

— D'autant qu'il y a eu un détail bizarre quand Jacques l'a mise sur le gril hier.

Philippe se redresse.

— Lequel ?

— Eh bien, tant qu'on lui pose des questions sur les victimes potentielles, les chaînes, l'ouverture dans le plancher du grenier, elle bredouille, bégaie, se met à trembler sur sa chaise, garde le silence pendant trois plombes, mais dès qu'on lui parle d'elle ou de sujets qui n'ont pas de rapport direct avec l'affaire, elle parle sans hésitation et d'une voix affirmée.

Auguste nous remet une tournée. Je reprends la main :

— On continue comme on a commencé, avec une attention particulière pour elle. On centralise les infos remontant des différents groupes de travail. Ben, tu poursuis l'enquête de voisinage. Pense d'ailleurs à te rendre à Floing pour questionner leurs voisins de l'époque.

— C'est prévu, sauf qu'avec les vacances, je ne sais pas si je trouverai grand monde à qui parler.

— Justement, je crois que Fourniret et sa femme n'ont pas dû prendre beaucoup de vacances dans leur vie. Ceux qui seront là pendant l'été les auront vus plus que les autres.

Chris attrape son bloc-notes.

— Je fais quoi de toutes les lettres qu'on a en notre possession ?

— Elles datent de quand, déjà ?

— De la seconde moitié des années quatre-vingt, quand Fourniret était à Fleury-Mérogis. On ne sait jamais, il y a peut-être des éléments intéressants à l'intérieur, concernant leur personnalité.

— Il y en a combien ?

— Un peu plus de deux cents. Elles font toutes entre dix et quinze pages et sont écrites d'une écriture minuscule.

Nous la dévisageons.

— Ça veut dire qu'il te faudrait quoi, deux mois pour les lire et les analyser en détail ?

— À peu près, oui.

J'allume une sèche. Mobiliser Chris pendant deux mois sur ces lettres au début d'une telle enquête et me priver d'elle sur le reste, non, c'est trop long. D'autant que ces courriers remontent à plus de quinze ans, ce ne sont que des mots, pas des faits nous permettant de coffrer Fourniret.

— Laisse-les de côté, elles peuvent attendre pour l'instant. La priorité, c'est de faire cloper Fourniret avec les meurtres d'Élodie Defaux et de Lian Shiro.

Chris acquiesce et range son bloc-notes dans son sac. Silence autour de la table.

— Bon, je crois qu'on a terminé pour aujourd'hui, sauf si quelqu'un voit un autre point à aborder.

Nous terminons nos verres et nous séparons. Avant de partir, Ben me prend à part.

— Tu as fait tes analyses ?

— Merde, j'ai oublié.

— Jacques, j'ai promis à Françoise que tu allais les faire cette semaine.

— Lundi, première heure, j'irai au labo.

— T'as intérêt, sinon je te colle en garde à vue !

— Je sais.

Ben reste chez Le Gus. Pour lui, à cette heure de la nuit, son autre vie commence.

En rentrant chez moi, je m'offre un petit crochet par l'intérieur de Charleroi. D'abord le haut, puis le bas de la ville. C'est vraiment un drôle de boulot que celui de flic. J'ai parfois l'impression de regarder le monde avec des lunettes à rayons X. Je perçois les mouvements des activités crapuleuses et clandestines qui grouillent sous le quotidien insouciant des autres habitants.

Je me gare devant la maison. La lumière du salon est allumée. Françoise a dû s'endormir devant une émission de télé. Elle adore les reportages et les documentaires. Je la retrouve souvent assoupie sur le canapé quand je bosse sur des grosses affaires. Je crois qu'elle m'attend pour savoir si je suis bien

rentré, si je ne suis pas mort. Pour éviter aussi que, sous prétexte de ne pas la réveiller, je ne me couche sur ce même canapé. Elle va me demander pour mes prises de sang. L'ordonnance est dans la poche de mon blouson. Lundi matin je me fais violence et je règle ce dossier pour qu'elle soit rassurée. Je n'ai pas peur de prendre un pruneau, et pourtant je tremble devant trois piqûres. Je préfère avoir mes ennemis en face de moi qu'à l'intérieur.

Je ne sais pas quoi faire pour le Maroc. Je sais que Françoise ne dira rien si je ne viens pas, mais elle n'en pensera pas moins. Si je reste et qu'il ne se passe rien, je regretterai de ne pas être parti avec eux, et si je pars et qu'il se passe quoi que ce soit d'important, je ne me le pardonnerai jamais. Dans les deux cas, mes vacances sont foutues.

Gilles, bien sûr que mon fauve voulait lui faire la peau, ça oui, et pas qu'un peu, on ne maltraite pas sa mésange, il était furieux, après tout ce que je lui avais raconté dans nos lettres d'amour, tout ce que Gilles m'avait fait, cet obsédé, ce salaud, les suspicions, les allumettes en haut des portes, la fellation à l'inconnu de la ZI pendant qu'il matait, ce pervers, les dizaines et les dizaines de tableaux où il m'a peinte nue, les coups, une nuit il avait essayé de me noyer dans la baignoire, si Eddy ne s'était pas réveillé, s'il n'était pas apparu dans la salle de bains, il m'aurait tuée, cette brute, ça c'est sûr, il voulait me baiser en permanence, plusieurs fois par jour, ça me fatiguait à la longue, il était tout le temps en rut, une bite sur pattes, une bête, un fou, alors oui, forcément que mon fauve voulait le buter à sa sortie de Fleury. Je ne sais pas pourquoi il est devenu comme ça, Gilles, il était différent au début, il était obsédé, ça oui, il me baisait beaucoup, il avait la forme malgré ses quinze ans de plus que moi, j'avais vingt-deux ans, je n'étais plus vierge, une erreur de jeunesse, le sexe ne m'attirait pas plus que ça, ça ne m'a jamais attirée plus que ça, pas autant que lui en tout cas, il en voulait toujours plus, peut-être parce qu'il m'avait lorgnée longtemps quand il était encore marié, il avait une auto-école à côté de chez mes parents, il me faisait de petits signes lorsqu'il me croisait, il devait me reluquer par-derrière, se toucher la queue à travers le pantalon, c'est certain, les hommes aiment bien les jeunettes, leurs petits seins et leurs petites fesses bien fermes, de la chair fraîche, ça les excite, j'en sais quelque chose. Ça a commencé bêtement, j'ai pris des cours de perfectionnement dans son auto-école, pour la conduite, il avait quitté sa femme, elle faisait le secrétariat de son affaire quand ils étaient encore mariés, il m'a offert la place, j'avais fait une formation pour devenir secrétaire quelques années plus tôt, ça ne me plaisait pas, je n'avais pas passé le diplôme, on s'est mis à flirter, je ne sais plus si on flirtait déjà avant que je travaille pour lui ou si on a flirté après, il

m’a proposé de vivre avec lui, je n’étais pas spécialement amoureuse, malgré tout c’était l’occasion de partir enfin de chez mes parents, j’en avais marre de l’alcoolisme de maman, marre de vider ses bouteilles dans l’évier pour qu’elle arrête de boire, mon père n’en avait rien à foutre de moi, il trompait maman, j’en suis certaine, et depuis longtemps, peut-être qu’elle buvait à cause de ça, ou à cause de sa mère grabataire et hémiplégique dont elle s’était occupée, je ne sais pas, il n’y a que mon grand frère que je regrettais, Michel, j’aurais aimé avoir un père comme lui, sauf que c’était l’autre enflure, mon père, il s’en foutait de moi, de nous, alors quand Gilles m’a dit de venir vivre avec lui, j’ai pensé que c’était l’occasion, qu’on verrait bien. Et puis c’était agréable d’exister un peu pour quelqu’un, ça me changeait. Tout n’allait pas trop mal jusqu’à ce qu’il soit obligé de vendre son fonds de commerce suite à un pépin de santé, je ne me souviens plus ce qu’il avait eu exactement, il me baisait déjà beaucoup, mais ça allait encore, je faisais avec, je regardais le plafond, le mur ou la tête de lit, c’était selon, il a plus ou moins repris un petit resto, en fait il avait juste des parts, il n’y allait jamais, il ne faisait plus vraiment grand-chose à part peindre sur des panneaux en bois, c’était sa passion, il passait ses journées à ça ou à me baiser, ou les deux ensemble, il aimait que je pose pour lui, il disait que ça l’inspirait, ça l’excitait surtout, je voyais la bosse sous son pantalon pendant qu’il me peignait, d’autant qu’il me faisait surtout poser nue, dans des attitudes aguicheuses, « Écarte plus tes jambes, je veux voir ta chatte et le clito ! », il aimait les mots crus, pas comme Fourniret qui est très pudique, « Mets un doigt dans ta chatte et caresse-toi un sein ! », « Bien en arrière, ton cul, cambre-toi bien, que je le voie, ton cul ! ». Ce genre de trucs. Lorsque le tableau lui plaisait, il me demandait de garder la position, il sortait sa queue, se branlait en me regardant, me baisait, mettait son pinceau dans mon sexe, mélangeait mes sécrétions avec ses couleurs, peignait, me rebaisait, il me mettait des fois son pinceau dans l’anus, me besognait jusqu’à éjaculer, peignait avec son sperme, me rebaisait, et ainsi de suite, c’était sans fin, il en a peint une bonne centaine de moi comme ça, toujours le même cirque. Si encore il n’y avait eu que ça, j’aurais pu m’y faire, ou laisser passer plus de temps avant de le quitter, mais il est devenu jaloux, pire qu’un pou, et totalement parano, c’était fou, il virait fou, il était persuadé que je couchais avec la terre entière, que dès qu’il avait le dos tourné je m’envoyais en l’air avec le premier venu, hommes et femmes, il était même convaincu que je me faisais prendre par des animaux, chiens,

ânes, chevaux, hamsters, que je n'étais qu'une nympho, une folle du cul, une salope et une pute, il m'insultait, me frappait et me baisait encore plus, pour que j'aie ma dose selon lui, pour que j'arrête de me faire mettre dans les coins par tout ce qui passait, il était marteau, il avait fini par croire que nos deux enfants n'étaient pas de lui, à tel point que, une nuit, il m'a sauvagement tabassée, étranglée un peu, il m'a traînée dans la salle de bains par les cheveux, il a fait couler de l'eau dans la baignoire, m'a plongé la tête dedans, il beuglait : « Sale pute ! Avoue que les mioches sont d'un autre, allez, avoue, sale truie, avoue que tu baises avec tout le règne animal, avoue bordel ! », c'est là qu'Eddy avait déboulé, réveillé par les cris, s'il n'était pas venu, Gilles m'aurait sûrement noyée, Bobby était trop petit pour sortir de son berceau, il braillait juste, c'était compliqué. Il n'y aurait eu que la baise permanente et quelques coups de temps en temps, je sais que ça arrive, que les hommes ont des fois ce genre de lubie, ce n'est pas très agréable et pourtant on peut s'y faire, on se fait à beaucoup de choses, n'empêche que cette jalousie-là, cette paranoïa, je ne pouvais pas, je ne pouvais plus, je suis allée voir une assistante sociale, elle est intervenue, elle m'a trouvé une place dans un foyer avec les gosses, on y est restés trois mois, Gilles s'est fait tout miel, il a promis de ne plus recommencer, il a fait le gentil, on est rentrés à la maison en attendant de trouver autre chose, et ça a recommencé, c'était trop, j'avais peur, je ne voulais pas qu'il finisse par me noyer dans la baignoire, j'ai pris les gamins sous le bras et je me suis enfuie dans le Sud, chez la fille que je connaissais à Nîmes, j'ai hésité à partir avec les mômes, c'est encombrant, surtout deux, et petits en plus, seulement c'était ma garantie de survie, alors je les ai embarqués quand même. Gilles ne l'a pas supporté, il est venu s'installer à Montpellier, chez sa sœur, il voulait voir les enfants, soi-disant, ne pas être séparé d'eux, je l'ai laissé faire, je ne pouvais pas les priver de lui, c'est ce qu'il me disait, il se faisait tout sucre pour m'amadouer, il prenait les gosses le week-end, puis il s'est mis à passer les voir en semaine, à l'improviste, le moindre prétexte était bon pour être là, forcément on s'est remis ensemble, je me suis dit qu'il fallait essayer une dernière fois, pour voir, on ne sait jamais comme on dit, ses crises sont reparties de plus belle, c'était couru, il mettait des allumettes sur les portes pour me fliquer, pour vérifier que je ne partais pas baiser d'autres hommes ou des animaux pendant qu'il n'était pas là, un jour il m'a forcée à faire une fellation à un inconnu dans une zone industrielle, normal puisque selon lui j'étais une salope et une traînée, je

crois surtout que ça l'excitait, qu'il avait des délires de ce genre, rien à voir avec mon fauve, ça non, il est pudique, lui, pudique et pas obsédé. J'en avais marre, c'était intenable, il me menaçait d'emmener les enfants avec lui, « Tu ne les verras plus ! », il disait, je n'en pouvais plus des violences et du chantage, je lui ai laissé la garde des petits, pour avoir la paix, bon débarras, ça a rendu mon fauve fou, il m'écrivait qu'il voulait ramener les oisillons dans le nid, que cette histoire de la ZI l'avait fait s'évanouir, qu'il buterait Gilles, ce salopard, ce pervers, il me l'avait promis, c'était notre pacte, sa partie à lui, il a vu juste, ce commissaire, Fourniret aurait pu le tuer, nous l'avions prévu, il l'aurait tué s'il avait été chez lui ce jour-là.

Mercredi 13 juillet 1994. Bruxelles (Belgique). 20 h 13. 18 °C. Ciel nuageux.

Hélène Legrain, vingt-cinq ans, sort de l'hôpital de l'AZ-VUB, dans la banlieue de Bruxelles. Elle a terminé son service, elle est épuisée. Les urgences n'ont pas désempli depuis ce matin. Les coupes budgétaires et le manque de personnel rendent ses journées et ses nuits de travail de plus en plus éprouvantes. Elle repense à ce cas terrible survenu en fin d'après-midi. Une femme prend son bébé sur ses genoux à l'avant de la voiture, son mari est au volant, sortie de route, accident, le véhicule percute un panneau de signalisation qui plie et rompt sous la violence de l'impact, le tube formant le pied du panneau transperce le front du nourrisson et perfore la poitrine de la mère. Suite à l'intervention des pompiers et des secours, elle était arrivée avec son bébé encore vivant, accroché à sa cage thoracique par le cylindre métallique. Avec l'équipe médicale, ils s'étaient retrouvés confrontés à un dilemme insoluble : si on retirait le métal du crâne de l'enfant, on arrachait son cerveau, et on ne pouvait pas le laisser dans cette situation sans le condamner à la mort.

Hélène serre son sac contre elle et s'engage sur le parking pour récupérer sa vieille R5. Elle passe devant une fourgonnette blanche. À l'intérieur, un homme à la barbe bien taillée et aux cheveux grisonnants l'épie derrière ses petites lunettes cerclées de métal.

Sans faire de bruit, il descend et se glisse avec les ombres du soir entre les automobiles stationnées devant l'hôpital. Un sac plastique à la main, il se rapproche de sa proie. Ses yeux furètent autour de lui, scrutant les lieux pour vérifier qu'ils sont seuls. Soudain, il s'immobilise : le vigile semble se diriger vers lui. Il hésite, la petite infirmière n'est plus qu'à quelques enjambées, il serait si facile de l'embarquer par surprise. Il regarde en direction du vigile. Il vient droit sur lui, pas de doute. Il renonce, abandonne

son matériel à même l'asphalte, retourne d'un pas rapide à sa camionnette, met le contact et s'enfuit dans l'obscurité.

À l'intérieur du sac plastique récupéré par le vigile et remis à la police se trouvent un revolver de type Manurhin, une paire de menottes, un rouleau de ruban adhésif et un slip de petit garçon.

J'ai emmené mes petits-enfants dans un parc à Charleroi. Pourtant, ils auraient pu rester à la maison et jouer dans le jardin, il y a ce qu'il faut pour s'amuser, et des chopes aux frais pour les surveiller de loin, allongé sur un transat. Mais j'avais envie de sentir l'odeur du bitume, les pulsations de la rue, les remous de la ville et tout ce qui grouille en dessous, ce monde invisible que seuls les initiés ou les affranchis perçoivent au-delà de la banalité des façades et de l'anonymat des passants. Ça me maintient sur le qui-vive, l'esprit en alerte, et j'ai besoin qu'il le soit en permanence avec cette affaire Fourniret.

J'ai toujours trouvé les parcs suspects. Ou plutôt ceux qui s'installent sur un banc près d'une aire de jeux alors qu'ils n'ont pas de gosses. Ils sont difficiles à repérer : comment savoir vraiment si cet homme assis de l'autre côté du bac à sable et des balançoires ne profite pas que son fils ou sa fille s'amuse pour se plonger tranquillement dans son journal ? Quand il lève la tête et observe autour de lui, qui me dit qu'il ne contrôle pas vraiment que tout se déroule au mieux pour ses galopins ? J'irais bien lui dire deux mots, à lui, sauf que ce serait de l'abus de pouvoir, du déni de lecture en plein air. Et puis je passerais pour un fou si une ou plusieurs têtes blondes accouraient lui demander de l'eau ou un gâteau. Il n'empêche, je lui poserais volontiers quelques questions. Il n'a ni sac ni poussette. Rien. C'est louche. Il est louche. Pourquoi venir lire au milieu des cris des bambins au lieu d'aller dans un endroit plus calme et plus ombragé ? Je vais le garder à l'œil, si ça se trouve, c'est un Fourniret *bis* en puissance.

J'allume une sèche. Comment peut-on éprouver du désir et de l'attirance pour des gamines ou des gamins ? Où est-ce que ça déconne dans la tête pour ressentir de l'excitation pour un corps prépubère ? Je sais qu'une majeure partie de ceux qui souffrent de ce type de perversion ont été abusés dans leur enfance, et cependant, c'est le même problème que l'œuf

et la poule. Si on remonte le fil du temps et des générations, il en existe forcément un qui n'a pas subi ce genre d'abus et qui s'y est livré. Y a-t-il un gène responsable de ces comportements ? Sommes-nous tous porteurs d'une telle monstruosité qui se réveillerait à la faveur d'un événement, même banal, ou d'un accident de parcours ? Ça me dépasse.

Je regarde ma descendance : les enfants d'Arthur, Thomas et Mathilde, neuf et cinq ans, ceux de Valentine, Alexandre et Virginie, cinq et neuf ans, une symétrie croisée parfaite qui me réjouit. Je l'aurais voulu que je n'aurais pas aussi bien réussi. D'autant que mon fils est flic, comme moi, et ma fille institutrice, comme Françoise. J'ai dû leur transmettre mon toc de l'ordre, des parallèles et des angles droits.

J'éteins ma sèche et me frotte le bas du dos. On est mal assis sur ces bancs, ça réveille ma sciatique et mes hernies. À moins que ma corpulence ne soit mal adaptée. Là encore, le serpent se mord la queue : s'arrêter de fumer entraînerait une prise de poids dangereuse, et continuer de fumer à ce rythme m'exposerait encore plus au cancer avant cette maudite barre fatidique des soixante-cinq ans. Ça me fatigue, je me fatigue. Je verrai une fois cette enquête terminée.

Une autre sèche, tant pis si ce n'est pas raisonnable. Je réfléchis mieux quand je fume. Ben m'a dit un jour qu'il avait lu une étude expliquant que les neurones des fumeurs sont stimulés par la nicotine, raison pour laquelle, lorsqu'on s'arrête, on a des difficultés à se concentrer. Et je dois rester concentré. Ma mauvaise foi m'épuise.

La pédophilie est aussi vieille que l'humanité. Les droits des femmes et des enfants ont beau avoir évolué dans le bon sens, du moins en Occident, les médias ont beau amplifier la résonance du phénomène, elle continue de prospérer, Dutroux nous l'a rappelé. Autrefois, elle était instituée : les femmes sortaient du couvent à treize-quatorze ans pour se marier vierges avec des barbons de soixante ans. Fourniret s'est gouré d'époque. Quoique : si la société ne tolère plus ces pratiques, elles poussent à une hyper-sexualisation des enfants. Il y a quelques mois, j'ai sévèrement sermonné Virginie. Elle portait un jean d'où dépassait ostensiblement la ficelle d'un string pour ressembler aux femmes qu'elle voit dans ses émissions de télé préférées. Un string, à neuf ans ? Le monde suit une pente qui m'échappe : d'un côté, les gamines veulent de plus en plus ressembler à des femmes, et de l'autre les femmes veulent coûte que coûte ressembler à des gamines. Parfois je me demande si nous n'avons pas les criminels que nous méritons.

À glorifier ainsi la jeunesse dans son potentiel sexuel, pas étonnant que les pédophiles poussent à chaque coin de rue avec plus de virulence que du chiendent.

J'écrase ma sèche contre le banc. Je vais aller toucher deux mots à ce type. Je n'aime pas sa manière de reluquer discrètement les mioches, planqué derrière son journal. Mon téléphone vibre dans ma poche. L'autre ne perd rien pour attendre.

— Allô ?

— Jacques, c'est Ben, je te dérange ?

— Je suis dans un parc à Charleroi avec les petits, mais je t'écoute.

— Tu peux passer au commico ?

— J'avais dit à tout le monde de décrocher pour le week-end, toi y compris.

— Tu décroches, toi ?

— OK, tu m'as eu. Dis-moi.

Le mec au journal se lève et s'en va. Trop rapidement à mon goût. Il a dû remarquer que je le fixais avec insistance. Son départ précipité n'en est que plus douteux.

— Jacques, tu es là ?

— Tu peux répéter ? Je pensais à autre chose.

Je prends une nouvelle sèche et l'écoute avec attention.

— J'appelle Françoise pour qu'elle prenne le relais avec les enfants et j'arrive.

Je raccroche. L'accro à l'actualité a disparu. Il faudra que je revienne patrouiller ici pour vérifier qu'il ne traîne pas trop souvent dans les parages.

J'ai aimé le jour où on est partis de Saint-Cyr-les-Colons pour aller à La Chapelle-sur-Erdre, chez Gilles, la détermination de mon fauve, c'était beau, il était beau, son regard braqué sur la route, silencieux, concentré, Sherkan tapi dans la savane, guettant sa proie dans l'ombre, à l'affût, attendant le bon moment pour s'élancer, tuer cet obsédé et le dépecer sans pitié, il était prêt, ça oui, ça se voyait dans ses yeux, prêt à accomplir sa part du pacte, notre pacte, j'avais fourni la mienne, je l'avais assisté, ça ne s'était pas passé exactement comme il l'avait espéré, mais il l'avait eue à peu près, sa première MSP, avec moi, c'était à lui d'agir, maintenant, de me débarrasser de ce salaud de Gilles. Il n'y avait personne, la maison avait l'air vide, Fourniret était furieux, il grognait dans tous les sens, je lui ai dit que ce n'était pas grave, j'avais une idée, des fois ça m'arrive, on allait le tuer autrement, et s'il arrivait et nous trouvait en train de saccager ce qu'il avait de plus cher, on le tuerait en plus, une pierre deux coups, le sourire de Fourniret quand je lui ai dit ça, rien ne pouvait plus l'arrêter, je le savais, la machine était lancée, nous allions aller au bout, lui et moi, ensemble, unis, j'allais enfin me venger de ce pervers et de cette brute de Gilles, ça lui couperait tout, il en serait malade, il en mourrait à l'intérieur, calciné dedans, bien fait et bon débarras. Fourniret a crocheté les serrures, il sait y faire, nous sommes entrés dans le jardin et dans la maison, j'avais vécu là, c'était joli, bien entretenu, bien propre, il ne se faisait pas chier, Gilles, il avait du fric, ce salopard, une porcherie briquée pour cacher le fait que c'était un sale porc, nous sommes allés dans son atelier, je connaissais les lieux, forcément, je savais où ils étaient, tous ces tableaux où il m'avait peinte en me baisant, toutes ces croûtes pour lesquelles j'avais posé, ces couleurs mélangées à son foutre et à mes sécrétions, nous les avons rapatriés dans le salon et nous avons commencé l'exécution. Nous les avons piétinés, le bois se fendait, craquait, j'ai allumé la cheminée, elle était

grande, nous avons continué de sauter à pieds joints sur les tableaux, je prenais des morceaux, des fois des toiles entières, je les balançais dans les flammes, par brassées, je remplissais le feu ras-la-gueule, ça fumait de partout, jusqu'au plafond qui devenait noir, Gilles allait pouvoir s'accrocher pour le ravoir, il peindrait utile pour une fois, ce chien. À un moment, Nathalie, la sœur de Gilles, a déboulé dans la pièce, elle venait voir sa fille qui gardait la maison, elle s'était absentée pour une course, on l'a su ensuite, au procès de Nantes, elle était avec son frère Stéphane, enfin je crois, je ne sais plus, j'étais dans un état second, comme possédée par ce feu de joie, je les ai regardés, je devais avoir l'air d'une folle, une sorcière, les cheveux en bataille, en nage, je leur ai dit : « Maintenant, on va s'occuper de la famille », Fourniret s'est approché et a ajouté : « Nous allons nous attaquer à ce que la famille a de plus cher », ils ont eu la pétoche, ils ont détalé sans un mot, des lapins, des lâches, et nous avons continué à brûler, nous avons brûlé jusqu'au dernier tableau de moi, même ceux qui étaient mignons, où je n'étais pas nue ou en train de faire des choses pas très catholiques, ça a duré longtemps, à la fin, toute la pièce était noire, murs, plafond, sol, les briques de la cheminée s'étaient détachées et étaient noyées dans des amas de cendres. On s'est dit qu'on allait brouiller les pistes et foutre une trouille bleue à Gilles, ce con avait peur du diable, alors on a pris une plaque de bois dans son atelier, des bougies qu'on a fait fondre dessus en dessinant une forme humaine avec la cire, on a planté des épingles dedans, au niveau du cœur et du visage, et on a écrit en dessous : « Gloire au Maître des Ténèbres », et encore en dessous : « 666 ». Après je crois que nous avons fait l'amour pour fêter ça, je ne sais plus, dans ma tête je crois bien qu'on a fait l'amour au milieu du carnage, que pour une fois c'était bon, que Fourniret n'a pas joui trop vite, en tout cas pas aussi vite que d'habitude, je ne l'ai jamais autant aimé que ce jour-là, à cet instant, c'était mon Sherkan, il m'avait vengée, il méritait bien la membrane sur pattes que je lui avais fournie, et toutes celles qui allaient suivre.

Ben a la gueule des grands jours quand je le retrouve au commissariat. L'éclairage cru des néons creuse encore plus ses traits. Il n'a pas dû dormir beaucoup ni boire que de l'eau ces dernières quarante-huit heures.

— T'as encore tiré sur la corde, toi.

— Tu me connais, je ne sais rien faire à moitié.

— Elle était jolie ?

— Toutes les filles sont jolies quand il s'agit de ne pas rentrer la queue entre les jambes à 5 heures du matin.

Les flics sont souvent des hommes seuls. Ben a raison, j'ai de la chance d'avoir rencontré Françoise. J'ouvre la fenêtre du bureau et je m'allume une sèche.

— T'as quoi alors ?

Il brandit un fax.

— Ça : les Manurhin retrouvés chez notre fan de Dutroux sont bien ceux qui ont été volés à Givet.

Je prends la feuille et la parcours.

— Excellente nouvelle. On va pouvoir l'inculper au moins pour détention illégale d'armes sinon pour vol. C'est arrivé quand ?

Ben s'allume aussi une sèche.

— Comme Dieu l'avait supposé vendredi : pendant qu'on faisait la perquise, dans le tas de paperasse qui s'est accumulée alors qu'on était là-bas.

— Tu fais dans les papiers, maintenant ?

Nous nous retournons. Chris se tient dans l'encadrement de la porte. J'écarte les bras dans un geste de dépit.

— Toi non plus tu ne veux pas te reposer ? Bon, puisque personne ne m'écoute, regardons ce qu'on a. Chris ?

Elle tire son bloc-notes de sa poche.

— Plusieurs choses. Tout d'abord, dans les infos parvenues ici lorsqu'on était en perquise, le montant du préjudice subi par la compagnie des eaux : 36 000 euros, soit vingt ans de consommation moyenne d'un ménage belge.

Ben siffle à l'énoncé de cette somme.

— C'est pourtant pas avec ce qu'ils se lavaient qu'ils ont explosé les compteurs comme ça !

Chris sourit à cette remarque.

— Sinon, concernant le Manurhin de Givet retrouvé sur le parking de l'hôpital de l'AZ-VUB en 1994, j'ai réussi à dénicher la trace du vigile qui l'avait remis à la police à l'époque des faits, et je suis allée le voir.

— Depuis quand tu vas sur mon terrain ?

— Depuis que tu fourres ton nez dans mon territoire.

Leurs chamailleries m'agacent. J'éteins mon mégot sur le rebord de la fenêtre.

— Et il t'a raconté quoi ?

— Il m'a dit qu'un soir il avait aperçu un individu suspect filant le train à une infirmière qui allait rejoindre sa voiture après son travail, qu'il s'était dirigé vers lui et que l'homme s'était enfui à bord de… je vous le donne en mille ?

Ben tape du poing sur son bureau.

— Une camionnette blanche !

— Bingo. Je suis passée au commissariat où avait été recueillie la déposition du vigile et j'en ai fait une copie.

Je prends le document qu'elle me tend.

— Excellent, Chris. Même si ça ne prouve rien, cela renforce nos présomptions et nous donne de nouveaux biscuits pour jouer avec Fourniret.

Ben jette sa sèche par la fenêtre et revient à son bureau où sont étalés plusieurs plans et cartes. Certains endroits sont annotés d'une écriture fine et serrée.

— Eh bien, puisque nous sommes dans l'inversion des rôles, j'ai découvert quelque chose d'intéressant dans la paperasse en attendant Jacques.

Chris et moi le rejoignons.

— Ça fait partie de notre butin rapporté de la perquise. Ici, un plan de Bruxelles. Là, une carte topographique de Gedinne où Fourniret a souligné les grottes, le marais La coupe brûlée, le pré des Charettes, le trou de

l'Ermitage, soit la cartographie raisonnée de celui qui cherche des endroits pour se débarrasser tranquillement des corps de ses victimes.

Chris et moi acquiesçons en silence.

— Mais ce n'est pas tout…

Ben soulève le fatras de son bureau à la recherche de quelque chose. Je me demande comment il fait pour bosser aussi bien dans un tel bordel. Moi je perdrais tout et deviendrais fou en deux minutes.

— Là, le plan du centre-ville de Ciney.

Chris refait sa queue-de-cheval.

— L'histoire du bureau le jour de l'enlèvement de Louise Lemaire.

— Exactement. Et là, une carte de la localité de Sugny.

J'allume une sèche.

— Et dans les bois de Sugny, on a découvert le cadavre d'Élodie Defaux.

Ben opine du chef et étale une dernière carte.

— Et ça, c'est Bièvres, en région parisienne. Je ne sais pas pourquoi l'autre dingo l'avait en sa possession, toujours est-il qu'elle était avec les autres.

Chris fronce les sourcils. Je me tourne vers elle.

— Un truc ne clope pas ?

— Ton ordi est allumé, Ben ?

— Vas-y, fais-toi plaisir.

Elle s'assoit et pianote sur le clavier. Ben et moi nous postons derrière elle. Je n'ai jamais rien compris à l'informatique, et ça ne s'arrange pas avec les années.

— À quoi tu penses, Chris ?

— Dans les agendas de Fourniret que j'ai commencé à éplucher, il a noté qu'il s'est rendu en France du côté de Rambouillet le 2 décembre 2002 pour voir sa fille Laure qui venait d'accoucher.

Ben allume une sèche.

— Et ?

Les doigts de Chris s'agitent de nouveau. Sur l'écran s'affichent des calculs de distances et des itinéraires.

— On sait qu'il ne cesse d'aller et venir des deux côtés de la frontière, qu'il a vécu en région parisienne, qu'il s'y rend de temps en temps, comme il vous l'a dit en audition…

Ben s'ébouriffe les cheveux.

— Et donc ?

— Donc on peut légitimement penser qu'il s'y rend plus que d'habitude entre fin 2002 et début 2003 puisqu'il est tout jeune grand-père…

Ben tire avec agacement sur sa sèche. Il déteste les devinettes, et Chris prend toujours un malin plaisir à jouer avec ses nerfs de cette manière.

— Putain, mais tu veux en venir où exactement ?

— Ici…

Chris clique sur une page Internet, et apparaît la photo d'une fillette de neuf ans dont nous connaissons tous le visage : Emmanuelle Maurin, disparue à Guermantes le 9 janvier 2003 en fin d'après-midi, l'une des affaires qui a mobilisé le plus de moyens et d'hommes sur le territoire français.

9 juillet 2003
3e audition de Monique Fourniret

L'interrogatoire dure depuis déjà trois heures. Le commissaire Jacques Debiesme marque une pause et allume une cigarette à la fenêtre. L'inspecteur Benoît Lavigne dépose un Post-it sur le bureau du commissaire.

— Changeons un peu de sujet. Saviez-vous que votre mari projetait d'enlever une infirmière ?

— Je… quoi donc ?

— Une infirmière, madame Fourniret, saviez-vous qu'il projetait d'enlever une infirmière ?

— Je… non, non, non… il ne m'a jamais parlé de quelque chose comme ça…

— Votre mari a-t-il déjà menacé quelqu'un avec l'un des revolvers que nous avons retrouvés chez vous ?

— Je… je ne sais pas… euh… je vous l'ai dit… je n'étais pas toujours avec lui… pas souvent même… à part le soir… il travaillait, faisait ses affaires et… voilà…

— A-t-il essayé d'assassiner Gilles Moreau, votre ancien compagnon ?

— Euh… non… non, non, non… mais je vous l'ai déjà dit, la dernière fois… pourquoi vous me demandez encore ça ?

— C'est moi qui pose les questions. Vous, vous répondez.

Elle plonge dans le silence, le visage caché derrière ses cheveux. Jacques Debiesme termine sa cigarette, revient à son bureau et lit le Post-it de l'inspecteur Lavigne.

— Madame Fourniret, pourquoi votre mari avait-il en sa possession une carte de la localité de Sugny ?

— Euh… Sugny, vous dites ?

— Oui, nous avons retrouvé, entre autres, une carte de la localité de Sugny dans la fourgonnette de votre mari.

— Je ne sais pas… peut-être qu'il avait… un chantier là-bas… il allait un peu partout… pour travailler… il travaillait beaucoup, vous savez…

— Pourquoi avait-il installé un lit de camp à l'arrière de son véhicule ?

— Euh… pour se reposer… sans doute… ou ne pas conduire fatigué…

— Madame Fourniret, votre mari nous a dit qu'il dormait parfois dans sa caravane à proximité des chantiers quand il les jugeait trop éloignés de chez vous pour rentrer le soir, alors je me demande vraiment : pourquoi avoir un lit de camp dans sa fourgonnette ?

— Ben… peut-être pour s'allonger un peu… entre midi et deux, pour la pause… avant de reprendre le travail… quand il n'avait pas sa caravane avec lui, je veux dire…

— Votre mari a-t-il séquestré et violé Élodie Defaux dans sa camionnette avant de la tuer et d'abandonner son corps dans les bois de Sugny ?

— Non… non… je… non, je vous l'ai déjà dit… jamais entendu parler de… enfin… cette jeune fille dont vous parlez tout le temps…

— Comprenez que je m'interroge, madame Fourniret : on a retrouvé la dépouille d'Élodie Defaux dans les bois de Sugny, votre mari avait une carte de cette localité en sa possession et il est actuellement détenu pour tentative d'enlèvement, menaces, séquestration et attouchements sexuels sur la personne de Louise Lemaire.

— Oui, mais… euh… il avait peut-être un chantier… du côté de… enfin là-bas, quoi… ou alors il y est allé pour acheter quelque chose… un outil… je ne sais pas…

— Comptez sur nous pour questionner votre mari à ce sujet. Croyez-moi, nous trouverons.

Monique Fourniret observe une longue minute de silence. Le commissaire ouvre un tiroir de son bureau, en sort la photographie d'une fillette et la pose devant son interlocutrice.

— Connaissez-vous cette jeune fille ?

Elle relève la tête, regarde un instant la photo et rebaisse la tête derrière ses cheveux. Elle tremble légèrement.

— Oui, bien sûr… comme tout le monde… ça a fait tellement de foin cette histoire, je… j'ai vu son visage à la télé quand elle a disparu…

— Votre mari l'a-t-il enlevée ? A-t-il enlevé Emmanuelle Maurin ?

— Mais… euh… enfin, non… non, pas plus que l'autre dont vous me parliez… je suis fatiguée…

— Nous sommes tous fatigués, madame Fourniret, et ce n'est que le début.

— Je… je ne comprends pas pourquoi vous me posez toutes ces questions…

— Votre mari s'est rendu en France après la naissance de sa petite-fille le 2 décembre 2002. Emmanuelle Maurin a été enlevée le 9 janvier 2003 à Guermantes. Vu les agissements récents de votre mari, nous avons de fortes raisons de croire qu'il pourrait être aussi à l'origine de cette disparition.

— Euh… rendre visite à sa fille qui vient d'accoucher ne fait pas de lui un criminel… si ?

— Contentez-vous de répondre à mes questions. Votre mari est-il retourné en France entre le mois de décembre 2002 et le mois de janvier 2003 ?

— Je… je ne sais pas… je ne sais plus… je vous l'ai dit, je… je ne posais pas de questions à Fourniret sur son emploi du temps…

— Votre mari nous a dit avoir appelé son fils aîné depuis votre domicile de Sart-Custinne le 9 janvier 2003 en début de soirée. Vous souvenez-vous de ce coup de téléphone ?

— Euh… non… je ne sais pas… peut-être… oui, c'est possible… c'est si loin, vous savez…

— Un peu plus de sept mois, madame Fourniret, ce n'est pas si loin, tout de même.

— Je… je n'ai pas la mémoire des dates… pas beaucoup de mémoire tout court… je vous l'ai déjà dit… aussi…

Monique Fourniret se mure dans le silence et cesse de répondre aux questions de Jacques Debiesme, qui met fin à cette audition.

Emmanuelle Maurin, non, ce n'est pas Fourniret, ça non, enfin je n'en ai pas la preuve, je n'étais pas avec lui, il ne m'emmène plus dans ses chasses depuis longtemps, trop longtemps, il me raconte toujours, ce qui n'est pas pareil, et le résultat est là, il est à l'ombre et ce flic me harcèle, et puis je ne sais plus ce que je faisais ce jour-là, ni ce qu'il faisait lui, puisqu'il ne me dit pas ce qu'il fait et qu'il ne faut rien lui demander, tout ce que je sais c'est qu'il me l'a dit que ce n'était pas lui, c'est ce qu'il m'a dit un soir, devant le journal télévisé où on parlait d'elle, il m'a regardé en souriant et il m'a dit : « Elle, ce n'est pas moi », avec un sourire qui disait le contraire, un sourire satisfait, ou moqueur, c'est difficile à dire, comme s'il me faisait une mauvaise blague en me disant que ce n'était pas lui, du coup je ne sais pas, je ne sais que ce qu'il m'a dit, sauf que même s'il m'a dit que ce n'était pas lui ça pourrait très bien être lui, qu'est-ce que je peux bien y faire moi, rien, justement, je ne peux rien y faire, et encore moins répondre quand on me demande, puisque je ne sais pas s'il n'a effectivement pas fait ce qu'il m'a dit qu'il n'a pas fait. Ça me donne mal à la tête, tout ça. Toutes ces questions qu'on me pose, je n'en peux plus et il faut tenir, ça oui, car il n'y a rien à dire, en fait, à ce commissaire, il cherche aux bons endroits mais pas dans la bonne direction, il ne sait pas tout ce qu'on avait prévu, que tout était prévu en quelque sorte, on se l'était écrit, c'est pourtant là, sous son nez, il n'y a juste pas plongé, peut-être qu'il ne le fera pas, ce serait mieux qu'il ne le fasse pas, il a déjà suffisamment de soupçons, même sur moi, ce ne sont pas les bons, sur moi, il n'imagine pas ce qu'on a fait ensemble, avec Fourniret, il ne peut pas imaginer ces choses-là parce que personne ne peut les comprendre, même moi, des fois, je ne comprends plus comment j'ai pu faire tout ça. Je le sais, en vrai, je le sais très bien, c'est difficile de ne pas exister même si c'est pratique de ne pas exister, de faire apparemment partie du décor, comme un meuble, ça a toujours été comme

ça, depuis l'école, je n'avais pas vraiment d'amis, j'étais trop grande, on se moquait un peu de moi, dans mon dos, on m'appelait la girafe, je vivais dans mes pensées, je n'étais pas très bonne en classe, une élève qu'on ne remarque pas, une anonyme, j'avais une santé fragile, des rhumatismes articulaires, j'ai été obligée de rester plusieurs mois à la maison quand j'étais ado, je ne voulais pas y retourner, j'ai raté mon certif et je me suis retrouvée sans rien. Tout ça c'est la faute à mon père, ce salaud, il ne remarquait rien à part lui, moi, ma mère, mes frères, on n'était rien pour lui, il ne nous voyait pas, ou presque, ça revient au même, je me sentais nulle, on se sent nulle quand on n'existe pas, une fois je prenais des cours d'anglais par correspondance, c'était histoire de faire quelque chose et puis on disait que c'était utile, l'anglais, j'avais eu une bonne note, je l'ai montrée à mon père, il m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? », j'ai laissé tomber, sauf qu'il ne voulait pas que je reste là à ne rien faire, il m'a inscrite à des cours de secrétaire, je ne voulais pas faire ça, mon truc à moi, c'est les gens, m'occuper d'eux, je le fais bien avec les vieux, seulement mon père ne m'a pas laissé le choix, j'ai suivi ces cours de secrétaire, mais je ne suis pas allée passer le diplôme, ça au moins il l'a remarqué, ça l'a rendu furieux, bien fait, il avait payé tout ça pour rien. Il n'a pas lâché l'affaire, ce chien, il a fait jouer ses petites relations et m'a trouvé une place de secrétaire, justement, chez un marchand de biens de ses connaissances, il voulait rentabiliser ce qu'il avait dépensé pour son ingrate de fille, on m'a gardée un an, je ne faisais que des fautes, je pensais à autre chose, je rêvassais dans ma tête et m'évadais dans mes pensées, alors forcément je travaillais mal, je n'écoutais pas, j'étais lente, je rêvais d'une autre vie, d'une grande vie, une vie où il me serait arrivé de grandes choses, comme exploratrice, médecin dans l'humanitaire ou encore gangster à la Bonnie and Clyde, des choses comme ça, j'aimais bien imaginer. Heureusement, il y avait mon grand frère, Michel, il était gentil avec moi, lui, il a le même prénom et le même âge que Fourniret, à quelques mois près, il est peintre, peut-être que le côté peintre de Gilles me rappelait mon frère, c'est peut-être pour ça que j'ai accepté tous les délires et toutes les crises de ce salaud, j'aurais aimé avoir un père comme mon frère, un Michel qui se serait occupé de moi petite jusqu'à ce que je rencontre Fourniret. Et puis il y avait maman, surtout, elle aussi était gentille avec moi, elle avait bon caractère, j'en ai hérité, elle se mettait rarement en colère, elle se sacrifiait pour tout le monde, elle s'est occupée pendant dix

ans de sa mère à elle, grabataire et hémiplégique, c'est d'elle que j'aime aider et assister les autres, le seul problème c'est qu'elle buvait, encore la faute à mon fumier de père qui la trompait dans les coins, j'en suis sûre, ça me faisait de la peine de la voir sombrer comme ça, de la regarder se détruire pour un connard, je vidais ses bouteilles dans l'évier, sans résultat, je n'en pouvais plus, alors quand Gilles a débarqué et qu'on a commencé à se fréquenter, je me suis dit que c'était l'occasion, et puis j'existais enfin un peu, en tout cas avant l'enfer que cet obsédé m'a fait vivre après. J'étais tranquille pour la première fois, dans le Sud. J'étais loin, il faisait bon, je n'avais pas grand-chose, ça ne me dérangeait pas, je me contente de peu même si j'aimerais des fois avoir un peu plus, je pouvais faire ce que je voulais, j'ai trouvé un travail d'auxiliaire de vie, un plein temps, je m'occupais d'une femme handicapée suite à une poliomyélite qu'elle avait eue enfant, Violette, j'habitais chez elle, à côté de Nîmes, elle me nourrissait, j'avais du temps pour moi, elle était gentille, ça me changeait de mon salopard de père et de ce pervers de Gilles. Elle hébergeait un Américain, John, il faisait des études, une thèse ou un truc du genre, je ne sais pas s'il couchait avec Violette pour vivre ainsi chez elle, c'étaient leurs affaires après tout, il était sympa avec moi, plutôt drôle, il fallait qu'il se marie pour des histoires de papiers, je ne comprenais pas bien, il n'avait pas l'intention de s'installer en France et pourtant il lui fallait des papiers, Violette m'a proposé de l'épouser, un mariage blanc, pour simplifier ses démarches, elle aurait pu le faire elle-même, je ne sais pas pourquoi elle ne l'a pas fait elle-même, mais bon, j'ai accepté, j'étais contente de rendre service, d'être utile, j'existais un peu plus, ça me faisait du bien, on s'est mariés, on a même couché ensemble, deux-trois fois, pas plus, au cas où, pour être crédible si des services de l'immigration nous demandaient un jour pour vérifier, ça n'avait pas l'air d'embêter Violette en plus, et puis ce pourri de Gilles m'avait dit qu'il me rendrait les enfants si je me mariais, je faisais d'une pierre deux coups, ça arrangeait John et ça m'arrangeait moi aussi, de pouvoir faire chier Gilles, sauf qu'il n'a pas tenu sa parole, cette crapule, j'aurais dû m'en douter, je me suis fait une raison, c'était mieux comme ça, ça m'encombrait moins et me laissait plus de temps pour moi et mes pensées. John a fini par partir ailleurs, on a divorcé, il n'avait plus besoin de moi, il avait eu ses papiers, je comprenais, on n'avait jamais été amoureux de toute façon, c'était entendu, on s'est retrouvées seules avec Violette, l'ennui est revenu doucement, je n'avais pas beaucoup à faire en

dehors de ses soins, je ne connaissais personne, il faisait beau mais la vie était grise, et puis un matin je suis tombée par hasard sur l'annonce de Fourniret et on a commencé à s'écrire. C'est tout ça qu'ils ne savent pas, les flics, ils ne savent pas dans le détail comment on s'est rencontrés ni ce qu'on s'est écrit, ils savent pour l'annonce, pas pour ce qu'il y a dans nos lettres d'amour, si ce commissaire savait, ça lui mettrait encore plus la puce à l'oreille, il me soupçonnerait encore plus, pour beaucoup plus, il me poserait des questions dans la bonne direction, et ça il ne faut pas, non, il faut qu'il continue de croire que je sais peut-être juste des choses, pas ce que j'ai fait, surtout pas.

Dernière semaine d'août, déjà une vingtaine de jours que je suis rentré, et rien ne bouge. On n'a pas avancé d'un pouce depuis plus d'un mois, ou si peu que ça en est désespérant. Tout tourne au ralenti, en France comme en Belgique. C'est l'enfer. Tout le monde est parti se dorer la pilule et prendre du bon temps au bord de la mer ou en montagne. Pourtant il faut continuer, il faut qu'on coince ce Fourniret.

Une sèche à la fenêtre de mon bureau. Après tout, c'est les vacances. Ce salopard nous balade. Ses alibis tiennent la route, ils la tiennent d'autant mieux qu'ils sont invérifiables. Pour le Manurhin découvert sur le parking de l'AZ-VUB, il nous a expliqué, à Ben et à moi, qu'il avait revendu le flingue à un type de Bruxelles, et que c'était certainement ce gars-là qui avait suivi l'infirmière avant de prendre peur à cause du vigile et d'abandonner l'arme sur place. Pour la plainte de Diego Zelia déposée contre lui au sujet d'un des autres Manurhin, il conteste les faits et déclare que c'est lui la victime, que c'est à lui qu'on a essayé de refiler le revolver. Ben essaie en vain de mettre la main sur ce Diego Zelia, seulement, retrouver un camp de forains sept ans après les faits, autant chercher une aiguille dans une grange remplie de foin. Quand on lui demande : pourquoi aviez-vous de telles armes en votre possession ? Réponse : pour me défendre. Contre qui ? Réponse : on ne se sait jamais. Est-ce vous qui les avez volées ? Réponse : non. Et moi je suis la reine d'Angleterre, Fourniret, tu ne l'avais pas remarqué ? Il se fout de notre gueule, et dans les grandes largeurs. Concernant Emmanuelle Maurin, il prétend avoir appelé son fils aîné, né de son premier mariage, pour son anniversaire le 9 janvier dernier, jour de l'enlèvement de la petite. Le coup de fil aurait été passé de son domicile belge, vers 20 heures. Guermantes et Sart-Custinne sont distants de deux cent soixante-sept kilomètres, il faut deux heures cinquante pour faire le trajet entre ces deux localités, ce qui rend impossible sa présence en

Seine-et-Marne à 18 h 15, heure estimée des faits, et en Belgique aux alentours de 20 heures.

J'écrase ma sèche, je jette le mégot et me rassois. Il nous prend pour des cons, Fourniret. J'ai rarement vu quelqu'un avec une aussi haute idée de lui-même. Je ne supporte plus son petit sourire narquois, sa manière de prendre trois plombes pour nous répondre des phrases alambiquées. Le pire, ce sont ses digressions. Elles me donnent des envies de meurtre. Dans la dernière en date, il se vantait d'avoir un jour serré la main de Jean-Pierre Chevènement à l'occasion d'un salon du cuir où il exposait ses « inventions » destinées à la cordonnerie. Parce que *Monsieur* invente des machines, *Monsieur* a de la culture, *Monsieur* est un créateur et un visionnaire. Il aurait même vendu cinq modèles d'un de ses engins. Et hors de France, s'il vous plaît, *Monsieur* a bien évidemment une envergure internationale. Presque une heure sur ce sujet, à nous parler de ses projets de bidouillage et de leur conception dans le moindre détail. J'ai cru que j'allais le buter. Je me suis vu lui faire sauter les dents une à une sur un angle de mon bureau. Quant à elle, je ne sais plus quoi en penser. J'hésite entre la classer définitivement dans la catégorie des presque débiles tant elle semble parfois ne rien comprendre aux questions que je lui pose, même basiques, et la cataloguer dans le registre du grand foutage de gueule auquel se livre l'autre dingo. Je penche pour la deuxième solution, malgré tout. Elle ne peut pas ignorer totalement ce que son mari faisait, c'est impossible. Qu'elle ait été victime de la tyrannie domestique de Fourniret, contrainte d'accepter ses agissements pervers sans rien dire, c'est l'hypothèse la plus plausible. Donc elle savait. Peut-être pas tout, mais elle savait. Et puis, il y a eu ce jour où, d'un coup, elle a parlé d'une traite, avec un débit assuré et une voix nette. Elle nous cache quelque chose, je le sens. Il va falloir que je la brusque. C'est risqué, elle peut se braquer et ne plus nous parler. Il faut que j'arrive à la mettre en confiance. Ou à lui faire peur. Pour qu'elle craque et balance.

Mon séjour au Maroc avec la famille au grand complet a été un fiasco. Je n'ai même pas fait une seule fois l'amour avec Françoise. Je n'ai pas réussi à décrocher. J'étais là sans être là. On a dû s'appeler au moins dix fois par jour avec Ben et Chris, même s'il ne se passait rien, pour faire le point, continuer de penser large et ne pas se laisser enfermer dans des impasses. Ma facture de portable va être salée, ils vont gueuler, dans la hiérarchie.

Il fait trop chaud dans ce bureau. Je supporte de moins en moins la chaleur avec ma corpulence. Elle est différente au Maroc, bien que plus élevée. Elle me dérange moins. Étrange. J'ai bien pris cinq kilos là-bas. Françoise était furieuse. Je bâfre quand je stresse, ça me détend. Mon toubib va me sermonner. Il faut vraiment que je me mette à la diète.

J'ouvre mon calepin. Fourniret et sa femme ont des rapports bizarres. Lui est à l'ombre depuis bientôt deux mois, et ni l'un ni l'autre n'a fait de demande pour obtenir le droit à des visites hors surveillance. Ils se téléphonent peu, et elle ne lui rend pas souvent visite au parloir. Ils doivent penser qu'ils sont surveillés alors que, en réalité, on ne peut les écouter que pendant les visites hors surveillance. La loi et les mots sont trompeurs. On ne peut pas placer un détenu sur écoute téléphonique car on ne sait jamais laquelle des dix-neuf lignes de la prison va être utilisée par un appel entrant. Piéger toutes les lignes serait contraire au respect de la vie privée des autres prisonniers. Même chose au parloir : la salle est commune, on risquerait d'enregistrer des bribes de conversation des tables voisines qui ne relèvent pas de l'enquête. Du coup, personne n'ose rien se dire au téléphone ou au parloir tandis qu'ils discutent sans se méfier de quoi que ce soit en VHS où, là, on peut les enregistrer. Normalement, c'est à notre avantage, sauf que nos deux clients ne semblent pas pressés de se voir en privé, ce qui est on ne peut plus suspect. N'importe qui d'autre aurait eu envie de voir sa femme ou son mari, au calme, surtout après bientôt deux mois de séparation. Eux, non. Par contre, ils s'écrivent. Lui, il lui écrit, beaucoup, presque tous les deux jours, des lettres-fleuves inintéressantes au possible et tarabiscotées à souhait d'après les rapports que j'ai lus. Raison de plus pour laisser de côté les deux cents et quelques lettres qu'ils se sont échangées quand Fourniret était incarcéré à Fleury. Ça nous priverait de Chris pendant plusieurs mois et nous rendrait tous fous.

— Jacques ?

Je relève la tête.

— Chris ! Entre.

Elle vient s'asseoir en face de moi et pose une chemise à élastiques sur mon bureau.

— Ben n'est pas là ?

— Il est sur une piste pour retrouver les forains.

— J'espère que ça va aboutir, cette fois.

— Moi aussi.

— J’ai pu vérifier l’alibi de Fourniret pour Emmanuelle Maurin.

— Alors ?

— Ça tient. Il y a beaucoup de flou, mais on ne peut pas prouver le contraire.

— Merde !

Je me lève, m’accoude à la fenêtre pour fumer.

— Bon, dis-moi quand même.

— Il y a bien eu un coup de fil passé depuis Sart-Custinne le 9 janvier 2003 vers le domicile du fils aîné de Fourniret. Le relevé téléphonique le confirme en tout point, heure et date comprises : 20 h 03, pour être précise.

— Donc, il ne pouvait pas enlever Emmanuelle Maurin à plus ou moins 18 h 15 et être de retour chez lui pour téléphoner à son fils à 20 heures.

— Non, il ne le pouvait pas. Sauf que l’appel a duré trois secondes.

— Comment ça ?

— J’ai parlé au fils de Fourniret ce matin, au téléphone, et ce soir-là, il était sorti dîner au restaurant avec sa femme et ses enfants, pour fêter son anniversaire. Il ne se souvient pas que son père l’ait appelé, il n’y avait pas de message sur son répondeur quand ils sont rentrés, en tout cas pas de Fourniret, il s’en serait souvenu.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il ne parle plus à son père depuis des années. Fourniret a bien essayé de se rapprocher de lui à plusieurs reprises, mais il lui a opposé une fin de non-recevoir catégorique.

Je me redresse. Chris vient d’éclairer une zone de flou importante.

— Tu en déduis quoi ?

— J’en déduis que la femme de Fourniret a très bien pu téléphoner à la place de son mari.

J’écrase ma sèche et je me rassois en face d’elle.

— Continue.

— Voilà comment je vois les choses. Fourniret enlève Emmanuelle Maurin, il la séquestre dans son véhicule, il appelle sa femme depuis une cabine pour lui demander de passer le coup de fil à son fils. Comme ça, il a le temps de faire ce qu’il veut, il ne laisse pas de trace et il a son alibi, au cas où.

— Je te suis.

Elle ouvre sa chemise à élastiques, attrape un document et le fait glisser jusqu’à moi.

— En discutant avec les collègues français, ils m'ont parlé d'une plainte déposée par une autre écolière et ses parents à Guermantes, trois semaines après la disparation d'Emmanuelle Maurin. Ils m'ont envoyé cette copie. Ils vont t'appeler pour venir interroger Fourniret sur ce dossier et sur celui de Maurin.

Je prends le document et le parcours. Une fillette est importunée par le chauffeur d'une camionnette qui insiste pour la ramener chez elle. Elle refuse et rentre en pressant le pas. Elle raconte l'incident à ses parents qui l'emmènent au commissariat. Grâce à sa déposition et à son témoignage, les enquêteurs établissent un portrait-robot du conducteur : un homme d'environ quarante-cinq ans, portant de petites lunettes ovales et conduisant un véhicule utilitaire de couleur claire, un Citroën Jumpy, un Peugeot Expert ou éventuellement une Fiat Scudo. À part l'âge, tout clope, sachant que, pour une petite fille, quarante-cinq ans ou soixante ans, c'est pareil, c'est juste un vieux.

— Beau boulot, Chris.

— Tu sais comme moi que ça ne prouve rien.

— Je sais. Toutefois ça me donne de nouveaux éléments pour l'emmerder et l'interroger. Plus on a de sujets pour le cuisiner, plus il peut être amené à se contredire.

— Ça ne nous fait pas avancer malgré tout.

— Si. D'abord, ça fera un rapport de plus pour le garder plus longtemps en taule, ensuite, ça agrandit le faisceau de présomptions, et les hypothèses qu'on peut élaborer ouvrent de nouvelles pistes de réflexion.

— Lesquelles ?

— Sur elle. Ton idée selon laquelle elle pourrait avoir passé ce coup de fil pour créer un alibi à Fourniret nous incite à l'envisager différemment. Nous devons garder à l'esprit que non seulement elle doit savoir des choses, mais qu'il a pu lui arriver de couvrir son mari. De témoin, elle passerait à complice.

— Tu veux que je continue de creuser l'affaire d'Emmanuelle Maurin dans ce sens ?

— Non, laisse ça aux collègues français, c'est une affaire française. Je m'en servirai en interrogatoire pour essayer de la déstabiliser. Nous, on doit se focaliser sur Élodie Defaux et Lian Shiro.

— Tu as raison. Concentrons-nous sur ce qui s'est passé sur notre territoire pour éviter qu'on ne rapatrie nos clients en France et qu'on ne

reste avec ces deux affaires non élucidées sur les bras.

— Exactement. Et toi, j'aimerais que tu fouilles aussi plus en profondeur son passé à elle, au-delà de ce qu'on sait déjà, de son apparence banale et sans histoires. Qui est vraiment Monique Fourniret ?

28 août 2003
13e audition de Monique Fourniret

Depuis bientôt deux heures, Monique Fourniret répond aux questions du commissaire Debiesme. Elle a été préalablement interrogée pendant trois heures par l'inspecteur Lavigne.

— Reprenons, madame Fourniret, et revenons un instant à Emmanuelle Maurin. Comme je vous l'ai précisé, nous avons de nouveaux éléments en notre possession qui m'obligent à vous interroger plus avant sur ce sujet, à commencer par le fait que votre mari nous a déclaré avoir un ami habitant dans une localité proche de Guermantes, à Gournay-sur-Marne pour être exact, à qui il rendait parfois visite. Connaissez-vous cet ami ?

— Oui… euh… Jacky… et sa femme Berthe… je les ai vus des fois… mais… c'était il y a longtemps…

— Quels étaient leurs liens avec votre mari ?

— Euh… Jacky et Fourniret étaient à Fleury ensemble… et… voilà, c'est tout…

— À quelle occasion les avez-vous rencontrés ?

— Euh… je ne sais plus… Je vous l'ai dit, je… euh… je n'ai pas la mémoire des dates… pas beaucoup de mémoire en général…

— Vous vous souvenez sans hésitation de leur prénom et des liens qu'ils avaient avec votre mari et pourtant vous ne parvenez pas à vous rappeler dans quelles circonstances vous les avez vus ?

Elle reste silencieuse, le visage dissimulé derrière ses longs cheveux noirs. Le commissaire se lève, fume une cigarette à la fenêtre. Il laisse passer vingt minutes et trois autres cigarettes avant de revenir s'asseoir sans qu'elle ait prononcé un seul mot.

— Votre mari a-t-il enlevé Emmanuelle Maurin pour la séquestrer dans votre domicile de Sart-Custinne, la violer et enfin la tuer ?

La lèvre inférieure de Monique Fourniret tremble. Elle semble vouloir parler sans pour autant y parvenir.

— Le soir de l'enlèvement d'Emmanuelle Maurin, votre mari vous a-t-il appelée pour que vous téléphoniez à son fils aîné afin de se construire un alibi ?

Elle s'obstine dans son mutisme.

— Les coquilles de noix que nous avons retrouvées près des chaînes accrochées au mur de votre cave étaient-elles celles que votre mari a données à Emmanuelle Maurin alors qu'il la retenait prisonnière ?

— Non…

Elle a parlé d'un filet de voix à peine audible.

— Je vous demande pardon, madame Fourniret ?

— Non…

— Non quoi ? À quelle question répondez-vous ?

— Je… à tout… le coup de téléphone… l'enlèvement… les noix…

— Madame Fourniret, si vous savez des choses, vous avez tout intérêt à nous les dire. Votre collaboration sera prise en compte par le juge et atténuera sensiblement votre peine.

— Je… enfin… je n'ai rien fait, moi…

— Vous peut-être, mais votre mari ?

— Non… rien de tout ça… je vous l'ai dit…

— Madame Fourniret, si vous savez quelque chose ou si vous avez assisté à des événements que vous nous cachez délibérément, vous serez jugée avec la plus grande sévérité. Vous avez l'occasion de nous aider et de vous aider, ne la laissez pas passer.

— Vous savez bien… je vous l'ai déjà dit… plein de fois… je ne sais rien… rien du tout…

— Comme vous voudrez.

Jacques Debiesme retourne à la fenêtre et allume une nouvelle cigarette.

— Votre mari a-t-il volé les revolvers saisis chez vous et identifiés comme ceux dérobés à la Police aérienne des frontières de Givet dans la nuit du 7 au 8 août 1993 ?

— C'est tellement loin… toutes ces dates… je vous l'ai déjà dit… la mémoire…

— Et je vous reposerai chaque question autant de fois qu'il faudra tant que je ne serai pas convaincu par vos réponses. Pour quelles raisons Michel Fourniret gardait-il ces armes en sa possession ?

— Je ne sais pas…

— Pour se défendre, comme vous nous l'avez dit ?

— Peut-être… je ne sais pas…

— Contre qui ?

— Je ne sais pas…

— Avait-il des ennemis ?

— Non… je ne sais pas…

— Quelqu'un aurait-il pu lui en vouloir au point de chercher à se venger ?

— Je ne sais pas…

— S'était-il procuré ces revolvers parce qu'il projetait de tuer votre ancien compagnon, Gilles Moreau ?

— Non… non, non, non…

— S'en est-il servi pour menacer Élodie Defaux et pour l'enlever ?

— Je…

— Pour violer Lian Shiro ?

Elle soupire et se tait. L'inspecteur Lavigne vient coller un Post-it sur le bureau du commissaire avant de reprendre sa place. Jacques Debiesme termine sa cigarette, revient s'asseoir face à Monique Fourniret, qui reste prostrée derrière ses cheveux, ses avant-bras fermement calés sur les accoudoirs de sa chaise. Il jette un coup d'œil au mot griffonné par Benoît Lavigne.

— Reprenons depuis le début. Vous saviez que votre mari était emprisonné pour des faits de mœurs incluant des enlèvements et des attouchements sexuels sur mineures, et vous avez pourtant prétendu ignorer qu'il avait une attirance pour les jeunes filles ?

Samedi 12 février 2000. Gedinne (Belgique). 18 h 53. 3 °C (température ressentie -2 °C). Ciel dégagé, rafales de vent de 29 km/h.

Sur le quai de la gare, Karina Cleban, quatorze ans, fume une cigarette pour se réchauffer. Il fait nuit. Elle a terminé sa semaine de cours et passera la suivante dans un salon de coiffure, pour sa formation alternée. Elle ne sait pas si elle a envie de poursuivre dans cette profession. Elle est aux bacs, elle fait des shampooings du matin au soir et ne supporte pas les conversations de toutes ces femmes au foyer : problèmes d'intendance, dîners à organiser, enfants à amener au foot, à la danse ou au judo. Elle attend Marc, son petit ami, dont le train est annoncé avec vingt minutes de retard. Il a seize ans, travaille dans un garage à quinze kilomètres d'ici.

Elle écrase sa cigarette lorsqu'un inconnu l'accoste. Il a les cheveux grisonnants, une barbe bien taillée et de petites lunettes cerclées de métal.

— Bonsoir mademoiselle, excusez-moi de vous déranger, puis-je vous demander un renseignement ?

— Oui, je vous écoute.

— Je voudrais savoir si vous avez une activité professionnelle ?

Karina le dévisage avec un air interloqué.

— Je comprends que ma question puisse vous sembler étrange, mais vous avez l'air d'être une jeune fille sérieuse, alors si ça vous intéresse, je vous donne 10 000 euros et vous offre un emploi dans ma pharmacie à Libramont.

— C'est n'importe quoi, votre histoire.

— Pas du tout. Et si vous venez avec moi à la pharmacie maintenant, je vous donnerai l'argent tout de suite. Il est dans ma camionnette. Je vous raccompagnerai chez vous après.

Elle regarde autour d'elle : le quai est désert.

— Je ne suis pas intéressée.

— Je suis père de famille, vous savez. Vous n'avez rien à craindre.

— Laissez-moi.

Elle commence à s'éloigner, mais il la retient par le bras.

— Tu vas venir avec moi, espèce de petite traînée !

— Lâchez-moi, sale pervers !

Elle se débat avec virulence alors qu'un train entre en gare et déverse ses voyageurs. L'homme la lâche, tourne les talons et rejoint rapidement son véhicule.

Karina raconte l'incident à Marc puis à ses parents. Son père l'emmène au commissariat pour porter plainte. Sur ses indications, un portrait-robot de l'agresseur est établi et diffusé.

Le suspect n'est pas retrouvé. Pourtant, sans le savoir, le père de l'adolescente croise à plusieurs reprises l'inconnu qui a essayé d'enlever sa fille. Pompiste à Pondrôme, il lui arrive de faire le plein au véhicule de Michel Fourniret, un homme discret qu'il a toujours trouvé courtois.

J'ai déménagé, un petit studio à Waulsort, ça va faire des frais en essence pour emmener Jeff à l'école, mais bon, on ne pouvait pas rester à Sart-Custinne après le camping, c'était invivable, tout ce bazar partout, même pour moi qui ne suis pas particulièrement soigneuse, je suis négligente, je le sais, sauf que là, tous ces gravats, la maison pillée du peu qu'il y avait par les flics, c'est sinistre, ça me file le bourdon, et puis ça coûte trop en entretien, je n'ai pas les moyens, moi, avec l'école à payer pour Jeff et ce que je gagne, trois fois rien, si je pouvais toucher aux petits et aux brunos, ça serait différent, ça pourrait aller, oui, et encore, je ne pourrais pas tout remettre en ordre, c'est trop de travail, je ne sais pas faire, Fourniret, lui, il sait, c'est pour ça que c'était lui qui s'en occupait, de toute façon il ne voudrait pas que je mette mes mains dans ce genre de choses, c'était son affaire, les travaux, sa chasse gardée, là aussi. Partir, oui, c'était mieux, d'autant qu'il y a les voisins et leurs regards en coin, ça fait trop de foin cette histoire, je ne peux pas faire comme l'autre fois, quand Fourniret était reparti six mois en prison à Bar-le-Duc, il avait abordé trois filles, des femmes en fait, elles étaient âgées pour lui, et sans doute plus vierges, il les avait abordées un peu trop brutalement, sans les tuer, elles avaient gueulé et il s'était enfui, alors forcément, elles avaient porté plainte, en même temps ça l'arrangeait bien à cette époque, de se planquer à l'ombre à cause de Fontana qui voulait lui faire la peau, il y avait de quoi, on venait juste de s'installer ici, c'était facile d'inventer quelque chose, on ne nous connaissait pas, j'avais raconté que Fourniret était à la clinique de Givet parce qu'il avait eu un accident de voiture, à son frère j'avais dit qu'il était tombé pour un casse, je ne sais pas pourquoi j'avais dit ça, ça m'était venu comme ça, sur le moment, dans les deux cas, c'était passé tout seul, mieux que des lettres à la poste, on ne m'avait rien demandé de plus. Le souci, c'est le fric. Je n'ai rien, vraiment pas grand-chose. Là encore, c'est Fourniret qui

ramenait l'argent avec ses chantiers, c'est lui qui gérait les petits et les brunos, pour rester discret, je comptais sur la cantine de l'école où je travaillais avant les vacances, et où Fourniret me remplaçait quand je ne pouvais pas y aller parce que je devais trimballer un vieux ou m'occuper d'une vieille, on lui avait même donné la clef des toilettes pour emmener les mioches qui avaient besoin d'y aller, mais ils ne m'ont pas reprise depuis la rentrée, on m'a dit que c'était compliqué avec ce qui se passait, que les parents s'étaient plaints, à cause de ça je n'ai plus rien à part mes quelques vieux, ça ne fait pas beaucoup, il y en a un qui est mort en plus, c'est bien ma chance, j'ai demandé aux services sociaux de me trouver des choses à faire, du ménage, du jardinage, filer la main par-ci par-là, n'importe quoi, ils vont regarder, ils vont me dire, ils ne peuvent pas me laisser comme ça, pas avec un enfant sur les bras, un grand en plus, même s'il se contente de peu ça coûte à cet âge-là. Il va peut-être sortir de prison, Fourniret, en conditionnelle, c'est ce qu'il m'a écrit, son avocat a déposé une demande, on verra bien, ça me simplifierait les choses, sauf qu'on retournerait vivre à Sart-Custinne et que vu le chantier là-bas, j'en prendrais pour des mois de travaux et de mauvaise humeur, Jeff aussi, ce serait dommage pour lui, il a l'air mieux sans Fourniret, il est plus détendu, ça le change du coin et des engueulades, même ses premières notes depuis la rentrée sont meilleures que celles de l'année dernière, il est en forme, ça oui, on a fêté son anniversaire ce soir, quinze ans, c'est vraiment un grand, ça commence à faire homme, je lui ai offert un tournevis, pour marquer le coup, il aime bien bricoler, même si Fourniret l'a toujours trouvé nul à ça et lui a toujours interdit de toucher à ses outils, je lui ai laissé prendre la caisse que Fourniret emportait partout avec lui, on ne lui dira pas, le jour où il avait osé lui emprunter un marteau, il s'était pris une raclée, c'est la seule qu'il ait prise, il n'a jamais recommencé, ce sera notre secret, avec Jeff, cette caisse qu'il a prise, ça lui faisait plaisir de l'avoir, il aime beaucoup un petit poinçon qui est dedans, s'il savait à quoi il a déjà servi, il ferait une drôle de tête, et Fourniret encore plus, ça c'est certain. L'avantage, s'il sortait de prison, c'est qu'on arrêterait de me poser toutes ces questions, je n'en peux plus de toutes ces questions, toujours les mêmes, je ne sais pas quoi répondre, à part que je ne sais pas, je ne sais pas puisqu'il faut que je ne dise rien, sauf qu'ils avancent quand même, les flics et ce commissaire, ils avancent doucement mais ils avancent, des fourmis, des morbacs, ils creusent, ils grattent, ils m'épuisent, au moins, ils m'ont un peu lâchée avec

la petite Maurin, c'est des Français qui ont repris l'affaire, je les vois moins que les Belges, ça me repose, et puis vraiment, je ne sais pas pour cette fille-là, je ne sais pas si Fourniret y est pour quelque chose, je sais juste qu'il m'a dit que ce n'était pas lui, un soir devant la télé où on parlait d'elle, et point, je ne sais rien d'autre. Quant à savoir s'il m'a demandé d'appeler son fils le jour de la disparition de cette MSP, s'il m'a téléphoné pour me demander de faire ça, c'est possible, oui, il aurait pu le faire, et je l'aurais fait, bien sûr, je l'ai peut-être fait d'ailleurs, s'il me l'a demandé je l'ai fait, je ne sais plus si je l'ai fait étant donné que je ne sais plus s'il m'a demandé de le faire, je ne sais pas, et c'est tant mieux, c'est mieux que je ne sache pas, de toute façon je ne sais pas vu que, comme je n'arrête pas de le dire, je ne sais rien.

J'ai mérité de m'allonger un instant. J'ai senti venir la crise depuis que j'ai mis le pied par terre ce matin, à 4 heures. Elle s'est précisée au long de la matinée, à l'approche de l'audition de Fourniret, pendant, et surtout après, quand je l'ai emmené chez le juge pour qu'il confirme les aveux que je venais de lui extorquer, et qu'il les confirme en déclarant sous serment qu'ils avaient été obtenus sans aucune violence ni contrainte. Je l'ai piégé avec une ruse vieille comme la police. Je l'ai eu au bluff. Je lui ai dit que nous avions isolé deux empreintes digitales distinctes sur le Manurhin de l'hôpital de l'AZ-VUB, celle du vigile et une inconnue de nos fichiers que nous étions en train de comparer avec les siennes. Il n'a pas bronché. C'est lorsque j'ai ajouté qu'on avait retrouvé les deux mêmes empreintes sur les menottes que j'ai senti que son esprit malade tournait à plein régime. Ses yeux scrutaient le plafond et le blanc des néons à toute vitesse derrière ses petites lunettes. Avec les couleurs qui donnent des allures de crèche au commissariat, il doit se sentir bien, ici. Je savais ce qu'il se passait dans sa tête. Pour le revolver, il pouvait continuer de prétendre qu'il l'avait acheté puis revendu à un mec de Bruxelles qui ne l'aurait pas nettoyé, d'où sa trace laissée sur l'arme. Par contre, les menottes lui posaient un vrai problème. Si l'empreinte correspondait à la sienne, cela prouvait soit qu'il se les était illégalement procurées, soit qu'il les avait lui-même dérobées à la PAF de Givet, et donc qu'il était l'auteur du casse. Dans le premier cas, il savait que cela jouerait fortement en sa défaveur : nous le suspectons d'enlèvements, de séquestrations et de viols, et avoir des bracelets de ce type en sa possession ne ferait que renforcer nos soupçons. Pourquoi avoir acquis un tel matériel si on n'a jamais kidnappé ni retenu prisonnier qui que ce soit ? Dans l'autre, il avait pu les faucher dans la précipitation du cambriolage, en plus du reste, dans le seul but de les vendre. Les faits remontant à 1993, il avait par conséquent tout intérêt à reconnaître être l'auteur du vol de la PAF

de Givet pour persister à nier son implication dans l'affaire de l'hôpital et s'obstiner dans sa ligne de défense selon laquelle il n'avait fait que du recel pour expliquer la présence de ses empreintes. Ce qu'il a fait après de longues minutes de réflexion. J'en ai frisé l'orgasme, de le voir grimacer de colère, obligé de descendre à contrecœur de toute sa hauteur pour se coucher et s'aplatir comme une merde. Bien fait pour sa gueule.

C'est une bonne journée. Ça serait mieux si ce charognard de journaliste n'avait pas écrit un article assassin assorti de la photo de notre client nous accusant de piétiner. Dieu va gérer ce problème. Si je m'en mêle, je vais finir au trou, et ce n'est pas le moment. Quoique, je pourrais partager la cellule de Fourniret et l'interroger 24 sur 24. Il ne faut pas que je m'énerve sinon les douleurs ne partiront pas. Philippe va calmer l'embrouille.

Ça fait du bien d'être couché dans mon bureau et d'avoir fait plier ce salopard. Je rêve d'une sèche. Ça commence à passer, il faut que j'attende encore, mes bouffées de cancer n'en seront que meilleures après. Ces aveux ne sont pas d'une importance capitale pour notre enquête, si ce n'est qu'ils vont donner lieu à une nouvelle inculpation en règle et à des devoirs qui vont faire capoter la demande de libération conditionnelle de l'avocat de Fourniret. Tu vas rester un peu plus à l'ombre, espèce de timbré, et nous, on va poursuivre notre patient travail de fourmi. Et on finira par te coincer, que ça te plaise ou non.

Bordel, qui frappe à ma porte ? Je ne peux pas me lever, pas maintenant, sinon ça va repartir de plus belle. Mes emmerdes de hernies et de sciatique ne sont un secret pour personne, je peux recevoir dans la position du cachalot échoué sur le rivage.

— Entrez.

Chris me cherche un instant du regard avant de me découvrir au sol.

— Tout va bien, Jacques ?

— Mon dos, rien de grave. Tu peux refermer derrière toi ?

Elle s'exécute.

— Ça t'ennuie si je reste comme ça, le temps que ça s'arrête complètement ?

— Pas du tout.

Elle prend une chaise et vient s'asseoir à côté de ma carcasse déglinguée. C'est la première fois que je la vois par en dessous. Heureusement qu'elle est en pantalon.

— Bien joué pour Givet.

— C'est une petite victoire, mais c'est un premier trou dans le mur des dénégations de l'autre pervers. Au moins ça donne l'impression d'avancer un minimum, tout traîne tellement depuis la fin des vacances. Je trouve cette rentrée particulièrement poussive. Bref, dis-moi ce que tu as.

— Pas grand-chose d'intéressant, malheureusement. Enfin, pas directement.

— Je t'écoute.

— Deux choses. La première concerne les activités professionnelles de Fourniret sur le territoire belge. Il a en effet toujours vécu d'expédients en travaillant à droite, à gauche, au noir. La débrouille, quoi. Sauf une fois, où il avait été embauché dans la société WFMCE à Marloie avant de prendre la porte au bout de trois mois suite à une altercation avec le contremaître. En fait, derrière les apparences de quelqu'un de normal qui barbote un peu dans les marges pour s'en sortir, il se révèle un homme plutôt asocial ne supportant pas la hiérarchie ni les règles. Je le crois donc capable de transgresser d'autant plus facilement la loi qu'il se considère comme sa propre loi.

— C'est ce qu'on pressentait. Ensuite ?

— J'ai creusé la piste financière, et plusieurs éléments ont attiré mon attention : 51 832 euros dorment sur un compte de la Caisse d'épargne des Ardennes, auxquels s'ajoutent 12 800 euros placés dans la même banque. Cela fait beaucoup d'argent pour un forestier dont la femme ne fait rien, ou presque.

— Oui, sauf que Fourniret est radin et que ce genre de profil économise d'une manière maladive. Vu son âge, il peut tout à fait s'être constitué ce petit matelas en vivant chichement pendant des années.

— C'est vrai, exception faite d'un appartement acquis à Sedan en 1989 pour 100 000 francs, réglé en cash, et surtout du château du Sautou, qu'il a également acheté cash 1 200 000 francs la même année. Ça fait trop de liquide dépensé dans un laps de temps aussi court pour un forestier. Du moins à mon goût.

— Alors, ce n'étaient pas des conneries, le coup du château ?

— Non. Le fisc français s'est penché sur ce cas à l'époque, et c'est vraisemblablement pour ça que Fourniret et sa femme sont venus s'installer chez nous.

— Comment l'autre cinglé avait-il justifié de telles sommes ?

— D’après les éléments que l’on m’a transmis, il avait prétendu avoir payé en liquide grâce à un héritage qu’aurait touché sa femme, complété de leurs économies respectives. Car le château du Sautou était bien évidemment au nom de Monique Fourniret.

— Était ?

— Oui, ils l’ont revendu en 1992.

— Qu’avait fait le fisc français ? Ils avaient été poursuivis ?

— Ils avaient été redressés d’une pénalité de 28 810 francs. Somme qu’ils n’ont jamais payée et raison pour laquelle ils sont manifestement venus vivre en Belgique. Se planquer et se faire oublier, plutôt.

— Une fuite, donc ?

— Exactement.

— Et les services fiscaux et les flics, ils ne s’étaient pas penchés plus attentivement sur l’origine de tout ce pognon ? Ils n’ont pas pensé au butin d’un braquage qui n’aurait pas été élucidé ou un truc dans le genre ?

— Si. La PAF de Villers-Cernay a informé sa hiérarchie qu’il fallait surveiller de près Fourniret car les collègues français le soupçonnaient de vivre sur un trésor de guerre provenant des activités terroristes d’Action directe.

— Quoi ? Qu’est-ce que ça vient foutre ici ?

— Fourniret était très proche à Fleury-Mérogis d’un certain Marco Fontana, dit Marco l’Anguille, suspecté de frayer avec Action directe.

Je réfléchis en regardant le plafond comme l’autre fêlé l’a fait ce matin. Même s’il ne faut écarter aucune piste, aussi absurde qu’elle puisse paraître, je n’y crois pas un instant.

— Je ne le vois pas faire ça, ça ne clope pas avec son profil de petit délinquant de la débrouille et d’agresseur sexuel.

— Je suis d’accord avec toi, Jacques, je ne crois pas à cette hypothèse terroriste. D’ailleurs, les collègues de la PAF avaient perquisitionné à l’époque son domicile de Floing, et ils n’avaient rien trouvé.

— Et cette histoire d’héritage, au sujet de sa femme, ça te semble plausible ?

— Je ne sais pas. J’ai du mal à trouver des informations sur elle. On dirait qu’elle a toujours été transparente.

— Justement, c’est pour ça que je t’ai demandé de te concentrer sur elle. Elle m’apparaît de plus en plus comme le paravent idéal aux activités crapuleuses de Fourniret.

— Il y a un élément la concernant qui me laisse plus que perplexe.

— Lequel ?

— Elle a été condamnée avec son mari par le tribunal correctionnel de Nantes le 20 novembre 1990 pour le saccage du domicile de son ex-compagnon, Gilles Moreau. L'incident remonte à décembre 1987.

Chris a encore déniché un détail plus important qu'elle ne le pense, plus important à mon avis que le château et l'argent sur les comptes en banque. Mon mal de dos est presque passé. Je me relève et m'assois à mon bureau.

— Ils ont pris quoi pour ça ?

— Quatre mois avec sursis pour elle, car c'était sa première et d'ailleurs seule condamnation, et quatre mois fermes pour lui, qui était sorti de Fleury depuis tout juste deux mois pour les faits que l'on connaît.

— Il a purgé ses quatre mois ?

— Non, ils ont bénéficié de la grâce présidentielle le 14 juillet de l'année suivante.

— Tu as demandé aux collègues français de nous transmettre les détails de cette affaire ?

— Oui, ils nous envoient copie du dossier sous peu.

— Très bien.

— Je fais quoi du château ?

— Si tu me poses la question, c'est que ça te semble nécessaire de chercher dans cette direction ?

— Je me dis qu'Al Capone est tombé pour des motifs fiscaux et que ça peut nous aider à un moment ou à un autre.

— Je comprends. Le problème, c'est que ça relève d'une autre section que la nôtre et de la juridiction française. Avance sur ce sujet quand tu as le temps, mais reste focalisée sur elle et sur les cas qui concernent directement notre territoire.

Elle acquiesce en silence, même si je vois qu'elle est contrariée à la manière dont elle a croisé les jambes. Je la connais, elle ne lâchera pas son intuition sans pour autant sacrifier les orientations que je lui donne. Elle a la désobéissance raisonnée, c'est pour ça que c'est un bon flic.

On frappe à la porte.

— C'est Ben.

— Entre !

Il ouvre la porte.

— J’ai une nouvelle qui va vous plaire : grâce à la photo de Fourniret diffusée par l’autre connard dans la presse, Karina Cleban, dix-sept ans, vient de le reconnaître comme étant l’homme qui l’a agressée à la gare de Gedinne le 12 février 2000.

Je m’appuie contre le dossier de mon siège. Ça y est, mon mal de dos m’a lâché la grappe. Pour une fois que ces vautours de journalistes nous servent à quelque chose, ça s’arrose. J’ouvre mon bar perso. Midi et demi, c’est l’heure de l’apéro. Au diable mon cholestérol, Françoise et mon toubib.

Ben nous regarde avec son large sourire de mauvais garçon.

— Alors, ce n’est pas Noël aujourd’hui ?

C’est mieux que Noël, c’est enfin la rentrée.

23 septembre 2003
21e audition de Monique Fourniret

Elle répond depuis quatre heures aux questions du commissaire Debiesme.

— Si je résume : vous saviez que votre mari avait ces revolvers et ces menottes en sa possession, mais vous en ignoriez l'origine, c'est bien ça ?

— Euh… oui… c'est ça… c'est exactement ça… oui…

— Quelque chose m'échappe, malgré tout : vous aviez connaissance de ces armes et vous n'avez jamais demandé ni leur provenance ni à quoi elles étaient destinées ?

— Non… je vous l'ai dit… je ne posais pas de questions à Fourniret… pas sur ses affaires… il n'aimait pas ça…

— Votre mari revient un soir avec six armes à feu de type Manurhin et deux paires de menottes, et vous, vous trouvez ça normal ?

— Encore une fois… Fourniret avait sans doute ses raisons… des raisons que… que j'ignorais et qui… oui, qui ne me regardaient pas…

— Vous vivez avec un homme armé jusqu'aux dents, et vous ne cherchez pas à savoir pourquoi ? Ne serait-ce que pour votre sécurité et celle de votre fils.

— Ben… non… euh… je me disais… enfin…

Elle laisse sa phrase en suspens, au point qu'elle semble s'être interrompue.

— Oui, vous vous disiez ?

— Euh… oui… je me disais que… justement, avec tout ça, eh bien… oui, voilà… on ne risquait rien, du coup… avec toutes ces armes…

Jacques Debiesme la jauge un instant.

— Madame Fourniret, vous n'avez pas eu l'air surprise lorsque je vous ai appris que votre mari avait tenté d'enlever Karina Cleban à la gare de

Gedinne le 12 février 2000. Comme vous n'avez pas eu l'air surprise le jour où je vous ai appris qu'il venait d'être arrêté et inculpé pour des faits d'enlèvement, d'attentat à la pudeur avec violences, menaces et attouchements sexuels sur la personne de Louise Lemaire. Pourquoi cela n'a-t-il pas eu l'air de vous surprendre ?

Elle demeure silencieuse, la tête toujours baissée et ses longs cheveux noirs lui masquant le visage. Son corps est parcouru de légers tremblements.

— Je vais vous dire pourquoi, selon moi. Je crois que vous n'avez pas été surprise pour la simple et bonne raison que vous saviez à quel type d'agissements se livrait parfois votre mari.

Monique Fourniret reste prostrée derrière ses cheveux.

— La question que je me pose c'est : pourquoi ? Pourquoi protégez-vous un homme qui se livre à des actes qui sont parmi les plus atroces et les plus abjects qu'on puisse imaginer ?

Il joint ses mains devant lui.

— Je voudrais que vous m'aidiez à comprendre, madame Fourniret. Je voudrais comprendre comment une femme, et qui plus est une mère, peut protéger un individu de cette espèce.

Elle se tait, ses avant-bras et le reste de son corps grelottant comme sous l'effet du froid. Au bout de cinq longues minutes, elle murmure :

— Quand allez-vous me laisser rentrer chez moi ?

Jacques Debiesme s'appuie contre le dossier de son siège et regarde sa montre.

— Avant de vous laisser partir, je voudrais vous poser une dernière question : avec quel argent avez-vous acheté le château du Sautou ?

— Euh… avec mes économies… celles de Fourniret et… euh… un héritage que j'avais touché… des bas de laine, en liquide… rien d'extraordinaire…

— 1 200 000 francs représentaient pourtant une somme assez extraordinaire à l'époque. Surtout pour quelqu'un comme vous qui n'avait jamais beaucoup travaillé. Comment peut-on économiser quand on ne travaille pas, ou peu ?

Elle ne manifeste aucune réaction et garde le silence plus de dix minutes.

— Bien, nous en reparlerons plus tard. Vous pouvez rentrer chez vous.

Elle attrape son sac à main posé au pied de sa chaise, se lève et se dirige vers la porte.

— Madame Fourniret ?

Elle se retourne.

— Oui ?

— Vous avez fait quelque chose avec vos cheveux, je me trompe ?

— Oui, j'ai longuement hésité, parce que je n'ai pas beaucoup d'argent en ce moment, vous savez, avec Fourniret en prison et la cantine qui ne m'a pas reprise, et puis je me suis dit, allez, ça fera du bien de couper un peu, c'est pas mal, non ?

Il la dévisage.

— Ça vous va très bien.

— Merci.

— Au revoir, madame Fourniret.

— Au revoir, commissaire.

Elle sort. Benoît Lavigne se lève et échange un regard avec Jacques Debiesme.

— Tu penses à ce que je pense ?

— Oui, Ben, je pense qu'elle se fout de notre gueule, elle aussi.

C’est fou, j’avais presque oublié qu’on avait eu le Sautou, ça m’était complètement sorti de la tête, c’est normal aussi, c’est si loin, des années, une autre vie, la belle vie, la grande vie, quand j’assistais encore mon fauve, que j’étais importante pour lui, qu’il ne me tenait pas à l’écart, le bon temps, le temps de l’amour, même si Jeff était là, petit, un bébé, il est arrivé vite, trop vite pour Fourniret, deux ans après le début, c’était tôt, il n’en voulait pas, il ne voulait pas de gosse du tout, pas avec moi, il en avait déjà quatre et n’en voulait plus, plus de fil à la patte, mais bon, c’est arrivé, un accident, je ne pouvais plus avoir d’enfant, en tout cas on m’avait dit que mon utérus était pourri suite aux deux autres, et puis Jeff était là, il fallait faire avec, on a fait avec, d’autant que ça l’a bien arrangé de l’avoir, Fourniret, il s’en est bien servi, ça nous a bien aidés pour les chasses, je le vois avec le recul et, à bien y regarder, ça n’a jamais été très encombrant finalement. C’est vrai qu’on a eu un château, c’est fou que je m’en rappelle si peu. Il faut dire qu’on y habitait sans y habiter vraiment, c’est sans doute pour ça que mon cerveau n’y pensait plus, comme si ça n’avait jamais existé, on vivait plus dans la petite maison de Floing, vu comment on avait acquis le Sautou, on préférait se faire discrets, pour brouiller les pistes, ça jase vite dans les petits patelins, Georges, le garde-chasse du domaine, il nous regardait de travers, il était sûr qu’on avait trafiqué des trucs pas nets pour être propriétaires d’un tel endroit, ce qui n’était pas faux, sauf qu’il ne pouvait pas imaginer ce qu’on avait fait, ça non, ce qui ne l’empêchait pas de baver dans notre dos, une limace, Fourniret l’avait remis à sa place, il lui avait interdit l’accès à la propriété, à la niche dans sa petite baraque à l’entrée, bien fait. Il était curieux, ce château, tout en hauteur avec ses tours pointues, on aurait dit une tête de diable, perdu au milieu d’une immense forêt, des arbres à perte de vue, une mer verte, « le château de Barbe bleue », disait mon fauve en rigolant, c’était grand et vide, très, un vrai

labyrinthe de pièces, on ne les avait pas toutes meublées, ça non, à peine quelques-unes, une chaise par-ci, un fauteuil par-là, des matelas par terre pour dormir quand on restait le week-end, pour quand les filles à Fourniret venaient passer quelques jours et faire du tir au fusil avec lui, un petit réchaud pour faire la cuisine, aussi, on recevait peu là-bas, on a toujours peu reçu, son vieil ami tourneur-fraiseur Roger, avec qui il avait le projet de monter une entreprise de chaudières, ils s'étaient connus après le service militaire, de temps en temps une commerçante et son mari qui nous livraient des choses, je ne sais plus quoi, et puis voilà, de toute façon on n'avait pas de quoi recevoir, ce qui intéressait Fourniret, c'était de faire des travaux, la première chose qu'il a faite en arrivant, c'est de se construire une cabane en bois pour ses outils et ses matériaux, il faisait des allers-retours sans cesse avec la maison de Floing pour apporter des trucs ou en rapporter, ça dépendait, pour le reste, il bricolait de partout, creusait des tranchées avec son tracto-pelle, treize hectares de parc, il avait de quoi faire. Ça les intrigue, les flics et ce commissaire, cette histoire du Sautou, je les comprends, c'est louche que des gens comme nous on ait eu un château, le fisc français ne s'y était pas trompé, plus d'un million de francs, en liquide, ils se demandaient d'où on les sortait, ils ont cherché, ils nous ont collé un redressement sur le dos, sauf qu'on a quitté la France, sans payer, bien fait pour eux, direction la Belgique, on a hésité avec le Luxembourg et la Suisse, et puis on a choisi la Belgique, apparemment pour les impôts qui sont moins chers là-bas, et aussi parce que la famille de Fourniret et ses quelques amis n'habitent pas loin de la frontière, dans le coin de Sedan et Floing, c'était pratique pour lui, il pouvait aller les voir facilement, il continuait également d'entretenir le château, jusqu'à ce qu'on le vende et qu'on s'en débarrasse, ça avait causé trop de problèmes, et pas ceux qu'ils croient tous, pas le fisc, ça, ce n'était rien, s'ils savaient tous comment on a trouvé le magot pour acheter le Sautou, ils n'y croiraient pas, même moi, j'ai des fois du mal à y croire. C'est par Malika que c'est arrivé, la femme de Marco Fontana, son pote de Fleury qui le protégeait là-bas, on disait qu'il avait traîné avec Action directe, ça en imposait, sans lui Fourniret aurait souffert en taule, le tarif pour les pointeurs, comme ils disent, c'est pas joli-joli, ils se font coincer sous les douches, et pas qu'un peu à ce qu'on raconte, elle est venue nous trouver, Malika, on habitait Saint-Cyr-les-Colons à l'époque, Fontana était encore derrière les barreaux et lui avait dit de demander l'aide à Fourniret, un coup de main pour déterrer et

convoyer des pièces et des lingots enterrés dans un cimetière, une mine d'or, du jamais vu, un truc qui ne se refuse pas, surtout à Fontana. Fourniret a accepté, sauf qu'il avait sa petite idée derrière la tête, oui, il devait juste construire une planque dans la voiture à Malika pour le transport du butin et une autre chez elle, en échange on lui avait proposé soit une petite ferme achetée sous un autre nom que le sien soit 500 000 francs, il avait préféré l'argent, mais il trouvait que ça n'était pas assez vu les risques, il n'a rien dit, il a fabriqué les planques, on est allés au cimetière de nuit avec Malika, je suis restée dans la voiture pendant qu'ils faisaient ce qu'ils avaient à faire, j'étais enceinte de quelques mois, on a tout rapatrié chez Malika, Fourniret avait aménagé une cachette au-dessus des toilettes pour les lingots et prévu des tubes en PVC pour les pièces d'or, puis on est rentrés chez nous. Quelques semaines plus tard, on est retournés chez Malika, à l'improviste. Fourniret a prétendu avoir besoin d'elle pour un service, il avait peur d'être surveillé depuis sa sortie de prison, il fallait qu'elle nous accompagne avec sa voiture à Rambouillet, au cas où il aurait été suivi, pour qu'il récupère des armes planquées là-bas, elle a dit oui, elle ne s'est pas méfiée, c'était un ami à son homme, il y avait la confiance, on est partis. Arrivés près de Clairefontaine, il lui a dit de dissimuler la bagnole dans une carrière et lui a demandé de venir avec lui, elle est descendue, il l'a attrapée par le cou et a commencé à l'étrangler, elle s'est débattue, elle avait de la force, la métèque, ils sont tombés à terre, elle se défendait, une pique de baïonnette que Fourniret avait bricolée en poinçon et qu'il gardait toujours dans la poche de sa veste est tombée par terre dans la lutte, Malika ne se laissait pas faire, je voyais bien qu'il était trop tard pour reculer, j'ai ramassé la pique et je l'ai passée à Fourniret, il l'a poignardée avec, elle s'est calmée et Fourniret a pu l'étrangler tranquillement, il a mis le corps dans le coffre, on a roulé jusqu'à la nuit, il s'est arrêté dans un terrain vague, il a creusé avec ses mains un trou assez profond, il y a enfoui le corps et on est partis chez Malika, il a pris à vue de nez la moitié des lingots et des pièces, nos brunos et nos petits, on a cassé des objets, renversé des chaises et des tables, histoire que Fontana croie à un cambriolage qui aurait mal tourné ou à l'indélicatesse d'un homme de rencontre, comme le disait Fourniret, ça je m'en souviens, pour lui laisser une part équitable, aussi, pour qu'il ne soit pas sans rien en sortant de prison, il le méritait bien quand même, c'était grâce à lui tout ça, et puis c'était le parrain de Jeff, enfin une fois qu'il serait né, ce serait son parrain. Malgré tout, il fallait assurer nos

arrières, alors quand les sœurs à Malika se sont inquiétées de sa disparition, on les a aidées à la chercher, on est allés dans les hôpitaux de la région, on a remis de l'ordre dans l'appartement et on a fouillé avec elles dans les papiers qui étaient là-bas pour essayer de trouver une piste, en parallèle Fourniret a voulu récupérer le corps pour l'enterrer mieux, mais il ne l'a pas retrouvé, entre-temps des travaux pour la construction d'un centre équestre avaient commencé à l'endroit où on l'avait abandonnée, il a laissé tomber, on a changé une partie du magot chez différents types au Luxembourg, à Dijon et en Belgique, et on a emménagé à Floing avant d'acheter le Sautou. Quand Fontana est sorti de taule, on se doutait bien qu'il allait venir nous voir et nous demander des comptes, c'est pour ça qu'on était discrets, qu'on restait dans la petite maison un peu décrépite à Floing, et ça n'a pas manqué, il a débarqué un jour sous prétexte de proposer à Fourniret de vagues projets, en réalité il voulait nous sonder, voir si on ne l'avait pas doublé, sauf que quand il a vu comment on vivait, il est tombé dans le panneau, il a avalé tous les bobards qu'on lui a servis, Fourniret a refait une nouvelle fois la tournée des hôpitaux avec lui pour finir de l'endormir, et il est parti sans demander son reste. Le problème, c'est qu'avec le foin que le fisc a fait, les gens se sont mis à parler, c'est revenu aux oreilles de Fontana, et deux ou trois ans après, je ne sais plus exactement, il est venu au Sautou quand on y était, j'ai vu une voiture qui remontait l'allée avant de faire demi-tour, j'ai prévenu Fourniret, il a pris sa camionnette pour aller voir ce que c'était que cet intrus qui violait ainsi sa propriété, il a vu Fontana qui était descendu de sa bagnole et venait à pied, il a continué sa route et s'est enfui, Fontana a déboulé furibard. Je suis toute seule avec Jeff, il me met un flingue sur la tempe, il veut savoir où est Malika, où est ce salaud de Fourniret qui a payé ce château avec son fric, il hurle, nous menace avec Jeff, le téléphone sonne, il me dit de répondre et de faire bien attention à ce que je dis si jamais c'est Fourniret au bout du fil, je réponds, c'est lui, il me dit de ne pas m'inquiéter, que Fontana ne me tuera pas, que c'est à lui qu'il en veut et qu'il ne rentrera pas pendant plusieurs jours, pour nous protéger, qu'il se planque pour nous protéger, il raccroche, je dis tout à Fontana, il devient fou, il frappe dans les murs, tire en l'air de rage et finit par partir en emportant la télé, la chaîne hi-fi et quelques objets, ça m'embêtait de ne plus avoir de télé, Fourniret aimait bien son installation stéréo, ça allait le contrarier mais bon, l'un dans l'autre, c'était mieux que d'être morts. C'est pour ça qu'on est vite partis en Belgique après, et pas tellement à cause du

fisc même s'il nous lâchait pas, on savait que Fontana se pointerait de nouveau un jour et qu'on ne s'en sortirait pas à aussi bon compte, on a fui pour se faire oublier, c'est peut-être pour ça que j'avais oublié le Sautou et tout ça, sauf les chasses et les secrets, ceux d'avant et ceux enterrés dans le parc, oui, ça doit être pour ça que j'avais presque oublié toute cette histoire, puisqu'on s'est fait oublier.

Lundi 2 août 1993. Sart-Custinne (Belgique). 18 °C. 21 h 13. Ciel dégagé.

Anaïs Louzeau, dix-huit ans, marche en ballerines sur la route en direction de la place de la mairie. Elle est arrivée la semaine dernière pour travailler jusqu'à la fin de l'été comme jeune fille au pair chez un couple du bourg. Elle a répondu à une annonce entendue à la radio locale : « Recherche étudiante pas effrayée par des tâches ménagères et par un petit garçon qui a du mal à rencontrer des copains dans le village. » Le libellé lui a semblé un peu étrange, elle a téléphoné pour obtenir plus de détails sur ce qu'on attendait d'elle, et Pierrette est venue la chercher en voiture à Bruxelles. Elle s'est tout de suite bien entendue avec elle et son fils âgé de presque cinq ans. Paul, son mari, ne parle pas beaucoup et passe ses journées à bricoler, mais il est toujours très poli.

Anaïs rejoint le lieu où se tient la fête des Pyramides. Des milliers de personnes sont massées autour de la scène. Les DJ font monter l'ambiance à grand renfort de morceaux techno. Les gens viennent de Dinant pour participer à cet événement annuel. Durant la soirée, Stéphane, un adolescent de son âge, l'aborde et lui offre un verre. Après quelques bières, ils s'embrassent.

Peu après minuit, ils échangent un dernier baiser, se promettent de se revoir dans les jours à venir, et Anaïs se met en chemin. Elle se lève tôt le lendemain matin et doit de toute façon rentrer avant 1 heure. Elle n'a pas remarqué l'homme aux cheveux grisonnants et à la barbe bien taillée qui n'a cessé de l'épier de loin derrière ses petites lunettes cerclées de métal.

Lorsqu'elle est rendue à destination, elle voit l'atelier de Paul encore allumé. Sa silhouette affairée se détache dans l'encadrement éclairé de la fenêtre. Elle pénètre avec discrétion dans la maison plongée dans l'obscurité et le silence. Elle se déchausse, monte l'escalier et traverse sans bruit la chambre parentale pour rejoindre la sienne. Pierrette est au lit, elle

dort. Elle ouvre la fenêtre pour laisser entrer l’air de la nuit, se déshabille, se couche.

La nuit tombe. Je pourrais rentrer chez moi. Je devrais. Mais j'ai d'abord besoin de faire ce crochet par Sart-Custinne, pour sentir les lieux, imaginer quelle a pu être la vie des Fourniret, décloisonner ma pensée et tenter d'ouvrir de nouvelles perspectives, sans exclure les plus absurdes, elles permettent d'enrichir et de réenvisager les autres d'un œil neuf.

Je gare ma bagnole, laisse mon portable sur le siège passager pour avoir la paix, descends, m'allume une sèche. Il fait frais, l'automne est déjà là. C'est ma période préférée de l'année, même si l'humidité n'arrange pas mes problèmes de dos. Les couleurs se nuancent, les frontières s'effacent. Avec mon poids, la chaleur m'oppresse vite. J'aime la morsure discrète de cette petite pointe de fraîcheur tapie dans les ombres du soir. On remet un pull, un cuir, pas encore les gants et les écharpes. J'ai l'air moins gros avec plus de vêtements. Je me déplace plus vite, aussi, mon esprit est plus affûté, plus tranchant, comme s'il ne fallait cesser de bouger pour ne pas être saisi par le froid. L'automne est la saison des flics.

Tout est calme. Les fenêtres éclairées des maisons se découpent dans l'obscurité. C'est le moment du dîner, du coucher des enfants, quelques heures de répit avant d'attaquer une nouvelle journée. C'est l'espace des murmures, également, des chuchotements, des paroles étouffées qui remontent à la surface, des silences qui affleurent sous le brouhaha des téléviseurs. L'heure des tête-à-tête, de l'intimité, des caresses ou des dérobades, des étreintes ou des refus, des relations sexuelles parfois subies, consenties par obligation, pour avoir la paix et se réfugier dans le sommeil.

J'écrase ma sèche et regarde ce qui a été le domicile des Fourniret pendant plus de dix ans. On l'a salement amoché, ça ne ressemble plus à rien. Comment se passent les soirées derrière ces murs épais ? De quoi parlent-ils à table, s'ils parlent, d'ailleurs ? Le forestier raconte-t-il à sa femme ce qu'il a fait sur ses chantiers ? Ses allées et venues en France ?

Les personnes qu'il a croisées ? Ou prend-il sa soupe d'orties sans un mot, sous la lumière crue du plafonnier ou de l'halogène ? Monique reste-t-elle avec lui ou est-elle assise sur le canapé devant la télé ? On sait qu'il ne faut pas poser de questions à Fourniret sur « ses affaires », qu'il est taiseux. Il rentre souvent tard, leur fils est déjà couché, il se sert les restes du repas encore tièdes et mange seul, sans rien dire, tandis que Monique fait autre chose, ou rien, même. Peut-être échangent-ils quelques mots au sujet de leur fils, de ses mauvais résultats scolaires, l'obsession de Fourniret due à la si haute idée qu'il a de lui-même et de ce que doit être sa descendance, puis ils vont au lit, ou en tout cas Monique monte dans la chambre pendant que son mari travaille encore à on ne sait quel projet dans son atelier. Des instants d'une grande banalité, comme il s'en vit sous des milliers de toits, les mêmes que les miens, d'une certaine façon. Je rentre après le dîner depuis des années, Françoise m'a gardé une part au chaud que j'engloutis toujours trop rapidement alors qu'elle prépare ses cours, lit un livre ou regarde un reportage à la télévision. Elle non plus ne me pose pas de questions sur mon travail, on laisse le plus possible le crime hors de notre foyer, on discute des enfants, des petits-enfants, de sa journée à l'école, des histoires du quartier, puis vient l'heure de dormir, quand je ne suis pas appelé pour une urgence au commissariat. Finalement, on se ressemble, avec Fourniret. Qu'est-ce qui fait que lui devient ce qu'il est et que je ne deviens pas comme lui ? Qu'est-ce qui fait basculer un homme de l'autre côté de la légalité ?

Je fais quelques pas. L'air est vif. Fourniret et sa femme font-ils encore souvent l'amour après seize ans de vie commune ? Le font-ils plus régulièrement que Françoise et moi ? Leurs pratiques sont-elles déviantes ? Anormales, comme le laissent supposer les chaînes de la cave ou l'étrange dispositif permettant d'épier quelqu'un dans leur salle de bains ? Et, si oui, à quel niveau ? Il existe tellement de perversions sexuelles. Ben est mieux renseigné que moi sur le sujet d'après ce qu'il me rapporte de certaines de ses aventures d'un soir. Et puis c'est quoi, la normalité sexuelle ? Une fois par semaine, dans le noir ? Le devoir conjugal plan-plan est-il moins tordu que la mode des clubs échangistes ou le SM ?

Un chien aboie à l'autre bout du village. Le son porte loin dans les campagnes. Une autre sèche. Le matin, l'ouvrier consciencieux se lève tôt et part travailler. Monique s'occupe du petit déjeuner de leur fils et le dépose au collège. Elle marche en regardant ses pieds, on ne la voit presque

pas, elle fait partie du décor. Que fait-elle ensuite ? Elle traîne dans la bâtisse, sans doute. Si elle n'a pas de personnes âgées à convoyer pour des soins, elle passe voir Rolande, à quelques pâtés de maisons de la sienne. Les deux femmes boivent un café réchauffé, discutent des nouvelles locales que Rolande a lues dans le journal. Elle est l'une de leurs seules fréquentations dans le voisinage. Quand son mari est décédé, les Fourniret ont déposé leurs condoléances manuscrites dans sa boîte aux lettres, une lettre qui lui a « tiré des larmes », a-t-elle dit à Ben. Jeff va bientôt sortir de classe, Monique remercie Rolande, s'en va le chercher, rentre chez elle, et une nouvelle soirée commence. Là encore, un quotidien tissé de banalité. Là encore, comme le mien.

Je jette mon mégot dans le fossé. Pas de risque d'incendie vu l'humidité et la saison. Tout est là, dans cette normalité apparente. Habituellement, les tueurs en série sont des solitaires et des asociaux. Ils n'ont pas de femme, pas d'enfant, pas d'amis. Fourniret, lui, est dans l'entre-deux. Il a une famille, il travaille et, si peu de gens lui rendent visite – son frère pour une chope ou un déjeuner sommaire, ses filles pour des week-ends ou des vacances, son vieil ami Roger –, il a une vie sociale, réduite, certes, peut-être artificielle, mais il en a une. Oui, à de rares exceptions près, les tueurs en série sont souvent des marginaux. Fourniret, lui, mène une existence marginale dissimulée sous des allures ordinaires.

Pourtant, en creusant un peu, cette façade s'effrite. Les recherches de Chris sur ses activités professionnelles en Belgique nous ont montré qu'il a du mal à s'intégrer dans une entreprise, à respecter des règles, une hiérarchie et, par conséquent, la loi. De même, dans son enquête de voisinage, ici et surtout à Floing où étaient domiciliés les Fourniret avant de s'installer sur notre territoire, Ben a collecté d'infinis petits détails qui viennent écorner ce tableau extérieurement sans aspérités. À Floing, par exemple, ils vivaient chichement et repliés sur eux-mêmes. Outre le frère de Fourniret, ses filles et Roger, leur entourage se résumait aussi à leurs voisins, Robert et Ghislaine. Ils habitaient à quelques maisons de la leur et ont été leurs témoins de mariage – eux quatre, une cérémonie d'un quart d'heure à la mairie, du café avec de la brioche en suivant au domicile des mariés pour fêter l'événement, et c'est tout. Ils se rendaient mutuellement de petits services. Fourniret consolidait leur toiture, Robert lui donnait des salades à repiquer ou des plans de pommes de terre. Monique restait la majeure partie de ses après-midi chez eux, dans la cuisine avec Ghislaine.

Elle ressassait ses malheurs, buvait les restes réchauffés du café passé le matin avant de pousser le landau de Jeff sur les chemins boueux pour rejoindre leur deux pièces exigu et toujours en travaux. Jusque-là, rien à signaler à l'exception d'une vie qui a toujours été grise et monotone.

Une dernière sèche et je rentre. C'est avec Jeff que ce tableau de la morosité ambiante se craquelle. Fourniret ne se préoccupe pas de son fils, sauf une fois sorti du berceau, pour dresser le chien ou le réprimander au sujet de ses mauvais résultats scolaires. C'est un tyran domestique comme on en trouve beaucoup, très fier de lui et de la façon dont il estime s'être élevé au-dessus de sa condition, il nous le répète assez lors de chacune de ses auditions. Il aime humilier sa femme, lui reproche son embonpoint, la rabaisse en la blâmant pour son manque de culture. Même chose avec Jeff et ses autres enfants. Ben s'est rendu en France pour interroger Dominique Lancelot, la deuxième femme de Fourniret. Elle lui a raconté qu'il arrivait à son ex-mari de convoquer leurs trois enfants déjà couchés, de les aligner dans le salon, mains dans le dos, et de les réprimander verbalement, laissant planer la menace d'une correction physique qu'il mettait rarement à exécution. Selon ses dires, il aurait également utilisé cette mise en scène cruelle pour finalement offrir une BD à chacun d'eux. Le profil type du pervers. Mais la plus étrange et la plus incompréhensible, c'est elle, Monique. Quand Ben est allé à Floing, Ghislaine lui a raconté que, parfois, quand Monique lui demandait de garder Jeff pour l'après-midi, elle pouvait disparaître avec Fourniret pendant deux ou trois jours, sans donner la moindre nouvelle ni lui dire quand ils rentreraient. Où allaient-ils ? Que faisaient-ils ? Mystère. En attendant, Jeff était chez Robert et Ghislaine, sans vêtements de rechange, sans jouet ni peluche. Alors qu'elle ne faisait rien, elle avait pris une nounou pour la soulager de son fils. Entendue elle aussi par Ben, cette femme lui a révélé que Monique ne pensait pas à lui laisser des couches, que pour les biberons elle mettait le lait de ferme sur la cuisinière avant d'aller se coucher le soir et qu'il était tiède le matin. Une fois, la nounou lui a proposé de la raccompagner avec Jeff parce qu'elle avait oublié le siège bébé. Monique a refusé, prétextant qu'elle mettrait le petit à l'arrière du break sur la couverture du chien. Pauvre gosse. Si je n'ai pas souvent été là pour Arthur et Valentine, j'ai malgré tout créé et maintenu un lien avec eux. Comment une mère peut-elle être aussi négligente avec son propre fils ? Il y a quelque chose de pas net chez elle, et pas seulement dans son hygiène plus que douteuse, mais dans sa distance et

sa froideur, dans son absence d'émotions, comme si rien ne la concernait véritablement, pas même le sort de son propre fils. Parfois, je me demande si ce n'est pas elle la pire des deux.

J'éteins ma sèche et retourne à ma bagnole. Françoise ne dira rien pour l'heure tardive, sauf qu'elle n'en pensera pas moins, je la connais.

Mon portable a bougé. Je le vois, je l'avais laissé posé de manière à ce qu'il forme un angle droit avec les coutures du siège passager. Il a dû vibrer, quelqu'un m'a appelé. C'est Ben. Que se passe-t-il ? Il m'a laissé un message. Je l'écoute en regardant le noir du ciel qui a dévoré la campagne. Il fait maintenant tout à fait nuit.

Je raccroche. Il faut que je prévienne Françoise. Elle va encore penser que ce n'est pas ce soir que je vais me nourrir de façon à faire baisser mon cholestérol. Et elle n'aura pas tort.

Les cris de la voisine du dessus m'ont encore réveillée, elle n'arrête pas de s'envoyer en l'air, presque toutes les nuits, c'est gênant, c'est le problème des appartements, on n'a pas le même calme que dans une maison, surtout à la campagne, elle aime bien ça, la petite là-haut, vu comment elle crie, elle se serait bien entendue avec Gilles, c'est certain, ça m'a toujours étonnée, les femmes comme elle, moi je n'ai jamais beaucoup aimé ça, de temps en temps, oui, pourquoi pas, mais pas tout le temps quand même, non, au début, Fourniret s'était mis en tête de faire mieux que Gilles, il avait calculé le nombre de fois par jour que cet obsédé avait dû me prendre, il avait fait une moyenne, je ne sais pas de quelle façon il avait calculé ça, c'était trop savant pour moi, il l'avait fait en tout cas, ça m'a vite ennuyée, cet acharnement, d'autant que ce n'est pas son truc à lui non plus, il a peu d'expérience, en fait, il jouit vite, c'est l'avantage, ça ne dure pas longtemps, je lui ai dit que c'était ridicule, cette compétition, il s'est rabattu sur ses chasses, c'était mieux comme ça, j'avais la paix, et puis c'est ce qui était prévu. C'est le cri de la petite qui m'a réveillée aussi, à Sart-Custinne. Je n'avais pas tout de suite compris ce qui se passait, ça aurait pu être un cauchemar ou un truc du genre, ce sont des choses qui arrivent, même si je me doutais bien de quoi il s'agissait, j'avais saisi sa demande, il voulait engager une jeune fille pour s'occuper de Jeff et m'aider dans les tâches ménagères, à cause des travaux, soi-disant, sauf que je savais ce qu'il avait derrière la tête, une autre manière de chasser, à domicile, c'était ça son idée, oui, les attirer ici et les consommer sur place, ce n'était pas bête, cela dit, et ça a même plutôt bien marché pendant des années. Je m'étais levée pour aller voir, je ne m'étais pas trompée, il était là, nu comme un ver et debout, la petite était nue également, sur son lit, il était entré par la fenêtre avec une échelle, je crois que je lui ai tout coupé en déboulant comme ça, il avait l'air contrarié, il m'a fusillée du regard, il m'a dit : « Il ne s'est rien passé »,

entre ses dents, la fille a enfilé une culotte et un tee-shirt, elle est sortie de la chambre et elle est descendue, elle n'était pas mal d'ailleurs, un joli petit lot, de taille moyenne, les cheveux blonds, des yeux en amande, ni pulpeuse ni Lolita, Fourniret a remis son pantalon à la hâte et il est descendu à son tour, je l'ai suivi, je savais qu'il n'en resterait pas là, il est allé dans la cuisine, elle était assise en chien de fusil sur une chaise, personne ne parlait, un silence de plomb, Fourniret a dit : « Cette petite traînée a embrassé un garçon tout à l'heure, pourquoi me refuserait-elle ses faveurs ? », son argument fétiche, la petite s'est levée pour quitter la pièce, mais il s'est jeté sur elle et il l'a étranglée, ça a été rapide et sans bruit, ça n'a pas réveillé Jeff, un peu de bazar dans la cuisine à ranger pour moi, il m'a envoyée chercher une couverture, il l'a ficelée dedans, il l'a chargée dans sa camionnette et il est allé l'enterrer je ne sais où. Dans un bois, peut-être. Le problème, c'est que des voisins l'avaient vue, on l'avait vue au village, à la fête, on allait nous poser des questions, et ça n'a pas manqué, Lætitia m'a demandé où elle était passée, je lui ai raconté qu'elle était partie au milieu de la nuit, une urgence dans sa famille, qu'elle était retournée à Versailles où elle logeait dans un foyer, elle a gobé, mais on sentait bien qu'il fallait faire un peu plus pour éviter les soupçons et les ragots, alors mon fauve a envoyé trois lettres à *L'Union de Reims*, où il implorait la petite de nous donner un signe de vie, et puis ça s'est tassé, avec les autres, on a fait plus attention, on a fait en sorte que personne ou presque ne les voie, après tout, c'étaient nos affaires.

J'arrive au commissariat. Ben a pris une chope dans mon bar et Chris boit un café serré. Malgré leurs traits tirés, ils ont l'air toujours aussi décidé. Heureusement qu'ils sont là, pugnaces, acharnés. Je ne m'en sortirais pas sans eux.

— Alors, on a quoi ?

Ben me tend une chope. Il a dû la prendre avec la sienne pour m'accueillir dignement.

— Une nouvelle jeune fille, d'après les témoignages que j'ai pu recueillir, et confirmés par la paperasse de Chris.

— Je vous écoute.

Ben boit une gorgée avant de commencer. Son bureau est un foutoir sans nom, presque comme l'atelier de l'autre dingo. Je me demande comment il fait pour être aussi bordélique et aussi méthodique à la fois. Son désordre doit avoir sa logique propre.

— Quatorze personnes se souviennent d'avoir vu une fille d'environ dix-huit ans chez les Fourniret. Elle était venue pour l'été en tant que jeune fille au pair. Grâce à Chris, on sait notamment que les faits remontent à 1993.

Je sens qu'ils ont déniché un élément important. J'ouvre ma chope et attends la suite.

— Le problème, c'est que du jour au lendemain, elle a disparu. Plus rien, envolée.

— Tu as son nom ?

— Personne ne s'en souvient avec exactitude. Certains disent Léa, d'autres Delphine. Elle n'est pas restée assez longtemps pour lier des connaissances durables dans le voisinage et dans le village.

— Combien de temps ?

— Une semaine, à tout casser.

— Chris ?

— J'ai retrouvé une annonce dans un journal qui fait mention de cette disparition.

— Et devine qui l'a écrite ?

Ben me dévisage avec son sourire de mauvais garçon.

— Je ne sais pas. Le bourgmestre ?

Chris me tend une photocopie.

— Fourniret.

Je prends la feuille et la parcours. Fourniret a effectivement fait publier dans *L'Union de Reims* trois mystérieux appels à une jeune femme qui serait partie sans donner d'explications ni de nouvelles : « Votre silence fait grand bruit. Je vous demande de donner comme mot de passe le nom de la grosse peluche que vous avez achetée au petit Jeff dans une brocante. Dites le nom de la peluche, s'il vous plaît, comme si vous parliez à Clark Kent, *alias* Superman. C'est entendu. D'avance merci. »

— Toujours son style inimitable…

Ben ponctue ma remarque d'un rot sonore.

— La classe.

— Pardon, Chris, ça m'a échappé !

Je pose l'annonce de Fourniret sur le fatras de papiers surnageant sur le bureau et vais fumer à la fenêtre.

— Vous en pensez quoi ?

Je regarde Ben.

— Que l'autre malade a peut-être changé de mode opératoire pendant quelques années. Au lieu de chasser ses victimes au volant de sa fourgonnette, il les a fait venir directement chez lui pour ensuite les violer et les tuer.

Je me tourne vers Chris.

— Pas forcément.

Ben la dévisage.

— Comment ça, « pas forcément » ?

— C'est une possibilité, je suis d'accord avec toi, mais ce n'est pas la seule.

— Ah bon ? Et tu vois quoi, toi, comme autre « possibilité » ?

— Cette jeune fille a très bien pu leur faire faux bond et ils ont très bien pu s'inquiéter réellement de sa disparition.

— D’accord. Et pourquoi elle leur aurait faussé compagnie si elle ne s’était pas sentie un minimum menacée par l’autre dingo ?

— Elle a peut-être rencontré un garçon et elle est partie avec lui. Un décès a pu survenir dans sa famille et elle est rentrée chez elle sans prévenir qui que soit. Il y a tout un tas de possibilités.

— Attends, attends, j’ai un doute, là : tu n’es pas en train de prendre la défense de l’autre fils de pute, quand même ? Si tu te tapais ses interrogatoires pendant des heures et des heures comme Jacques et moi, tu aurais une autre perception de ce salopard, crois-moi !

— Je ne prends pas sa défense, j’essaie de garder la tête froide et de ne pas le condamner *a priori*.

Ben serre les mâchoires. Chris également. À moi de couper court avant que ça ne dégénère réellement.

— On se calme ! On est tous fatigués par cette enquête. Si on ne reste pas soudés tous les trois, on est foutus. Et l’autre enculé, il gagne. Alors on respire par le nez et on se calme.

Ben envoie valser le siège de son bureau, s’appuie contre le mur, à l’autre bout de la pièce, et garde les yeux rivés au sol pendant que Chris rassemble ses affaires.

Nous restons silencieux un moment. Ben relève la tête vers moi.

— Et toi Jacques, t’en penses quoi ?

— Qu’il ne faut exclure aucune hypothèse.

— D’accord. Et sinon, ton instinct, il te dit quoi ?

— Je penche plus pour ta version, Ben, car ça expliquerait certains détails qu’on a du mal à comprendre.

Chris refait sa queue-de-cheval.

— Lesquels ?

— Le grenier et la salle de bains.

Le regard de Ben s’illumine.

— Bien sûr ! Comme ça, il reluquait les filles pour vérifier et apprécier la marchandise.

Je croise les bras.

— Exactement.

Chris remet sa veste.

— Ça reste une hypothèse parmi d’autres.

Ben s’apprête à rétorquer, mais je l’arrête d’un geste.

— Tu as raison, Chris, ça n'est qu'une hypothèse parmi d'autres. Ça ne veut pas dire que nous devons la privilégier ni que nous devons la négliger pour autant.

Elle prend son sac et le passe sur son épaule.

— Comment tu vois les choses ?

— Toi, prépare un appel à témoins concernant cette fille, et d'autres qui auraient pu être aperçues chez les Fourniret. On le diffusera par la presse quand Ben aura fait établir des portraits-robots par les voisins. Même si les faits datent d'il y a dix ans, ça vaut le coup de creuser cette piste.

Chris et Ben acquiescent.

— Et maintenant, tout le monde rentre se coucher. C'est un ordre.

29 octobre 2003
33e audition de Monique Fourniret

— Madame Fourniret, vous ne vous souvenez vraiment pas d'une jeune fille du nom de Léa ou de Delphine, qui aurait été baby-sitter chez vous, à Sart-Custinne, pendant l'été 1993 ?

— Pas spécialement… il y en a eu tellement…

— Combien ?

— Euh… je ne sais pas… ça fait si longtemps et…

— Oui, je sais, vous n'avez pas la mémoire des dates, pas de mémoire du tout.

— Mais… c'est vrai… tout se mélange dans ma tête… Fourniret, il a une bonne mémoire, lui…

— Je ne vous demande pas un nombre exact, mais un chiffre approximatif, pour nous aider à nous faire une idée.

— Eh bien… je dirais… une dizaine… vingt, peut-être…

— Madame Fourniret, une dizaine ou vingt, ce n'est pas du tout la même chose.

— Je ne sais plus… vraiment je… désolée…

— Vous ne vous souvenez pas de son nom, mais vous vous rappelez bien en avoir employé une durant l'été 1993 ?

— Oui… enfin… c'est possible en tout cas…

— Cette jeune fille a-t-elle quitté votre domicile du jour au lendemain, sans vous prévenir ni vous donner d'explications ?

— Non… enfin peut-être…

Le commissaire saisit une feuille dans un dossier.

— Votre mari a fait publier dans *L'Union de Reims*, à trois reprises, un appel pour retrouver une baby-sitter qui vous aurait faussé compagnie sans

sommation.

Pendant qu'il lit quelques passages de cet appel, Monique Fourniret est prise de légers tremblements.

— Cela ravive-t-il chez vous des souvenirs plus précis ?

— Je… il me semble que… j'avais raccompagné une fille un matin… oui… c'est possible… je l'avais raccompagnée à Bruxelles… plus tôt que prévu… enfin je crois…

— Vous souvenez-vous de la raison de son départ ?

— Euh… elle devait rentrer chez elle… à Bruxelles pour… un problème de famille… ou quelque chose du genre…

— En êtes-vous certaine, madame Fourniret ?

— Oui… enfin… presque… c'était quelque chose dans ce goût-là… elle ne m'avait pas donné les détails…

Jacques Debiesme attrape un autre document dans son dossier.

— Pourtant, Mme Lætitia Puybarraud, l'une de vos voisines, a déclaré que vous lui auriez dit à l'époque, je cite : « Elle est repartie dans le foyer où elle vit à Versailles au milieu de la nuit. » Pourriez-vous m'expliquer cela, madame Fourniret ?

— Euh… je ne vois pas ce que vous voulez que je vous dise de plus…

— Comment avez-vous pu raccompagner cette jeune fille à Bruxelles si elle était partie au milieu de la nuit ? Par quels moyens, d'ailleurs ? Pourquoi l'auriez-vous raccompagnée à Bruxelles si elle habitait Versailles ?

— Eh bien… euh… pour prendre un train pour la France…

— Et pourquoi votre mari a-t-il fait paraître plusieurs appels dans la presse pour la retrouver, si vous l'avez ramenée jusqu'à Bruxelles ?

— Je… ce n'était peut-être pas la même… il y en a eu tellement, je vous l'ai dit… et puis c'est si loin… je mélange tout… je n'ai pas la mémoire de ces choses-là…

Le commissaire tape du poing sur la table.

— Arrêtez de vous foutre de ma gueule ! Depuis des mois, vous nous baladez en jouant les amnésiques, en tremblotant et en bafouillant !

Il contourne son bureau et soulève rageusement la chaise de son interlocutrice de quelques centimètres avant de la laisser retomber.

— Maintenant, fini de jouer, vous vous asseyez comme il faut, vous vous tenez droite, vous arrêtez de vous planquer derrière vos cheveux, vous

parlez normalement, et surtout, surtout, vous arrêtez de me raconter des conneries, c'est clair ?

Monique Fourniret reste un instant interdite.

— C'est clair ?

Elle se redresse, dégage son visage et le regarde.

— Très clair, commissaire.

Jacques Debiesme retourne derrière son bureau.

— Alors, que s'est-il passé avec cette baby-sitter ?

— Je vous l'ai dit, je l'ai raccompagnée à Bruxelles, elle avait un problème de famille, elle ne m'a pas dit quoi, je n'en sais pas plus, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça à Lætitia, des fois j'invente des histoires, je fais souvent ça, pour me distraire un peu, et des fois elles sortent, comme ça, mes histoires…

— Vous inventez des histoires ?

Elle se tait.

— Et pour les appels passés dans *L'Union de Reims* par votre mari ?

— Ce ne devait pas être la même. Je ne vois que ça.

Le commissaire s'assoit.

— Madame Fourniret, votre mari a-t-il violé et tué cette jeune fille sous votre toit ?

Elle se touche nerveusement le lobe de l'oreille.

— Non. Non, non, non, rien de tout ça, je ne vois pas pourquoi vous me demandez ça, ce n'est pas le genre à Fourniret, ces choses-là, pas son genre du tout.

— Est-ce pour cela que votre mari avait mis en place le dispositif que nous avons trouvé dans votre grenier et par lequel il regardait à leur insu les jeunes filles que vous avez employées pour s'occuper de votre fils ?

— Non, pourquoi aurait-il fait ça, non, non, non, je vous l'ai dit, je ne savais pas pour ce truc, c'était peut-être là avant nous, et puis ce n'était pas le genre à Fourniret, je vous l'ai dit, ce n'est pas un obsédé, pas comme ce salaud de Gilles, il ne pensait qu'à ça, lui, ça c'est sûr, j'en sais quelque chose…

— Puisque vous en parlez, vous êtes-vous rendue chez Gilles Moreau avec votre mari pour le tuer en décembre 1987 ?

— Non.

— Pour quelles raisons êtes-vous allés là-bas ?

— Pour récupérer des bibelots à moi et parler avec lui des enfants, il ne voulait pas que je les voie, il m'interdisait de les voir, ça rendait Fourniret furieux, il ne trouvait pas ça normal, que je sois privée d'eux, il voulait lui faire peur, pour qu'il arrête de faire ça.

Elle tremble de tout son corps, elle a les larmes aux yeux et semble exténuée.

— Est-ce pour vous venger que vous vous êtes introduits clandestinement dans son domicile et que vous avez saccagé la majorité de ses toiles ?

Elle reste silencieuse pendant plusieurs minutes, toujours prise de tremblements.

— Madame Fourniret, voulez-vous que je répète ma question ?

— Je suis fatiguée, je voudrais rentrer chez moi.

Jacques Debiesme l'observe un long moment. Il referme le dossier posé devant lui et le range sur le côté de son bureau.

— Très bien, vous pouvez partir. Mais nous vous auditionnerons de nouveau très bientôt.

Ils ont fini par trouver ça, les flics, à force de fouiner, ils ont fini par trouver cette histoire de baby-sitter, ça remonte à perpète pourtant, et ils ont quand même trouvé, ce n'est pas bon, non, ce n'est pas bon, ils vont m'emmerder avec ça, il ne va pas me lâcher, ce commissaire, c'est certain, je commence à le connaître, et encore il ne sait pas tout, ils ne pourront jamais tout savoir, les bleus, ça non, heureusement, ils ne pourront pas retrouver toutes celles qui y sont passées vu que, justement, elles y sont passées, c'est ça l'avantage. Par contre, il ne faudrait pas qu'ils mettent la main sur celles qui n'ont pas voulu venir s'occuper de Jeff, il y en a eu quelques-unes, pas beaucoup, mais il y en a eu, et ça, c'est un problème, un vrai problème, s'ils les retrouvent elles pourront raconter des choses, même s'il n'y a pas beaucoup à dire, il y en a un peu, malgré tout, elles nous avaient trouvés louches, celles qui ont refusé, sauf qu'on ne leur a rien fait, puisqu'elles n'ont pas voulu venir s'occuper de Jeff. Il y a eu une bridée, elle ne parlait pas bien français, je ne sais plus de quelle manière Fourniret l'avait trouvée, elle jouait du piano, Jeff avait un clavier, un truc électronique, on s'est dit qu'elle pourrait lui donner des cours, c'était une bonne approche, une bridée, elle était forcément loin de chez elle, elle ne devait pas connaître grand monde vu comment elle parlait, il lui a téléphoné, on est passés la voir avec Jeff, pour l'amadouer, on lui a dit qu'on s'appelait Pierrette et Paul, nos deuxièmes prénoms, on faisait toujours ça, pour ne pas s'exposer trop, seulement elle a dit qu'elle allait réfléchir, et quand Fourniret l'a rappelée pour savoir, elle a dit non, on n'a pas insisté, il n'est même pas allé la trouver pour essayer de la convaincre, on a été plus que corrects, je trouve, et puis elle a dû repartir dans son pays, là-bas chez les Jaunes, elle était là pour ses études, du coup, ils ne risquent pas de la retrouver, les flics, ça non. Une autre aussi avait dit non. Enfin, sa mère avait dit non. J'avais trouvé une affichette au supermarché de

Gedinne, une annonce pour faire du baby-sitting avec le numéro où appeler, je l'avais fait, c'était mon rôle, de seconder mon fauve, de le fournir, c'était notre pacte, j'avais parlé avec la mère, je lui avais raconté que c'était pour s'occuper de trois enfants, deux garçons et une fille, je m'étais dit que ça brouillerait encore plus les pistes avec nos autres prénoms, des fois je prenais des initiatives comme ça, j'aimais bien, j'ai toujours aimé raconter des histoires dans ma tête, elle voulait nous voir, on y est allés, avec Fourniret, sa fille était là, son mari aussi, ça s'est compliqué quand elle nous a demandé notre adresse pour venir chercher sa fille, on lui a dit que ce n'était pas la peine qu'elle se dérange, qu'on la ramènerait, c'était moi qui parlais, Fourniret était stressé d'être avec tout ce monde, comme à un examen, j'aurais dû être pareille que lui, mais non, ça allait, après elle a demandé notre numéro de téléphone si elle avait besoin de joindre sa fille en cas de problème, j'ai dit qu'on n'avait pas le téléphone et que sa fille l'appellerait depuis la cabine du village si nécessaire, le mari s'en est mêlé, il a insisté gentiment pour avoir toutes nos coordonnées, j'ai botté en touche, ils ont refusé, on a dit qu'on les recontacterait et on est partis, Fourniret avait mis de fausses plaques d'immatriculation sur les siennes, il avait bien fait, on ne laissait aucune trace de notre passage. Ce qui m'inquiète, c'est qu'avec les quelques articles qu'il y a eus avec la photo de Fourniret, ils pourraient le reconnaître, ils pourraient se manifester, il y a des gens qui le font, ils vont parler à la police, et ça, ça ne serait pas bien, ça ne prouverait rien, puisqu'on n'a rien fait à leur fille, elle n'est pas venue chez nous, sauf que ça leur donnerait des soupçons en plus, aux flics, ils me poseraient encore des questions, et je n'en peux plus, moi, de toutes ces questions, vraiment plus. D'autant qu'elles n'y sont pas toutes passées non plus, en Belgique comme en France, d'ailleurs. On n'est pas des malades. On en avait pris une au Sautou qui avait un petit copain, on ne lui a rien fait, la Polonaise non plus, à Sart-Custinne, on ne lui a rien fait, j'avais juste sondé le terrain en douceur, je lui avais dit que ça ne me gênerait pas si elle couchait avec Fourniret, elle avait fait sa mijaurée et j'avais laissé tomber, bon, elle aussi avait un petit copain, il savait où elle était, on était coincés, il n'empêche, on les a nourries, logées, payées même, et elles sont reparties très contentes, oui, bien contentes. Et puis faut pas croire, il est exigeant, mon fauve, très exigeant pour ses proies, comme avec son chien, il ne chasse pas n'importe qui, ça non, ce n'est pas toujours Noël, et quand bien même elles ne sont pas reparties, toutes ces filles,

franchement, le viol, ce n’est pas mortel, dans d’autres pays, les fillettes violées, c’est presque normal, pourquoi on en fait tout un foin comme ça ?

J'ai failli être en retard pour mettre la dinde en route. Le soir de Noël, Françoise m'en aurait voulu.

Philippe nous a virés du commissariat avec Ben et Chris. On faisait une énième fois le point avant de rejoindre nos familles respectives. C'est vraiment une enquête étrange. Le faisceau des présomptions ne cesse de s'enrichir, l'étau se resserre autour de Fourniret, et pourtant nous n'avons pas encore trouvé une seule preuve au sens propre du terme, pas un élément qui le condamne d'une manière ferme et définitive. Heureusement qu'on ne débande pas, qu'on ne cesse d'accumuler de menus détails permettant de contrer les demandes de libération de son avocat et justifiant de le garder à l'ombre.

— Jacques ?

Je regarde Françoise. Elle me fait signe que les verres sont vides. Je ressers tout le monde. Arthur frappe dans ses mains.

— Bon, on regarde ce que le Père Noël a apporté ?

Des cris de joie retentissent, et les petits se lancent avec voracité sur les paquets au pied du sapin. Ils ne croient plus au Père Noël mais on essaie de maintenir la magie de ce moment. Avec mon frère Pierre, on avait les cadeaux le lendemain, au saut du lit. C'étaient des nuits de veille fébrile, je passais et repassais en revue ce que j'avais commandé, tentais d'évaluer la probabilité d'avoir tel ou tel jouet, ce que je ferais avec celui-ci ou sans celui-là, je réenvisageais ma liste en fonction de ces différentes hypothèses, jusqu'au matin libérateur où, enfin, on descendait en courant pour découvrir ce qu'on avait. Je suis peut-être devenu flic comme ça. Arthur aussi, puisqu'on a fait pareil avec lui et sa sœur. Possible, Valentine a bien pensé intégrer la police avant de choisir l'éducation et de devenir institutrice. C'est eux qui ont préféré mettre fin au suspense le soir du réveillon avec nos petits-enfants. Ça nous permet de dîner tranquillement, de dormir un

peu le 25, pour ceux qui arrivent encore à dormir. Et puis, si ça peut éviter de nouveaux policiers dans notre arbre généalogique, ce sera une bonne chose. Ce n'est pas une vie à leur souhaiter. On a déjà assez de deux poulets dans nos rangs.

Ce qui me rassure, lorsque je regarde nos quatre têtes blondes, c'est que, même s'ils ne croient plus au vieux barbu et à son traîneau, ils n'ont rien perdu de leur capacité d'émerveillement. Par contre, ce qui m'étonne et me préoccupe, c'est leur fascination pour les méchants. À mon époque, et à celle d'Arthur et Valentine, on aimait les gentils, les justiciers, les héros, ceux qui combattaient les criminels au côté de la veuve et de l'orphelin. Aujourd'hui, ils préfèrent Dark Vador aux Jedi de *Star Wars* ou le Bouffon vert à Spider-Man. C'est ce que Françoise m'a expliqué, pour me tenir au courant et que je comprenne un minimum ce que nos petits-enfants me racontent. Quelle société cela nous prépare-t-il ? Cela favorisera-t-il la croissance de la délinquance et du crime ?

Je délire. Fourniret est plus vieux que moi, il a été élevé dans des années où, justement, on avait des héros pour idoles, où on avait des cours de morale, d'instruction civique, et ça ne l'a pas empêché de devenir le monstre qu'il est. Je ne comprends pas ce qu'ils ont fait, avec sa femme, chez Gilles Moreau. Ils ont brûlé toutes ses toiles et ont donné à ce saccage l'aspect d'un rituel satanique. Chris a beau chercher, elle ne trouve pas trace d'une quelconque appartenance à une secte de ce genre qui justifierait cette signature. Sans doute une manière de maquiller les raisons profondes de leurs actes et de brouiller les pistes. D'essayer en tout cas.

Il fait quoi Pierre, là ? Il a une manière bizarre de caresser les fesses de Mathilde. Je vais le recadrer.

— Jacques, tu ne devrais pas aller surveiller la cuisson ?

Je me tourne vers Françoise. À son regard, je sais qu'elle a intercepté le mien envers mon frère et la pensée qui m'a traversé l'esprit. Je lui souris.

— J'y vais.

Je pose mon verre et file m'occuper du plat de résistance. Il faut que j'arrête de voir le mal partout. Sans Françoise, j'aurais sauté sans sommation à la gorge de Pierre. Ça aurait bien foutu le réveillon en l'air.

Cette affaire me tape sur le système. Elle me pollue, elle infecte les moindres recoins de mon existence. Hier soir, je n'ai pas réussi à faire l'amour à Françoise. Pourtant, ça partait bien. Et puis, j'ai vu les photos des corps de Lian Shiro et d'Élodie Defaux. Des flashes dans ma tête. J'ai vu le

demi-sourire moqueur de cet enculé de Fourniret, entendu les bafouillages de sa femme. Ça m'a tout coupé. Françoise n'a rien dit. Elle m'a enlacé quelques instants, puis elle s'est mise sur le côté et s'est endormie. Impossible pour moi de trouver le sommeil. J'ai repassé en revue les éléments de l'enquête en faisant le sanglier à la broche entre les draps. J'ai fini par me lever. Je suis descendu, j'ai tourné en rond et en carré dans le salon en fumant sans discontinuer. Je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit. À peine une heure, affalé sur le canapé. C'est Françoise qui m'a réveillé. Même si je sais qu'elle comprend, il faut en finir, ou on y laissera tous notre peau.

Six mois de traque et encore tout à faire, je dois tenir et garder le contrôle de mes nerfs. Je ne sais pas comment je fais pour ne pas avoir déjà tué Fourniret pendant l'un de ses interrogatoires. Combien de fois je me suis imaginé lui fracasser la tête tandis qu'il nous baladait en nous racontant un truc insignifiant qu'il emberlificotait avec sa pseudo-culture et son pseudo-vocabulaire ? Ou juste sortir mon calibre et lui loger un pruneau entre les deux yeux ? Chaque fois. Jusqu'à plusieurs fois par audition. Je regardais ses lèvres bouger, et je voyais en superposition des images de moi en train de le descendre ou de le défoncer. Je crois que c'est pire pour Ben. Je sens qu'il fait des efforts surhumains pour ne pas céder à la tentation de la bavure. Si seulement je pouvais dormir plus de quelques heures par-ci par-là, ou juste mieux, pas d'une manière morcelée. Et moins fumer. Et moins boire. Et moins manger. Mon toubib m'a bien engueulé, la semaine dernière. Mon cholestérol n'a jamais été aussi haut. Du coup mon hypertension grimpe, ce qui n'arrange pas ma libido déjà pas mal en berne. Il était furieux. Françoise aussi.

Je sors la dinde du four, la retourne délicatement, la badigeonne avec le reste du beurre fondu et la remets à dorer. Le parfum du thym et du laurier mêlé à celui de la chair ruisselante embaume la maison. J'aime cuisiner. C'est un savant dosage de méthode et d'intuition. Ça me rassure, ça m'apaise. Et me permet de fumer en toute mauvaise conscience, loin du coup d'œil désapprobateur de Françoise. En même temps, faut me foutre un peu la paix. Si on me retire mes deux paquets de sèches par jour, je vais buter quelqu'un. Fourniret. Ou moi.

J'attrape une chope dans le frigo. Je ne devrais pas non plus. Après tout, c'est Noël, merde. Et puis le champagne, ce n'est pas mon truc. J'ouvre la fenêtre et allume une sèche. Le quartier est calme. La nuit est silencieuse.

Que peut bien faire Monique Fourniret ce soir ? Je suis plus que jamais convaincu qu'elle n'est pas l'espèce de pâte molle ni la victime d'un mari tyrannique pour lesquelles elle veut se faire passer. Si on réussissait à remonter la piste de certaines des baby-sitters qu'ils ont employées à Sart-Custinne, on pourrait éventuellement avoir une idée plus précise de son degré d'acceptation des actes de son mari, voire d'implication passive, car on saurait enfin comment ça se passait sous leur toit lorsque Fourniret s'attaquait aux petites. S'il s'y attaquait, comme corrigerait Chris. Au moins on aurait plus d'informations sur les rouages de leur relation, sauf qu'on patauge, on ne trouve rien, les faits remontent à trop longtemps. D'autant que si les jeunes filles au pair qui ont travaillé chez eux y sont passées, on ne risque pas de retrouver leur trace. De toute façon, ils ont certainement recruté des étudiantes, peut-être ont-ils poussé le vice jusqu'à choisir des étudiantes étrangères, de sorte qu'il nous sera impossible de dénicher quoi que ce soit les concernant. Je dis « ils », comme si j'étais persuadé qu'elle était partie prenante dans les crimes de son mari. Je ne sais pas pourquoi, je l'associe de plus en plus à lui. Elle doit savoir, aucun de nous ne doute qu'elle sait des choses, mais elle ne peut pas avoir participé d'une manière active, une femme ne fait pas ça, ce n'est pas possible, surtout une mère, aussi démissionnaire soit-elle. Je devrais demander à Ben d'aller interroger ses fils en France. Ou à Chris, ça la sortirait un peu de la tonne de paperasses qu'elle se cogne. En même temps, qu'est-ce que cela nous apprendrait que nous ne sachions déjà ?

— Jacques ?

Françoise est appuyée dans l'encadrement de la porte, bras croisés. Depuis quand m'observe-t-elle ?

Elle s'avance vers moi, prend ma bière et la pose sur le plan de travail.

— Tu ouvres le vin plutôt, et tu reviens avec nous ?

Je passe mon mégot sous le robinet et le jette dans la poubelle.

— Je viens.

— Et essaie de décrocher un peu. Au moins pour ce soir.

Une semaine qu'ils ne m'ont pas convoquée, ça fait du bien, ça me repose un peu, six mois que ça dure, ça commence à bien faire, je n'en peux plus, ça serait bien que ça s'arrête, d'autant qu'ils n'ont rien trouvé, enfin, rien de concret, même les baby-sitters, rien, ils n'ont rien, ça les énerve, ils sont sur les dents, ils me posent encore plus de questions, les mêmes, c'est vrai, d'une manière différente à chaque fois, pour m'embrouiller, me piéger, d'autant qu'ils ne les retrouveront pas, forcément, elles sont parties, dans leur pays ou tout court, je ne peux pas les aider, je réponds toujours les mêmes choses, ça les énerve encore plus, c'est sans fin. Et ils ne vont pas s'arrêter là, ça c'est sûr, je le vois bien, ce commissaire, derrière son côté rondouillard, ce n'est pas un gentil, non, il veut ma peau, il ne me lâche pas, un vrai chien, des fois je me dis que je vais tout balancer, j'y pense, comme ça, finis, les problèmes, je serai au chaud en prison, je pourrai me réfugier dans mes pensées sans avoir à penser à tout ce que je ne dois pas dire, c'est ça qui est épuisant, cette gymnastique, penser sans cesse à ce qu'il faut dire et à ce qu'il ne faut pas dire, ça demande de la concentration, trop, et je n'en ai pas beaucoup, moi, de la concentration, je m'égare vite et je peux m'emmêler les pinceaux, alors oui, des fois je pense à tout balancer, sauf que ça serait dommage, si près du but, avec tout ce que j'ai tenu jusque-là, c'est ce qu'il m'a dit, Fourniret, que c'était bientôt la fin, qu'il fallait juste tenir encore un petit peu, qu'il serait dehors dans pas longtemps, quelques semaines, et qu'on recommencerait comme avant, oui, il me l'a dit, mais comme avant comment, l'avant d'avant qu'il me laisse à l'écart ou l'avant d'après, ce n'est pas pareil, seulement il n'a pas précisé, du coup je ne sais pas quoi faire, et quand je ne sais pas quoi faire, je continue à ne rien faire ou à faire pareil, ça m'évite d'avoir un truc en plus à penser, j'en ai déjà assez à penser, tellement que j'en oublie sûrement, ce qui n'est pas si mal, au moins ça m'évite de dire des choses que je ne dois pas dire.

Ça m'a fait du bien, cette semaine de Noël. Ce soir c'est le réveillon de fin d'année et ensuite le week-end, encore quelques jours de répit, après ça va reprendre, toutes ces questions, et le problème du fric, aussi, ça va reprendre, je ne peux toujours pas toucher aux petits et aux brunos, c'est bien ma chance, ce paquet d'or qui dort alors que je ne dors plus, ils ne m'ont rien trouvé, les services sociaux, à part une formation dans le tourisme, j'ai parlé avec une fille là-bas, je lui ai dit que mon mari me trompait avec une jeunette, pour meubler la conversation, ça l'a touchée, ça m'a fait plaisir, j'aime bien qu'on me plaigne, ça me fait un peu exister, et puis ça m'occupe, cette formation, c'est déjà ça même si ça ne résout pas le problème, je n'ai plus qu'un vieux à trimballer, et encore, de temps en temps, les autres ont arrêté avec moi, à cause de toute cette histoire, leurs familles s'en sont mêlées, celui qui reste, il n'a plus que moi, c'est l'avantage, ça ne rapporte pas beaucoup mais c'est mieux que rien. C'est une drôle de période, ces fêtes, ça l'agaçait, Fourniret, toutes ces MSP sautillantes, partout dans les rues, il laissait passer, il rongeait son frein, ça le rendait plus irritable que d'habitude, après il fallait qu'il chasse, il n'en pouvait plus, ça lui semblait interminable, avec tout qui s'arrête, ce bonheur dégoulinant partout, c'est curieux, d'ailleurs, c'est à chaque fois la même rengaine, tout le monde pense qu'en changeant d'année ça ira mieux, il n'y a qu'à voir les émissions en ce moment à la télé, à les entendre demain la révolution sera faite, envolés, les soucis, foutaises, évidemment, ce n'est qu'un jour de plus, tout va continuer comme avant, peut-être même en pire, Jeff va reprendre l'école, je l'aurai un peu moins sur les bras, ça me soulagera du reste, on n'a rien pu faire pendant ces vacances, pas assez de fric pour ça, un blouson de chez Tati pour Noël et un peu de Champomy ce soir, pour marquer le coup, quand même, et voilà, rien ne va changer cette nuit, ni demain ni après-demain, encore quelques jours de calme et tout va reprendre, le fric qui n'est pas là, et surtout les questions, toutes ces questions qui m'épuisent et auxquelles je ne dois rien répondre.

Jeudi 19 janvier 1995. Namur (Belgique). 3 °C. 17 h 03. Ciel couvert.

Charlotte Lebrun, vingt-cinq ans, est assise derrière la caisse de son salon de toilettage pour chiens. Il y a peu de monde aujourd'hui. Elle est enceinte, elle en a eu la confirmation quelques jours auparavant par un test de pharmacie. Elle ne l'a pas encore dit à Frédéric, son compagnon. Elle attend le résultat de sa prise de sang et le rendez-vous chez sa gynécologue pour lui annoncer la bonne nouvelle.

Dans deux heures, elle pourra rentrer se glisser dans un bain chaud. Tandis qu'elle caresse doucement son ventre, un homme pousse la porte d'entrée. Elle relève la tête : ce client n'a pas de chien, il est cagoulé et pointe un revolver dans sa direction.

— Si tu hurles, je te fume !

Elle étouffe un cri. Il s'approche.

— Les clefs, vite !

Elle le regarde avec l'air de ne pas comprendre.

— Donne-moi les clefs, bordel !

Elle s'exécute. Elle remarque que, sous sa cagoule, l'inconnu porte de petites lunettes cerclées de métal. Ses yeux sont bleu pâle comme de la glace. Il ferme la porte du salon et les stores avant de revenir vers elle.

— Tu es seule ?

Elle acquiesce.

— Très bien. Couche-toi sur le sol.

Elle descend lentement de son tabouret.

— Plus vite que ça !

Elle s'allonge. Il sort des menottes.

— S'il vous plaît, non, pas ça…

L'inconnu s'immobilise. Il semble déstabilisé par ce refus. Il range les menottes, défait son écharpe et attache les mains de sa victime. Charlotte se

débat, il lui met le revolver sur la tempe.

— Tu veux mourir, sale pute ?

Elle se calme, ravale ses larmes. Il s'accroupit à côté d'elle, la retourne sur le dos, sort un cran d'arrêt de sa poche, en fait jaillir la lame et lui caresse les seins avec la tranche.

— Ça t'excite, hein, petite traînée ?

Elle reste silencieuse.

— On va bien s'amuser tous les deux, tu vas voir.

Il se relève, marche jusqu'à la porte d'entrée, scrute les mouvements de la rue à travers les stores baissés. Il respire fort et d'une manière saccadée.

— Tu veux me faire un petit plaisir ici ou tu veux te faire ligoter et m'accompagner pour un petit tour en voiture ?

Elle ne répond rien. Il revient vers elle.

— Tu vas me dire : « Maintenant, monsieur, je veux te faire un petit plaisir », ou je te saigne comme une truie.

Les lèvres de Charlotte tremblent mais aucun son n'en sort. Il plaque son cran d'arrêt contre sa gorge.

— Dis : « Maintenant, monsieur, je veux te faire un petit plaisir », ou je t'égorge, salope !

— Maintenant, monsieur, je veux te faire un petit plaisir…

Il la dévisage avec satisfaction.

— Je veux te voir mieux, lève-toi. Lève-toi, je te dis !

Il l'attrape par le bras et l'entraîne jusqu'aux toilettes de l'établissement. Il allume le plafonnier, la place en dessous, lui délie les mains, recule de quelques pas.

— Déshabille-toi.

Charlotte reste figée sur place, incapable de bouger. Il la met en joue avec son revolver.

— T'as entendu ce que je t'ai dit : déshabille-toi !

Avec des gestes mal assurés et tremblotants, elle retire ses vêtements jusqu'à se retrouver en soutien-gorge et petite culotte.

— Enlève tout.

Elle ne bouge pas.

— À poil, connasse !

Elle enlève ses sous-vêtements et se retrouve complètement nue sous la lumière crue.

L’homme range son revolver dans l’étui à droite de sa ceinture, garde le cran d’arrêt à la main et abaisse son jean. Son sexe est en érection.

— Allonge-toi…

— S’il vous plaît, non…

Il lève le couteau vers elle.

— Allonge-toi ou je te crève !

— Attendez, je suis enceinte !

Elle éclate en sanglots.

— Par pitié, je… je vous jure que c’est vrai… prenez tout ce que vous voudrez, mais pas ça, je vous en supplie, pas ça…

Il la toise un long moment avant de ramasser son pull et de le lui jeter au visage.

— Rhabille-toi !

C'est sûr qu'après ces fêtes et toutes ces petites membranes sur pattes qui grouillaient dans les rues, il était affamé, mon fauve, il a attendu autant qu'il pouvait, et puis le trop-plein, il lui fallait quelque chose coûte que coûte, alors il est allé voir cette petite toiletteuse pour chiens, ça l'a pris comme ça, d'un coup, il avait toujours son matériel dans la voiture, il est entré dans son salon et il a enclenché la machine, le train était lancé, sauf que, sans moi, ça ne se passe pas bien, ça ne se passe jamais bien, ou presque, il a suffi qu'elle lui dise qu'elle était en cloque pour qu'il se débine, il m'a raconté, le soir en rentrant, je le sais, il lui a pris sa caisse, son porte-monnaie, trois chèques vierges et ses deux cartes bleues, elle lui avait donné les codes, il avait tiré du liquide dans différents distributeurs, il a posé tout ça sur la table en arrivant, avec les menottes, le flingue et la cagoule. Je n'ai rien dit, ça m'a fait de la peine et m'a mise en colère, mais je n'ai rien dit, je n'ai pas fait de commentaire, il n'avait pas eu sa membrane, elle n'en avait plus de toute manière, il ne l'avait pas possédée, il ne l'avait même pas tuée, pas la peine d'en rajouter, j'ai juste rangé le flingue et plié la cagoule, c'est moi qui lui avais offerte, cette cagoule, pour qu'il n'ait pas froid sur ses chantiers l'hiver, pas pour qu'il aille chasser, pas sans moi, pas s'en m'en parler avant, c'était notre pacte, il devait toujours m'emmener avec lui, ou au moins m'en parler avant, je devais rester dans la confidence, c'était ça le problème avec cette petite toiletteuse pour clebs, j'avais l'impression d'être nulle, de ne compter pour rien, de ne plus exister, c'est ça qui me rendait triste, d'autant que les autres fois où il avait agi sans moi, ça n'avait pas fonctionné non plus, ça lui avait même valu ses six mois de taule à Bar-le-Duc, bien fait après tout, il n'avait qu'à pas me tenir à l'écart. Je n'ai rien dit, ce soir-là, j'ai fait comme si mais ça m'a blessée, meurtrie, alors un matin, j'ai emmené Jeff à l'école, et je suis partie, je ne suis pas revenue.

Je ne suis pas partie longtemps, quelques jours, deux, trois peut-être, je ne sais plus, je n'avais pas d'endroit où aller, je ne connais pas grand monde, je suis une sauvage, je suis allée chez un kiné avec qui j'avais sympathisé vite fait, je lui ai dit que j'avais des problèmes avec mon mari, il a accepté de m'héberger, il n'a même pas essayé de coucher avec moi, je n'étais pas très appétissante en même temps, je peux le comprendre, j'ai pris l'air malgré tout, c'était déjà ça. Et puis ça l'a bien fait flipper, Fourniret. Il s'est dit que je n'étais pas si nulle que ça, que je ne comptais pas que pour du beurre, il s'est dit que si jamais je parlais, il serait dans la mouise, ça oui, il n'y avait pas pensé avant, à ça, à la possibilité que je m'en aille un jour, encore moins que je balance tout, il a eu la peur de sa vie, une trouille de tous les diables, il a téléphoné partout, il disait à tout le monde de me dire, au cas où j'appellerais, qu'il ne m'en voulait pas, il se faisait tout petit, tout miel, un enfant, c'est un enfant finalement, autoritaire et capricieux, un sale gosse, mais on s'attache à ce qu'on peut, surtout quand on n'a rien, comme moi, on prend ce qu'il y a, il est même allé déposer une main courante à Gedinne, chez les flics, il prenait les devants, je le connais, il avait les pétoches, pour de vrai, sauf que pour une femme de mon âge, c'est un problème de couple, les bleus ne peuvent pas déployer trop de moyens, il était coincé, bien fait pour lui, tiens. J'ai fini par rentrer, bien sûr, je lui ai dit que je n'avais rien dit de ce qu'il ne faut jamais dire, alors il a juste dit : « C'est la première et la dernière fois ! », et on a repris notre train-train avec les baby-sitters, des fois il partait à l'aventure, mais il me le disait, il me prévenait avant, il me disait : « Je vais chasser » ou, si Jeff était dans la pièce : « Je vais voir s'il y a des roses à cueillir », et il me racontait après, il me racontait tout, ça, ça allait, je connaissais son obsession des MSP, depuis le début, j'étais d'accord, à condition qu'il ne me mette jamais à l'écart, comme ce qui était convenu, c'était notre pacte.

Il n'empêche, ça a été le début de la fin, cette toiletteuse, même s'il me tenait au courant de ses chasses et qu'il me racontait, quelque chose était cassé, on ne couchait plus beaucoup ensemble, le minimum syndical, on n'avait jamais beaucoup couché ensemble, à part au début, sauf que, même ça, il n'y avait plus, il fallait qu'on réagisse, histoire de sauver les meubles qu'on pouvait sauver. Fourniret a proposé qu'on essaie de faire des choses avec d'autres couples, rapport à Gilles qui aimait bien ça, même si je n'avais jamais réellement participé à ses délires de ce genre, ça ne m'emballait pas, alors il m'a proposé qu'on consulte, pas un psy, non, il ne

les aime pas, il ne leur fait pas confiance, il dit qu'il voit clair dans leur jeu et que du coup ça ne marche pas sur lui, il m'a emmenée voir un mec bizarre dont j'ai oublié le nom, ma mémoire, je me rappelle juste que c'était un ancien prêtre défroqué qui ne jurait que par des massages des organes sexuels et « la promiscuité copulative », ça je m'en souviens parce que j'avais dû regarder le mot « promiscuité » dans le dictionnaire en rentrant à la maison, je ne l'avais pas demandé à Fourniret, je ne voulais pas qu'il se moque encore de moi et de mon manque de culture, on n'y est jamais retournés, tous ces trucs vicieux, ce n'était pas pour nous, on n'est pas comme ça. Les choses se sont tassées. On est devenus comme des colocataires, avec un enfant. Il y avait les baby-sitters, malgré tout, les chasses que Fourniret me racontait, ça a tenu presque dix ans, cahin-caha, le pacte était respecté, c'était l'essentiel, et puis il y a eu Élodie Defaux et Lian Shiro, il s'est cru plus fort, il a cru qu'il pouvait juste me laisser à la maison avec mon ennui et faire ce qu'il voulait, et voilà, la petite Louise Lemaire lui file entre les pattes, sans même y être passée, et on en est là, avec tous ces flics et toutes ces questions qui me rendent folle, il a de la chance que je ne sois pas ingrate, comme lui, et que je ne le balance pas. Ce que je me demande, s'il sort de prison, c'est est-ce qu'on pourrait revenir à avant, l'avant d'avant ces problèmes, l'avant de l'amour, celui de notre pacte, est-ce qu'on pourrait y revenir, même si on est un peu vieux maintenant et que ça, ça ne va pas nous arranger, je me demande quand même si on pourrait y revenir, ça, je me le demande, ça, vraiment, c'est la question.

7 janvier 2004
51e audition de Monique Fourniret

— Bonjour, madame Fourniret. Meilleurs vœux pour cette nouvelle année.

— Bonjour, commissaire. Bonne année aussi.

— Vous avez passé de bonnes fêtes ?

— Rien d'extraordinaire. Avec mes problèmes d'argent, je ne pouvais pas faire grand-chose.

— Vous suivez une formation dans le tourisme, je crois, à Hastière ?

— Oui. Je ne sais pas à quoi ça va bien pouvoir me servir, je n'y connais rien au tourisme, moi, rien, et puis ça ne paie pas, un mois que je n'ai pas pu aller chez le coiffeur, mais bon, ça occupe.

Jacques Debiesme la considère un instant.

— Bien. Vous avez dû voir vos deux autres fils pendant les vacances ?

— Non, ils étaient avec leur père, enfin j'imagine, je ne sais pas vraiment, vous savez, leur père ne me dit rien, vous me direz, c'est normal, je n'ai plus de contacts avec lui, alors, oui, c'est difficile de savoir, je veux dire, dans ces conditions.

— Pourquoi ?

— Gilles n'a pas supporté que je le quitte, c'est un obsédé, un obsédé et un pervers, il était persuadé que je le trompais tout le temps, avec tout le monde, n'importe quoi. Un soir, il a même essayé de me noyer dans la baignoire, si Eddy n'avait pas déboulé dans la salle de bains, il l'aurait fait, ça c'est sûr, il m'aurait noyée, ce salaud. Je n'ai pas eu la vie facile, vous savez, et en ce moment, avec Fourniret en prison, et le manque d'argent, ce n'est pas mieux.

— J'entends. À quelle fréquence voyez-vous vos fils ?

— Je ne les vois plus, et depuis des années déjà, Gilles me les a confisqués quand il a quitté le Sud avec eux, je m'étais réfugiée là-bas, je n'en pouvais plus de ses crises et de la violence, mais je m'y suis habituée, à ne plus les voir, oui, avec le temps on s'habitue à tout, c'est certain.

— Attendez, vous voulez dire que vous ne voyez plus du tout vos fils ?

— Non, et depuis longtemps, quand j'ai quitté Gilles pour de bon, il a pris les garçons avec lui, je les ai revus des fois après, pas beaucoup, je ne les vois plus depuis, oui, des années, en tout cas je ne les ai pas vus depuis qu'on est venus s'installer en Belgique avec Fourniret.

— Vous n'avez donc pas revu vos fils depuis plus de dix ans ?

— Oui, quelque chose comme ça.

— Mais vous leur téléphonez ? Vous avez de leurs nouvelles ?

— Non. Ils doivent être grands maintenant et faire leur vie, enfin je suppose, et puis c'est mieux comme ça, vous savez, ça n'aurait pas été possible de les prendre avec moi, Fourniret a été furieux que je tombe enceinte de Jeff, c'était un accident, les médecins m'avaient dit que je ne pouvais plus avoir d'enfant, alors je ne prenais pas de précautions, enfin ça n'aurait pas été possible, Fourniret ne voulait pas de môme, pas de fil à la patte, je peux le comprendre, il en avait déjà quatre quand je me suis retrouvée grosse de lui.

Le commissaire la dévisage longuement, sourit. Il se lève, va jusqu'à la fenêtre et allume une cigarette, toujours souriant.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, madame Fourniret. Lorsque vous vous êtes rendus chez Gilles Moreau avec votre mari, vous m'avez dit que c'était justement pour qu'il vous laisse voir plus souvent vos deux garçons.

— Et pour récupérer certains bibelots à moi.

— Exact, vos bibelots. Mais revenons à vos enfants. Vous m'avez dit que le fait que Gilles Moreau vous prive d'eux rendait Michel Fourniret furieux. Or, d'après ce que vous venez de me dire, votre mari n'aurait pas aimé les avoir dans les pattes, comme vous dites. Je me trompe ?

— Oui, euh, non, vous avez raison, il n'empêche, il n'était pas contre que je les voie un peu, pas trop bien sûr, il n'aurait pas fallu que ça le dérange, quelques heures par-ci par-là, dans un parc, pour un cinéma ou un McDo, ça, ça ne l'aurait pas gêné.

— Madame Fourniret, êtes-vous certaine de me dire la vérité lorsque vous affirmez que vous et votre mari êtes allés chez votre ex-compagnon

uniquement pour parler du fait qu'il vous empêchait de voir vos enfants ?

— Oui, je vous l'ai dit, oui, oui, oui, Fourniret n'était pas content qu'on les prive de leur maman, il trouvait ça indigne et révoltant, inhumain même, c'étaient ses mots, oui, il trouvait ça inhumain, pour lui un homme ça ne se comporte pas comme ça avec une femme, surtout avec la mère de ses enfants, ça ne se fait pas, il a des principes, Fourniret, il est même un peu rigide par certains endroits, mais il est droit, ça oui.

Jacques Debiesme écrase sa cigarette, referme la fenêtre et revient face à son interlocutrice.

— Alors, si telles étaient vraiment vos intentions, pourquoi avoir saccagé ainsi toutes ses toiles ?

— Pour lui faire peur, Fourniret était encore plus furieux qu'il ne soit pas là, il était venu pour en finir, il voulait régler cette histoire une bonne fois pour toutes, alors comme il n'était pas là on a brûlé quelques toiles, pour marquer le coup, pour que Gilles comprenne qu'on ne plaisantait pas et qu'il n'allait pas pouvoir continuer son cirque comme ça.

Le commissaire prend l'un des dossiers empilés sur le coin de son bureau, l'ouvre, le feuillette et s'arrête sur un document.

— Selon le rapport de police, ce ne sont pas seulement quelques toiles que vous avez brûlées là avec votre mari, vous vous êtes livrés à un véritable autodafé.

— Un quoi, pardon ?

— Vous avez massacré des années de son travail.

— Non, ah ça non, non, non, non, il peignait beaucoup, et vite, il ne faisait plus que ça, depuis qu'il ne travaillait plus, et il était jaloux comme un pou, il me fliquait, il mettait des allumettes sur les portes pour être sûr que je ne sortais pas toute seule quand il n'était pas là et que je ne le trompais pas dans les coins dès qu'il avait le dos tourné. Il m'en a fait voir de toutes les couleurs, vous savez.

— Michel Fourniret avait-il connaissance de tout ce que vous prétendez avoir subi de la part de Gilles Moreau ?

— Oui, bien sûr, il m'avait demandé de tout lui raconter, tout mon passé, je n'étais pas très partante au début, et puis à part Gilles il n'y avait pas beaucoup à dire, sauf qu'il a insisté, il s'est même fâché, il en a fait un point d'honneur, Fourniret, et quand il a une idée en tête il ne l'a pas ailleurs, alors je lui avais tout dit, oui, ça l'avait dégoûté, je crois même qu'il s'était évanoui à certains détails.

— Madame Fourniret, vous comprenez bien qu'avec ce que vous venez de me dire, j'ai du mal à croire que l'objet réel de votre visite à votre ex-compagnon ait été de simplement discuter de la garde de vos deux fils ?

Elle reste interdite et se gratte nerveusement le lobe de l'oreille.

— Non… pourquoi… enfin, si… c'était ça… je vous l'ai dit…

— Comprenez-moi bien : votre mari avait plus d'un mobile, et on peut même penser que, si Gilles Moreau avait été là, il lui aurait volontiers fait la peau. Peut-être étaient-ce d'ailleurs ses véritables intentions ?

Monique Fourniret se tait. Elle est prise de légers tremblements. Jacques Debiesme laisse passer quelques minutes.

— Nous allons reprendre depuis le début. Pour quelles raisons vous êtes-vous rendus avec votre mari chez Gilles Moreau le 19 décembre 1987 ?

Pendant trois heures, il revient sur cette affaire et sur l'ensemble des points importants de l'enquête. Si Monique Fourniret se montre désormais plus volubile que dans les premiers mois d'interrogatoire, elle persiste dans ses dénégations.

J'entre dans la salle de réunion. Ben, Chris et Dieu sont là, autour des tables disposées en rectangle. Je prends place. Les néons du plafond nous font toujours une aussi bonne mine. On peut commencer.

— Je résume brièvement les derniers éléments que nous avons en notre possession. L'alibi de Fourniret au sujet d'Emmanuelle Maurin tient, même s'il est invérifiable. Un coup de fil a bien été passé chez son fils aîné depuis son domicile de Sart-Custinne le 9 janvier 2003 vers 20 heures. Rien ne nous prouve que ce n'est pas lui qui l'a passé. Faute de preuves contre lui, nous devons donc accepter cette hypothèse.

Tous acquiescent en silence. Je sens qu'ils sont fatigués, comme moi.

— D'autre part, nous avons lancé un appel à témoin concernant cette mystérieuse baby-sitter qui aurait disparu en août 1993. Ben poursuit ses investigations sur ce dossier et tente de retrouver d'autres jeunes filles au pair qui auraient travaillé chez les Fourniret, à condition qu'elles aient survécu.

Philippe se tourne vers Ben.

— Toujours rien de nouveau ?

— Non. Je continue de recouper les informations que me donnent les voisins, d'éplucher les disparitions non élucidées, seulement, les faits remontent à loin, et impossible de savoir si les éventuels témoins de leur présence ont vu toutes celles qui y sont peut-être passées, dans tous les sens du terme. Espérons que cet appel à témoin finira par porter ses fruits.

Philippe lisse sa barbe. Avec l'approche du procès Dutroux, il doit être de plus en plus sous pression. Je sais qu'il nous protège du mieux qu'il peut des ingérences de la hiérarchie et du pouvoir politique dans notre enquête pour nous laisser bosser sereinement.

— Concernant l'affaire de Nantes, où les Fourniret ont été jugés pour le saccage des toiles de Gilles Moreau, Ben et moi avons fait ressortir un

certain nombre de contradictions. Elles nous permettent de penser que cette visite était plus une expédition punitive qu'une visite de courtoisie pour discuter de la garde des deux fils de Monique Fourniret.

Dieu prend une feuille de son dossier posé devant lui.

— Ils se sont expliqués sur l'aspect satanique de leurs actes ?

Ben pose ses coudes sur la table et joint les mains sous son menton.

— C'est du pipeau. Ils nous ont tous les deux dit que ce n'était qu'une mise en scène destinée à foutre la trouille à Gilles Moreau, puisque celui-ci croit au diable et autres délires surnaturels.

— On n'a pas mis la main sur la trace d'une quelconque appartenance à une secte ?

Chris retire un instant ses lunettes pour en nettoyer les verres.

— Non, aucune. Les Fourniret ont mené jusqu'à présent une existence en apparence normale et banale.

Je reprends la main :

— Ce que je retiens de cette affaire et de celle d'Emmanuelle Maurin, c'est que Monique Fourniret a peut-être moins subi les agissements de son mari que nous le supposions au début. On pourrait même considérer que…

Je m'interromps, tant ce que je m'apprête à dire me semble absurde. C'est la première fois que je formule si clairement cette idée dans mon esprit. Philippe m'interroge du regard.

— Jacques ?

— Non, c'est idiot.

— Dis. Tu sais bien qu'il ne faut exclure aucune possibilité, même les plus farfelues.

— Tu as raison. À la lumière des hypothèses formulées pour le cas d'Emmanuelle Maurin, à savoir que Monique Fourniret a pu être active dans la fabrication de l'alibi de son mari, je me demandais si elle ne pouvait pas l'avoir assisté dans ses crimes au lieu d'avoir été une femme qui acceptait passivement ses penchants pervers.

Chris croise les jambes.

— Tu veux dire qu'elle l'aurait aidé à enlever les filles et à les violer ?

— C'est une éventualité.

— Non, une femme ne peut pas faire ça.

Ben la dévisage.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que. C'est inconcevable.

— Mais tout est inconcevable dans ce merdier, tout ! Moi je suis d'accord avec Jacques, même si ça semble dingue. Je suis sûr qu'elle n'est pas la victime qu'elle veut nous vendre.

Le ton monte entre eux. Je laisse faire, les désaccords peuvent se révéler féconds pour faire avancer une enquête. Et puis ils ont besoin de vider leur sac.

— C'est une mère. Une mère ne ferait jamais ça.

— Ça, c'est des *a priori* de bonne femme ! Tu sais, il y a souvent une différence entre ce qui est écrit dans les livres et la réalité.

— Pas sur ce sujet.

— Qu'est-ce qu'on en sait ? Tu fais quoi de Michelle Martin ? Elle n'a pas aidé cet enculé de Dutroux, peut-être ?

— Ce n'est pas la même affaire.

Ben se tourne vers Philippe et moi.

— Quand je suis allé interroger Gilles Moreau, il m'a dit que, plusieurs mois après le massacre de ses toiles, Monique Fourniret était venue sonner chez lui. Elle avait essayé de l'entraîner à l'extérieur, il avait aperçu Fourniret plus loin, il avait l'air de dissimuler quelque chose dans son dos. Il avait pris peur, il était rentré chez lui et, plus tard, ces malades l'avaient suivi en voiture.

Chris se raidit.

— Et alors ?

— Et alors, c'est évident qu'ils venaient pour lui faire la peau et qu'elle a servi d'appât pour ça.

— Ça ne prouve rien.

— Si. Ça prouve qu'elle est capable d'être active au côté de son timbré de mari, de participer, et elle a très bien pu faire pareil avec les jeunes filles.

— Non, ça ne prouve rien. Et puis Gilles Moreau n'est pas très net non plus, vu ce qu'on sait de lui. Qui nous dit qu'il n'invente pas cette histoire pour charger son ex à qui il ne pardonne pas de l'avoir quitté ?

— Ah, parce que tu préfères la croire elle ?

Ils sont prêts à s'écharper, cette fois. J'interviens avant qu'ils n'aillent trop loin.

— Ben, Chris, on laisse ça de côté sans l'exclure pour autant.

Ben s'ébouriffe les cheveux avec agacement.

— Tu sais ce que j'en pense, Jacques, on en a déjà parlé.

— Je sais. Et je sais aussi que Philippe a besoin qu'on avance et qu'on trouve enfin des preuves nous permettant de le coffrer, lui, d'une manière définitive. Avec le procès Dutroux qui arrive, on va nous demander des résultats.

Le calme revient. Philippe croise les bras.

— On a encore un peu de temps devant nous, mais il va nous falloir plus que toutes les présomptions qu'on a, aussi fortes soient-elles, pour le garder au trou.

— On va tout faire pour. Chris, tu as quoi de nouveau ?

— J'ai retrouvé une toiletteuse pour chiens de Namur qui avait porté plainte en 1995 pour agression. Un homme était entré dans son salon, il avait voulu la violer avant de renoncer quand elle lui avait dit qu'elle était enceinte. Il avait pris sa caisse, trois chèques et ses deux cartes bleues. Elle lui avait donné les codes, il était parti et avait effectué deux retraits d'espèces à deux guichets différents. Je suis allée la voir…

— Tu empiètes encore sur mon terrain ? Tu sais, ce n'est pas en pissant sur mes plates-bandes que tu vas me convaincre de l'innocence des deux autres cinglés.

Chris ignore la remarque de Ben.

— Je suis allée la voir parce que Caroline Moens était de Namur et que cette femme avait déclaré que son agresseur portait de petites lunettes cerclées de métal sous sa cagoule. Je lui ai montré une photo de Fourniret. Elle n'a pas pu l'identifier formellement. Malgré tout, cela nourrit notre faisceau de soupçons et nous fait un devoir supplémentaire à donner au juge.

Elle distribue à chacun de nous une copie du PV de cette femme.

— Tout ce qui peut nous aider à garder Fourniret derrière les barreaux est important. Ben, du nouveau ?

Il se tourne vers Chris.

— Quelle année tu as dit, pour cette agression ?

— 1995. Le 19 janvier.

— Voilà qui est intéressant.

Nous le dévisageons, attendant qu'il poursuive. Il nous distribue à son tour copie d'un document.

— J'ai trouvé cette main courante déposée par Fourniret au commissariat de Gedinne en 1995, quelques mois après les faits relatés par Chris.

— Tu sais, ce n'est pas en pissant sur ma paperasse que tu vas me convaincre qu'elle a racolé des jeunes filles pour son mari.

Philippe croise les bras et coupe court à la remarque de Chris :

— Le motif ?

— C'est là que ça devient intéressant : Monique Fourniret avait disparu, elle avait quitté le domicile conjugal. Une fugue, quoi.

Nous en restons médusés. Il va falloir interroger nos deux clients sur cet événement qui est tout sauf anodin. Ben a son sourire de mauvais garçon. Il sait qu'il vient de mettre le doigt sur un fait important.

— Jacques, tu me suis ?

— Je vois où tu veux en venir. Si elle s'est barrée, c'est qu'elle en avait marre. De quoi ? C'est la question. Dans tous les cas, quelque chose n'allait pas, on ne part comme ça, sinon.

— Exactement.

Chris pose ses coudes sur la table.

— Fourniret pouvait aussi simplement s'inquiéter de la disparition de sa femme.

Ben ignore le commentaire de Chris et poursuit :

— Et si Fourniret est allé déposer plainte, c'est sans doute qu'il avait peur. Peur de quoi ? C'est l'autre question. Peur qu'elle ne parle et qu'elle ne révèle des secrets qu'elle doit taire ?

Je regarde Ben. Il n'a pas dit le fond de sa pensée, je le vois à sa tête.

— Autre chose ?

— La proximité des dates avec l'agression dont Chris nous parlait.

— Continue.

— Pour moi, elle n'a pas supporté que Fourniret agisse sans elle, d'où cette fugue. Mais je ne veux pas m'engueuler encore avec Chris à ce sujet.

Elle se tourne vers lui.

— Peut-être aussi qu'ils avaient seulement des problèmes conjugaux, comme ça arrive à tous les couples. Et puis, nous n'avons pas la preuve que Fourniret ait agressé cette toiletteuse pour chiens.

Ben s'appuie contre le dossier de sa chaise.

— Je ne veux pas m'engueuler avec toi.

Philippe glisse les nouveaux éléments dans son dossier et le referme.

— Jacques, tu vois la suite comment ?

— Ben, tu creuses cette nouvelle piste et tu continues à voir ce que tu peux dénicher pour les baby-sitters. Chris, il va falloir que tu te plonges

dans les courriers de nos deux fêlés. Je voulais t'épargner ça, sauf que si nous voulons en savoir plus sur elle et sur la nature de leurs rapports, on ne va pas pouvoir en faire l'économie.

Tout le monde est à cran. Il faut un moment de détente pour garder soudé le noyau dur de l'équipe. Je jette un coup d'œil à ma montre. Tant pis, je vais encore boire et rentrer tard.

— Et maintenant, tous chez Le Gus, c'est ma tournée.

C'était vraiment le bon temps quand on avait brûlé toutes les toiles de Gilles, c'était encore le bon temps quand on est allés à Nantes pour être jugés par rapport à cette histoire, même si on avait déjà Jeff, on l'avait laissé chez Ghislaine et Robert, il avait l'habitude de les voir, et puis on avait besoin d'avoir la paix, on avait pris Raskolnikov avec nous, notre bouvier de l'époque, moins encombrant et plus obéissant qu'un bébé, on voulait être libres d'errer un peu après l'audience, si jamais on en avait envie, en amoureux et à l'aventure, Floing-Nantes, c'est un petit périple, l'air de rien, on était en cavale suite à la visite de Fontana, on campait entre notre petite maison de Floing et le Sautou, on se planquait, pas de lumière le soir, on déménageait la nuit, on se faisait héberger à droite, à gauche par des amis à Fourniret, c'était la grande vie, la vraie, il se passait des choses, j'aimais ça.

On les a bien enfumés, au tribunal, on a fait profil bas, on a reconnu les faits tout en chargeant cet obsédé de Gilles, mon fauve était magnifique quand il a parlé, oui, nous étions entrés dans la maison de Gilles Moreau, oui, nous voulions rétablir la justice pour la garde de mes enfants et reprendre des bibelots à moi, moi qui n'avais rien de mon ancienne vie depuis que Gilles m'avait chassée, oui, nous étions tombés sur ses toiles, oui, nous étions devenus comme fous et les avions brûlées, oui, nous avions voulu effacer ce passé douloureux, oui, nos actes étaient condamnables mais tellement compréhensibles, vu ce que Gilles m'avait fait endurer, vu ce que j'avais subi, oui, d'une certaine manière, nous étions des victimes, nous aussi, une petite plaidoirie de notre avocat de Sedan par-dessus, et l'affaire était pliée, quatre mois pour Fourniret, quatre mois avec sursis pour moi, avec la grâce présidentielle qui tomberait l'année suivante, on savait qu'on ne les ferait jamais, que cette condamnation disparaîtrait, envolée, oui, on les avait bien enfumés, les juges, et Gilles avec.

On a invité notre avocat à boire un verre dans un café après, il l'avait bien mérité, sa stratégie avait mieux que marché, on était tranquilles, on lui a proposé de rentrer avec nous, pour économiser le train, on avait encore une place avec nous dans le C15 qu'on avait alors, à côté de Raskolnikov, sur sa couverture, il était choyé, c'était une belle couverture, et puis la partager avec le chien, c'était un honneur que mon fauve lui faisait, une preuve de gratitude, il a préféré prendre son train, il avait encore du travail sur un autre dossier à plaider le lendemain, c'est ce qu'il disait, on a payé les consommations, c'était la moindre des choses, même si ses frais à lui n'étaient pas gratuits, et on l'a déposé à la gare. On était bien, sans gosse ni rien. On s'est dit qu'on allait prolonger un peu pour fêter ça, Jeff dormirait chez Ghislaine et Robert, on ne les a pas appelés pour les prévenir, on savait qu'ils comprendraient, on est passés voir mon grand frère Michel, il n'habitait pas très loin dans le département, on n'avait rien à faire de précis, pas d'obligations, ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus, avec mon frère, pratiquement depuis l'âge où on se cognait notre salaud de père, on se donnait des fois des nouvelles, chacun avait sa vie, c'était l'occasion, et puis c'était une belle journée, Fourniret était de bonne humeur, et moi aussi. On a vu Michel, il avait l'air en forme, avec sa femme et leurs trois enfants, il ne peint plus, enfin, plus pour lui, uniquement sur les chantiers où il travaille, on a bu l'apéritif chez lui et on est partis, on a mangé dans un routier le soir, c'était la fête, on a passé la nuit dans un petit hôtel, pas trop cher mais propre, on a rejoué ma défloration, comme mon fauve aimait le faire, il était le militaire de Thionville et j'étais moi plus jeune, une belle nuit, on a un peu flâné dans la ville le lendemain et on a roulé au hasard des routes, on n'était pas pressés, Jeff était au chaud avec Ghislaine, on prenait notre temps, on était bien.

On s'est arrêtés dans un supermarché en périphérie de je ne sais plus où, je voulais en profiter pour faire quelques courses et prendre de quoi grignoter sur le retour, il était tard, on avait déjà mangé au restaurant la veille, pas deux fois de suite, on allait arriver à la nuit tombée, on irait chercher Jeff demain, ils n'étaient pas à ça près, Ghislaine et Robert, je suis descendue et Fourniret est resté sur le parking, à l'affût d'un joli petit sujet, je sentais bien qu'il ne lui manquait plus que ça pour que ces deux jours en amoureux soient parfaits.

Mercredi 21 novembre 1990. Rezé (périphérie de Nantes, France). 16 h 51. 9 °C. Ciel couvert, rares éclaircies.

Jeanne Collet gare sa voiture sur le parking du Leclerc. Elle vient faire ses courses hebdomadaires avec du renfort : Marlène et Dorothée, ses deux filles cadettes de treize et quatorze ans, sa fille aînée Caroline et son gendre Frank. La nuit tombe, l'hiver et Noël approchent à grands pas.

La petite famille descend. Marlène et Dorothée prennent d'assaut deux Caddie avec lesquels elles chahutent entre les véhicules stationnés devant le supermarché. Malgré l'obscurité, on distingue nettement le manteau violet de Marlène, feu follet dans la pénombre montante.

— Les filles, ça suffit !

Jeanne est fatiguée, les petites lui donnent du fil à retordre. Marlène est devenue particulièrement difficile ces derniers temps. Elle est désormais de plain-pied dans l'adolescence, son lot de refus systématiques et d'ingratitudes. Pourtant, l'enfance affleure encore sous ses comportements, comme maintenant, lorsqu'elle joue avec le Caddie dont elle s'est emparée.

— J'ai dit : ça suffit !

Dorothée arrête. Marlène, elle, continue. Jeanne la rejoint et l'attrape par le bras.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? Quand je dis stop, c'est stop !

Marlène défie sa mère du regard, souffle ostensiblement pour marquer son mécontentement. Jeanne s'agace.

— C'est quoi, ce soupir ?

— Ça va, je ne faisais rien de mal !

— Marlène, si tu me tiens tête encore une fois, je peux te dire que ton voyage de classe à Paris, tu vas vraiment t'asseoir dessus.

L'adolescente baisse la tête avec une moue bougonne et murmure un « gnagnagna » insolent. Sa mère et elle se sont pris le bec ce matin parce

qu’elle ne voulait pas faire son lit, et Jeanne l’a menacée de la priver de ce séjour à la capitale. Elle a tout intérêt à obéir.

Avant d’entrer dans le centre commercial, Jeanne fouille dans son sac et s’aperçoit qu’elle a oublié son porte-monnaie sur la desserte de l’entrée. La maison n’est qu’à une centaine de mètres de là, mais elle ne veut pas laisser Dorothée et Marlène sous la surveillance de Caroline. Ses trois filles sont trop complices pour que ce ne soit pas de nouveau la foire en son absence. Quant à son gendre, ce n’est pas le caractère qui l’étouffe. Elle voit une seule solution.

— Marlène, tu y vas.

— Pourquoi moi ? C’est toi qui l’as oublié.

— Marlène, ne discute pas, Paris s’éloigne à vitesse grand V.

La jeune fille souffle encore.

— Et dépêche-toi, on n’a pas que ça à faire.

D’un geste las, elle prend les clefs que lui tend sa mère et s’éloigne en traînant des pieds. Jeanne allume une cigarette.

— Elle est pénible en ce moment. Tu n’étais pas comme ça, toi, à son âge.

Caroline hausse les épaules.

— Tu oublies la crise que tu m’avais faite quand je t’avais pris sans te le dire ton haut noir pour la boum d’Aurélie ?

Alors qu’elles se remémorent cet épisode, Caroline se retourne en direction de Marlène. Elle aperçoit une silhouette dans un manteau violet monter dans un véhicule de type Express de couleur claire. Elle scrute un instant la scène dans la demi-pénombre. Elle se dit en son for intérieur que sa petite sœur ne monterait jamais avec un inconnu et reprend sa conversation avec sa mère.

Quand je reviens, je sais tout de suite qu'il a repéré quelque chose, il scrute une silhouette sur le parking, il faut dire qu'on ne peut pas la manquer avec son manteau violet, ça non, on ne voit qu'elle, un joli petit lot, c'est vrai, il a l'œil, pas blonde, c'est ce qui m'a étonnée, il aime bien chasser des blondes, en même temps ça ne se commande pas, ce genre d'envie, je lui dis : « Ça, c'est facile à embarquer », il sourit, met le contact, se porte à sa hauteur et lui demande poliment l'adresse d'un médecin, c'est son truc, le coup du médecin, une ruse qui a fait ses preuves. La petite nous indique le chemin à suivre, elle nous dit que ce n'est pas loin, juste à côté de chez elle, où elle va pour récupérer le porte-monnaie que sa mère a oublié, mon fauve fait mine de ne pas comprendre ses indications, lui propose de l'emmener et de faire d'une pierre deux coups puisque ce n'est pas loin de chez elle, on la déposera, ça lui fera gagner du temps, sa maman sera contente, elle accepte et monte à côté de Raskolnikov sans se méfier une seconde, elle aime les chiens, ça tombe bien, et puis un homme avec une femme, on ne se méfie pas, on a l'air gentils, on est gentils d'ailleurs, quand Jeff est là, ça marche aussi vite, ça endort encore plus les soupçons.

C'est après que ça se corse, forcément, lorsqu'on continue à rouler sans s'arrêter, elle se met à paniquer, à s'inquiéter et à chouiner, « Où m'emmenez-vous ? », « Pourquoi vous ne vous êtes pas arrêtés ? », « Je veux rentrer chez moi », et puis elle commence à insulter mon fauve, à le traiter de « salaud », de « malade », de « salopard », de « merde », d'« enculé », elle a du vocabulaire, la petite, à se demander ce qu'on leur apprend à l'école, aucun respect, cette génération, aucune éducation, une bonne leçon lui fera du bien, c'est certain, ça lui apprendra un peu la politesse. On roule au hasard, Fourniret ne connaît pas la région comme il connaît les Ardennes, il prend les petites routes désertes et plongées dans la nuit, aux panneaux je vois qu'il cherche à aller vers une plage, il a raison, il

sera tranquille là-bas pour faire son affaire, il roule un peu vite aussi, il n'a pas pu fermer la porte arrière, il veut éviter que l'autre ne saute pour s'enfuir, il est malin, mon fauve, on ne la lui fait pas, et puis ça augmente l'angoisse et la peur, la petite se calme et cesse de le couvrir de noms d'oiseaux, elle pleurniche juste dans son coin, ça fait moins de bruit et ça me repose les oreilles.

On finit par s'engager dans un chemin de forêt avec des pins, il fait noir, l'autre se remet à pester, Fourniret s'énerve : « Tais-toi, maintenant ! Si tu continues d'être une vilaine fille, tu ne rentreras jamais chez toi », elle se tait, pleure en silence, c'est mieux, ça repose, il coupe le contact, on descend, il passe à l'arrière, attache les mains de la petite, lui demande son nom, si elle est vierge, elle n'a pas l'air de comprendre mais elle dit quand même que toutes ses copines le sont, le principal c'est qu'elle ait encore sa membrane, elle recommence à traiter mon fauve de « salaud », de « pervers », elle se débat, il la frappe au visage, sa pommette devient toute rouge et toute gonflée, elle la ferme un peu, mon fauve me dit d'aller promener Raskolnikov et de le laisser seul. On s'éloigne avec le chien. Il ne fait pas chaud, c'est très humide, le bord de mer, ce n'est pas bon pour mes rhumatismes, tout est calme, j'entends quelques cris provenant de la camionnette, elle n'a pas froid aux yeux, cette gamine, elle n'a pas compris que c'était inutile, que le train était lancé, que si elle était plus docile elle souffrirait moins, tant pis pour elle. On marche tranquillement, avec Raskolnikov, il remue la queue, fait pipi contre un arbre, détale en reniflant quelque chose sur le sable, se retourne vers moi pour que je le rejoigne, les oreilles dressées, repart en sautillant, il a l'air content de se dégourdir les pattes, ça a besoin d'exercice, ces bestiaux-là, il devait en avoir marre d'être allongé à l'arrière du C15, même si sa couverture est moelleuse, Fourniret prend soin de son chien, toujours, c'est un homme bien qui respecte les animaux comme si c'étaient des gens, pas comme d'autres, pas comme tous ceux qui abandonnent les chiens sur les aires d'autoroute l'été, ça le met hors de lui qu'on puisse faire ça, qu'on ose traiter si mal des animaux, ça le fout vraiment en rogne.

À mon retour, le corps est enroulé dans un sac de couchage rouge, on remonte dans la camionnette et on roule encore longtemps. Fourniret me raconte qu'il l'a déshabillée, juste le bas, il était excité, et dur, seulement elle se débattait encore trop alors il l'a poignardée à plusieurs reprises avec son poinçon, heureusement qu'il a toujours ce vieux bout de baïonnette

bricolé avec lui, elle saignait mais n'était pas morte, il n'avait pas réussi à avoir le cœur, au moins elle était plus calme, il a approché son sexe pour prendre enfin cette membrane, sauf qu'elle a eu un sursaut, elle s'est de nouveau débattue, il a mis ses mains autour de son cou tout en la pénétrant un peu, peut-être pas assez pour la déflorer, il ne sait plus, et il l'a étranglée, il a serré de toutes forces et il a éjaculé. Au bout d'un moment, on arrive enfin près d'une plage, Fourniret descend et emmène le sac de couchage avec lui, je l'attends dans la voiture, Raskolnikov s'est endormi, ça lui a fait du bien de se défouler tout à l'heure, mon fauve revient avec le sac de couchage vide, il me dit qu'il a nettoyé le corps du sang qui avait coulé et des traces de sperme, qu'il l'a laissé sur le rivage pour faire croire à un corps rejeté là par la mer, comme les déchets qui polluent les plages, et on repart aussitôt, direction Floing, on se débarrasse des vêtements de la petite en les jetant dans les poubelles des villages que nous traversons, là le tee-shirt blanc rayé, ici la jupe en laine noire, là-bas le manteau violet, et, une fois rentrés chez nous, on nettoie de fond en comble le C15 et on lave à grande eau le sang séché sur le sac de couchage.

C'était vraiment le bon temps, c'était bien, on était ensemble, Fourniret ne me tenait pas encore à l'écart, il était encore mon fauve et j'étais sa mésange, c'était notre pacte, j'existais, je me sentais utile, j'ai toujours aimé rendre service et m'occuper des autres, c'est mon truc à moi, les autres.

Je suis en avance. Même quand j'essaie d'être seulement à l'heure, je suis en avance. Et vu comment les gens sont de plus en plus retard de nos jours, ça ne risque pas de changer de si tôt. J'ai une horloge dans le cerveau, mon rapport au temps est aussi pathologique que mon rapport à l'ordre. Quand je mets mon réveil, j'ouvre immanquablement les yeux cinq minutes avant qu'il ne sonne. Je me fatigue. Je me fatigue et me désespère.

Je regarde la cour encore déserte derrière les grillages. La marelle peinte sur le sol, le toboggan, la petite maison colorée et les autres jeux destinés à accueillir la joie et le chahut des récréations. Un autre monde, un univers protégé tel que devrait toujours l'être l'enfance.

C'est étrange, cette histoire de fugue. Quand Ben et moi, on a interrogé Fourniret à ce sujet et sur son intimité avec sa femme, il nous a répondu, avec son phrasé et sa morgue inimitables : « Nous avons toujours pratiqué ce que je définirais comme un accouplement familial dépourvu d'imagination. » Quelque chose n'allait pas, ou plus, entre Monique Fourniret et son mari, c'est obligatoire. On n'agit pas de cette manière s'il n'y a pas un trop-plein, un ras-le-bol, un degré d'exaspération atteint ou dépassé. Je me souviens du jour où Julien, le meilleur ami d'Arthur, avait fugué et s'était réfugié chez nous. Ses parents l'avaient envoyé en pension dans un lycée pour fortes têtes, avec une discipline de fer, il n'en pouvait plus, les brimades étaient trop dures pour lui, il s'en était ouvert à son père et à sa mère, qui ne voulaient rien entendre. Un dimanche, au lieu d'aller prendre son train, il était parti à Bruxelles, errant toute la nuit dans les rues avant d'appeler Arthur le lendemain soir et de débarquer à la maison. Au moins, ce n'était pas la peine d'alerter la police ni de lancer un avis de recherche. J'avais fait l'intermédiaire entre lui et l'autorité parentale, et j'avais mesuré à quel point, des deux côtés, un point de rupture avait été franchi. Chris me dirait qu'il y a une différence entre une fugue d'ado et la

disparition d'une épouse. Il n'empêche que ce genre de comportement n'est jamais anodin, il exprime plus qu'un caprice ou un simple coup de tête, encore plus dans le cas d'une femme mariée. Concernant les Fourniret, la question est : quoi ? Qu'est-ce que ça cache ? Ou plutôt : qu'est-ce que ça révèle ? Quels non-dits ? Quels secrets ?

La cour est encore calme et silencieuse. Dans une dizaine de minutes, l'espace sera envahi par le chaos des cris et des rires. Je dois m'occuper pendant une heure et demie de nos quatre petites têtes blondes. Françoise et Valentine ont une réunion avec l'équipe pédagogique, mon fils est à Anvers pour un délit d'initié, ma belle-fille est en déplacement et mon gendre est à Namur pour un suivi de chantier dont s'occupe son entreprise en bâtiment. Ils croient quoi, tous, que je tricote ? J'aurais pu prendre une baby-sitter, sauf qu'avec toutes celles dont nous cherchons la trace, je n'ai pas réussi à m'y résoudre. Et puis c'est une bonne chose, que je voie un peu mes petits-enfants.

Tous les couples ont des secrets, plus ou moins avouables et plus ou moins graves au regard de la loi, mais ils en ont. De même que des choses admises tacitement, au fil des années, sur lesquelles il n'est pas nécessaire de s'exprimer et, surtout, sans lesquelles il serait impossible de continuer à vivre ensemble. Françoise et moi ne faisons pas exception à la règle. Je ne suis pas un gars facile, et pas uniquement à cause de mes tocs. Elle a supporté mon métier de flic et ses contraintes, ne m'a jamais posé la moindre question sur mes retours à la maison au milieu de la nuit ni sur mes absences plusieurs jours d'affilée pour mes planques. A-t-elle parfois pensé que je la trompais ? C'est possible. L'aurait-elle accepté ? Je ne sais pas. Je crois que tant qu'elle n'est pas mise devant le fait accompli, ou du moins qu'elle ne découvre pas de preuve incontestable, elle est prête à accepter. Elle est prête à accepter le doute et la possibilité que cela arrive, à condition qu'elle n'en sache rien avec certitude. C'est ce que j'imagine, en tout cas, une manière de me rassurer des quelques coups de canif que j'ai pu porter au contrat. D'un autre côté, rien ne m'assure qu'elle aussi n'ait pas été parfois tentée ni qu'elle ait résisté à la tentation. Il y a quinze ans, j'ai eu des soupçons. Elle semblait très proche d'un autre instituteur, qui a été muté depuis. Les enfants étaient grands, on était encore jeunes, on ne pratiquait pas « un accouplement familial dépourvu d'imagination », comme dit Fourniret, et pourtant une certaine routine s'était installée entre nous. On ronronnait. Avec les aléas de mon boulot, Françoise aurait très bien pu

songer à une aventure extraconjugale. J'avais mené ma petite enquête, avec patience et minutie, sans rien trouver de probant. Peut-être n'ai-je pas voulu voir. Elle devait partir pour le week-end à Bruxelles. Quelque chose ne clopait pas dans les raisons de ce déplacement. Elle allait soi-disant retrouver l'une de ses vieilles amies d'enfance, avec laquelle elle avait fait les quatre cents coups avant de me rencontrer et qui vivait maintenant au Japon. Je trouvais ça louche, je trouve tout louche en règle générale, déformation professionnelle. Françoise m'avait expliqué que son amie était de passage pour ses affaires. Je m'étais fait la réflexion que le week-end était peu propice aux rendez-vous de travail, quoique dans certains milieux les week-ends n'existent pas, j'en sais quelque chose. Je m'étais dit également que cette femme pouvait très bien être là quelques jours avant ou quelques jours après ces histoires de boulot et se réserver une parenthèse de quarante-huit heures avec Françoise. Les deux possibilités étaient aussi vraisemblables l'une que l'autre. J'aurais pu la suivre, je sais faire ça, et plutôt bien, pourtant je trouvais ça sale, et malsain, d'autant que je n'étais pas tout blanc non plus. J'ai préféré la laisser partir sans chercher à en savoir plus. Le matin de son départ, j'ai porté sa valise jusqu'à sa voiture, je l'ai embrassée et lui ai dit qu'elle pouvait rester à Bruxelles le temps qu'il lui faudrait. Elle m'avait dévisagé avec un regard à la fois surpris et impénétrable puis elle avait pris la route. Le dimanche soir, elle était de retour. Qui a-t-elle réellement vu là-bas ? Je ne le saurai jamais. La seule chose qui compte, c'est qu'elle soit revenue, et qu'elle soit encore là aujourd'hui. C'est probablement la même chose entre Fourniret et sa femme, à un autre niveau, bien sûr, dans une anormalité qui nous dépasse tous. Qui sait ce qu'ils cachent ? Qui sait quels secrets les lient ? Et qui sait surtout jusqu'où elle est impliquée, elle ?

La sonnerie retentit. Les cris et les rires emplissent la cour. Je ne vais pas tarder à apercevoir mes têtes blondes. Mon portable vibre dans ma poche. Je vais finir par croire à la loi de Murphy.

— Allô ?

— Jacques, c'est Ben.

— Je suis en train de récupérer mes petits-enfants, mais je t'écoute.

— Tu fais la sortie des écoles, maintenant ?

— Oui, c'est ça. Je me mets dans la peau de notre client pour mieux le cerner. Qu'est-ce que tu voulais ?

— Tu veux que je te rappelle plus tard ?

— Si tu m'appelles, c'est que c'est important. Dis-moi.

— J'ai retrouvé les parents d'une baby-sitter.

Mes quatre canailles me rentrent dedans. Mathilde et Alexandre, les deux plus petits, ont l'air de deux tortues avec leur cartable sur le dos.

— Donne-moi un instant.

J'embrasse les petits et les entraîne vers la voiture.

— Je suis là.

— Je te disais : j'ai retrouvé les parents d'une baby-sitter, ou plus exactement les parents d'une fille qui a failli être baby-sitter chez les Fourniret.

— Comment tu les as trouvés ?

— Ils nous ont contactés grâce à l'avis de recherche. Il y a la gueule de nos clients dessus.

— Tu les as vus ?

— Je sors de chez eux. En fait, nos deux cinglés les avaient contactés suite à une annonce que leur fille avait accrochée au supermarché de Gedinne.

— Ils les ont identifiés ?

— Formellement. Sur photos. Nos clients étaient venus les voir, sauf qu'ils n'avaient pas voulu leur donner leur adresse ni leur numéro de téléphone.

— Sous quel prétexte ?

— Des arguments fumeux, sans importance. Les parents avaient refusé que leur fille aille s'occuper de leurs trois enfants.

— Ils n'en ont qu'un !

— Justement.

J'ouvre la portière, et mes diablotins s'engouffrent à l'intérieur. Machinalement, je passe ma main sur la tête de Thomas et lui ébouriffe les cheveux, comme mon père le faisait avec moi.

— Tu retournes au commissariat ?

— Je vais y être au moins deux heures, le temps de faire un devoir sur ce nouvel élément et d'éplucher d'autres infos. Ensuite j'irai chez Le Gus.

— Je te retrouve là-bas dans deux heures. Beau boulot, Ben.

Je raccroche et monte à mon tour. On va avoir des trucs à se dire, avec les Fourniret.

Mercredi 20 décembre 1989. Namur (Belgique). 15 h 29. 6 °C. Ciel partiellement couvert, larges éclaircies.

Caroline Moens, douze ans, et sa copine Camille sortent d'une boulangerie. Elles ont acheté des bonbons en cachette. Elles dissimulent leurs deux sachets dans les poches de leur manteau, s'éloignent à petits pas rapides et entrent chez Camille tandis qu'une Renault 9 grise se gare à une dizaine de mètres de là. Elles se réfugient dans la chambre de la jeune fille, ferment précautionneusement la porte et se jettent sur leurs sucreries.

Après avoir tout dévoré, elles s'allongent sur le lit en riant. Elles parlent des garçons de leur classe dont la voix mue et commence à dérailler, des filles dont les seins poussent, parfois leur semble-t-il d'une manière démesurée, des boutons qui pullulent sur le visage de certains de leurs camarades. Elles s'amusent à se maquiller, prennent des poses devant le miroir de l'armoire. Derrière leurs longs corps d'enfant se dessinent en pointillés les jeunes femmes qu'elles seront bientôt.

Vers 18 h 45, Caroline rassemble ses affaires avec précipitation. Elle doit être rentrée à 19 heures tapantes. Elle habite à cinq minutes à pied d'ici, elle sera en avance.

Dehors, elle remonte le col de son manteau et se met en route. Alors qu'elle va tourner à l'angle d'une rue, la Renault 9 s'immobilise à sa hauteur. La vitre côté passager descend. Une femme tenant un bébé dans les bras et un homme au volant apparaissent. Le conducteur se penche vers elle. Il porte de petites lunettes cerclées de métal.

— Bonsoir mademoiselle, pardonnez-nous de vous déranger, notre fils est malade et nous cherchons un médecin. C'est urgent. Sauriez-vous où nous pourrions en trouver un ?

— Oui, il y en a un tout près, à quelques numéros de ma maison.

— Nous ne sommes pas d'ici, vous voudriez bien nous y conduire, nous vous déposerons au passage ?

Elle regarde la femme et son bébé. Ses parents lui ont dit et répété de ne jamais parler à des inconnus, mais pourquoi se méfierait-elle d'une famille avec un enfant malade ?

— Bien sûr, je vais vous montrer le chemin.

Elle ouvre la portière arrière et monte dans le véhicule.

26 février 2004
67e audition de Monique Fourniret

Après trois heures d'interrogatoire par Benoît Lavigne et quatre heures face au commissaire Jacques Debiesme, elle témoigne d'une réelle fatigue.

— Nous allons reprendre une dernière fois. Vous souvenez-vous d'être allée avec votre mari chez Maria et Stéphane Gouze pour prendre leur fille Maya comme baby-sitter ?

— Je… je ne sais pas… je ne sais plus… euh… je vous l'ai dit, c'est si loin tout ça…

— Et ne recommencez pas votre petit jeu de bafouillages et de jérémiades avec moi !

— Je suis fatiguée…

— Nous sommes tous fatigués, madame Fourniret. Vous êtes-vous rendus chez Maria et Stéphane Gouze pour discuter avec eux de la possibilité de prendre leur fille Maya comme baby-sitter ?

— Je suis fatiguée…

— Tant que vous ne me répondrez pas d'une manière claire, je ne vous laisserai pas rentrer chez vous.

— Non.

— Non quoi ?

— Non, je ne me rappelle pas avoir rencontré ces gens, non, je ne me rappelle pas cette fille, et non, je ne me rappelle pas avoir vu son annonce dans un supermarché de Gedinne, il y en a tout le temps, des annonces, je ne sais plus lesquelles j'ai utilisées…

— Vous persistez donc dans vos propos ? Alors même que M. et Mme Gouze vont ont formellement identifiée ?

— Oui. Je ne me rappelle pas.

— Je vais vous relire une partie de leur déposition, peut-être cela vous aidera-t-il.

Le commissaire tourne les feuilles d'un dossier ouvert devant lui et s'arrête sur l'une d'elles.

— « Nous avons reçu chez nous un homme et une femme qui étaient intéressés par les services de notre fille Maya comme baby-sitter. Ils nous ont parlé de trois enfants dont il fallait s'occuper et non d'un seul comme vous nous l'avez précisé. Ils nous ont dit s'appeler Pierrette et Paul Renard, et non Monique et Michel Fourniret. Nous leur avons demandé leur numéro de téléphone pour pouvoir joindre notre fille en cas de problème mais ils ont prétendu ne pas avoir le téléphone. Nous leur avons demandé leur adresse pour emmener et aller rechercher notre fille chez eux, mais là aussi ils n'ont pas voulu nous la donner, prétextant que, pour ne pas nous déranger, ils viendraient la chercher et la ramèneraient chez nous. Nous avons trouvé que tout cela était suspect et nous avons refusé de laisser notre fille travailler pour eux. » Cela vous rafraîchit-il la mémoire, madame Fourniret ?

— Non. Je vous l'ai dit, je ne me souviens pas de ces gens.

Jacques Debiesme la dévisage un instant.

— Revenons à votre fugue. Pour quelles raisons avez-vous quitté le domicile conjugal pendant plusieurs jours durant l'hiver 1995 ?

— Je vous l'ai dit, j'avais dû me prendre le bec avec Fourniret, il n'est pas facile des fois, je vous l'ai dit aussi, ce sont des choses qui arrivent, vous savez bien, entre un homme et une femme, ça n'a rien d'exceptionnel.

— Qu'il y ait des tensions dans un couple n'a en effet rien d'exceptionnel. Par contre, abandonner plusieurs jours le domicile conjugal, ça, c'est exceptionnel. Il fallait que vous soyez à bout pour agir de la sorte. Et ce que je voudrais savoir, c'est : qu'est-ce que votre mari avait bien pu faire pour vous mettre dans un tel état ?

Monique Fourniret se gratte nerveusement l'oreille d'une main tremblante.

— Je ne sais plus, je vous l'ai dit, Fourniret est des fois pas facile, pas facile du tout même, il a son caractère, je devais en avoir marre, c'est tout, pas de quoi fouetter un chat.

— Pour que votre mari aille déposer une main courante, c'est qu'il devait être très inquiet. Pensez-vous qu'il était inquiet pour vous, ou pour lui ?

— Je… je ne comprends pas votre question…

— Était-il inquiet de savoir si vous alliez bien, ou s'inquiétait-il de ce que vous pouviez raconter des raisons concernant votre fuite ?

Il l'observe un long moment. Elle semble exténuée. Tout son corps est parcouru de tressautements. Le silence dure plus de cinq minutes.

— Bien, nous en avons fini pour aujourd'hui.

Sans un mot, Monique Fourniret commence à rassembler ses affaires.

— Je ne vous ai pas dit que vous pouviez rentrer chez vous.

Elle suspend ses gestes et le regarde, surprise.

— Mais… euh… enfin… vous venez de dire…

— Je vous ai dit que nous avions terminé cet interrogatoire pour aujourd'hui. Mais comme je savais que vous vous obstineriez dans vos dénégations, j'ai prévu de vous soumettre à une séance d'hypnose.

Elle le fixe avec stupeur.

— Je… non… je ne veux pas…

— La procédure m'y autorise, je ne vous demande pas votre avis.

Elle baisse les yeux.

— Je suis trop fatiguée pour ça…

— Justement, il paraît que cela vous permettra de mieux lâcher prise. Aujourd'hui, nous allons tester votre capacité à entrer en hypnose. Si vous êtes apte, la séance proprement dite aura lieu à une date ultérieure.

— Et je pourrai rentrer chez moi après ?

— Après vous serez entendue par Brice Depasse et Véronique Biefnot, nos collègues de Namur dans l'affaire de Caroline Moens.

Elle soupire.

— Ensuite, vous pourrez rentrer chez vous.

Elle reste les yeux dans le vague.

— Une dernière chose, et c'est une bonne nouvelle pour vous. Le juge André Ménard, en charge de l'instruction, vous accorde un droit de visite hors surveillance à votre mari l'avant-dernier dimanche de chaque mois à compter de celui-ci.

— Très bien.

— Faites savoir à l'administration pénitentiaire une semaine avant si vous comptez utiliser ce droit afin que l'une des cellules destinées à ces visites vous soit attribuée.

— Très bien.

Elle finit de rassembler ses affaires et se lève.

— Je vous suis, commissaire…

Quand il l'aperçoit, je sais que le train est lancé, il me dit : « Regarde, elle a une silhouette de ballerine ! », c'est vrai qu'elle n'est pas mal, fine et élancée, pas très grande, les cheveux attachés en queue-de-cheval, blonde, il les aime bien, les blondes, le genre de joli petit sujet à avoir toujours sa membrane, pas comme moi, il me l'a assez reproché quand on s'est rencontrés, de l'avoir donnée si facilement à ce militaire de Thionville. Elle est avec une copine, mais c'est elle qui l'intéresse, je le sais, je le connais. Il les suit, elles remontent la rue, elles ont l'air en forme, plutôt joyeuses et insouciantes, elles s'arrêtent devant une maison, on se gare à une dizaine de mètres d'elles, elles entrent, et on attend, avec Jeff qui somnole, on attend sans savoir combien de temps elles vont rester à l'intérieur, sans savoir si ce sera la petite blonde qui en ressortira, ni même si aucune des deux ne ressortira plus tard d'ailleurs, on attend plusieurs heures, on est tranquilles, on est allés changer des pièces du magot volé à Fontana, on est bien, la journée a été bonne.

Le soir tombe, je commence à trouver ça long, qu'est-ce qu'elles peuvent bien faire ces deux petites, là, peut-être qu'elles sont sœurs et qu'on ne les reverra pas, je ne dis rien, on attend, je sais qu'il attendra toute la nuit s'il le faut, la chasse a commencé, on ne peut plus l'arrêter, j'ai le fond d'un biberon et des biscuits mous pour Jeff, on peut encore tenir, il n'empêche que ça commence à faire long, quand même, et puis, miracle, elle sort, elle. Je sens mon fauve se tendre, il plisse les yeux, prêt à bondir, elle regarde le ciel et s'engage sur le trottoir, il démarre, il se porte à sa hauteur, il lui fait le coup du médecin, ça marche encore mieux quand c'est pour Jeff, le médecin de famille de la petite est à côté de chez elle, la chance est avec nous, c'est fou, elle monte en confiance, pour nous guider, elle panique un peu quand on passe devant sa maison sans s'arrêter, elle pleure dans son coin, Fourniret la rassure, il lui dit qu'on ne lui fera pas de mal,

qu'on la ramènera plus tard, promis, que si elle est mignonne elle pourra téléphoner à ses parents depuis chez nous, elle se calme et se tait.

On arrive tard à Floing, de nuit, c'est plus discret, c'est bien, la gamine s'est endormie pendant le trajet, on la réveille doucement, elle entre avec nous, je couche Jeff, je fais réchauffer des restes de la semaine, on mange à table, comme une gentille famille, Fourniret lui sert du vin, pour la rendre plus docile, elle n'a pas envie d'en boire, il ne cède pas, ferme, si elle veut appeler ses parents et rentrer chez elle, elle doit boire, elle obéit, il la ressert, elle devient ivre et vomit, il y en a partout, c'est encore moi qui vais devoir tout nettoyer, je le ferais bien demain sauf que Fourniret aime sa propreté, il me reproche assez ma négligence, alors je nettoie pendant qu'il porte la petite dans la chambre d'amis. Il revient me voir, le visage fermé, me demande de venir, je laisse mon éponge et ma bassine, je vais dans la chambre, la fille est allongée sur le dos, à demi comateuse et attachée les bras en croix avec des liens passant sous le sommier, mon fauve lui a retiré le bas, il me dit : « Regarde », je pense qu'il veut mon avis sur la petite, que je vérifie avec mes doigts si je sens une résistance et si elle est vierge, comme je l'ai déjà fait, je m'apprête à glisser mon doigt quand je vois qu'elle saigne, je ne comprends pas tout de suite, lui n'est pas nu, il ne l'a pas possédée, et puis je comprends, la petite a ses règles, il me dit : « L'intimité féminine est un domaine réservé, nettoie-la », je vais dans la cuisine, rince mon éponge, reviens nettoyer la petite et retourne à son vomi dans la cuisine. Fourniret me rejoint dans la chambre, je suis couchée, il me dit : « Je n'ai pas réussi, à peine une érection, autant habillée et debout, elle m'attirait, autant, là, elle est pitoyable », je lui demande s'il veut que je le suce pour qu'il puisse y retourner, il me dit que non, qu'il retentera sa chance le lendemain, je ne dis rien, elle est à lui, je n'ai pas à commenter.

Le matin, il décide de l'emmener au Sautou, il la charge dans le coffre de la voiture et s'en va, je passe la journée à Floing avec Jeff, je fais bouillir les draps tachés du sang de la petite, je fais quelques courses, je m'arrête voir Ghislaine, Fourniret n'est pas là quand je reviens avec Jeff, je prépare une soupe d'orties, j'ai des œufs, ça ira pour ce soir. Fourniret rentre alors que je vais éteindre la télé pour aller me coucher, il n'a pas l'air content de lui, je sais qu'il n'a pas eu ce qu'il voulait, cette maudite membrane, c'est dommage, elle lui plaisait bien, cette MSP, il se met à table, je lui sers sa soupe et ses œufs, il me dit qu'il a allongé la petite sur un matelas à l'étage du château, il ne faisait pas très chaud, on ne chauffe pas pour ne pas

dépenser, c'est normal, elle saignait moins, seulement il n'était pas en forme, la petite était très étroite, et puis le froid, ça n'aide pas les hommes, ça se recroqueville avec le froid, un bigorneau, il a voulu l'étouffer avec un sac plastique, mais elle l'a regardé droit dans les yeux, il n'a pas aimé ce regard, il l'a trouvé insoutenable, elle a compris ce qui lui arrivait, elle lui a dit : « Vous allez m'étouffer ? », il n'a pas du tout aimé ça, il racle sa soupe et me dit : « Elle devenait une présence gênante, c'était intenable, elle s'est rendu compte qu'elle était en danger, j'ai voulu abréger ses souffrances par humanité, alors j'ai procédé à son étranglement, je l'ai roulée dans un plaid et je l'ai enterrée dans le parc, à côté de l'autre. » Je débarrasse la table, il a bien fait de l'enterrer là, c'est un bon endroit, et puis c'est bon pour les plantes.

Je me demande ce qu'on fout là. À part perdre notre temps, je ne vois pas l'intérêt de faire des fouilles ici. Je suis le premier à dire qu'il ne faut négliger aucune piste, mais de là à croire un seul instant que Fourniret aurait été assez stupide pour enterrer le corps de l'une de ses victimes dans une propriété où il a effectué des travaux de terrassement il y a plus de sept ans, à seulement quelques centaines de mètres de chez lui, on frise le ridicule, et l'abus de bien social, vu les dizaines de flics déployés pour l'occasion. Fourniret est malade, fou, pervers, tout ce qu'on veut, sauf stupide. Le plus absurde dans cette perquisition, c'est la raison pour laquelle on nous a mobilisés en si grand nombre. Le bourgmestre du coin est très versé dans les histoires ésotériques et paranormales, cartes, voyants, anges, communications avec l'au-delà, les morts et tout le tintouin. La femme qu'il consulte a eu un flash où elle voyait Fourniret enfouir un corps sur ce terrain. Même André n'était pas très chaud pour diligenter ce tapage, mais le bourgmestre insistait tellement que, au bénéfice du doute, et je suppose pour avoir enfin la paix, il a ordonné ce déploiement démesuré. À voir sa tête et celle de Ben, je peux dire qu'ils ont l'air aussi ravi que moi de ce raffut inutile.

Une sèche, ça me calmera. Je crois que tout le monde est sur les dents avec le procès Dutroux qui s'est ouvert il y a quinze jours. André et Philippe doivent être sévèrement sous pression pour notre affaire. Si on laissait s'échapper un nouveau Dutroux, ce serait la fin de la police et de la justice belges.

— Je peux t'en prendre une ?

André s'appuie avec moi contre le capot de ma bagnole.

— Je croyais que tu avais arrêté ?

— J'ai essayé. Sauf que ce n'est pas le bon moment.

Je lui donne une sèche et du feu.

— Merci. Tu ne devais pas t'arrêter toi aussi ?

— J'ai décidé d'arrêter d'essayer d'arrêter. Ça fait le désespoir de Françoise et de mon toubib, le doc m'engueule chaque fois qu'il me voit, ce qui ne m'empêche pas de m'en griller une en sortant de son cabinet.

Nous fumons un instant en silence.

— Tu ne crois pas beaucoup à ce qu'on est en train de faire, je me trompe ?

— Pas vraiment, non. Si tu regardes la gueule de Ben, tu verras qu'on est deux à ne pas être convaincus.

— Ça fait trois avec moi. Je voulais me débarrasser de l'autre illuminé. Et puis on ne sait jamais. S'il y avait effectivement un ou plusieurs corps enterrés ici et qu'on avait négligé cette pseudo-piste, on nous tomberait dessus comme la vérole sur le bas clergé espagnol.

— Pourquoi espagnol ?

— Je ne sais pas. Les versions de cette expression divergent. On parle aussi du bas clergé breton. Ne me demande pas pourquoi, je ne sais pas non plus. Je t'ai dit qu'on avait du nouveau du côté de la Scientifique ?

— Non.

— C'est tombé il y a deux heures.

— Déjà ?

— Ils manquent de moyens, comme nous tous.

— André, presque neuf mois, ils se foutent vaguement de la gueule du monde, tu ne crois pas ?

— Jacques, ils avaient près de quatre mille prélèvements à analyser !

— Neuf mois, bordel, neuf mois. Et pendant ce temps-là on nous demande des résultats alors que, si ça se trouve, la preuve de la culpabilité de l'autre malade est là !

— Calme-toi, Jacques.

— Me calmer ?

— Tu veux entendre où ils en sont ou pas ?

Je tire sur ma sèche.

— Je t'écoute.

— Ils ont réussi à isoler soixante-treize cheveux exploitables parmi les centaines trouvés au milieu des poils de chien et de je ne sais quoi d'autre dans la camionnette de Fourniret.

— Excellent ! Ils sont partis dans les labos pour l'analyse ADN et tout le bataclan ?

— Justement, c'est là qu'on a un problème.

Je jette ma sèche dans le fossé. Je sens que la suite va m'énerver.

— Quel problème ?

— Ce type d'analyse coûte extrêmement cher.

— Combien ?

— Un peu moins de 1 000 euros par cheveu ; 990 euros pour être exact.

— 73 000 euros pour peut-être coincer l'autre cinglé, ce n'est pas la ruine.

— Je suis d'accord avec toi. Le souci, c'est le « peut-être ».

— Comment ça ?

— Le ministère de la Justice n'est pas très chaud pour engager de telles sommes dans une affaire qui devient de plus en plus franco-française et de moins en moins belge.

— Tu te fous de moi ?

— Mais c'est vrai ! Les deux victimes ont beau avoir été retrouvées sur notre territoire, elles n'en restent pas moins françaises. Sans compter le château, Emmanuelle Maurin…

— Je ne te parle pas de ça ! Je te parle de ces putains de 73 000 euros pour coincer un mec qui est peut-être pire que Dutroux ! Ça te dit quelque chose en ce moment, Dutroux ?

— Je savais que ça n'allait pas te plaire.

— Tu imagines qu'il peut y avoir un cheveu d'Élodie Defaux ou de Lian Shiro dans ces soixante-treize échantillons ?

— Je sais, Jacques, je sais.

— Tu veux dire qu'on va prendre le risque de laisser passer *la* preuve de la culpabilité de l'autre cinglé pour des questions budgétaires et politiques ?

— C'est le risque, en effet.

Je me redresse et fais quelques pas pour ne pas exploser. Je revois le rictus de Fourniret me narguer pendant ses interrogatoires.

— Fait chier ! Connards de politicards de merde !

Les autres flics se retournent. Je leur fais signe que ce n'est rien. J'allume une nouvelle sèche tandis qu'André écrase la sienne.

— Je ne les lâcherai pas, Jacques. Tu me connais. On va trouver une solution.

Je tire une longue bouffée. Si je m'écoutais, je dégainerais mon flingue et je dessouderais Fourniret sur-le-champ. Ça réglerait tous nos problèmes.

Même celui de mon cholestérol, vu ce qu'on bouffe en taule.

— Philippe est au courant ?

— Pas encore. Et puis je préférais te le dire moi-même.

Je sais qu'André est de notre côté, depuis le début. Il fera son maximum. Mais merde, c'est quoi 73 000 euros pour serrer un salopard comme Fourniret ? Je tire sur ma sèche et respire par le nez. Ce n'est pas le moment de craquer. On est tout près.

— Ben t'a dit pour les VHS ?

— Oui, il m'a dit que tu lui avais tendu l'hameçon.

— J'espère qu'elle va mordre.

— Tu comptes l'interroger quand sous hypnose ?

— J'attends. Je me garde ça sous le coude au cas où elle accepte les VHS.

— Pour quelle raison ?

— Si elle accepte, on lui communiquera la date pour l'hypnose la veille de sa visite à Fourniret, pour créer un événement anxiogène en rapport avec l'enquête dont ils pourront parler.

— Je vois. Fais gaffe, à l'avenir, avec les auditions spéciales comme celle sous hypnose, informe-la bien qu'elle a le droit de refuser, histoire qu'on n'ait pas des vices de procédure susceptibles de nous revenir dans les dents lors du procès.

— Je sais. Philippe m'a déjà remonté les bretelles. Et puis ça va, mes équipes et moi, on essaie de faire quelque chose au lieu de se branler pour rien dans un bois !

— Jacques, j'ai tout validé, soyons juste prudents à l'avenir.

Je me calme. André n'y est pour rien. Il fait ce qu'il peut avec les absurdités de la hiérarchie judiciaire.

— Merci, André.

— Tu la soumettras à ce test malgré tout ? Je veux dire même si elle ne fait pas de demande pour les VHS ?

— Oui. Je ne crois pas en ce genre de trucs non plus, mais ça vaut le coup d'essayer.

Je rajuste mon cuir.

— Tu vas voir ce qui se passe ?

— Je vais me dégourdir les jambes pour éviter de buter quelqu'un.

C'était le bon temps, Floing, même si on vivait chichement pour ne pas attirer les soupçons par rapport au Sautou, même sur la fin, quand on avait Fontana aux trousses et qu'on devait se terrer à droite, à gauche, on devait se taire, ce n'était pas pareil, c'était plus facile, on ne me posait pas toutes ces questions, personne ne me demandait rien, pas comme ce flic en tout cas, il ne me lâche pas d'une semelle, un vrai chien avec les crocs plantés dans mon mollet, il revient sans cesse aux mêmes points, aux mêmes questions, ces foutues questions auxquelles je dois répondre sans répondre, ça me demande un effort terrible pour répondre la même chose que j'ai déjà répondue, ça m'épuise, ça me donne des maux de tête, je voudrais que ça s'arrête, il faut que ça s'arrête, je vais devenir folle, sinon.

Ça ne me plaît pas du tout, cette histoire d'hypnose, mais alors pas du tout. Je suis apte en plus. Ils me l'ont dit, les poulets, il paraît que j'entre bien en hypnose, je ne peux pas le savoir, je ne sais pas ce qui s'est passé quand ils ont essayé, c'est le principe, ils m'ont dit, on ne se souvient pas de ce qu'on a dit, si ça se trouve, ils en ont profité pour me poser des questions, les mêmes questions, je ne peux pas savoir, ils l'ont peut-être fait, ces salauds, et s'ils l'ont fait, je leur ai peut-être dit des choses que je ne dois pas dire, ce sont ces choses qu'ils cherchent à me faire dire avec leur hypnose, c'est pour ça que ça ne me plaît pas, cette histoire, j'ai peur de leur dire toutes ces choses et de ne pas me rappeler les avoir dites, et ça, c'est un problème, oui, un vrai problème.

Il est temps qu'il sorte, Fourniret, il faut qu'on se parle, j'en ai marre des lettres, on s'écrit, beaucoup, surtout lui, il a toujours aimé ça, écrire, sauf qu'il faut le suivre, il faut le décoder, encore plus dans ce qu'il m'écrit en ce moment, il sait que chaque mot qu'on s'écrit est lu et disséqué à la loupe, alors il emberlificote encore plus ce qu'il écrit, déjà qu'il emberlificote tout d'habitude, quand tout va bien et qu'on est tranquilles, du

coup, il faut le décoder deux fois plus, et puis il faut que je code mes lettres à moi aussi, pareil au parloir, il faut coder ce qu'on se dit, ils nous écoutent, la flicaille, c'est certain, c'est épuisant tout ça, toutes ces choses à coder et à décoder, j'ai toujours peur de comprendre un truc de travers, du coup je ressasse sans cesse pour être sûre de ne pas avoir mal compris, ça m'épuise, tout m'épuise, je n'en peux plus.

Ça serait plus simple de se parler en vrai, dans leur truc, là, les visites hors surveillance, les VHS, comme ils disent, les bleus, je vais peut-être dire oui à ça, je vais peut-être le faire, je vais aller le voir en VHS, Fourniret, je ne sais pas, on parlera en codé, au cas où, il code tout de toute façon, même quand il n'y a pas besoin, seulement ce sera plus simple de le suivre, on aura les gestes et les yeux, ça peut dire beaucoup de choses qu'on ne dit pas, les gestes et les yeux, on peut se dire plein de choses sans les dire, ça ira plus vite, oui, ce sera mieux que les lettres et le parloir, je vais peut-être dire oui à ce truc-là, je ne sais pas, je ne sais plus, je suis fatiguée.

J'espère juste qu'il n'aura pas envie d'un petit câlin, qu'il ne voudra pas encore qu'on rejoue ma défloration, ça me fatiguait ça aussi, sur la fin, quand il me touchait encore, de rejouer encore et encore ça, ça va bien au bout d'un moment, rejouer les chasses où il me tenait à l'écart, pourquoi pas, ça me permettait d'y être un peu avec lui, après coup, ça prolongeait notre pacte, ça oui, mais le militaire de Thionville, non, je n'ai plus envie de ça, je sais bien que je n'aurais pas dû perdre ma membrane comme ça, qu'il ne fallait pas la donner si facilement, pas à un inconnu, je veux juste qu'on parle, qu'on ait un vrai plan pour que tout ça s'arrête.

Le problème, c'est que s'il reste en prison, ça va continuer, les flics et leurs questions, et s'il sort, ça risque de reprendre, les chasses sans moi, et ça, je ne le veux pas, ce n'est pas bien, ce n'est pas conforme à notre pacte, il pourrait peut-être s'arrêter de chasser, aussi, non, il ne le fera pas, je le connais, et même, s'il le faisait, ce ne serait plus mon fauve et je ne serais plus sa mésange, ça n'irait pas non plus, je n'en peux plus de mes pensées, il faut que tout ça s'arrête, oui, il le faut, je vais vraiment devenir folle sinon, je crois que je suis en train de devenir folle.

Toujours rien pour les soixante-treize échantillons. Toujours rien pour ces maudits 73 000 euros à débourser pour coincer l'autre taré. Et toujours rien pour les VHS. C'est dire comme on avance. Putain, il fout quoi, André ? Et elle, elle fout quoi ? Je pensais qu'elle mordrait plus vite à l'hameçon, mais elle n'a pas encore fait de demande pour voir Fourniret dans les conditions qui nous permettraient enfin de les écouter. À croire qu'elle a des antennes et qu'elle flaire le piège. Il y a définitivement un truc qui ne clope pas avec elle.

— Jacques ?

Je redresse la tête. Philippe me lance un regard interrogateur. Ben et Chris me dévisagent. J'avais oublié qu'on était dans cette salle de réunion si accueillante.

— Pardon, j'étais ailleurs. C'était quoi la question ?

Philippe lisse sa barbe, signe qu'il est nerveux. Avec ce qu'il supporte en ce moment, il est à bout, lui aussi.

— Je te demandais dans quelles directions tu voulais continuer à creuser.

Je passe mes mains sur ma figure comme si j'allais réussir à en retirer la fatigue.

— Je la soumettrais bien au détecteur de mensonges une fois qu'elle aura fait l'hypnose, pour la maintenir sous pression.

— Et pas lui ?

— Ça ne donnera rien avec lui. C'est un animal à sang froid. Il est assez fou pour être convaincu de son innocence.

Ben bâille avant de prendre la parole. Il a l'air exténué. Plus cette affaire avance sans avancer, plus il brûle sa santé hors des heures de service. Il est temps que cette enquête s'arrête, ou chacun de nous va y laisser sa peau.

— Je suis d'accord avec Jacques. D'ailleurs, Fourniret ne se juge coupable de rien. Dans sa logique de détraqué, il est innocent, puisqu'il avait raison de faire ce qu'il a fait.

Chris acquiesce silencieusement. Depuis qu'elle se coltine la tonne de lettres échangées par nos deux clients, elle verdit à vue d'œil.

Philippe tapote avec son stylo sur la table.

— Le problème, c'est qu'elle peut refuser et qu'on ne peut pas la forcer.

— Je peux essayer de l'avoir au bluff, comme on l'a fait avec Ben pour l'hypnose.

— Trop risqué. D'autant que si jamais il en ressortait quelque chose, non seulement ça n'aurait aucune valeur légale, mais en plus n'importe quel avocat verrait le vice de procédure et ça nous retomberait sur la gueule au tribunal. Si on réussit à aller jusque-là.

Ben s'emporte :

— Il faut bien qu'on essaie quelque chose ! On a de plus en plus d'indices concordants. Regarde, les gars ont retrouvé une photo d'Emmanuelle Maurin dans son ordinateur.

— Ben, cette photo avait circulé dans toutes les rédactions et sur toute la Toile, ça ne prouve rien. J'ai besoin de preuves. Tu n'as même pas idée de comment ils me font chier là-haut.

— Ils croient quoi, ces politiciens de mes deux, qu'on se branle ?

Je pose mes coudes sur la table et fais signe à Ben de baisser d'un ton. Je partage son énervement, mais je dois rester calme pour garder les idées claires et empêcher qu'on parte tous en torche. Essayer en tout cas.

— Philippe, dis-leur qu'ils n'ont qu'à ordonner les tests ADN des soixante-treize échantillons que la Scientifique a isolés, et qu'après ils pourront venir te les briser.

— J'aimerais que ce soit aussi simple.

Chris croise les jambes. Elle a la voix qui tremble.

— C'est tout de même hallucinant qu'ils ne veuillent pas diligenter ces tests pour des questions d'argent ! Si ça se trouve la preuve est là, et eux ils la laissent passer. C'est pourtant bien des preuves qu'ils veulent, non ?

Philippe s'appuie contre le dossier de sa chaise et croise les bras.

— Je sais, moi aussi ça me rend fou.

Ben se frotte les yeux.

— On fait quoi de cette photo d'Emmanuelle Maurin retrouvée dans son ordinateur ?

Philippe hausse les épaules avec dépit.

— Utilisez-la avec Jacques en interrogatoire sans vous focaliser trop dessus, c'est un dossier français, et on doit se concentrer avant tout sur ce qui relève de notre territoire.

Je sors mon paquet de sèches et le pose devant moi. Le simple fait de le voir me rassure et me soulage. Le parallélisme avec mon briquet juste à côté aussi.

— Philippe a raison. On ne peut pas s'appesantir sur le cas Maurin, même si c'est dégueulasse de ne pas le faire, c'est une affaire française qui ne relève pas de notre juridiction. Et Philippe a également raison pour le détecteur de mensonges.

Ben écarte son calepin avec un geste d'irritation.

— Alors on fait quoi ?

— J'y viens. On va lui proposer de passer le test du polygraphe en l'informant cette fois de son droit à refuser. En amenant bien la chose, elle peut accepter, ça se tente. Pour le reste, on continue à creuser les pistes qu'on a définies, ça va finir par payer. Ça ne peut que finir par payer. D'ailleurs, Chris, tu trouves des choses susceptibles de nous intéresser dans leurs courriers, n'importe quoi ?

Elle repousse son bloc-notes sur la table avec lassitude.

— Pour l'instant rien, en tout cas rien que nous ne sachions déjà. Le seul point notable, c'est qu'il lui a très vite révélé pourquoi il était en prison et que ça n'a pas eu l'air de la déranger. Elle était venue s'installer à Gournay chez des amis de Fourniret, ce qui nous confirme qu'il avait des connaissances auxquelles il pouvait rendre visite dans le cadre de l'enlèvement d'Emmanuelle Maurin. Ses lettres à elle sont molles et geignardes, elle se plaint de tout et tout le temps, lui ne cesse de lui donner des conseils débiles pour sa santé alors qu'il est loin d'être médecin, il lui parle d'un véhicule diesel à acheter. C'est souvent imbitable, tarabiscoté, et pour parfaire le tableau, il faut décoder leurs pattes de mouche.

Ben se tourne vers elle.

— Franchement, je ne sais pas comment tu fais pour te fader tous ces trucs. Je t'en admirerais presque !

— Tu te fous de ma gueule ?

— Ah non, vraiment pas. Et j'ai dit « presque », ce n'est pas comme si je te disais que j'étais tombé amoureux de toi.

Chris le scrute d'un air peu convaincu.

— Je te promets, je ne pourrais pas faire ce que tu fais une minute. C'est un tel cauchemar de les décrypter tous les deux en audition, surtout lui, alors les lire sur des pages et des pages, je crois que je deviendrais plus fou furieux qu'eux !

Nous sourions à la remarque de Ben. Même Chris se déride.

— Autre chose ?

Elle me regarde.

— Non. Ah si, un détail que je trouve totalement délirant.

— Lequel ?

— Comme nous le savons, ils se sont rencontrés en s'écrivant par le biais d'une petite annonce passée par Fourniret.

Elle ouvre son bloc-notes et fait défiler quelques pages.

— « Prisonnier aimerait correspondre avec personne de tout âge pour oublier solitude. » L'annonce a été publiée dans le numéro du 12 février 1987 du *Pèlerin Magazine.* Voilà, c'est tout. Ça m'a juste semblé hallucinant, *Le Pèlerin Magazine…*

Ben lève les bras, abasourdi.

— Le Meetic catho de l'époque, il y a de quoi halluciner !

Nous sourions de nouveau. Ben nous dévisage tour à tour.

— Non mais sans déconner, vous imaginez le topo : une petite annonce dans un journal catho, avec leur pedigree ? Tu m'étonnes que les flics ne puissent rien trouver sur eux ! Qui aurait l'idée d'aller chercher là-dedans ? En même temps, Philippe, si ce n'est pas la preuve qu'ils sont complètement givrés tous les deux, je veux bien devenir moine trappiste !

Un fou rire nerveux s'empare de nous. Chris en a les larmes aux yeux. J'en ai des crampes à l'estomac, et pour une fois ce n'est pas parce que j'ai pris des libertés avec le régime prescrit par mon toubib. Même le visage de Philippe vire au rouge.

Alors que nous reprenons nos esprits, on frappe à la porte. Dieu fronce les sourcils.

— Entrez !

Un officier en uniforme entre dans la salle de réunion. Philippe se tourne vers lui.

— Oui ?

— Le juge André Ménard vient d'appeler : Monique Fourniret a demandé une autorisation pour une VHS.

Ben se lève de sa chaise et se met à genoux.

— Alléluia !

Il a raison : des tournées chez Le Gus s'imposent. Voilà, je suis prête, j'ai fait ce que j'ai pu. C'est un véritable casse-tête pour moi de m'habiller, je suis un peu coquette malgré tout, c'est vrai, même si je n'ai pas beaucoup d'habits et si je m'habille toujours pareil, j'ai réfléchi plus d'une heure à ce que j'allais me mettre sur le dos pour aller le voir, ce n'est pas mon truc à moi, de réfléchir, surtout en ce moment, mon cerveau s'emmêle les pinceaux, il s'embrouille tout seul, trop de questions entre celles que me posent les flics et celles que je dois me poser pour dire les choses que je peux dire et ne pas dire les choses que je ne dois pas dire, du coup je suis revenue à mon premier choix, je me suis habillée comme à l'ordinaire, c'était le plus simple, j'ai hésité, pourtant, et longtemps, sauf que je me suis dit que si je mettais des vêtements différents de ceux que je porte habituellement, j'allais faire apprêtée, et ça risquait de donner à Fourniret l'envie d'un petit câlin façon le militaire de Thionville, alors je me suis dit qu'il suffisait de ne rien changer, puisqu'il ne me touche presque plus depuis des années, oui, ne rien changer.

J'ai fait une liste, aussi, une liste de questions à lui poser, pour savoir quoi faire et quoi dire, je n'en sors pas des questions, même quand on ne m'en pose pas il faut que je m'en pose, c'est sans fin, ça me perturbe, ça dérange le calme de mes pensées, je n'ai plus de temps pour mes pensées à moi, je suis sans cesse perdue dans toutes ces questions, d'ailleurs je ne sais plus où j'ai rangé ma liste de questions à moi, où j'ai pu la mettre, déjà que je suis négligente quand tout est normal, quand je ne suis pas obligée de penser à des questions qui m'encombrent, c'est pire depuis que je dois me poser autant de questions.

Sauf que, j'y pense, il ne faut pas que j'aille à la prison avec cette liste de questions. Ça non. Ils vont me fouiller avant de me laisser entrer, surtout moi, il vont tout fouiller, ne rien laisser passer, et je les connais, les bleus, s'ils tombent sur cette liste de questions, ces questions que je ne suis pas censée me poser puisque je n'en connais pas les réponses, puisque je ne sais rien de toutes ces choses au sujet desquelles ils me posent toutes ces questions, s'ils tombent dessus, ils sauront que je sais ce que je suis supposée ne pas savoir, ils sauront que j'ai les réponses à leurs questions, ils me poseront encore plus de questions après, des questions sur ces questions que je ne devais pas me poser et sur les réponses que je ne leur donne pas, alors non, il ne faut pas que je l'emmène avec moi, c'est trop dangereux.

Tant pis. Je vais partir sans mes questions, c'est plus prudent, et puis ma mémoire n'est pas si mauvaise que ça en réalité, il faut juste qu'ils le croient, je vais faire un effort pour ne pas oublier ces questions que je dois oublier connaître, que je suis supposée ne pas poser à Fourniret puisque je ne me les pose pas, puisque je ne sais rien, oui, je vais faire ça.

Ça y est, nous y sommes enfin. Tout est en place. Ben s'occupe de la retranscription de cette VHS. Philippe et André sont présents au côté de Christophe Dutour, le directeur de la prison, dont nous occupons le grand bureau. Les gars de la Scientifique qui ont piégé le local où vont se retrouver nos clients sont là pour s'assurer du bon déroulement technique de l'opération. Même Chris est appuyée contre le mur, elle est venue pour s'aérer les neurones des lettres où elle se noie de plus en plus. On est bien. On a la place. On est parés pour les deux heures de retrouvailles accordées à nos frappadingues. Il n'y a plus qu'à attendre qu'elle arrive.

Je l'ai appelée hier soir, pour lui dire que la séance d'hypnose aurait lieu samedi prochain. J'ai fait exprès de téléphoner tard, pour qu'elle ne puisse ni se rendre au parloir ni passer un coup de fil à Fourniret pour lui raconter. Et pour qu'elle évoque cette séance d'hypnose et ses craintes seulement maintenant, pour créer une brèche et qu'ils discutent de leurs secrets en toute impunité. Sauf que nous, on est là, on les écoute et on ne va pas en perdre une miette.

On ne les interrogera pas tout de suite sur ce qu'ils vont se dire aujourd'hui pour éviter de nous griller si elle demande d'autres VHS dans les mois qui viennent. Mais ça devrait nous orienter sur des détails importants qu'on n'avait pas vus ou négligés, ça pourrait nous indiquer où creuser en priorité pour trouver cette foutue preuve de la culpabilité de Fourniret qu'on nous réclame et qui continue de nous faire défaut malgré nos efforts. André ne m'a pas reparlé des soixante-treize échantillons exploitables recueillis dans la camionnette de l'autre dingo. J'espère qu'il va réussir à faire ordonner ces foutus tests ADN. Vu comment je me suis mis en rogne la dernière fois, il ne doit pas oser m'en parler tant qu'il n'a pas une bonne nouvelle à m'annoncer. Il sait qu'on en a besoin. C'est primordial. Si les résultats se révélaient concluants, si l'un de ces cheveux

appartenait à Lian Shiro ou à Élodie Defaux, ça résoudrait toute l'enquête. Au bout d'un moment, on aura beau se démener pour faire le plus de devoirs possible, les demandes de libération conditionnelle que dépose régulièrement l'avocat de Fourniret finiront par aboutir, faute de preuves. Et il sera relâché dans la nature. Il pourrait même réussir à fuir dans un pays voisin. Une catastrophe après tous ces mois à le traquer. Je ne veux pas y penser.

Quand je vois cette maison d'arrêt aux allures de vieux manoir, avec ses tourelles de brique rouge, le confort moderne des cellules et celui du bureau de son directeur, je me dis qu'on traite avec beaucoup trop d'égards les salopards comme Fourniret, et qu'on doit bien pouvoir trouver ces 73 000 euros en rognant un peu à droite, à gauche.

Le portable de Philippe vibre. Il décroche, acquiesce et raccroche.

— Elle est devant la prison.

Nous retenons notre souffle. C'est parti.

[Extraits VHS 1 – affaire Fourniret – 21 mars 2004]

Monique Fourniret entre dans la pièce où l'attend son mari et referme la porte.

MONIQUE FOURNIRET : Tu as l'air en forme.

MICHEL FOURNIRET : Je leur mène la vie dure, ça me maintient.

Ils s'assoient.

MICHEL FOURNIRET : Comment va Jeff ? Ses notes à l'école ?

MONIQUE FOURNIRET : Ça va, ça va plutôt bien, même. Il a 11 de moyenne pour l'instant, pour le troisième trimestre.

MICHEL FOURNIRET : Et tu trouves ça bien, toi ?

MONIQUE FOURNIRET : Ben, c'est mieux qu'avant, quand même, mieux que l'année dernière à la même période.

MICHEL FOURNIRET : Ce n'est pas assez. Il devrait être premier de sa classe, et de loin. Tu ne devrais pas le pousser à se complaire dans la médiocrité ni à s'en satisfaire, ça ne lui rend pas service pour l'avenir. Le monde crève de cette médiocrité-là.

Ils restent silencieux quelques secondes.

MICHEL FOURNIRET : Il s'est fait de nouveaux copains ?

MONIQUE FOURNIRET : Pas vraiment. Il me parle des fois d'un certain Kevin avec qui il joue au foot à la récréation, sans plus. Mais tu le connais, il a un peu du mal à aller vers les autres. Ce n'est pas son truc à lui, les autres.

[…]

[15' 27"]

MONIQUE FOURNIRET : Les flics vont me faire passer un test d'hypnose.

MICHEL FOURNIRET : Quand ça ?

MONIQUE FOURNIRET : Samedi prochain, à Namur.

MICHEL FOURNIRET : Tu sais que tu peux refuser ?

MONIQUE FOURNIRET : Ah bon ?

MICHEL FOURNIRET : Oui. Enfin, je crois. Je demanderai à Lalet, mais je pense que tu as le droit de refuser.

MONIQUE FOURNIRET : Oui, demande-lui. Je n'ai vraiment pas envie de faire ce truc.

MICHEL FOURNIRET : En même temps, c'est peut-être mieux que tu le fasses.

MONIQUE FOURNIRET : Pourquoi ?

MICHEL FOURNIRET : Parce que comme ça, je pourrai refuser s'ils me le proposent.

MONIQUE FOURNIRET : Je ne comprends pas.

MICHEL FOURNIRET : C'est très simple. Moi, je les fais chier depuis le début, ils n'en peuvent plus de moi, ça leur semblera normal que je refuse. Toi, par contre, ça leur semblera suspect.

MONIQUE FOURNIRET : Mais pourquoi moi ça leur semblera suspect et pas toi ?

MICHEL FOURNIRET : Je te l'ai dit ! Parce que moi, je les fais chier depuis le début, donc c'est dans la logique. Mais toi, comme tu n'as rien à te reprocher, ça leur semblera suspect si tu refuses. Tu comprends, là ?

Ils restent silencieux quelques secondes.

MICHEL FOURNIRET : Ça va aller.

MONIQUE FOURNIRET : Je ne sais pas.

MICHEL FOURNIRET : Je te dis que ça va aller, fais-moi confiance.

MONIQUE FOURNIRET : D'accord. Pourvu qu'il n'y ait pas les Français pour assister à ce truc.

MICHEL FOURNIRET : Tu t'en fiches qu'ils soient là ou pas ! Je n'ai rien à voir avec Lian Shiro ni avec Élodie Defaux, ni avec quoi que ce soit qu'ils peuvent s'imaginer, d'ailleurs.

MONIQUE FOURNIRET : D'accord. Ils vont m'emmener à Namur, c'est ce qu'ils ont dit. J'ai failli leur dire que ça leur évitera de me suivre, mais je n'ai rien dit.

MICHEL FOURNIRET : Je vois d'assez loin leur stratégie.

MONIQUE FOURNIRET : Du coup je vais être encadrée par la flicaille dans leur voiture. Je vais leur dire : « Vous avez peur que je m'échappe ! » Ça, ils vont l'avoir dans les dents, je peux te le dire.

Ils rient. L'un d'eux déplace quelque chose.

[À 17’ 31”, l’enregistrement devient inaudible.]

Le raffut dans nos casques est tellement assourdissant que Ben et moi les retirons comme un seul homme.

— C'est quoi, ce bordel ?

Ben approche l'un des écouteurs de son oreille avant de le reposer.

— Le grand prix de Formule 1.

— Quoi ? Quel grand prix ?

— Le grand prix, à la télé.

Je me tourne vers les gars de la Scientifique.

— Vous les avez mis où, les micros ?

Le responsable baisse la tête.

— Dans le pot de fleurs.

— Pardon ?

— Dans le pot de fleurs, sur la table.

Ben s'ébouriffe les cheveux.

— J'ai entendu qu'on déplaçait quelque chose avant que ça ne devienne inaudible. Ils ont dû le mettre sur la télé.

Je fais quelques pas pour me calmer. Essayer de me calmer.

— Merde !

J'envoie valser une chaise.

— Des mois qu'on attend cette VHS, et vous, bande d'abrutis, vous planquez vos micros dans un pot de fleurs qu'on peut déplacer ? C'est un cauchemar. Je vais me réveiller endormi en vrac sur mon canapé.

Personne ne bronche. Christophe Dutour se mordille nerveusement les lèvres. André se ronge un ongle. Philippe lisse sa barbe en fermant les yeux. Je le connais, il se retient pour ne pas sortir de ses gonds. Ben ne bouge pas de sa chaise, les mains croisées derrière la nuque. Chris reste appuyée contre le mur, le regard fixe. Je crois qu'elle n'a même plus la force de

réagir tellement elle est rincée. Quant aux gars de la Scientifique, ils donnent l'impression d'avoir rapetissé à la taille de rats.

Je sors mon paquet de sèches et désigne la fenêtre au directeur de la prison.

— Je peux ?

Il acquiesce sans mot dire. Il aurait pu refuser, j'aurais fumé quand même. J'ouvre. Ben met le son en stéréo, se lève et me rejoint pour s'en griller une. Le vacarme des bagnoles qui tournent autour du circuit résonne dans la pièce.

— Tout n'est pas perdu, on reconnaît bien les Ferrari !

Nous restons ainsi, sans parler, le bec dans l'eau, jusqu'aux cinq dernières minutes de la VHS, lorsque Fourniret éteint enfin la télévision.

[Extraits VHS 1 – affaire Fourniret – 21 mars 2004]

[1 h 58’ 07”]

MICHEL FOURNIRET : On est d’accord, on fait comme ça ?

MONIQUE FOURNIRET : Oui, on fait comme ça. Et pour les brunos, on fait quoi ?

MICHEL FOURNIRET : On n’y touche pas pour l’instant, trop risqué.

MONIQUE FOURNIRET : Bon, je vais continuer de me débrouiller comme je peux, alors.

MICHEL FOURNIRET : Voilà.

Ils restent silencieux pendant quelques secondes.

MONIQUE FOURNIRET : Et du coup, je reviens te voir ici le mois prochain ? Enfin, si je suis encore libre samedi.

MICHEL FOURNIRET : Ils n’ont rien pour nous accrocher. Ils n’ont rien pour nous accrocher parce qu’on n’a rien fait de mal, ni toi ni moi. Donc on se revoit ici le mois prochain. D’ici là, on s’écrit pour se tenir informés et tu m’appelles en cas d’urgence.

MONIQUE FOURNIRET : D’accord.

Elle sort et referme la porte.

[Fin de la VHS]

Nous nous dévisageons. Philippe continue de lisser sa barbe.

— C'est quoi cette histoire de « brunos » ? Un nom de code pour des corps qu'ils auraient enterrés ?

Chris cesse de s'appuyer contre le mur et se redresse.

— Non, je ne crois pas. Ils en parlent dans les lettres qu'ils s'échangent depuis que Fourniret est à l'ombre ici, les rapports qu'on me donne chaque semaine en ont fait état plusieurs fois. Je pense qu'il s'agit des restes du magot avec lequel ils avaient acheté le château du Sautou.

André se tourne vers elle.

— Tu es sûre ? C'est curieux, quand même, comme nom pour désigner de l'argent.

Ben pianote sur son ordinateur où il a retranscrit la VHS.

— Chris a raison. Elle a dit : « Pour les brunos, je fais quoi ? » Et il lui a répondu : « On n'y touche pas, trop risqué. » Ils ne pouvaient pas parler de corps. Ils sont givrés, mais pas au point de vouloir déterrer des cadavres. Enfin, à mon avis.

Philippe lisse sa barbe.

— Jacques, tu en penses quoi ?

— Du raté d'aujourd'hui ?

— Elle a dit qu'elle allait revenir le mois prochain, on aura une autre VHS pour se refaire. Je suis d'accord avec toi qu'on a mal joué sur ce coup-là. Compte sur moi pour qu'on ne refasse pas deux fois la même erreur.

Les gars de la Scientifique opinent du chef en contemplant leurs pieds. Le responsable relève timidement la tête.

— On planquera les micros dans un endroit qui ne peut pas être déplacé. Et loin du téléviseur.

Je pourrais le boxer jusqu'à ce que mort s'ensuive, le crucifier et lui arracher les boyaux avec les dents. Faut que je garde mon sang-froid sinon

mon hypertension va me faire chier, mes hernies vont se réveiller et je n'ai vraiment pas besoin de ça. On va conclure ce fiasco et, que ça plaise ou non à Françoise et à mon toubib, j'irai fumer tout mon paquet de sèches en buvant des chopes avec qui veut chez Le Gus.

Je regarde Christophe Dutour.

— Vous pouvez nous laisser, on a besoin de parler en privé ?

Il entraîne mes amis de la Scientifique hors de son bureau et nous restons seuls.

— Ben, tu peux m'imprimer les miettes qu'on a attrapées ? Je voudrais voir ce qu'on a.

— À vos ordres, mon capitaine !

Il sort les feuillets et les pose sur le bureau.

— On n'a pas de pot de fleurs, mais on a un pot de stylos !

J'écarte la chaise du directeur et nous prenons place debout autour du bureau. Chacun parcourt en silence le texte de la retranscription.

Philippe pointe une phrase du doigt.

— Regarde, elle dit qu'elle reviendra le voir ici le mois prochain. On aura une autre VHS.

— Ça n'excuse pas ce qui s'est passé aujourd'hui. Ben, tu vois quoi dans ce merdier ?

— Fourniret parle de Lian Shiro et d'Élodie Defaux alors que ça n'a rien à voir avec la choucroute.

Je lis plus attentivement. Il a raison, Fourniret balance ça alors qu'ils sont en train de parler des Français et de la séance d'hypnose.

Philippe attrape un stylo dans le pot et entoure le premier mot de la réponse de Monique Fourniret.

— Et vous avez vu ce qu'elle lui répond ? Elle lui répond : « D'accord. » Puis elle enchaîne de nouveau sur l'hypnose.

André pose ses mains sur le dossier de la chaise de Christophe Dutour.

— Il lui envoie un message : si on te parle de Lian Shiro et d'Élodie Defaux, tu la boucles.

J'acquiesce.

— Ces deux affaires sont les plus proches dans le temps, elles ne sont pas prescrites.

Philippe plisse les yeux.

— Ce qui peut aussi vouloir dire qu'il y a d'autres victimes plus anciennes, et qu'on ignore.

Nous encaissons cette nouvelle hypothèse. Malgré son caractère sordide, je sens une certaine excitation nous reprendre.

— Chris, tu vois quelque chose d'autre ?

— Deux. La première, c'est que, d'après ce que vous m'avez raconté de leurs différents interrogatoires, ils ne parlent pas de la même manière. Lui est beaucoup moins alambiqué que ce que vous m'en avez dit, et elle beaucoup moins hésitante et fragile. Ils ne sont donc pas tels que nous les voyons, ou du moins pas tels qu'ils veulent bien se montrer. En tout cas pas quand ils sont ensemble. La seconde…

— Leur complicité ?

Chris me dévisage.

— Oui, leur complicité.

Philippe fronce les sourcils.

— À quel niveau ?

Je laisse la main à Chris :

— Ils font des plans, préparent leur coup, se moquent de nous. Et surtout, ils rient.

Nous restons silencieux. Philippe se redresse.

— Bon, on n'a pas tout perdu. Jacques, pour la suite ?

— Même si les « brunos » dont ils parlent ne sont vraisemblablement pas des corps, on va quand même leur en parler en interrogatoire, puisqu'ils les évoquent dans leurs lettres de ces derniers mois, histoire de les agacer. On va aussi perquisitionner leur domicile de Sart-Custinne en fonction de ce qu'ils nous diront, pour trouver ce magot ou ce qu'il en reste. On essaiera de faire ça la veille de la prochaine VHS, pour qu'ils en discutent à cette occasion. Je me garde la cartouche du polygraphe en réserve, ça pourra nous servir plus tard. Ce que je retiens d'aujourd'hui, c'est que nous avons découvert deux personnalités différentes de celles que nous connaissons en audition. S'il n'y a pas de tendresse entre eux, ils ont une vraie complicité. Et surtout, Monique Fourniret a peur de cette séance d'hypnose.

— Peur ?

J'étais sûr que Chris relèverait cet argument. Je pose mon doigt en dessous de l'avant-dernière phrase de Monique Fourniret retranscrite par Ben.

— Oui, peur, au point de penser qu'elle pourrait être incarcérée suite à la séance d'hypnose, ce qui veut dire qu'elle sait des choses et qu'elle en a

peut-être à se reprocher.

Philippe rajuste sa veste.

— Parfait, on roule comme ça.

Nous rassemblons nos affaires. Ben enfile son blouson.

— Jacques ?

— Oui, Ben, Le Gus.

31 mars 2004
79e audition de Monique Fourniret

Outre Jacques Debiesme et Benoît Lavigne, sont présents pour cette audition particulière les inspecteurs Brice Depasse et Véronique Biefnot, en charge de l'affaire Caroline Moens à la Crim' de Namur, Marc Ravaine et Lætitia Desset, en charge du dossier Lian Shiro au SRPJ de Reims.

L'interrogatoire a lieu dans le cabinet du docteur François Rabaud, psychiatre spécialisé en hypnose.

Monique Fourniret prend place dans le fauteuil qui lui est destiné. Benoît Lavigne dactylographie le PV.

François Rabaud prend son pendule, le balance devant le visage de Monique Fourniret, qui le suit du regard avant de fermer les yeux.

— Respirez profondément.

Elle s'exécute.

— Vous êtes calme, détendue. Vous allez rester dans cet état jusqu'à ce que je dise : « Maintenant, vous allez vous réveiller » et que je claque dans mes mains.

Monique Fourniret ne réagit pas. Sa respiration est régulière.

— Vous allez répondre à mes questions par oui ou par non. Vous êtes d'accord ?

— Oui.

— Vous vous appelez bien Monique Fourniret ?

— Oui.

— Vous êtes bien née le 31 décembre 1948, à Tours ?

— Oui.

Le docteur Rabaud se tourne vers le commissaire.

— Nous pouvons commencer. Vous avez la liste des questions que je dois lui poser ?

Jacques Debiesme tire plusieurs feuilles pliées en quatre de la poche intérieure de son blouson et les lui tend.

— Madame Fourniret, connaissiez-vous le nom de Lian Shiro avant le début de cette enquête ?

— Non.

— Est-il arrivé à votre mari, Michel Fourniret, de prononcer le nom de Lian Shiro en votre présence avant le début de cette enquête ?

— Non.

— Votre mari a-t-il enlevé, violé et tué Lian Shiro ?

— Non.

— Connaissiez-vous le nom d'Élodie Defaux avant le début de cette enquête ?

— Non.

Le docteur Rabaud égrène les questions maintes fois posées durant les soixante-dix-huit précédentes auditions, reprenant l'ensemble des éléments de l'enquête, cherchant des éclaircissements sur chaque victime potentielle, sur chaque élément étrange, du dispositif mis au jour dans le grenier aux noix découvertes dans la cave, de l'infirmière à Emmanuelle Maurin, de l'acquisition du Sautou aux armes en la possession de Michel Fourniret. Monique Fourniret répond rapidement, sans hésiter et systématiquement par la négative. L'échange dure de longues minutes, sous les regards tendus des policiers.

— Votre mari a-t-il tué et violé la jeune fille au pair qui travaillait chez vous durant l'été 1993 ?

— Non.

— A-t-il tué et violé d'autres baby-sitters qui ont travaillé chez vous ces dix dernières années ?

— Non.

— Votre mari vous a-t-il battue pendant vos bientôt dix-sept années de vie conjugale ?

— Non.

— Lui est-il arrivé de vous menacer ?

— Non.

— Est-il arrivé à votre mari de vous maltraiter, physiquement ou psychologiquement ?

— Non. Je ne vois pas pourquoi vous me reposez toutes ces questions, j'ai déjà répondu à toutes ces questions, et plus d'une fois, monsieur le commissaire le sait bien.

François Rabaud dévisage les policiers avec stupeur. Ils ont l'air aussi surpris que lui. Le docteur aurait dû frapper dans ses mains pour que Monique Fourniret sorte de son état d'hypnose et se remette à parler normalement.

Tous se tournent vers elle. Elle a les yeux grands ouverts et les fixe tour à tour.

— C'est bon, je peux rentrer chez moi ?

Le docteur Rabaud s'approche d'elle.

— Madame Fourniret, vous étiez consciente tout le long de l'interrogatoire ?

— Oui, enfin, je crois bien, oui.

Jacques Debiesme passe nerveusement sa main sur ses traits tirés par la fatigue.

— Que s'est-il passé ?

Le psychiatre se gratte le haut du crâne.

— Elle n'est pas entrée en hypnose. Pourtant, elle y était parfaitement parvenue lorsque je l'avais testée la dernière fois, après votre interrogatoire. Nous allons devoir recommencer.

Le commissaire acquiesce en silence.

— Et après je pourrai rentrer chez moi ?

Jacques Debiesme attrape une chaise et s'assoit.

— Oui, madame Fourniret, une fois la séance réussie, vous pourrez rentrer chez vous.

François Rabaud essaie à plusieurs reprises de placer Monique Fourniret sous hypnose, mais chacune de ses tentatives se solde par un échec. À l'issue de cette séance, les inspecteurs du SRPJ de Reims rentrent en France et ceux en charge de l'affaire Caroline Moens s'apprêtent à clore le dossier.

Dimanche 15 janvier 1989. 16 h 49. 5 °C. Pluie.

Clothilde Courtois, vingt et un ans, s'installe dans un compartiment du train Corail. Elle a passé deux jours chez ses parents à Béthune, où elle rentre chaque week-end. Elle poursuit des études en BTS au lycée Sévigné de Charleville et loge au monastère de Notre-Dame de Montcy-Saint-Pierre. Elle est très pieuse. Ses camarades raillent parfois ses lunettes, ses habits dépareillés et vieillots. Elle ne leur en tient pas rigueur, préférant pardonner leurs moqueries au nom de la charité chrétienne.

Le train s'ébranle, elle ouvre sa bible usée par ses lectures et se plonge dans le Nouveau Testament, qu'elle connaît presque par cœur.

En gare de Reims, un homme entre dans le compartiment où elle se trouve et s'assoit en face d'elle. Clothilde le détaille discrètement. Il doit avoisiner la cinquantaine, ses cheveux grisonnent et il porte de petites lunettes cerclées de métal.

Le train reprend sa marche et file à un rythme bringuebalant dans la campagne dévorée par la nuit.

— Excusez-moi, mademoiselle, puis-je vous poser une question ?

La jeune femme relève les yeux vers lui.

— Oui, bien sûr.

— Je vois que vous lisez la Bible. Étant moi-même croyant et pratiquant, je me demandais quel était votre passage préféré ?

La conversation s'engage. Clothilde lui dévoile avec ferveur sa fascination pour la Vierge Marie, l'Immaculée Conception et le père Guy Gilbert, autant de sujets qui trouvent écho chez l'inconnu.

La voix du contrôleur annonçant leur arrivée retentit dans les haut-parleurs et les extirpe brutalement de leur discussion.

— Je me rends compte que je ne sais même pas comment vous vous appelez !

— Clothilde, et vous ?

— Paul. Vous avez vraiment vingt et un ans ? Vous faites tellement jeune !

— Vraiment.

— Sans doute parce que la foi relève de l'éternité.

— Mais oui !

Ils rient, rassemblent leurs affaires et descendent sur le quai.

— À bientôt, j'espère ?

— Vous savez où me trouver ?

— Oui, je vois très bien où se situe votre monastère. Je vous présenterai ma femme, Pierrette.

— Avec joie ! J'attends donc de vos nouvelles. La paix du Christ soit avec vous !

— La paix du Christ soit aussi avec vous !

Ils se séparent.

Quelques semaines plus tard, Clothilde rentre à pied de son lycée et tombe sur Paul accompagné de sa femme Pierrette. Le couple lui propose de venir déjeuner avec eux à Bouillon et de faire ainsi plus ample connaissance. La jeune étudiante accepte d'autant plus volontiers cette invitation qu'on est mercredi et qu'elle n'a pas cours cet après-midi.

En fin de journée, Paul et Pierrette la déposent devant le monastère.

— Il y a une réunion charismatique dans une demi-heure, voulez-vous y participer avec moi ?

Le couple hésite un instant mais préfère décliner.

— Nous sommes un peu timides, vous savez. Comme nous sommes très pieux, nous irons voir les petites sœurs et nous leur apporterons du jambon.

— C'est très charitable à vous, Paul. Pierrette, je suis très heureuse de vous connaître enfin. À bientôt ?

— Oui, à bientôt. La paix du Christ soit avec vous !

— La paix du Christ soit aussi avec vous !

Elle rentre dans la vieille bâtisse.

Le samedi 18 mars 1989, sur le quai de la gare de Charleville, Clothilde attend son train dans la brume et le froid du matin.

Soudain, elle aperçoit une silhouette qui lui est familière.

— Paul ?

L'homme se retourne.

— Clothilde ! Je suis venu chercher des billets pour mes enfants. Ils vont venir me voir aux prochaines vacances. Vous rentrez chez vos parents pour le week-end ?

— On ne peut rien vous cacher !

— Vous êtes vraiment une gentille fille. Oh mais, j'y pense : et si vous veniez vous réchauffer quelques heures chez nous ? Je dois me rendre à Lille cet après-midi pour voir mon frère, je vous déposerai chez vous ?

— J'adorerais ! Il faudrait juste que je prévienne sœur Marie-Thérèse de ce changement de programme. Il y a une cabine devant la gare, je vais lui téléphoner.

— Vous pouvez l'appeler depuis chez nous, ce sera plus simple.

Ils sortent de la gare.

J'ai convoyé un vieux aujourd'hui, je l'ai emmené à la messe avant de le conduire chez son médecin, il était très croyant, on croit toujours quand on a un pied dans la tombe et l'autre qui glisse, ça rassure. Ça m'a rappelé cette petite catho, je l'avais oubliée, celle-là. Fourniret l'avait abordée dans un train, il rentrait du tribunal de Versailles, une audience pour une histoire de droit de visite à ses filles, elle était blonde, lisait une bible, il a engagé la conversation, elle était très pieuse, quand il a su qu'elle logeait chez des bonnes sœurs, il s'est dit qu'elle était forcément vierge malgré ses vingt un ans, c'est ce qu'il m'a dit en arrivant le soir, je savais ce que ça voulait dire, il avait une nouvelle proie.

Il a pris son temps, ils avaient prévu de se revoir, il devait me la présenter, elle était d'accord, mais il a pris son temps, un matin il m'a dit qu'on allait la mettre en confiance, j'ai laissé Jeff à Ghislaine et on est montés dans la Peugeot, il avait repéré les lieux, il l'avait suivie de son lycée à chez les religieuses, il connaissait sa routine, on était mercredi, il savait qu'elle rentrait après ses cours et qu'elle avait son après-midi de libre. Il a fait mine de la croiser par hasard, la petite y a vu un signe du grand barbu, elle n'était pas mal, un peu vieille fille avant l'âge avec ses vêtements de grand-mère et ses lunettes, le genre de petit sujet qui a encore sa membrane, elle faisait quinze ans, seize à tout casser, et surtout elle avait une queue-de-cheval, et ça, ça plaît à mon fauve ça, on est allés manger à Bouillon et on l'a ramenée à son couvent, elle était vraiment illuminée, on s'est dit au revoir et on est rentrés à Floing.

Il a encore attendu. Il se délectait de cette membrane qu'il allait posséder, et puis un samedi matin, il s'est rendu à la gare où la petite devait prendre son train pour rentrer chez ses parents, elle faisait ça tous les week-ends, sauf qu'il ne l'a pas vue, il a fait chou blanc, il est revenu énervé et bougonnant, il m'a dit d'appeler au couvent pour savoir où elle était, je

devais me présenter sous le nom de Mme Jadot, je n'ai pas demandé pourquoi ce nom, j'ai téléphoné, on m'a dit que la petite était restée toute la semaine chez ses parents, dans le Nord, elle avait été malade, j'ai dit que c'était fâcheux, la pauvre, j'espérais qu'elle allait mieux et qu'elle rentrerait bientôt, on m'a dit qu'elle était guérie et qu'elle revenait le lendemain, est-ce que je voulais qu'elle me rappelle à son retour, j'ai dit non, j'ai dit que je rappellerais, j'ai raccroché et j'ai tout raconté à mon fauve, il a souri, ça n'était que reporté, il irait de nouveau à la gare samedi prochain, elle ne lui échapperait pas.

Il la ramène à la maison un matin, je n'ai pas eu le temps de ranger la cuisine de la vaisselle de ces derniers jours, elle va penser que je suis négligente, tant pis, je le suis de toute façon, Jeff est sur sa couverture, il a pris son biberon, il dort, je range un peu quand même pendant que la petite retire son anorak et s'installe sur le canapé, elle a l'air d'avoir froid, on ne chauffait pas beaucoup, pour ne pas dépenser trop et engraisser les escrocs du gaz, elle parle, elle parle, elle parle, encore Dieu et la Vierge Marie, le prêtre des loubards aussi, elle l'adore, Fourniret l'écoute, il est debout, appuyé contre un mur, je sens qu'il bout à l'intérieur, que l'heure n'est plus aux enluminures, il lui demande d'un coup : « Êtes-vous vierge ? » Un ange passe, comme on dit. L'autre fait une drôle de tête, elle rougit, bredouille qu'elle ne comprend pas pourquoi il lui pose cette question, qu'elle a vingt et un ans, qu'elle a un petit ami handicapé avec qui elle a déjà couché, en entendant ça je me dis qu'elle est vicieuse, en fait, la blanche colombe, Fourniret s'agace, elle n'a plus sa membrane, peu importe, il est lancé, il me dit : « Tu as vu, cette jeune fille n'est pas sérieuse », et il lui dit à elle : « Puisque tu es une pute, il n'y a pas de raison que tu ne couches pas avec moi aussi ! », elle s'énerve, toujours plus rouge, elle hurle : « Dieu vous punira ! », il l'empoigne et la traîne vers la chambre du fond, Jeff se réveille et se met à pleurer, la petite traînée se débat, crie, Fourniret crie lui aussi : « Tais-toi, salope ! », il la jette sur le matelas posé par terre, il essaie de lui retirer ses collants d'une main, les déchire, elle le griffe, se débat, frappe à l'aveugle, poings, pieds, l'un de ses coups casse un carreau de la fenêtre, Fourniret la ramène dans l'entrée, il ne faut pas que les voisins l'entendent, il commence à l'étrangler, mais elle résiste encore, elle a de la ressource, l'illuminée, il lui met un bout de collant déchiré dans la bouche, il me dit de lui apporter de quoi la bâillonner, je laisse Jeff pleurer, je reviens avec du sparadrap et des bandes Velpeau, je colle le sparadrap sur sa bouche,

j’enroule le tout avec les Velpeau, elle se débat toujours, mon fauve serre de toutes ses forces, la petite se cabre, et enfin sa tête retombe, elle a deux petites gouttes de sang au coin des yeux.

Mon fauve a tassé le corps dans le bac de douche et il est parti creuser un trou au Sautou pour y mettre la petite, ça tombait bien, il était en train de creuser des tranchées pour l’électricité et l’évacuation d’eau, il est revenu le soir, il a enroulé le corps dans le rideau de douche. Il était d’un joli rose pâle, je m’en souviens, ça m’a contrariée qu’il parte avec, je l’aimais bien, ce rideau de douche. Il a chargé les restes de la petite nonne dans la Peugeot, il pouvait rentrer l’arrière de sa voiture dans son atelier, c’était pratique, il avait tout pensé pour, et il l’a emmenée au Sautou, il l’a laissée dans un congélateur pendant quelques jours, le temps de creuser encore un peu, il lui a mis un bandeau autour de la tête et un sac plastique, par respect, pour protéger son visage de la terre, Fourniret trouvait que c’était du gâchis, si elle lui avait fait croire qu’elle avait encore sa membrane, il disait qu’il ne l’aurait peut-être pas tuée, l’offrande lui aurait suffi.

Un mois plus tard, on se mariait.

Je me demande une fois de plus ce qu'on fout là. Le bourgmestre a remis le couvert avec les hallucinations de sa voyante, il a encore tanné André jusqu'à la mort, qui a de nouveau cédé pour avoir la paix, et nous revoilà à fouiller pour rien des bois à quelques centaines de mètres du domicile de Fourniret. Il est calme, lui, avec son demi-sourire narquois. Je reconnais qu'il peut se marrer, il prend l'air, il s'amuse de nous voir nous agiter, car on ne trouvera rien ici, c'est couru d'avance. Ça fera des devoirs, certes, mais c'est surtout du temps et de l'énergie gâchés en pure perte. Du coup, je fume sèche sur sèche. Je vais bientôt passer à trois paquets par jour. Je crois que mon médecin a renoncé. Françoise aussi. Vu mon humeur, je ferais pareil à leur place.

Rien ne va en ce moment. J'ai l'impression désagréable qu'on piétine de plus en plus. Le fiasco de l'hypnose m'a déprimé. On aurait dû l'interroger toute la matinée avant la séance, ça avait aidé le jour où elle avait été testée. Trois heures à répondre aux questions de Ben et quatre à se farcir les miennes, elle était à point. Je ne crois pas en ce genre de méthode, je ne comprends pas pourquoi cet échec m'affecte de la sorte. D'autant que, même si ça avait marché du feu de Dieu, ça n'aurait pas eu de valeur juridique. La fatigue, peut-être. La lassitude aussi, après bientôt dix mois à travailler jour et nuit sur cette enquête. Et puis le fait que, malgré tout, si ça avait fonctionné, cela nous aurait permis d'obtenir des versions différentes de celles des interrogatoires, et donc de la pousser plus loin dans ses contradictions lors des auditions suivantes. J'ai déjà vu des suspects qui, confrontés à leurs déclarations recueillies sous hypnose, craquaient et se mettaient à table. On a grillé bêtement cette cartouche. Fait chier.

La deuxième VHS n'a pas été non plus au niveau. Elle ne nous a rien apporté de franchement nouveau. On a trouvé des pièces d'or dans une trousse de toilette dissimulée à l'intérieur du tambour de la machine à laver

de Sart-Custinne. Ils nous ont avoué que « les petits » désignaient ces pièces et « les brunos » des lingots, sans doute le butin d'un casse ou d'un crime crapuleux grâce auquel ils ont pu acheter cash le château du Sautou. Si ça prouve qu'ils sont capables, et sans doute coupables, d'un gros délit, ça reste selon moi une affaire secondaire. Elle n'a pas de lien direct avec la nôtre et je préfère la laisser de côté. Seul point important de cette VHS : leur complicité. Elle se révèle d'une manière de plus en plus évidente. Mais toujours pas le début d'une foutue preuve.

Je regarde l'autre cinglé. Il est assis sur un tronc d'arbre. Il a l'air content de lui. Tout ce monde mobilisé uniquement pour lui, autour de lui, ça flatte son ego de malade. Je vais tailler une petite bavette avec lui, un petit interrogatoire champêtre, comme ça, discrètement, histoire de ne pas perdre totalement ma journée.

Je m'assois à côté de lui, nous échangeons un regard et j'allume une sèche.

— Vous ne devriez pas fumer autant, commissaire. À ce rythme-là, vous ne passerez pas les soixante-cinq ans.

Il est au courant de ma phobie de cet âge-là ou quoi ? Je rajuste mon cuir et me contente de fumer.

— Pourquoi soixante-cinq ans ?

— Parce que c'est mon âge.

Je fronce les sourcils.

— Vous n'avez pas eu soixante-six ans le 4 avril dernier ?

— En effet. Je vois que vous connaissez bien vos dossiers, commissaire. C'est sans doute pour ça que je ne déteste pas m'entretenir avec vous. En même temps, je suis l'affaire de votre carrière, vous ne pouvez pas vous contenter de l'à-peu-près avec un homme comme moi.

C'est ça, prends-moi de haut parce que, toi, tu as déjà franchi cette maudite barre des soixante-cinq ans.

— Vous pensez vraiment que vous êtes l'enquête du siècle ?

— De toute évidence. Si vous réussissez à prouver que je suis véritablement coupable de ce que vous imaginez, vous serez un héros, surtout avec le procès Dutroux qui bat son plein. Vous suivez un peu son déroulement ?

— Non. Le cas Dutroux représente toutes les erreurs à ne pas commettre. Du point de vue de la police, j'entends.

— Vous devriez vous y intéresser. Dieu sait pourtant que cette histoire est sordide, pauvres petites, on se demande comment on peut faire subir de telles horreurs à des jeunes filles, et pourtant on ne peut s'empêcher de regarder. Je vous assure, c'est fou.

J'écrase ma sèche. J'aimerais écraser ta tête sous mon pied de la même façon.

— Sans doute. Mais avec vous, je n'ai pas le temps de m'y attarder. L'à-peu-près n'est pas envisageable, vous l'avez dit vous-même.

— Voilà notamment pourquoi j'aime nos conversations, commissaire. Vous savez m'apprécier à ma juste valeur.

Ben nous rejoint. Il est plus hirsute que jamais.

— Jacques, je peux te voir deux minutes ?

— Bonjour Ben, comment allez-vous, aujourd'hui ?

Nous nous tournons tous les deux vers Fourniret.

— J'ai entendu plusieurs fois le commissaire vous surnommer ainsi, et puis nous nous voyons tellement souvent depuis des mois, nous sommes presque de vieux compagnons d'armes…

— Monsieur Fourniret, je ne crois pas vous avoir autorisé à m'appeler par mon prénom. Pour vous, c'est inspecteur Lavigne. C'est clair ?

— Pardonnez-moi, inspecteur Lavigne, je ne voulais pas vous froisser.

J'entraîne Ben à l'écart.

— Je t'écoute.

— Ça me casse les couilles, ce bordel. Je me barre au commissariat, je vais buter tout le monde sinon, à commencer par l'autre timbré.

— Vas-y, je te retrouve après.

Ben jette un dernier coup d'œil assassin à Fourniret et s'en va. Je me rassois à côté de notre client.

— L'inspecteur Lavigne a l'air tendu, je me trompe ?

J'allume une nouvelle sèche pour seule réponse. L'autre fêlé me toise d'un air réprobateur. Je n'arrive plus à toucher ma femme depuis des mois à cause de toi et de tes conneries, alors je fume si je veux, Fourniret. Et je t'emmerde.

— Vous ne les avez pas enterrées là, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon, commissaire ?

— Vos victimes, vous ne les avez pas enterrées là ?

— Quelles victimes ? Vous savez bien que je suis innocent de ce dont vous m'accusez.

Mais oui. Prends-moi pour un con.

— Bien sûr, j'oubliais. Déformation professionnelle.

— Si j'étais réellement coupable des horreurs dont vous me suspectez, croyez-vous que j'aurais enterré les corps de mes victimes à seulement quelques centaines de mètres de chez moi ?

Espèce de fils de pute. Je t'arracherais volontiers la langue pour la cuisiner avec de l'ail et du persil.

— Pas un instant. Vous êtes bien trop intelligent pour ça.

— Merci commissaire. De votre part, le compliment me flatte. Et puis, si j'avais effectivement tué toutes ces filles, je leur aurais offert une sépulture anonyme un peu plus digne qu'un simple sous-bois belge.

— Quoi, par exemple ?

— Un jardin, comme Dutroux. C'était une idée de génie, de les enterrer dans son propre jardin. C'est un peu le même subterfuge que dans *La Lettre volée*. Vous savez, la nouvelle d'Edgar Allan Poe, traduite par Baudelaire ?

Allez, fais-toi plaisir, étale ton immense culture.

— Je n'ai pas beaucoup le temps de lire.

— C'est une nouvelle étonnante, la lettre volée que tout le monde recherche est en fait à la vue de tous sur le bureau du voleur, maquillée avec un autre sceau et une autre écriture après avoir été pliée à l'envers. Vous devriez la lire, d'autant que vous avez un petit côté Dupin, le détective de l'histoire.

— Je reviens à ce que vous disiez précédemment. Pourquoi n'avez-vous pas enterré le corps de vos victimes dans votre jardin ?

— C'est très simple, commissaire. D'abord, parce que je n'ai enterré personne. Ensuite, parce qu'il m'aurait fallu un jardin de meilleure facture, par respect pour ces jeunes filles. Si je les avais tuées, évidemment.

Monsieur est trop bon. Et une bonne bastos entre les deux yeux, ça te dirait, enculé ?

— Un jardin comme le parc du Sautou ?

— Par exemple.

J'éteins ma sèche. J'ai les mains qui tremblent.

— Nous reparlerons de tout ça plus tard, monsieur Fourniret.

— Avec plaisir, commissaire. J'aime à penser que nos échanges vous stimulent. Si vous avez le temps, lisez *La Lettre volée.*

C'est ça, je n'ai que ça à foutre, avec tes conneries.

— Je n'y manquerai pas. Au revoir, monsieur Fourniret.

— Au revoir, commissaire.

Je marche jusqu'à ma voiture sans me retourner et pars rejoindre Ben au commissariat. C'est plus prudent, je suis à deux doigts de la bavure.

Ils veulent me faire passer le test du polygraphe, les flics, un mot compliqué pour dire détecteur de mensonges, seulement je ne veux pas, moi, après l'hypnose et les interrogatoires sans fin, non, je ne veux pas de ce truc, j'ai le droit, en plus, de ne pas le faire, sauf que, si je refuse, c'est comme si j'avouais que j'avais des choses à cacher, comme si je reconnaissais que je mentais depuis le début, c'est ce qu'il m'a dit, ce commissaire, il m'a dit ça.

Il est sournois, de me dire ça, que je peux ne pas le faire, que c'est mon droit, mais que si je ne le fais pas, j'avoue indirectement, puisque ça voudrait dire sans le dire que je sais des choses, que je tais ces choses, que je leur mens, et ça, ça veut dire qu'ils vont me poser encore plus de questions, toujours les mêmes, qu'ils vont me les poser sans cesse, vu que je sais des choses que je ne leur dis pas, que je dis ne pas savoir des choses que je sais.

Je n'en veux plus, moi, de toutes ces questions, et je ne veux pas non plus passer à ce détecteur, avec tous ces gens qui seront là pour m'épier, me scruter, je n'avais pas aimé ça avec l'hypnose, ça n'avait pas marché, bien fait pour eux, j'ai le choix et je n'ai pas le choix, en fait, c'est intenable, je suis fatiguée.

Je vais en parler à Fourniret la prochaine fois que je vais aller le voir à la prison, oui, je vais lui en parler dans leur VHS, là, il va m'aider, il va me dire quoi faire, je vais lui demander s'il ne connaît pas quelqu'un pour m'accompagner à ce truc, je ne connais plus personne moi, si je ne suis pas toute seule avec la flicaille, ça pourrait peut-être aller, oui, ça pourrait aller.

Je ne sais pas en fait. L'hypnose, il suffisait de ne pas y entrer, c'est ce que j'ai fait, je suis restée en dehors du machin, j'étais motivée pour ça, ça n'a pas marché, bien fait encore pour les bleus.

Le problème, là, c'est que je ne peux pas rester en dehors de ce qui se passe, ils vont me mettre des capteurs partout et me poser leurs maudites questions, il faudra que je réponde, et si je ne dis pas la vérité, ils vont le voir, c'est le principe, il paraît qu'on peut passer à travers ce détecteur de mensonges, j'ai déjà vu ça dans des films à la télé, sauf qu'il faut être fort pour ça, il faut être fort dans sa tête, et moi, de tête, je n'en ai pas vraiment, alors ça ne va pas du tout, non, ça ne va pas.

Il est tenace, ce commissaire, des mois et des mois qu'ils n'ont rien, qu'ils voient beaucoup de choses, même s'ils sont très loin du compte, et il faut qu'ils le restent, loin du compte.

Ça m'a fait peur, quand ils se sont intéressés aux petits et aux brunos, quand ils m'ont emmenée avec Fourniret à Sart-Custinne pour les trouver, on leur a lâché la vérité, une partie en tout cas, ils avaient découvert le pot aux roses de toute façon, dans les lettres qu'on s'écrit depuis que Fourniret est en prison ici, ça ne servait à rien de continuer à nier, surtout qu'ils pouvaient croire qu'on parlait des MSP qu'ils cherchent, du coup on leur a dit où ils étaient et à quoi ils avaient servi mais pas d'où ils venaient.

Ça ne les regarde pas, ça non, c'est une idée à Fourniret, de leur laisser cet os à ronger, pour les divertir un peu et les tenir éloignés du reste, je trouve ça dangereux, moi, il ne faudrait pas qu'ils s'intéressent de trop près au Sautou, il y a un peu du monde dans le parc là-bas, oui, il y en a des choses à ne pas dire sur le Sautou.

Jeudi 4 août 1988. Châlons-sur-Marne. 20 h 11. 20 °C. Beau temps.

Alice Boyer, dix-huit ans, sort d'un supermarché. Elle est danseuse et vit dans un studio à Mourmelon.

Elle a passé la journée à répéter, son corps est rompu de courbatures. Dans deux jours, elle partira avec une compagnie pour une tournée de festivals régionaux jusqu'à la fin du mois. Il lui tarde d'être de nouveau sur scène.

Elle marche avec ses deux petits sacs de courses sur le parking de la grande surface. La nuit se lève déjà. L'automne s'avance, tapi dans les ombres. La fraîcheur du soir fait frissonner ses jambes nues.

Alors qu'elle se met en route, un break Peugeot s'arrête à sa hauteur. Un homme aux cheveux grisonnants et portant de petites lunettes cerclées de métal est au volant. À côté de lui, une femme enceinte.

— Bonsoir mademoiselle, ma femme ne se sent pas bien, connaîtriez-vous l'adresse d'un médecin ?

— Oui, bien sûr, il y en a un près de chez moi, à cinq minutes d'ici.

Elle se lance dans des explications. L'homme a du mal à retenir l'itinéraire qu'elle lui indique.

— Nous ne sommes pas de la région, et avec toutes ces petites routes, j'ai peur de me perdre.

Alice regarde la femme. Elle a l'air mal en point.

— S'il vous plaît mademoiselle, c'est urgent.

Elle dit cela en se tenant le ventre.

— Je peux vous conduire si vous voulez ?

Le conducteur sourit.

— C'est très aimable à vous.

Alice s'engouffre à l'arrière de la voiture et le véhicule s'évanouit dans l'obscurité montante.

[Extraits VHS 3 – affaire Fourniret – 23 mai 2004]

[20’ 36”]

MONIQUE FOURNIRET : Tu vas voir l’avocat demain ?

MICHEL FOURNIRET : Oui, demain soir.

MONIQUE FOURNIRET : Tu pourras lui parler, pour l’histoire du polygraphe ?

MICHEL FOURNIRET : Bien sûr.

MONIQUE FOURNIRET : Ce jour-là, j’aimerais bien être accompagnée par quelqu’un, qui soit là, à côté, avec moi, pour ne pas me sentir seule avec tous ces gens.

MICHEL FOURNIRET : Je pourrais lui demander de demander à sa collègue, Mme Fishmann, de t’accompagner, quitte à la payer pour ça ?

MONIQUE FOURNIRET : Oui, fais ça.

MICHEL FOURNIRET : C’est vrai que ce serait mieux pour toi, une présence alliée.

MONIQUE FOURNIRET : Ben oui. Regarde, avec l’hypnose, je me suis vraiment sentie… euh… il y avait tous ces gens-là…

MICHEL FOURNIRET : J’en parle à Lalet demain. Je vais lui mettre ça sur un petit bout de papier, pour être plus discret.

MONIQUE FOURNIRET : Attends, si j’arrive avec cette fille, là…

MICHEL FOURNIRET : Mme Fishmann.

MONIQUE FOURNIRET : Oui, eh bien, les flics, ils vont savoir que je t’ai vu et que je t’ai parlé ?

MICHEL FOURNIRET : Non. Enfin, oui. Mais officiellement, c’est toi qui as pu téléphoner à Lalet pour lui demander de t’aider.

MONIQUE FOURNIRET : Oui, d’accord. Tu vois ça avec lui, alors ?

MICHEL FOURNIRET : Oui, je m’en occupe.

MONIQUE FOURNIRET : Le truc, c'est que les flics m'ont dit que c'était pour bientôt, mais ils ne m'ont pas dit quand exactement.

MICHEL FOURNIRET : Bon, ce n'est pas compliqué. Si Lavigne ou Debiesme t'en parlent, tu leur dis : « Écoutez, moi j'aimerais bien ne pas y aller seule, pour mon équilibre psychologique, j'aimerais bien être accompagnée par quelqu'un et il faudrait quand même que je puisse prévenir cette personne-là un peu à l'avance, pour qu'elle puisse disposer de son temps. » C'est une copine, quoi, une copine. Tu n'as pas besoin de préciser.

MONIQUE FOURNIRET : Mais si je leur dis ça, ils vont savoir que je cherche à venir accompagnée.

MICHEL FOURNIRET : Ah oui, merde, tu as raison.

MONIQUE FOURNIRET : Je fais quoi, alors ?

MICHEL FOURNIRET : Tu ne leur dis rien. Tu cherches juste à savoir la date. Pour que tu puisses t'organiser, toi.

MONIQUE FOURNIRET : D'accord. Ce serait vraiment bien qu'elle puisse venir avec moi, parce que quand je suis arrivée l'autre jour à Charleroi, pour l'hypnose, ça m'a crispée de voir tous ces gens-là, ça m'a crispée.

MICHEL FOURNIRET : Je sais, je sais. J'en parle à Lalet demain, ne t'inquiète pas.

MONIQUE FOURNIRET : Et moi je n'en parle pas aux flics.

MICHEL FOURNIRET : Surtout pas. Tu essaies juste d'avoir la date pour qu'on s'organise.

[…]

[1 h 13' 47"]

MICHEL FOURNIRET : J'ai la satisfaction de me sentir en position de force. Pour eux, c'est la galère, avec le juge qui les harcèle pour traîner des filets où ils ne relèvent rien depuis des mois et des mois. D'un certain côté, je préfère être à ma place qu'à la leur.

MONIQUE FOURNIRET : Moi, je préférerais être à leur place qu'à la mienne.

MICHEL FOURNIRET : Pas moi. Ils ne sont pas maîtres chez eux. Ils sont pris dans un système, ils sont petits et étriqués, ces gens-là. Moi, je suis libre, j'ai beau avoir des barreaux, je peux passer ma main au travers. Et l'air de l'extérieur, c'est le même que celui qu'il y a ici. Ma liberté, ils ne me la prendront jamais. Et ça, ça les rend dingues.

[…]

[1 h 57’ 21”]

MONIQUE FOURNIRET : Bon, on fait comme ça, alors.

MICHEL FOURNIRET : Oui. Et ne t’inquiète pas. Dans un peu plus d’un mois, ça fera un an qu’ils m’ont mis là. Mon avocat va faire une nouvelle demande de libération, faute de preuves. Ils ne vont pas pouvoir me garder encore à l’ombre très longtemps. On partira passer l’été en France pour souffler. On pourra ensuite aller au Luxembourg, comme ça, finies, les embrouilles. Et tout recommencera, comme avant. Il faut juste tenir encore un petit peu.

MONIQUE FOURNIRET : Oui. Enfin je ne sais pas. Si je ne suis pas en prison avant.

MICHEL FOURNIRET : Mais non, ne dis pas de bêtise. Ça va aller. Je vais bientôt sortir. Tout recommencera comme avant. Il faut juste tenir encore un peu, je te dis. On a fait le plus dur.

MONIQUE FOURNIRET : D’accord.

[Fin de la VHS]

Je suis rentré après la VHS. J'ai pu dîner avec Françoise et les petits qui dorment à la maison ce soir. Je suis tellement fatigué que j'ai réussi à décrocher quelques heures. Ça m'a fait du bien. Ils m'ont fait du bien. Ils m'ont ramené à des considérations simples : les devoirs, les notes, les problèmes avec tel copain ou telle copine, leur débat sur tel superhéros qui serait plus fort que tel autre. Un moment de vie normal, sans jeune fille violée, sans meurtre, sans Fourniret ni sa femme.

Comment peut-on être flic sans une famille solide sur laquelle s'appuyer ? En sortant jusqu'à plus soif hors des heures de service, comme le faisait Régis, comme le fait Ben ? On ne peut pas vraiment parler de notre quotidien, sauf à d'autres flics. Je pourrais en discuter avec Françoise ou avec mon fils, ils m'écouteraient, mais ce serait faire entrer le crime dans notre maison, et il y entre assez avec mes absences et moi qui y pense tout le temps lorsque je suis là. Dans ses virées nocturnes, Ben n'évoque jamais son boulot. Il m'a raconté qu'il s'amusait à s'inventer des vies. Un jour il est pompier, le lendemain avocat, le surlendemain troubadour. Les flics sont toujours seuls, même quand ils ne le sont pas. Et pour gagner quoi, au final ? Un salaire à peine correct, avec la sécurité de l'emploi et le risque de se faire dessouder dans une fusillade. Et quand on a coffré un salopard ? On classe le dossier et on repart au charbon.

Chris n'était pas là aujourd'hui. Elle m'a téléphoné ce matin pour me prévenir. Elle arrivait au bout des lettres que nos deux clients ont échangées en 1987 et elle voulait s'en débarrasser pour de bon. Elle avait une voix blanche, elle semblait exténuée.

J'ai lu une histoire aux enfants et je les ai couchés. Ils étaient mignons, allongés sous leur édredon. Les deux plus grands m'ont demandé si j'allais enfin attraper le méchant après lequel je cours. Je leur ai expliqué qu'il était déjà en prison et que je cherchais des preuves de sa méchanceté pour qu'il

reste emprisonné. Je les ai embrassés en leur disant de ne pas s'inquiéter, que la police veillait sur eux, que cette affaire était bientôt finie et que nous passerions de belles vacances d'été.

Je referme la porte et traverse le couloir jusqu'à l'escalier pour rejoindre Françoise en bas. Fourniret nous imagine en mauvaise posture. Il se croit en position de force. C'est bien, ça le poussera à commettre un faux pas par excès de confiance. En même temps, ce n'est pas le manque de confiance en lui qui l'étouffe. Quand on l'a sorti de sa cellule cette semaine pour son audition avec les psychiatres en charge de l'expertiser, il leur a balancé : « Je tiens à vous annoncer, messieurs, que j'ai reporté mes activités pour me mettre à votre disposition. » Il faut dire que *Monsieur* écrit ses mémoires, il a donc beaucoup mieux à faire que de parler avec des psys. D'autant que *Monsieur* a déjà écrit un livre lorsqu'il avait vingt-quatre ans, *Ouvrier mon ami*. De la grande littérature, à n'en pas douter, trop grande pour le petit flic belge que je suis. Je vais te laisser avancer dans ta prose, *monsieur* Fourniret, et puis je vais perquisitionner ta cellule et te prendre tes gribouillis pour les étudier au scalpel.

Françoise est assise sur le canapé devant les informations. Toutes les chaînes diffusent en boucle des éditions spéciales consacrées à Dutroux et à son procès.

— Tu veux que je change ?

— Non, ne te dérange pas, on ne parle que de ça partout de toute façon.

— J'ai trouvé le livre que tu m'as demandé.

Elle se lève et va à la table de la salle à manger.

— Je ne savais pas que tu lisais.

— C'est l'autre cinglé qui m'en a parlé l'autre jour, pendant qu'on perdait notre temps à fouiller un bois à quelques centaines de mètres de chez lui.

Elle me tend les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe avec un sourire amusé.

— Je t'ai corné la page.

— Merci. Je vais lire dans la chambre.

Elle fouille dans la poche de son gilet et en sort un tube d'aspirine.

— Tiens.

— Pourquoi tu me donnes ça ?

— Tu es tellement habitué à lire que tu vas avoir mal à la tête.

Je lui tire la langue. Elle me regarde et me caresse la joue.

— Tu vas y arriver.

Je monte. C'est la deuxième fois aujourd'hui que Monique Fourniret exprime sa peur de finir en prison. C'est un détail important. Il me conforte dans ma conviction qu'elle sait plus de choses qu'elle ne veut bien l'avouer. Et renforce l'idée de sa possible complicité active.

Je m'allonge. Je lis lentement, je n'ai pas l'habitude de lire autre chose que des rapports de police ou des articles de journaux traitant de nos enquêtes en cours. Pourquoi Fourniret m'a-t-il parlé de cette nouvelle ? Pour se faire mousser, de toute évidence, pour faire le paon, me montrer son immense culture et m'écraser de sa supériorité intellectuelle. Je ne suis pas un adepte du tout psychologique, mais il a associé ce texte à la manière dont il aurait dissimulé les corps de ses victimes, s'il était coupable des meurtres dont on l'accuse, bien sûr. De plus, il m'a comparé à Dupin, le détective qui résout l'énigme de cette *Lettre volée*. Que m'a-t-il dit sans le savoir ? Que la solution de nos recherches et la preuve de sa culpabilité sont comme la lettre de cette histoire, devant nous, et que nous ne les voyons pas ?

Mon portable bourdonne dans ma poche. C'est Chris.

— Allô ?

— Jacques, est-ce qu'on peut se réunir, tous ?

— Maintenant ?

— Oui. C'est au sujet des lettres.

Sa voix est défaite, au bord de l'effondrement et de la crise de nerfs.

— Tu as besoin de qui ?

— Philippe et André. Et Ben.

— C'est si grave que ça ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus.

J'entends qu'elle a du mal à respirer.

— Calme-toi. J'appelle les autres sur le chemin.

— Merci.

— À tout de suite.

Je raccroche, descends et j'attrape mon cuir. Françoise s'est endormie sur le canapé. Je remonte sur ses épaules le plaid dans lequel elle est enroulée, j'éteins la télé et je sors sans bruit.

Il la repère au premier coup d'œil sur le parking, on rentre de la région parisienne, je ne sais plus ce qu'on était allés faire là-bas, peut-être voir ses filles, on s'arrête dans ce supermarché pour prendre de quoi manger sur la route, en remontant dans la voiture, avant de mettre le contact, il scrute à droite, à gauche, je sais qu'il cherche une proie, une petite MSP pour finir sa journée en beauté, il est en forme, il a envie de se détendre, c'est là qu'il la repère, avec ses deux petits sacs de courses, dix-sept, dix-huit ans au garrot, elle risque de ne pas être vierge, avec ces nouvelles générations de dépravées on n'est jamais sûr de rien, je comprends instantanément pourquoi elle, blonde, fine, grande, une grâce dans le port de tête qui fait penser à une danseuse. Tout ce qu'aime mon fauve.

Il démarre, se porte à sa hauteur, fait le coup du médecin, il dit que je ne me sens pas bien, je gémis un peu, comme je suis enceinte, ça semble urgent, ça aide, la petite répond tout de suite, elle a une voix douce et calme, elle propose d'elle-même de nous conduire jusque chez son médecin à elle et monte sans se méfier à l'arrière du break. Fourniret feint de se perdre, quitte la ville et roule, roule, roule, longtemps, et malgré ça, l'autre derrière ne s'inquiète pas, elle reste tranquille. Il lui demande si elle est vierge, elle lui dit que non, elle ne l'est plus, il s'énerve : « Tu n'es pas une personne sérieuse, comme tu as déjà accordé tes faveurs, il n'y aucune raison que tu ne me les accordes pas à moi ! », elle ne bronche pas, elle semble résignée, comme si elle avait compris d'instinct que toute résistance était inutile.

On s'arrête une fois pour que Fourniret se soulage, on repart, on s'arrête une nouvelle fois pour qu'elle se soulage elle, mon fauve choisit bien l'endroit pour qu'elle ne s'échappe pas, il la surveille de près, elle se rhabille et revient, il ouvre le coffre et en sort un fusil dont il a coupé le canon, il l'avait acheté pour régler son compte à cet obsédé de Gilles, il le

pointe sur elle et me dit : « Mademoiselle ici présente a une vie dissolue. C'est une putain ! Elle va nous accompagner, tu vas la tenir en joue et si elle bouge, tu la descends », sauf que je suis gauche, je prends le fusil, mais je le tiens tellement mal que Fourniret comprend qu'on risque la balle perdue, que je pourrais tuer son joli petit lot avant qu'il ne l'ait possédée, il m'arrache l'arme des mains, la remet dans le coffre, attache les poignets de la petite dans son dos, et on repart et on roule encore.

La nuit est tombée. On tourne dans un chemin étroit, on arrive dans un pré désert, il nous fait descendre, entraîne sa proie un peu plus loin, se plante devant elle et lui dit : « Ah ! tu as déjà eu une expérience sexuelle, eh bien, on va en avoir une ensemble, je ne verrai pas la différence ! », il l'attrape, déchire sa robe, arrache sa culotte, la jette au sol, il se tourne vers moi : « Prépare-la », il déboutonne son pantalon et commence à se branler, je n'ai pas très envie de mettre mon doigt dans cette fille, ce n'est pas beaucoup mon truc, le sexe, encore moins avec une autre femme, Fourniret insiste, il me prend la main, me force à m'agenouiller et à mettre mon doigt dans la fente de la petite, il me demande si elle a menti ou si elle est vierge, je lui dis que je ne sais pas, il me dit de les laisser seuls, je me relève, je reviens à la voiture, il fait son affaire, ce n'est pas long, ils reviennent, elle lui demande un mouchoir pour s'essuyer, il lui en donne un, lui bande les yeux, la fait monter devant et on repart.

Elle reste prostrée, elle dit juste qu'elle a froid, « Tais-toi ! », lui ordonne Fourniret, « Je t'emmène chez moi, c'est pour ça que je t'ai bandé les yeux, pour que tu ne puisses pas reconnaître la route ». Elle se tait.

On roule encore longtemps dans la pénombre et la campagne morte, on finit par prendre un sentier débouchant sur une clairière, un panneau indique que c'est un terrain militaire, Fourniret coupe le moteur, dit qu'on est arrivés, on descend, il dit à la petite de rester à l'intérieur, il s'empare discrètement du fusil dans le coffre, il la fait descendre et l'entraîne avec lui sur l'herbe, il lui arrache son soutien-gorge, il lui ordonne de se mettre à genou et de le sucer, elle commence à pleurer, elle est à bout, il approche le canon de sa poitrine, elle ne voit rien, elle a toujours les yeux bandés, je tourne la tête, j'entends juste la détonation, elle résonne fort, le son porte loin à la campagne, surtout la nuit, je me retourne, la petite est allongée par terre, à plusieurs mètres de là où elle se tenait, elle a été projetée en arrière, ses chaussures sont restées là où elle était avant le coup de feu.

Fourniret la laisse au milieu de l'herbe, revient à la voiture, remet son fusil dans le coffre, on remonte et on repart, en revenant sur la route nationale, il me demande si j'ai remarqué le panneau, c'est sur cette base militaire qu'officiait l'adjudant Pierre Chanal, il s'en est souvenu en roulant, c'est pour ça qu'il est venu là, pour brouiller les pistes et lui faire porter le chapeau, il éclate de rire, il est malin, mon fauve. Je ris avec lui.

Je n'ai jamais vu Chris aussi blanche. Elle est livide. Ses yeux sont cernés, on dirait qu'elle n'a pas dormi depuis une semaine. Même Ben la regarde avec un air à la fois grave et tendre. L'éclairage cru de la salle de réunion n'arrange aucune de nos têtes de déterrés.

Nous prenons place autour des tables disposées en rectangle. Chris reste debout, termine de classer les petites piles de documents qu'elle va sans doute nous distribuer pendant son exposé.

— Merci d'être venus si tard un dimanche soir. Ce que j'ai lu dans les lettres que se sont échangées Michel et Monique Fourniret m'a semblé suffisamment important pour vous demander votre présence, et votre soutien.

Elle s'interrompt, reprend son souffle. Sa voix tremble. Elle me donne l'impression de pouvoir s'effondrer en larmes à chaque instant.

— Et puis… et puis j'avais besoin de partager ces découvertes avec vous, de ne plus être seule avec ça comme je le suis depuis plus de deux mois. Je n'ai jamais été confrontée à quelque chose qui m'affecte autant. Je n'ai pas de preuves proprement dites à vous révéler, mais je vous jure que ce que vous allez entendre est primordial. Et fou.

Elle marque une nouvelle pause. Chris n'est pas du genre à verser dans la confidence. Ce dont elle va nous parler a réellement dû la bouleverser.

— Je vous rappelle les faits. Michel Fourniret est incarcéré à Fleury-Mérogis en 1984 suite à des agressions, tentatives d'enlèvements, attouchements et viols sur des jeunes femmes. À l'époque, et à la lumière du témoignage de Louise Lemaire, son mode opératoire diffère peu de celui dont nous le suspectons d'avoir usé avec ses victimes présumées. Il les aborde au volant de sa voiture, prétend être recherché par la police, leur demande de l'aide, les fait monter avec lui, les menace de les défigurer avec une fiole supposée contenir du vitriol si elles ne font pas tout ce qu'il exige

d'elles et sort un 6.35 si elles lui résistent trop. Sur les treize affaires dans lesquelles il est soupçonné, il est jugé pour sept d'entre elles et condamné par la cour d'assises de l'Essonne à sept ans de réclusion criminelle. Avec sa détention provisoire, débutée le 26 mars 1984, et le jeu des remises de peine, il effectue quarante-trois mois d'emprisonnement et sort le 22 octobre 1987 pour, je cite, « conduite exemplaire ». C'est dans cette période que les lettres échangées avec celle qui s'appelle encore Monique Olivier mais que je nommerai Monique Fourniret, parce que c'est ainsi que nous la connaissons, ont été écrites : 133 lettres et 1 carte postale sont de la main de Michel Fourniret, et représentent 478 pages, 84 lettres et 3 cartes postales sont de celle de Monique Fourniret, et représentent quant à elles 282 pages, soit 760 pages au total. C'est sur ces lettres-là que je me suis concentrée. Celles échangées entre 1991 et 1992, lorsque Michel Fourniret était emprisonné six mois à la maison d'arrêt de Bar-le-Duc suite à trois agressions et tentatives d'enlèvement de jeunes femmes, ne présentent aucun intérêt dans le cadre de notre enquête. Ils n'y parlent que des travaux de leur maison, de leurs voitures, de leur chien, de leur fils, bref, rien que nous ne sachions déjà de leur mode de vie ou de leur personnalité.

Chris se sert de l'eau dans le gobelet posé devant elle et boit une longue gorgée.

— À Fleury-Mérogis, Michel Fourniret est donc un détenu modèle. Il est employé comme magasinier et ne montre aucun intérêt sinon du mépris pour le sport. Il préfère jouer aux échecs, emprunter des livres à la bibliothèque et écouter France Culture ou Radio Notre-Dame. À l'exception d'un certain Marco Fontana, membre présumé d'Action directe qui le protège des autres prisonniers et du sort habituellement réservé aux pointeurs, il entretient peu de rapports avec ses codétenus. Il reçoit de rares visites au parloir : sa femme d'alors et mère de trois de ses enfants ainsi qu'un responsable de l'Agence nationale de la valorisation de la recherche qui s'intéresse à l'un de ses brevets d'invention. Parallèlement, il travaille à la création d'une chaîne de bénévolat et d'amitié consacrée à la mise en relation par courrier entre les prisonniers et des personnes de l'extérieur souffrant de la solitude. Et surtout, il écrit.

Chris nous distribue un premier document de plusieurs pages agrafées.

— Le 12 avril 1984, Michel Fourniret envoie un courrier au substitut du procureur, courrier dont il conserve le double, pour lui livrer son introspection au sujet de ses actes, introspection qu'il compare à celle de

Raskolnikov, Dostoïevski étant l'un de ses romanciers fétiches. Dans le chapitre 1, sobrement intitulé « L'homme et son origine », il parle de ses rêves d'enfant, de la manière dont il se réfugiait dans les livres, de son aspiration à s'élever socialement en devenant un jour contremaître d'usine. Il évoque le traumatisme de la séparation de ses parents le jour de ses douze ans, sa déception de n'avoir jamais connu de femme vierge, notamment avec ses deux premières épouses. Il avoue même : « Ignorant la virginité, j'avais tenté de voir la réponse auprès d'un enfant. » Dans l'une de ses lettres adressées à Monique Fourniret, il prétendra avoir subi un inceste de la part de sa mère vers l'âge de cinq ou six ans, racontant que celle-ci l'aurait fait venir dans son lit un matin et l'aurait mis entre ses jambes en lui disant, je cite : « Fais le dur ! Fais le dur, dur, dur ! » Il serait d'ailleurs intéressant de transmettre ces informations aux psychiatres qui ont expertisé Fourniret pour avoir leur avis sur la validité de cet inceste.

J'acquiesce.

— Dans le chapitre 2, titré toujours aussi sobrement « Motivations délictuelles », Fourniret se décrit en ces termes : « Type Humain. Nerveux, cérébral, penseur. Idéal d'existence dans la fiancée et l'épouse, sa blancheur. Comprenant que cette revendication de savoir ne peut se satisfaire qu'en faisant du mal et en traumatisant un être pour la vie. Constat inavoué de l'impossibilité de savoir. » Enfin, il joint à cette longue lettre un tableau détaillé de ses agressions, où figurent ses victimes d'avant 1984, leur domicile, le lieu des faits, le type de véhicule qu'il a utilisé, s'il a ou non recouru au subterfuge de la fiole censée contenir de l'acide, s'il a ou non employé des liens pour contraindre ces jeunes filles. Vous trouverez ce tableau en dernière page des premiers documents que je vous ai distribués.

Chacun de nous scrute avec stupéfaction les différentes cases récapitulatives remplies avec précision de la petite écriture fine et penchée de Fourniret.

— Ce courrier au substitut du procureur est bien entendu resté sans réponse. Et je vous fais grâce de sa lettre écrite et directement adressée à Jésus.

Nous nous dévisageons les uns les autres. Ben ne peut réprimer un fou rire nerveux qui nous contamine tous. Même Chris se déride un instant. Si on n'en est qu'au début, j'avoue que ça promet. Chris reprend :

— Le 12 février 1987 paraît dans *Le Pèlerin Magazine* la petite annonce de Fourniret dont je vous ai déjà parlé : « Prisonnier aimerait

correspondre avec personne de tout âge pour oublier solitude. »

Elle s'interrompt. Nous sentons que nous allons bientôt entrer dans le vif du sujet.

— Monique Fourniret ne tombe pas tout de suite sur cette annonce, ou en tout cas elle n'y répond pas immédiatement. Elle est dans une période de vie transitoire. Elle est séparée de Gilles Moreau et de ses deux fils, elle habite et travaille comme auxiliaire de vie chez une femme handicapée, elle a contracté un mariage blanc avec un certain John Burroughs, un Américain qui voulait des papiers français et dont elle divorce rapidement. Elle est en passe de perdre son travail et son logement. Elle n'a pas d'amis, pas d'argent, pas de moyen de transport, elle a besoin de soins de santé, notamment dentaires. En bref, elle est complètement paumée. C'est alors qu'elle commence à *correspondre* avec Fourniret. Et ils vont vraiment correspondre, dans tous les sens du terme…

Je ne dors pas, je ne dors plus. Je me réveille tout le temps, mes nuits sont fragmentées, du sucre en morceaux, ça me fatigue, déjà que je suis fatiguée au naturel, quand je ne fais rien de particulier, je ne fais jamais rien de particulier, ce qui est fatigant, plus fatigant qu'on ne le croit, on ne le dit pas assez, mais là, avec mon sommeil en miettes, je suis encore plus fatiguée, je suis fatiguée d'être fatiguée, ça m'épuise d'être fatiguée comme ça. Tout ça c'est à cause des questions, de toutes ces questions que je dois me poser sans cesse, elles me poursuivent jusque dans mes pensées à moi, jusque dans mon lit, je n'en peux plus, j'en ai marre, c'est l'enfer, toutes ces questions et toute cette affaire, il faut que ça s'arrête.

J'ai allumé ma lumière pour essayer de lire, histoire de me fatiguer par de la bonne fatigue, de me laver l'intérieur de ma tête et de sortir les questions de mes pensées, ça ne réveille pas Jeff, ma lumière, ça dort bien à son âge, je lis un magazine que j'ai volé chez ma coiffeuse, je me suis offert un passage chez elle, ce n'était pas raisonnable, je tire le diable par la queue, je me suis dit tant pis, ça me fera du bien, c'est la première fois que je vole quelque chose, j'avais peur en sortant, peur que ma coiffeuse le remarque, qu'elle me prenne la main dans le sac, je pourrais aller en prison pour ça, j'ai bien aimé cette sensation, malgré tout, moi qui n'ai jamais rien fait de mal, ça m'a donné l'impression d'exister un peu, c'était bien.

Ce que je préfère dans ces magazines, ce sont les petites annonces, ça m'amuse toujours, ça m'émeut, aussi, on s'est rencontrés comme ça avec mon fauve, par une petite annonce qu'il avait passée dans un journal chrétien, il est très croyant, surtout dans la Vierge Marie, forcément, je n'ai pas répondu sur le coup, j'ai juste noté les coordonnées, au cas où, j'étais encore chez Violette, elle était très pieuse, elle aussi, c'est quand j'ai su qu'elle allait bientôt se séparer de moi que j'ai répondu à l'annonce de Fourniret, je n'avais plus rien, je ne voyais personne, je me suis dit que ça

m’occuperait et que j’aurais quelqu’un à qui parler. Il m’a très vite écrit, lettre sur lettre, il adore écrire, c’est son dada avec les travaux, j’étais heureuse de le lire, de recevoir du courrier, il me posait tout un tas de questions sur moi, pas des questions qui m’empêchaient de dormir, pas comme celles des flics, non, je lui disais tout, même si j’écrivais moins que lui, ça me demande beaucoup d’effort d’écrire, il faut beaucoup réfléchir avant, et ça c’est dur pour moi, je lui racontais ma situation, mes problèmes d’argent, mes problèmes avec Gilles, mes enfants qu’il m’avait pris, ma mère alcoolique et mon salaud de père, Violette et ma vie dans le Sud, je voulais qu’il me plaigne, j’aime qu’on me plaigne, ça me fait exister, et il me plaignait, il me répondait gentiment, me donnait des conseils, me soutenait, plus tard il m’a même donné de l’argent, par virements, pour m’aider, ça me faisait du bien de lui écrire et de le lire, enfin j’existais aux yeux de quelqu’un. Il était honnête avec moi, en plus. Il ne m’a jamais caché pourquoi il était en prison, il m’a rapidement dit ce qu’il avait fait, il m’a dit son obsession de la virginité, ses déceptions successives avec ses deux femmes, c’était à cause d’elles qu’il avait été obligé d’agresser ces jeunes filles, je comprenais, je trouvais qu’il avait souffert, comme moi, ça me touchait qu’il me dise tout ça, je ne voulais pas que ça s’arrête, je voulais continuer à recevoir du courrier, je n’avais que lui, il était ma bouée de sauvetage. On s’est rapidement dit des mots doux, on s’est donné des petits noms, c’était mignon, on était amoureux, lui en tout cas, vu ce qu’il m’écrivait, moi j’étais surtout contente de correspondre avec quelqu’un, d’avoir quelqu’un à qui parler, quelqu’un qui m’écoute, de ne plus me sentir seule avec mon ennui et mon handicapée qui allait me lâcher et me laisser sans rien, une ingrate, après tout ce que j’avais fait pour elle et son ami John, c’est tombé sur Fourniret mais ça aurait pu tomber sur quelqu’un d’autre.

Il m’a prise en main, il m’a trouvé un hébergement chez des amis à lui en région parisienne, j’ai quitté le Sud juste avant le début de son procès et je me suis installée là-bas, du coup je suis allée le rencontrer en vrai au palais de justice, on s’est vus dans les couloirs pendant une suspension de séance, on s’est serré la main et on a parlé deux minutes, il m’a promis de m’écrire quinze lettres par semaine et m’a donné des timbres pour que je puisse lui répondre, il est reparti de son côté et moi du mien, on a continué à s’écrire et on a commencé à parler d’avenir.

Chris se ressert de l'eau et boit quelques gorgées. Aucun de nous ne souffle mot. Nous attendons la suite.

— Leur correspondance prend rapidement une tournure intime. Ils se donnent des petits noms. Michel Fourniret l'appelle « ma Natouchka », « ma princesse aux pieds nus », « ma mésange », et elle l'appelle « mon petit taulard préféré », « mon fauve », « mon tigre », « mon Sherkan ».

Ben se tourne vers elle.

— Sherkan, le nom du tigre dans *Le Livre de la jungle* ?

— Oui.

— Putain, les malades !

Philippe pose ses coudes sur la table.

— Laissons Chris poursuivre.

Ben acquiesce.

— Oui, tu as raison. Pardon Chris, c'est nerveux.

— Ça va. Monique Fourniret lui confie ses problèmes, le manque d'argent, sa santé fragile ou encore ses déboires conjugaux. De son côté, Michel Fourniret lui prodigue une foule de conseils mais il lui parle surtout de son sujet préféré : lui-même. Il lui décrit son caractère, sa personnalité, il disserte de ses convictions religieuses et philosophiques, il l'entretient de ses centres d'intérêt, très intellectuels bien évidemment : les échecs, la lecture, la musique classique ou encore l'ésotérisme. Il lui révèle très vite les raisons de son incarcération. Monique Fourniret ne semble pas gênée par le passé criminel de son « Sherkan ». Au contraire, elle se montre compréhensive et compatissante. D'autant plus compréhensive et compatissante que, comme elle l'écrit, elle craint plus que tout un arrêt de leurs échanges qui la renverrait à sa piètre situation et à sa solitude. Alors que leur relation n'est qu'épistolaire, qu'ils ne se sont jamais vus, Michel Fourniret lui propose de l'épouser à sa sortie de prison, ce qu'elle accepte.

Il lui propose également de la faire héberger chez Jacky, un ancien codétenu, et sa femme Berthe, à Gournay, ceux-là mêmes auxquels il aurait très bien pu rendre visite dans le cadre de l'affaire Emmanuelle Maurin. Là encore, Monique Fourniret accepte. Après à peine deux mois de correspondance, Michel Fourniret lui confie aussi son obsession de la virginité.

Chris prend une feuille devant elle et lit :

— « Je suis vieux jeu, toujours indisposé quand on parle devant moi de liberté sexuelle, très sensible à la notion de virginité, sans doute parce que jamais connue. »

Elle repose la feuille sur la table.

— Il impute cette obsession à ses deux précédentes femmes, qui n'étaient pas vierges lorsqu'il s'est marié avec elles, et à qui il fait donc porter la responsabilité des actes criminels pour lesquels il a été jugé et condamné. Il le fait dans une longue lettre, sous la forme d'une confession rédigée à la troisième personne et dans laquelle il se désigne sous le prénom de Paul, le même qu'il a utilisé avec Mona Desmet ou encore avec les parents de Maya Gouze.

Chris nous distribue une nouvelle série de documents agrafés.

— Michel Fourniret écrit notamment, au sujet de son premier mariage : « Paul n'avait jamais connu la femme… Le soir fatidique, comme pour excuser sa gaucherie, il lui dit : "Je ne veux pas que tu aies mal." C'est le tonnerre qui lui tomba sur la tête quand elle lui répondit par cet aveu : "J'ai déjà fait dodo avec un homme." Dès lors, dans la tête de Paul, ce fut l'enfer, il se jeta à corps perdu dans le travail… Un abominable marteau pilonnait sa conscience… Ce n'est que bien des années après qu'il entreprit une enquête rétrospective. Il apprit que sa blanche épouse avait eu une longue liaison avec un interne de l'hôpital de Charleville, marié. De ce jour naquit sa haine profonde à l'égard du monde médical qui n'est que pourriture. Bien des années plus tard encore, il se rendit en consultation chez cet homme établi en médecin de campagne, pour le tuer. Il fut incapable de ce geste contre cette immondice humaine. » Un peu plus loin, après avoir de nouveau connu une cruelle déconvenue avec son autre femme, il poursuit : « En vérité, il enfouissait sa conscience sous une activité surhumaine. Conscience torturée et traumatisée. Orgueil était frustré de ne jamais avoir reçu le don de la virginité. La quarantaine était arrivée. Mourrait-il sans l'avoir reçue, cette suprême blancheur initiatique ? Son délabrement

physique, nerveux et psychique le conduisit à l'obsession de cette rencontre. Il entreprit dans cette demi-folie plusieurs actions. Mais pour chaque action, alors que rien ne pouvait s'opposer à ce qu'il possédât l'objet de cette recherche, il ne le pouvait pas. C'est une incarnation humaine qui se trouvait à sa portée, il se rendait compte alors qu'il ne pouvait pas, LUI, ravir cette chose sacrée, il mesurait le fossé infranchissable entre sa quête mythique d'une idée de la pureté et la réalité. Il est accusé de viol. La personne concernée était toujours vierge quand Paul l'a quittée en lui serrant la main… »

Elle s'interrompt quelques secondes. Nous échangeons des coups d'œil stupéfaits. Chris reprend :

— À l'issue de cette longue lettre, il s'inquiète du fait que sa mésange pourrait l'abandonner. Celle-ci le rassure en ces termes : « Je viens de recevoir ta messagère… dans laquelle tu me parles de ton passé. Merci de m'avoir dit tout cela. Quelle réaction crois-tu que je vais avoir maintenant ? De la pitié, non… de l'amour, oui, beaucoup d'amour… Nous avons beaucoup souffert tous les deux, nous avons besoin l'un de l'autre, je sais que je ne pourrais plus me passer de toi… je ne veux pas te perdre… je savais qu'il y aurait des moments difficiles… je n'ai pas changé d'avis… Michel a eu un mauvais départ dans la vie. Maintenant, il a le droit d'être heureux. Nous avons tous un passé… pour ma part, le passé des autres ne m'intéresse pas. »

Chris boit plusieurs gorgées d'eau.

— Notez bien qu'ils s'écrivent tout cela alors qu'ils ne se sont encore jamais vus. Ils ne se rencontrent *de visu* pour la première fois que fin juin 1987, pendant le procès de Michel Fourniret, lors d'une suspension de séance. La rencontre dure à peine cinq minutes, mais à partir de là, leur correspondance s'intensifie.

Elle remplit de nouveau son gobelet.

— Un mois plus tard environ, en août, Michel Fourniret se référera par exemple à la première fois de Monique Fourniret pour la questionner plus précisément au sujet de la virginité et de ce qu'une femme ressent quand elle la perd : « Ce n'est pas une question malsaine de ma part mais du besoin de démythification d'une idée, en la confrontant avec la simple réalité. Tu n'as pas ressenti une sensation de brûlure quand il était en toi, mais seulement après qu'il se fut retiré ? Était-ce toi ou lui (sa main) qui as guidé son membre ? Comment étais-tu habillée ? Combien de va-et-vient ?

Quelle profondeur ? La membrane est-elle sensible au toucher ? Mais ensuite, les fragments de la membrane doivent rester attachés à tes chairs ? Est-ce qu'ils se dessèchent et disparaissent ? Cette membrane se trouve bien à environ trois centimètres à l'intérieur ? Le clitoris est dans ce cas accessible avant que la membrane soit partie ? » Je vous laisse apprécier l'étendue des connaissances de Michel Fourniret en matière de sexualité et d'anatomie féminine…

Nous nous dévisageons longuement en silence, jusqu'au moment où Ben éclate d'un rire tonitruant qui nous gagne tous.

— Oh putain, je savais qu'il était givré, mais alors là !

Chris rit de bon cœur et se tourne vers lui.

— Je savais que ça te plairait, ce petit passage anatomique. Attends, j'ai autre chose pour toi…

Chris attrape une nouvelle feuille.

— Écoute ça : « Aveu de ton tigre : il ne possède aucune expérience par l'arrière et son arc-en-ciel n'a jamais voyagé dans une bouche. J'avoue qu'à certains moments je souhaiterais en savoir plus. » En clair, il ne s'est jamais fait sucer et la sodomie reste pour lui un mystère aussi impénétrable que les voies du Seigneur…

Ben en a les larmes aux yeux.

— Le con, il serait capable d'avoir peur de se faire enculer par un clitoris !

Il se tient le ventre et a du mal à respirer, comme un enfant. Même Philippe et André ont manifestement des crampes à l'estomac.

Lorsque nous avons retrouvé notre calme, Chris reprend :

— Avant d'en arriver à cette intimité, nos deux tourtereaux vont traverser un épisode de crise conjugale épistolaire. En effet, suite à sa longue confession, Michel Fourniret exige de sa dulcinée qu'elle fasse de même et qu'elle lui raconte en détail tout son passé, et plus précisément son passé sexuel. Il exige pour cela une lettre de vingt-cinq pages. Le problème, c'est qu'en premier lieu Monique Fourniret ne répond pas à sa demande. Les courriers de Michel Fourniret se font de plus en plus pressants. Au lieu de lui parler d'amour, il commence à évoquer l'amitié, ou encore, je cite, « une sorte d'union monastique prohibant l'approche du calice ». Monique Fourniret sort alors de sa réserve, et lui écrit : « Moi aussi je veux garder ton amitié et ton amour. J'adopterai ta façon de vivre, tu as peut-être raison de souhaiter une chaste vie de couple, je n'irai pas contre ta volonté. » Vous

connaissez Fourniret, il ne la lâche pas, il s'énerve de sa résistance et la menace de mettre fin à leur relation naissante en se retirant à l'abbaye d'Orval. Là, Monique Fourniret prend peur.

La vie était tranquille chez Jacky et Berthe, ce n'était pas la vie de château, même au Sautou ça n'a jamais été la vie de château, mais ce n'était pas si mal, un pavillon de plain-pied, ni grand ni petit, du préfabriqué avec un bout de verdure, deux chambres, du carrelage au sol, c'était propre et sans plus, c'était pratique et fonctionnel, oui, c'était fonctionnel, je me contente de peu, de toute façon, j'avais déjà connu pire.

Je dormais dans la chambre d'amis, je me levais sans me presser en milieu de matinée, je traînais en pyjama ou en jogging, j'attendais le facteur et les lettres de Fourniret, je prenais mon temps pour les lire, je les lisais trois ou quatre fois, peut-être plus, je ne sais plus, je ne me souviens plus, parce que j'aimais bien, pour tout bien comprendre aussi, il faut le suivre, avec ses longues phrases, son vocabulaire et sa culture que je n'ai pas, j'y répondais, des fois sur plusieurs jours, souvent même, je n'ai pas le don de Fourniret pour les mots, moi il faut que je réfléchisse, et c'est long pour moi, de réfléchir, l'après-midi je jouais au Scrabble ou aux cartes avec Jacky et Berthe, ou alors je ne faisais rien de particulier, je restais devant la télé ou dans mes pensées, j'y pars souvent quand je regarde la télé, et ainsi de suite, jusqu'au lendemain. C'était tranquille. J'aimais bien.

Et puis mon fauve m'a demandé une longue lettre, vingt-cinq pages, une « confession libératrice », il appelait ça comme ça, il voulait tout savoir de moi, tout savoir de moi avant lui, toute ma vie, tout ce que j'avais fait, et surtout ce que j'avais fait au niveau du sexe, comment j'avais perdu ma virginité, où, avec qui, ce qui s'était passé exactement, si j'avais eu mal, les autres hommes d'après, tout, il voulait tout savoir, lui m'avait tout dit alors il attendait que je fasse pareil, sauf que moi, je n'avais pas envie, moi, je ne voulais pas tout lui raconter, d'autant qu'il n'y avait pas grand-chose à lui raconter, en plus, je n'ai pas connu beaucoup d'hommes, je ne suis pas une pute, ça non, même si j'ai perdu bêtement ma membrane.

Je n'ai pas répondu, je me suis dit que ça allait se tasser, qu'il changerait de sujet et qu'on n'en parlerait plus, mais il a continué, il voulait sa lettre, ses vingt-cinq pages, il ne lâche rien, Fourniret, c'est un acharné, il a insisté, d'abord gentiment, puis tristement, puis fermement, sauf que comme je ne répondais pas, il s'est énervé, une colère froide, je ne répondais toujours pas, ou un peu à côté, il est devenu encore plus furieux, encore plus froid, il était fou, il m'a menacée de se retirer à l'abbaye d'Orval à sa sortie de prison, ça m'a fait peur, je n'avais plus rien, je n'avais plus que lui, je vivais chez des amis à lui, je n'avais nulle part où aller, je ne voulais pas retourner à ma solitude et à mon ennui, je préfère encore être seule à deux, avec n'importe qui, pour exister un peu, alors je lui ai fait sa lettre, je lui ai écrit ses vingt-cinq pages. Je lui ai tout mis dedans, tout. Je lui ai dit le militaire de Thionville avec qui j'ai perdu ma membrane, je l'avais rencontré sur le quai de la gare, je participais à un chantier archéologique près de Nancy, j'aurais aimé être archéologue ou médecin, seulement je n'étais pas assez intelligente pour ça, trop d'études, il m'avait abordée, j'étais heureuse et flattée qu'on s'intéresse à moi, il m'a proposé de passer la nuit dans sa chambre d'hôtel, j'ai accepté, j'avais vingt ans, il fallait bien que ça arrive un jour, lui ou un autre, ça serait arrivé tôt ou tard, c'est arrivé, c'est tout, pas de quoi fouetter un chat. Je lui ai dit Gilles après, tout Gilles, les tableaux, les pinceaux, comment il voulait tout le temps me prendre, sa jalousie, ses violences, comment il m'avait forcée à faire une fellation à un inconnu dans une zone industrielle. Je lui ai dit John aussi, même si je n'ai pas beaucoup couché avec lui, on l'a fait des fois, comme ça, pour le principe, et, au cas où, pour l'immigration, on était mariés, après tout, même pour de faux en blanc, et voilà.

Je pensais que ça le calmerait enfin, cette confession, il l'avait voulue, il l'avait eue, il aurait dû être content. Mais non. Ça l'a rendu encore plus fou, il est devenu vraiment fou, il m'a traitée de tous les noms, pour lui une femme devient de toute façon une pute dès sa deuxième relation sexuelle, il s'est lancé dans un calcul compliqué et savant pour savoir combien de fois Gilles m'avait prise, je ne comprenais rien, je me souviens plus à quel résultat il était arrivé, je me rappelle juste que c'était un chiffre énorme et délirant. Ça l'a déprimé. Il disait qu'il ne pourrait jamais être à sa hauteur, ce qui était vrai, il ne connaissait pas grand-chose à la chose, il ne savait même pas où était le clitoris, du coup il s'est un peu calmé, il a préféré faire

des projets d’avenir, il a préféré se pencher sur les coupables et chercher d’autres manières de compenser ma membrane perdue.

Chris nous distribue plusieurs pages agrafées. Elle retire ses lunettes, en nettoie les verres et reprend.

— Cette confession, pourtant exigée à grand renfort de menaces, a eu un effet important sur Fourniret, du moins si on se fie à ce qu'il lui écrit après l'avoir lue : « J'ai réellement vécu ton récit. À tel point qu'après mon malaise passé, vivant la relecture de tes mots, j'ai été sujet à une violente érection, suivie sans intervention de ma part d'une délicieuse éjaculation. Ce phénomène s'est reproduit, puis reproduit au cours de la nuit ! »

Ben secoue la tête. Chris poursuit :

— En réponse aux aveux de sa douce et tendre, Michel Fourniret la blâme pour sa lubricité. Il la traite de « pute », de « nymphomane », évalue avec une obscure méthode de calcul le nombre de rapports sexuels qu'elle a dû avoir avec Gilles Moreau et arrive à un résultat de six mille. Il se livre ensuite à une réflexion plus générale sur les femmes et leur sexualité. Il énumère une liste de ce qu'il appelle « leurs fantaisies » et sur lesquelles elles seraient plus portées que les hommes. On y trouve entre autres, je cite : « Être violée, dominée ou brutalisée d'une façon quelconque. Peu importe la méthode (Monique aime être réveillée). » On y trouve aussi, je cite encore : « La résistance, qui n'est pas éloignée du goût de la domination (Michel aime la résistance). »

À l'évocation de ce Michel Fourniret adepte de la violence envers les femmes, l'air de la salle de réunion se tend. Même le visage de Ben se creuse.

— Après les menaces et les insultes, Michel Fourniret se calme. Le 20 août 1987, il écrit à sa mésange : « Ce que tu viens d'accomplir vient de nous souder à jamais. Si tu n'avais pas fait ce plongeon, nous n'aurions jamais pu être l'un à l'autre entièrement. Je sais que tu m'as dit la vérité. » Dans une autre lettre, datée du 22 août, il lui écrit également : « Le fait de

savoir m'a apaisé, je n'ai plus d'interrogations, donc plus de reproches à ton silence. Monique n'existe plus. Natouchka est née. Hosanna. Merci mon Dieu. Michel n'existe plus. Quel sera mon nom de baptême ? Le nom de notre passion ne se dit pas, il se crie : "AMOUR". C'est bon et je n'ai pas honte d'en pleurer de joie. Nous formons un seul et même être. »

Chris s'interrompt un bref instant :

— « Nous formons un seul et même être. » Je me permets d'insister sur cette phrase, elle prendra tout son sens à la fin de mon exposé.

Elle sort une deuxième bouteille d'eau de son sac, remplit son gobelet et boit quelques gorgées avant de reprendre. Sa voix tremble faiblement. Elle fait de toute évidence un effort pour ne pas la laisser se briser.

— À partir de là, le fauve propose un pacte à sa mésange : elle l'aidera à reconstituer la perte de sa virginité, et il tuera ceux qui lui ont fait du mal.

Elle nous distribue une nouvelle série de feuilles agrafées.

— Michel Fourniret décide donc de se pencher sur ceux qu'il considère comme « les coupables » : le militaire de Thionville, Gilles Moreau, l'homme auquel ce dernier aurait obligé Monique Fourniret à faire une fellation dans une zone industrielle, et John Burroughs. Au sujet de Gilles Moreau et de cet homme de la zone industrielle, ses intentions de les supprimer ne font aucun doute. En effet, dans sa lettre datée du 29 août 1987, il prend notamment l'engagement suivant : « C'est avec calme que je te promets ma douce Natouchka qu'avant d'être tué, il paiera. Et je souhaite que ce jour-là je les tiendrai tous les deux en souvenir de la zone industrielle. À poil et à quatre pattes, lui qui a peur des microbes découvrira ce que ça fait le sexe du copain dans sa bouche, ce que ça fait de se faire sodomiser, ce que ça fait d'avoir un par un les orteils écrasés au marteau avant les doigts des mains, ce que ça fait une balle dans le genou. Ils joueront ensemble leur dernier rôle de salauds sur terre. Cette promesse étant noyée dans un long texte, toi seule la liras. "On" me contactera par téléphone chez Jacky pour un rendez-vous ailleurs. J'aurai ce qu'il faut avant de retrouver sa trace en veillant à ne laisser aucune note. »

Chris boit une gorgée d'eau.

— Michel Fourniret étudie ensuite longuement les différents scénarios dont il dispose pour régler le sort de ces « coupables », vous trouverez les détails dans les derniers documents que je vous ai distribués. La contrepartie de ses actions criminelles tient dans ce qu'il appelle une « reconstitution d'initiation ». En d'autres termes, il cherche une manière de

rejouer la défloration de Monique Fourniret dans une sorte de rituel initiatique et amoureux. Pour cela, il voit deux possibilités, décrites ainsi : « La première consiste à l'acheter – il faut alors le temps de réunir un certain nombre de millions. La seconde est une personne comme Violette, un corps que nul ne voudrait toucher. » Cette idée qu'elle lui offre sa patronne en pâture lui plaît, il revient à plusieurs reprises sur le sujet. Par exemple, dans un courrier du 13 août 1987, il demande : « Violette possède-t-elle toujours son pucelage ? Accepterait-elle de te le céder pour que tu en fasses cadeau ? Tu vois, ce n'est pas difficile de plonger et de transformer le mot "problème" par celui de "solution", pas si difficile de dire bas les masques me voilà. » Devant l'absence de réaction de Monique Fourniret concernant la possibilité de posséder la virginité supposée de Violette, il simplifie son idée et opte pour que sa Natouchka l'aide à trouver une jeune fille vierge. Dans son courrier du 25 août 1987, il résume le pacte qu'il propose à Monique Fourniret d'une manière solennelle : « Mes serments ne sont pas de vains mots, je les tiens et je veux par mon serment d'être fidèle à toi exclusivement. Tu en connais le prix. Et ce sexe étroit je le prendrai quatre fois. La première pour Thionville, la seconde pour G, la troisième pour la ZI, la quatrième pour le Texas », G désignant bien évidemment Gilles Moreau et le Texas John Burroughs, puisqu'il est originaire de Dallas. Il est à noter que Monique Fourniret ne répond tout d'abord pas à cette double proposition.

Chris marque une courte pause, le temps de refaire sa queue-de-cheval.

— Son silence ne déstabilise pas Michel Fourniret, qui reste sûr de son fait. Dans sa lettre du 5 septembre 1987, il rédige, je cite, des « Propos d'un samedi matin ». C'est une liste de ce qu'il désire accomplir. Voici ce qu'elle contient : « Qu'est-ce que je veux ? Régler les comptes à la famille. Passer mon temps à rêver. Aller où j'ai envie, rester sur place ou en voyage selon l'humeur du jour. Avoir assez d'argent pour oublier l'argent. Liquider trois types. Disposer d'une jeune fente. Une compagnie féminine. Jouer aux échecs. Vivre en sauvage à l'écart des hommes. Vivre en aventurier. Plaisir du risque. Enlèvements, etc. Pas de fil à la patte, pas de mômes, pas d'habitudes. Restaurer un domaine, une ruine médiévale. L'acheter d'abord. Non, en devenir propriétaire, ce n'est pas la même chose. Un chien, un bourrin, un domestique turc. M'amuser à créer une société industrielle pour les marginaux. »

Chris se tait. Elle est littéralement exsangue.

— Vous aurez reconnu sans peine la majorité des faits dont nous suspectons Michel Fourniret.

Elle reste de nouveau silencieuse. Sa lèvre inférieure tressaille légèrement. Elle est au bord des larmes. Chacun de nous sent que nous approchons du point d'orgue qui la bouleverse tant.

Fourniret a eu une permission, il est venu chez Jacky et Berthe, j'étais contente de le voir enfin, de le voir vraiment et pas en coup de vent dans les couloirs d'un tribunal, et tout de même, c'était bizarre, on s'écrivait tellement depuis des mois, on s'était fait une idée dans nos pensées, ça fait penser, d'écrire, ça fait beaucoup penser, on imagine plein de choses, c'est facile, on peut tout imaginer, on peut s'inventer des vies, il suffit de laisser les pensées s'envoler et de les suivre, comme ça, au gré des envies.

Mais la réalité, ce n'est pas pareil que dans nos pensées, ce n'est pas forcément pire, c'est juste différent, du coup ça peut décevoir vite, des fois ça peut être mieux aussi, sauf que c'est rare, moi je crois que c'est rare parce que c'est toujours mieux dans mes pensées, mieux que dans la vraie vie, je suis mieux, moi, dans mes pensées, mieux que dans ma vie et dans ma solitude. D'un autre côté, on ne pourrait pas vivre tout le temps dans ses pensées, non, ça n'irait pas, on perdrait pied, on se perdrait tout court, je me perds souvent dans mes pensées, je pars et je me laisse porter, je ne sais jamais où elles vont m'emmener, des fois je ne sais même plus d'où je suis partie ni comment j'en suis arrivée là, j'essaie de remonter le fil, mais je me perds à l'envers en partant sur d'autres pensées, ça complique le problème, alors je me dis qu'il faut que j'en sorte, on ne peut pas rester indéfiniment dans ses pensées, on deviendrait fou sinon.

Quand on s'est retrouvés dans la chambre, seul à seule, on était un peu embarrassés, on s'était écrit tant de choses, tant de mots d'amour, c'était étrange de se retrouver là, tous les deux, assis sur le bord du lit, on savait ce qui allait se passer, c'était inévitable, il était là pour ça, entre autres, on était là pour ça, pour ce qu'il appelait « notre révélation », seulement on restait assis sur le bord de lit, habillés et sans rien dire, un peu comme face à un mur, un truc à franchir et qu'on n'osait pas le faire.

Je ne sais plus comment ça a commencé, mais ça a fini par commencer. On a dû s'embrasser et le reste a suivi, les vêtements sont tombés, on était tout nus et allongés, il était un peu gauche, Fourniret, j'imagine à cause de l'émotion, sans doute un brin déçu aussi, je n'étais déjà plus une première main, j'avais eu des enfants, j'avais des bourrelets, je n'avais plus ma membrane, je n'étais pas une jolie MSP blonde avec des couettes. Au bout d'un moment, j'ai bien vu que ça ne venait pas, qu'il restait tout petit et tout mou, un petit bigorneau recroquevillé dans sa coquille, je l'ai branlé et je l'ai sucé, toujours rien, la mer d'huile, je sentais que ça n'arrangeait pas les choses, je lui ai dit que ça n'était pas grave, ça l'a rendu furieux, il s'est levé et s'est mis à tourner dans la chambre, un tigre en cage, puis il s'est immobilisé d'un coup, il m'a regardée avec un demi-sourire et son regard de fauve, il m'a dit : « Ce qui me ferait plaisir, c'est que tu refasses avec moi le jour où le militaire t'a emmenée dans sa chambre d'hôtel. » J'ai dit oui, pourquoi pas après tout, si ça pouvait l'aider, il se souvenait de ma confession, il m'a demandé de lui redire exactement les mêmes phrases que j'avais dites au militaire la nuit où je lui avais offert ma membrane, j'ai proposé de remettre ma culotte et de la garder au début, avant qu'il ne me pénètre, pour qu'il sente une résistance en essayant de forcer l'entrée, ça lui a plu, ça l'a excité, il s'est mis à bander, on l'a fait, c'est allé assez vite, il a joui vite, on a pu passer à autre chose et parler d'avenir, de ce qu'on allait faire après.

On a refait le militaire deux ou trois fois pendant ces deux jours, le reste du temps je restais avec Berthe, et lui parlait beaucoup avec Jacky, il préparait son retour dehors, il voyait avec lui s'il pouvait lui trouver des gars qui n'avaient pas froid aux yeux pour un travail, des flingues pour supprimer Gilles et les autres, il faisait le bonhomme, j'aimais bien, et puis voilà, ça a été tout. Il est retourné quelques semaines en prison, on a continué à s'écrire, je suis venue le chercher le jour de sa sortie et on s'est mis en chasse d'une MSP pour sceller notre pacte.

Chris nous distribue deux dernières feuilles agrafées et boit une gorgée d'eau.

— À l'issue de cette première rencontre qui s'est déroulée du 12 au 14 septembre 1987, Michel Fourniret écrit à sa future femme : « J'ai bien perçu le recul qui a marqué notre première révélation. Pardonne-moi de t'avoir beaucoup déçue. L'un comme l'autre dans ce cadre qui n'était pas le nôtre, nous ne pouvions être tout à fait et entièrement nous-mêmes, tu sais que je l'ai aussi compris, tout comme la présence d'un tiers pendant notre dimanche me volait ta présence. »

Elle pose ses mains sur la table.

— Cette fois, Monique Fourniret n'attend pas pour lui répondre et le rassurer. Elle lui écrit : « Mon petit taulard préféré ne m'a pas déçue, qu'il s'enlève toutes ces vilaines pensées de la tête, tu sais, ta mésange est très heureuse, elle ne voudrait pas perdre son fauve maintenant qu'elle le connaît mieux. Oui, je te le dis encore une fois, tu es quelqu'un de bien, de très bien même, tu peux rire, cela ne me vexera pas, je ne changerai pas d'avis à ton sujet. Je t'adore mon Sherkan. »

Elle s'interrompt un instant.

— Durant ces dernières semaines où Michel Fourniret est emprisonné, ils affinent leur pacte. Le fauve promet à sa mésange de ne rien lui cacher de ses pulsions envers les jeunes femmes : « Tu ne veux pas d'un compagnon fantôme. Cela traduit peut-être ta crainte que je m'absente pour aller draguer, quitte à draguer le pistolet au poing. Non ? Ou bien que je m'absente pour retrouver des copains et aller dans les bars ? Non, ma Natouchka, question fidélité tu t'en apercevras, tu ne crains rien. Si l'intention d'une défloration revient un jour ou l'autre m'affleurer, je t'en parlerai librement, je n'entreprendrai pas d'action sans t'en parler. »

Elle déglutit.

— Monique Fourniret accepte alors définitivement le pacte que son correspondant lui propose depuis des mois. Elle accepte sans ambiguïté de l'aider dans sa quête de ce qu'ils appellent tous les deux des « MSP », c'est-à-dire…

Elle essaie de poursuivre mais aucun son ne réussit à franchir ses lèvres. Nous nous regardons d'un air interloqué. Que peut bien signifier « MSP » dans la tête de nos deux malades ?

D'un filet de voix, Chris finit par achever :

— … c'est-à-dire des « membranes sur pattes »…

Nous nous taisons et attendons la suite avec une attention particulière.

— Monique Fourniret élargit le rôle qu'elle compte tenir dans le pacte qui les lie désormais, et qui vient confirmer ce que Ben soupçonne et défend depuis longtemps. Elle écrit…

Malgré ses efforts pour retenir ses larmes, elle éclate en sanglots. Ben se lève et l'aide à s'asseoir. Elle lui désigne la dernière feuille de celles qu'elle nous a distribuées. Ben la prend et la lit.

— « Tu sais que c'est avec un réel plaisir que j'exécuterai tes ordres (non monsieur, ce n'est pas du bout des lèvres). Tu sais, ta Natouchka est prête à t'aider dans beaucoup de choses, elle veut se savoir utile, je veux travailler auprès de mon fauve, le seconder, comprends-tu ce que je veux dire ? Merci de me dire que tu n'entreprendras rien sans m'en parler, c'est justement ce que je voulais te dire quand tu étais avec moi. »

Nous restons muets, à accuser le coup. Tout était écrit, planifié. Un programme et un pacte criminels. C'était là, sous nos yeux. Disponible. Cette putain de *Lettre volée* dont me parlait Fourniret, c'était ça. Je suis vraiment un abruti de la pire espèce.

— Je n'aurais jamais dû attendre autant pour la lecture de ces lettres. Je vous demande pardon. À tous.

Philippe pose son portable sur la table.

— Tu n'y es pour rien, Jacques. Nous pensions tous que ce serait une perte de temps. Tu ne pouvais pas savoir. Aucun d'entre nous ne pouvait savoir. Ni imaginer ça.

Chris se prend la tête entre les mains.

— Il faut les coincer… Il faut les coincer tous les deux…

Ses sanglots redoublent. Qu'une femme et une mère soit capable de telles atrocités la ravage. Ben approche sa chaise, s'assoit et passe son bras autour du cou de Chris. Elle cache son visage contre son épaule.

— On va les coincer. Avec ce que tu as trouvé, on va les faire cracher en interrogatoire, crois-moi. Pas vrai, Jacques ?

J'acquiesce. Chris se redresse et regarde Ben.

— Je suis en train de bousiller ton tee-shirt…

— On s'en fout.

Philippe rassemble les feuilles agrafées que Chris nous a données au long de son exposé.

— Excellent travail, Chris. Jacques, Ben, pression maximale sur nos deux clients au sujet de ces lettres. On verra s'ils tiennent le coup quand ils verront ce qu'on sait maintenant d'eux. André a quelque chose à vous dire concernant les échantillons isolés par la Scientifique. Je comptais vous en parler demain matin, mais puisque nous sommes tous là et que nous sommes déjà demain matin…

André se racle la gorge pour s'éclaircir la voix.

— Devant les refus des institutions à diligenter les tests ADN pour de stupides questions budgétaires, j'ai demandé aux collègues de la Scientifique d'affiner le plus possible leurs résultats et leur sélection. Ils ont travaillé d'arrache-pied et ont réussi à produire un seul échantillon prioritaire, le scellé 693.

Nous nous tournons vers lui.

— Il s'agit d'un cheveu de type asiatique présentant de très fortes similarités avec ceux de Lian Shiro. Même morphologie, même structure très particulière et très rare. Le seul ennui, c'est que ce cheveu ne présente pas d'ADN nucléaire permettant de le faire correspondre d'une manière incontestable avec ceux de Lian Shiro, et donc de prouver qu'il était bien à elle.

Chris le dévisage avec désarroi. Sa voix est cassée.

— Ils vont payer pour qu'on sache, pas vrai ? Hein, la justice et le gouvernement, ils vont payer pour qu'on ait les résultats de ces foutus tests ?

L'expression d'André s'assombrit.

— Je vais en faire la demande tout à l'heure, à la première heure demain matin.

Je sens qu'il ne nous dit pas tout.

— C'est quoi, le problème ?

André soupire.

— Cela requiert des analyses que nous ne pouvons pas faire en Belgique, il faut du matériel spécifique pour ça et nous ne l'avons pas.

Ben ébouriffe sa tignasse rousse.

— Et alors ? On l'envoie dans un labo en Europe qui peut le faire et on n'en parle plus, non ?

— C'est ce que je vais proposer. Je sais que ça va coûter cher, que ça va encore tiquer sur ce point, mais je vais tout faire pour que ces analyses soient ordonnées.

Ben fulmine. Chris est prise de tremblements nerveux.

— Ce n'est pas possible… On ne va pas les laisser s'échapper…

Ben se lève d'un bond, balance avec rage sa chaise contre le mur et menace André de l'index.

— Mais merde, la preuve est là, quoi ! Cette putain de preuve est là, et tout ça parce que des connards de politiciens ne veulent pas cracher 1 000 ou 2 000 euros, on va prendre le risque de relâcher ces deux enculés dans la nature ?

André a un geste pacificateur.

— Je vais remuer ciel et terre, je te promets.

Ben fait les cent pas.

— On se cotise si tu veux. Je peux même tout payer s'il le faut, qu'on le retienne sur mon salaire et qu'on fasse ces putain d'analyses !

— Je paierais moi-même si je le pouvais, crois-moi.

— Tu sais quoi, s'ils ne veulent pas raquer, je balance tout à la presse. On verra quelle gueule ils feront quand l'opinion publique saura qu'ils préfèrent prendre le risque de libérer un mec qui est pire que Dutroux !

— Je te déconseille de faire une chose pareille. Tu serais dégradé et ça serait contre-productif, à tous les niveaux.

Ben donne un coup de poing dans une armoire en fer.

— Fait chier !

Je me lève et vais m'allumer une sèche à la fenêtre. Ben me rejoint, et je lui en donne une.

— André n'est pas contre nous, Ben.

— Je sais, je sais.

Il se calme. Nous fumons en silence. Je retourne à la table et prends mes documents.

— Chris, tu as accompli un travail remarquable. Nous allons redoubler d'efforts et faire l'impossible pour coincer ces deux salopards. Réunion ici

demain matin, 8 heures. Maintenant, tout le monde rentre se reposer.

Ben écrase sa sèche.

— Je vais aller me soûler la gueule, surtout.

— Faites tout ce que vous voulez, mais à 8 heures ici demain matin.

Nous rassemblons nos affaires et quittons lentement la pièce. Chris se tourne vers Ben.

— Tu me le paies, ce verre ?

— Je te paie la bouteille, si tu veux.

— Je paierai la deuxième.

J'éteins la lumière. La salle est en désordre, les chaises ne sont pas rangées. Peu importe. Ça fera du bien à mes tocs d'être contrariés.

Je regarde la frêle silhouette de Chris s'éloigner dans le couloir. Elle est appuyée contre la masse de Ben qui l'enserre de son bras. En les voyant disparaître dans l'escalier, je me jure que les Fourniret ne s'en sortiront pas.

Vendredi 11 décembre 1987. Auxerre (France). 16 h 31. 2,5 °C. Alternance d'éclaircies et de pluie.

Émilie Lassalle, dix-sept ans, sort du collège. Il fait déjà nuit. La jeune femme marche avec ses copines de la 3e 2 dans une brume froide. Leur brevet blanc débute lundi, le dernier week-end avant les vacances de Noël s'annonce studieux.

Émilie est entrée dans cet établissement scolaire en novembre dernier. Bien qu'elle soit très timide, elle a été bien accueillie et s'est intégrée à une bande de filles qu'elle apprécie malgré leurs deux ans d'écart. Elle a redoublé deux fois déjà, mais depuis son arrivée, ses résultats se sont sensiblement améliorés. Le changement d'environnement lui fait du bien ainsi que les séances de thérapie de groupe qu'elle suit le mercredi après-midi.

Les collégiennes se dispersent et Émilie poursuit seule les deux kilomètres qu'elle parcourt chaque jour à pied pour rentrer chez elle à Saint-Georges-sur-Baulche. Elle glisse ses mains dans les poches de son manteau en laine gris, rentre le menton dans son écharpe et presse le pas. Ses petites bottines blanches résonnent dans le silence et l'obscurité.

Une Peugeot s'arrête à sa hauteur. Une femme brune d'une quarantaine d'années est au volant. Elle baisse la vitre côté passager.

— Bonjour, excusez-moi de vous déranger, je ne suis pas de la région, vous pourriez peut-être m'indiquer mon chemin ?

— Bonjour madame, oui, bien sûr, où voulez-vous aller ?

— Je cherche la direction de Saint-Georges-sur-Baulche.

— J'habite là-bas, je peux vous y conduire si vous voulez ?

— Oui, ce serait bien, je suis un peu perdue avec toutes ces routes qui se ressemblent et que je ne connais pas. Montez.

Elle lui ouvre la portière, et la jeune fille monte. Quelques centaines de mètres plus loin, en sortant d'un virage, un homme aux petites lunettes cerclées de métal apparaît dans les phares du véhicule. Il fait du stop d'une main et tient un jerrican dans l'autre.

La conductrice s'arrête et descend sa vitre.

— Bonsoir, je suis tombé en panne, pourriez-vous m'emmener jusqu'à une station-service ?

— Oui, si vous voulez. Montez.

— Merci, c'est très aimable à vous.

L'homme ouvre la portière arrière et s'engouffre dans la voiture.

Je passe chez Le Gus avant de rentrer. Le rideau de fer est baissé mais il le relève toujours un peu pour que je me glisse en dessous. J'ai appelé avant de venir. Je voulais vérifier que Chris et Ben n'étaient pas venus là. Je ne veux pas les déranger. Ben a dû l'emmener dans l'un de ses repaires nocturnes, alors je peux écluser quelques chopes avec Auguste et parler d'autre chose que de l'enquête.

Malgré tout, l'affaire me rattrape. Je vois bouger les lèvres du taulier sans rien entendre de ce qu'il me dit, mon esprit revient à Fourniret, à elle surtout, à ce que Chris nous a révélé. Elle n'est donc pas ce témoin passif que nous imaginions, encore moins une victime de la tyrannie d'un mari sexuellement pervers et déviant. Si nous n'avons aucune preuve de son implication, il est évident qu'elle a participé aux côtés de Fourniret. Dans le choix de certaines jeunes filles ? Dans leur enlèvement ? Peut-être même dans leur séquestration ? Ou pire encore ?

Les chaises sont empilées sur les tables alignées. C'est beau, c'est symétrique. Ça me rassure et me calme.

J'allume une énième sèche. Mon toubib peut aller au diable. Quant à Françoise, je finirai bien par lui céder. Elle doit dormir, à cette heure-ci. Au moins, sa bonne hygiène de vie compense la mienne. À nous deux, nous formons un certain équilibre.

Je ne voulais pas croire que l'intuition de Ben pouvait se vérifier, même si elle tournait de plus en plus dans un coin de ma tête. C'était impensable. C'est impensable. Et cependant il faut désormais envisager cette hypothèse comme une quasi-certitude, ou du moins comme étant dotée d'une très forte probabilité. Comment le prouver ? La seule solution est de la faire avouer. Facile à dire. Voilà presque un an que Ben et moi on s'escrime à essayer de la faire craquer, sans résultat. Elle est plus forte que prévu. Plus résistante également. Pourtant, c'est sur elle qu'il faut continuer de concentrer nos

efforts. Lui ne baissera jamais son froc, sauf si elle le balance. J'espère ne pas me tromper en privilégiant cette stratégie comme je me suis gouré au sujet des lettres de ces deux timbrés.

J'écrase ma sèche et en allume une autre. Auguste me refait les niveaux. Dernier verre et je pars.

Il nous reste aussi le scellé 693. Si André réussit à faire ordonner une étude ADN de ce cheveu, ça peut tout changer. Je suis sûr qu'il appartient à Lian Shiro. Fourniret sera confondu d'une manière incontestable, et ce sera la fin. Il sera forcé de se mettre à table, au moins pour cette victime. Ce qui compte, c'est d'ouvrir la première porte. S'il y en a que nous ignorons, elles suivront. J'ai déjà eu des cas similaires. Un premier aveu en entraîne souvent d'autres. Quand un point de la digue cède, elle se lézarde jusqu'à s'écrouler complètement, d'un coup. Putain de politiciens. Pour seulement quelques milliers d'euros, ils sont prêts à prendre le risque de relâcher un prédateur dans la nature. Ils nous demandent des résultats et nous refusent la seule manière de les obtenir pour des questions budgétaires mineures. Putain de politiciens. Monde de merde.

J'écrase ma sèche et je vide ma chope. Je pose mon portefeuille sur le comptoir mais Auguste m'arrête.

— N'y pense même pas.

— Merci.

— Et fais gaffe sur la route.

— T'inquiète, je ne vais conduire que d'un œil.

On se serre la main, je sors et rejoins ma voiture. Je roule un long moment. Je fais un détour par Charleroi et me laisse dériver dans ses rues. Quelques prostituées sont encore à leur poste, les macs relèvent les compteurs, les malfrats terminent leur business au milieu des clochards qui cherchent désespérément le sommeil et des fêtards ivres qui regagnent leur lit en tirant des bords. L'heure approche où le monde de la nuit et celui du jour vont se croiser sans pratiquement se rencontrer. Entre les deux, il y a nous, les flics. On fait ce qu'on peut pour endiguer celui qui aime l'obscurité pour mieux croître et protéger l'autre tout en sachant que c'est peine perdue.

Le ciel blanchit lorsque je gare ma voiture devant la maison. Je ne me coucherai pas. Comment dormir après ce que nous venons d'apprendre ?

La lumière de la cuisine est allumée, Françoise doit être en train de prendre son petit déjeuner.

Je rentre et m'assois avec elle. Elle me sert du café, me prépare des œufs. Elle pose un verre d'eau à côté de moi avec quatre cachets : un pour l'estomac, un pour le mal de tête, un pour mon hypertension et un pour mon cholestérol. Je les avale et lui raconte ce qui s'est passé, ce que Chris a découvert. Elle m'écoute en silence avant de se lever.

— Dans tous les cas, c'est bientôt fini. Et il faut que ça finisse, Jacques, ou tu vas y laisser ta peau.

J'acquiesce. Je ne sais déjà pas comment je vais pouvoir aller au bout de cette journée.

Françoise débarrasse la table.

— Je t'ai laissé relativement tranquille ces derniers mois parce que je sais ce que tu traverses, je le vois. Mais une fois cette affaire terminée, tu vas m'avoir sur le dos. Je vais te fliquer comme tu n'as jamais fliqué aucun truand ni aucun voyou. Et tu sais pourquoi ?

Je réponds non de la tête.

— Parce que sinon tu ne franchiras jamais cette barre des soixante-cinq ans qui te file une trouille bleue. Et que, moi, j'ai envie tu la franchisses, avec moi.

Je souris un instant dans le vide, puis je me lève et la prends dans mes bras. Depuis quand ne l'ai-je pas fait ? Lorsque mes copains me demandent depuis combien de temps on est mariés, avec Françoise, je réponds pour jouer les fiers-à-bras : « Trop longtemps. » Je suis vraiment le roi des cons.

— Allez, va te brosser les dents pendant que je vais réveiller les petits. Sinon tu vas les faire fuir avec ton haleine de chacal.

Elle monte. Les petits doivent se préparer pour aller à l'école.

J'aimerais qu'elle ait raison. J'aimerais que tout soit presque fini. Pourtant, qu'on coince ou non ces deux salopards, je sens que cette affaire n'aura jamais de fin.

On a emménagé à Saint-Cyr-les-Colons, Fourniret avait demandé à sa sœur Huguette et à son frère Marcel de pouvoir occuper la maison du deuxième mari de leur mère, il lui fallait un point de chute avec un certificat d'hébergement pour sa sortie de prison, ça n'a pas posé de problème alors on y est allés, de toute manière on ne pouvait pas rester chez Jacky et Berthe, non, on n'était pas à l'aise là-bas, et pas tranquilles pour faire ce qu'on avait à faire. Au début, il voulait qu'on aille s'installer chez Dominique, son ex-femme, la dernière en date, je n'étais pas très pour, je trouvais ça un peu farfelu, quand même, de loger chez elle, c'était curieux comme idée, je ne m'imaginais pas vivre avec son passé, en tout cas pas celui-là, je crois surtout qu'il avait envie de l'emmerder, ce qu'il a fait d'ailleurs, en débarquant avec moi, on a passé une nuit dans la maison de Dominique, Fourniret pensait récupérer un bâtiment annexe pour qu'on s'y installe, une sorte d'atelier qu'il avait construit quand il habitait là et qu'il aurait bien aménagé, sauf que moi je ne me voyais pas vivre comme ça, non, ça ne m'allait pas, à moi, ça ne m'allait vraiment pas du tout, pas du tout, ils se sont engueulés toute la soirée, Fourniret est devenu fou, il a mis le feu à l'atelier, et Dominique nous a virés le lendemain, on est allés à Saint-Cyr-les-Colons et c'était mieux comme ça, j'étais soulagée.

Ce n'était pas Byzance, ça n'a jamais été Byzance, mais on n'était pas si mal finalement, la maison était modeste mais ça allait, un rez-de-chaussée et un étage, deux chambres, une salle de bains, ça allait, oui, c'était suffisant, le village n'était pas très grand, en plus les quelques commerces étaient assez proches, c'était pratique, on achetait le lait à un fermier qui n'habitait pas loin, oui, c'était pratique. Pour le reste, on ne voyait personne. Fourniret touchait une allocation d'insertion de 40 francs par jour, on s'était inscrits à un stage pour ouvrir un gîte rural, en fait c'était juste pour faire bien vis-à-vis de l'administration pénitentiaire, on ne voulait pas

ouvrir de gîte, on avait d'autres projets, et puis le conseil régional me donnait 50 francs par mois pour ça, c'était toujours ça de pris, en vrai on comptait vivre en sauvages et en gangsters, c'est ce qu'on s'était dit dans nos lettres d'amour, de toute façon on n'a pas fini ce stage, Fourniret s'est disputé avec un formateur sur un point de règlement, il ne plaisante pas avec les règles, il est rigoureux, très rigoureux et très pointilleux.

Il s'est alors mis en chasse, on était là pour ça, il m'avait demandé de lui livrer une jeune fille vierge, il fallait qu'elle me ressemble pour rejouer ma défloration que je ne pouvais pas lui offrir, pour que ce soit comme si c'était moi la vierge. Un soir il est rentré et m'a dit qu'il en avait repéré une à la sortie d'un établissement scolaire, collège ou lycée, je ne sais plus, il m'a dit qu'elle correspondait parfaitement, que ça aurait pu être moi en plus jeune, qu'elle devait avoir sa membrane, que c'était bon, qu'on allait pouvoir s'en occuper très bientôt ensemble, il devait juste peaufiner encore son plan, repérer son itinéraire quand elle rentrait chez elle, trouver le bon endroit pour l'aborder et l'embarquer, il avait l'air content, j'étais contente, moi aussi, pour lui, ça me faisait plaisir de le voir comme ça.

On est à l'arrêt, on aperçoit la petite qui marche seule, elle n'est pas mal, avec son manteau gris et ses bottines blanches, c'est vrai, un joli petit lot, elle me ressemble, il démarre, on passe devant elle, on roule sur un peu moins d'un kilomètre, il descend, prend un jerrican vide dans le coffre et se met sur le bas-côté, je prends le volant, fais demi-tour, j'aborde la MSP pour lui demander mon chemin, je sais quoi dire et quoi faire, je suis le plan qu'il a élaboré, c'est facile, on ne se méfie pas d'une femme seule, elle monte à côté de moi, on roule, à la sortie d'un virage, il est là, il fait du stop, je m'arrête, fais semblant de ne pas le connaître, il monte et nous reprenons la route. Il entame la conversation, il fait mine de croire que la gamine est ma fille, il passe une corde autour de son cou et me menace de lui faire du mal, je lui dis de se calmer, je fais celle qui a peur, la petite essaie de se débattre, Fourniret la tire par les cheveux : « Tu as déjà couché avec un garçon ? », il l'interroge, elle ne répond pas, il insiste, elle fait non de la tête, il sourit, elle détient ce qu'il recherche, tout se déroule comme prévu. On roule longtemps, jusqu'à la nuit profonde, il fait réciter ses cours à la petite pour la fatiguer, ça dure, ça dure, elle ne fatigue pas, on s'arrête pour faire de l'essence, il descend, je surveille sa proie, j'ouvre la boîte à

gants, je l'oblige à avaler une forte dose de mes calmants pour les dents, il revient, je lui dis ce que j'ai fait, il me félicite, on repart, on roule encore, il fait compter l'autre jusqu'à cent, à l'endroit puis à l'envers, c'est malin, ça marche enfin, elle se met à somnoler, elle s'endort, il reprend le volant et on rentre à Saint-Cyr-les-Colons par les petites routes, il était temps, ça commençait à faire long tout ça.

Il se gare sur la place de l'église, tout près de chez nous, je vais ouvrir la porte de la maison, il vérifie qu'il n'y a personne, qu'aucune voiture ne risque de passer à ce moment-là, il sort le corps de la petite endormie et le transporte directement dans la deuxième chambre de l'étage, là où on a entassé nos affaires et quelques cartons, il l'allonge sur le lit, il bande, je vois la bosse à travers son pantalon, il lui retire ses bottines blanches, baisse son jean et sa culotte, il sort son sexe, il bande bien, je suis contente pour lui, sauf que la gamine gémit et se met en chien de fusil avec une expression de crispation, il se fige, son visage se ferme, il débande, c'est bien ma chance. Pour se relancer, il l'embrasse, dénude ses seins et les caresse, je ne suis pas contente de ça, non, vraiment pas, le militaire de Thionville ne m'avait pas embrassée comme ça, il ne m'avait pas caressé les seins comme ça, doucement, je le dis à mon fauve, il se tourne vers moi, me fixe avec fureur : « Tu empiètes sur un domaine réservé », il me dit, il m'ordonne de sortir, je m'en vais, je ne suis pas contente, je le fais quand même, après tout il a raison, c'est sa chasse gardée, je vais dans notre chambre, je tends l'oreille, je n'entends rien, il me rejoint, me dit de venir pour vérifier si elle a encore sa membrane, il a essayé de s'en assurer avec son doigt sauf qu'il ne sait pas quoi en penser, j'y vais, j'inspecte, pas de résistance, il me demande mon verdict, je le rassure, je lui dis que le passage a peut-être été facilité par les règles, cette explication a l'air de le satisfaire, il sort son sexe, commence à se branler, ça ne vient pas, il s'énerve, tape du pied comme un enfant, « Tu veux que je te suce un peu ? », je lui propose, il acquiesce, je le suce, il est dur à durcir, je force un peu, pas trop, il pourrait finir avant d'avoir commencé, ça le rendrait furieux, il bande mou mais il bande suffisamment pour faire son affaire, je sors de la chambre et descends dans la salle à manger, tout est silencieux, puis j'entends un râle, un râle de fille, puis plus rien, de nouveau le silence, puis Fourniret arrive, il porte le corps de la petite sur son dos, il me dit qu'il n'a pas réussi, qu'il a rhabillé la fille et qu'il l'a étranglée. Il va chercher la voiture, enroule le corps dans un tapis et le charge dans le coffre avec ses

affaires, on prend la route, on roule en direction d'Auxerre, il fait nuit noire, on tourne et roule longtemps, jusqu'à ce que, dans les phares, mon fauve repère un transformateur électrique, une sorte de tour carrée avec des briques, il s'arrête, descend, attrape le corps, le manteau et les bottines, m'envoie rouler avec la voiture pendant un quart d'heure, j'obéis, je reviens, il reprend le volant et me dit : « On n'est pas près de la retrouver. Vu le nombre de secondes qui se sont écoulées avant que j'entende le bruit de la chute au fond du puits, je suppose qu'il devait être profond. » On se met à rire tous les deux, on rentre chez nous, une semaine plus tard, on est chez Gilles et on massacre ses toiles, c'est le début de la grande vie, j'existe pour quelqu'un.

25 mai 2004
107e audition de Monique Fourniret

— Je suis fatiguée, commissaire, je voudrais rentrer chez moi.

— Nous sommes aussi fatigués que vous, madame Fourniret. Si vous voulez rentrer chez vous, répondez à mes questions.

Elle soupire.

— Mais je ne fais que ça, répondre à vos questions, je n'en peux plus, moi, de toutes vos questions, j'ai mal à la tête, je ne sais plus quoi vous répondre.

— Et si vous me répondiez simplement la vérité ?

Ils se jaugent. Jacques Debiesme se lève et va fumer une cigarette à la fenêtre.

— Nous allons reprendre une dernière fois, madame Fourniret.

— Et après je pourrai rentrer chez moi ?

— Oui, après vous pourrez rentrer chez vous.

Elle baisse la tête, résignée.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis fin à vos courriers quand vous avez appris les raisons pour lesquelles Michel Fourniret était détenu à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis ?

— Ben, je vous l'ai dit, il y a longtemps déjà, au début, pour moi, il était en train de payer sa dette à la société, il était en prison pour ça, il était là-bas pour s'amender et prendre ensuite un nouveau départ.

— Mais cela ne vous a même pas refroidie, ne serait-ce que quelques jours ou quelques heures ?

— Non, je ne vois pas pourquoi, non, non, non, la raison de sa détention m'importait peu, je ne pensais qu'à correspondre, j'étais seule, je ne voulais pas que ça s'arrête, j'étais contente de recevoir du courrier. Et puis

Fourniret ne m'a jamais caché les faits pour lesquels il était emprisonné, je le trouvais honnête, moi, du coup je ne voyais pas de raison d'arrêter nos lettres.

Le commissaire écrase sa cigarette et revient à pas lents vers son bureau.

— Vous l'aimez, madame Fourniret ?

— Je… euh… pourquoi cette question ?

— Contentez-vous de répondre, s'il vous plaît. Aimez-vous votre mari ?

Il se rassoit en face d'elle. Elle se gratte nerveusement le lobe de l'oreille.

— Je… je ne vois vraiment pas pourquoi vous me posez cette question…

— Contentez-vous de répondre, madame Fourniret.

— C'est… enfin…

— C'est quoi ?

— Eh bien c'est… oui, c'est personnel, quand même…

— Répondez.

Ils se dévisagent. Monique Fourniret finit par baisser les yeux.

— Je… oui, sans doute, j'ai de la tendresse pour lui, depuis le début, c'est quelqu'un qui avait beaucoup souffert, il avait su me toucher, mais…

— « Mais », madame Fourniret ?

— Eh bien, je ne peux pas dire que j'ai été véritablement amoureuse de lui, mais je l'aimais bien, il s'exprimait bien, c'est juste que j'étais si seule, pour moi, Fourniret, c'était un peu… oui, c'est ça, un peu comme une bouée de sauvetage, une manière de tuer ma solitude…

— De tuer votre solitude ?

— Oui… enfin… vous voyez ce que je veux dire…

Elle reste silencieuse pendant plusieurs minutes.

— Si vous ne l'aimiez pas plus que ça, pourquoi avoir accepté de vous marier avec lui ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour être sûre qu'il ne me quitterait pas. C'était l'occasion, il m'a proposé, j'ai dit oui, on s'est mariés et voilà, c'était fait.

— Vous n'avez jamais été choquée par ce qu'il vous écrivait ?

— Ben non.

— Même quand il vous parlait de son obsession de la virginité ou quand il vous proposait de lui offrir le pucelage de la femme handicapée chez qui vous travailliez ?

— Oh, vous savez, pour moi écrire c'est une chose, le faire c'en est une autre. Je suppose qu'à l'époque j'ai pensé exactement la même chose. Je voulais tellement me raccrocher à quelqu'un, c'est sans doute pour ça que, comme je vous l'ai déjà dit, même s'il m'écrivait ces choses-là, je n'ai pas réagi.

— Et pour ses projets de meurtre concernant Gilles Moreau et John Burroughs ?

— Pareil, juste des mots.

— Mais vous, madame Fourniret, vous lui avez tout de même écrit que vous vouliez qu'il vous informe si l'obsession de la virginité venait à le reprendre, et vous vous disiez prête à le seconder si tel était le cas ?

— Je vous dis, commissaire, des mots, seulement des mots. On s'écrit plein de choses un peu folles quand on est amoureux.

— Je croyais que vous n'aviez jamais été amoureuse de lui ?

— Oui, c'est vrai, mais je l'aimais bien, quand même, je voulais continuer de recevoir des lettres, je ne voulais pas me retrouver seule avec mon handicapée, je ne pouvais plus rester chez elle en plus, je n'avais nulle part où aller, alors, oui, voilà, je lui disais ce qu'il voulait entendre.

— Et pour les « MSP » ?

— Je… euh… que voulez-vous dire ?

— Cela ne vous a pas dérangée qu'il désigne des jeunes filles vierges par les termes de « membranes sur pattes » ?

— Je vous l'ai dit, écrire est une chose et le reste en est une autre…

— Le reste ?

— Oui, le reste…

Ils se fixent l'un l'autre. Leurs traits à tous les deux sont tirés par la fatigue.

— Madame Fourniret, avez-vous mis à exécution le pacte passé avec votre mari ?

— Le pacte, quel pacte ?

— Votre mari tuait Gilles Moreau, et en échange vous lui fournissiez des jeunes femmes vierges ?

— Mais… enfin… euh… non… Gilles n'est pas mort à ce que je sache… en tout cas Fourniret ne l'a pas tué…

— S'il avait été là le jour où vous avez massacré ses toiles, pensez-vous que votre mari l'aurait assassiné ?

— Non, je vous l'ai déjà dit, non, non, non, nous étions venus pour parler du problème de certains de mes bibelots à moi et de mes enfants, il n'était pas là, on est entrés pour être sûrs qu'il ne se terrait pas dans sa maison comme un rat, et quand Fourniret a vu tous ces tableaux me représentant dans des positions… enfin, vous savez… eh bien il est devenu comme fou, et moi aussi… c'est des choses qui arrivent, rien de plus…

— Vous n'avez donc jamais aidé ou assisté Michel Fourniret pour qu'il enlève des jeunes filles, qu'il les viole et qu'il les tue ?

Elle se gratte le lobe de l'oreille.

— Non, bien sûr que non, je vous l'ai dit cent fois, non, non, non.

— Vous persistez dans vos dénégations ?

— Oui, je n'ai jamais rien fait de tout ça, et Fourniret non plus d'ailleurs.

Ils se dévisagent.

— Vous suivez le procès Dutroux, madame Fourniret ?

— Euh… oui… un peu… comme tout le monde ici, quoi…

— Sa femme, qui était sa complice, a toujours nié son implication dans les actes atroces dont ils sont tous les deux reconnus coupables. Elle va très certainement écoper d'une peine maximale pour ses agissements. Si elle avait avoué plus tôt tout ce qu'elle savait et ce qu'elle avait fait, la justice se serait certainement montrée plus clémente envers elle.

Monique Fourniret reste silencieuse un long moment, les yeux furetant à travers la pièce.

— Je peux rentrer chez moi, maintenant ?

Le commissaire l'observe un instant, puis il referme le dossier ouvert sur son bureau.

— Oui, vous pouvez rentrer chez vous. Nous vous communiquerons bientôt la date pour le test du polygraphe.

Elle rassemble ses affaires, se lève et se dirige vers la porte. Alors qu'elle va sortir :

— Madame Fourniret ?

Elle se retourne.

— Oui ?

— Pourquoi Sherkan ?

— Je… euh… je ne sais pas… tout le monde s'écrit des petits mots doux… plutôt que Sherkan j'aurais pu l'appeler… je ne sais pas moi… Alf, comme l'extraterrestre ?

Jacques Debiesme la regarde minutieusement.

— Merci, madame Fourniret.

Elle sort. L'inspecteur Lavigne se lève et rejoint son supérieur avec un air goguenard.

— Qu'est-ce qui t'amuse ?

— Tu connais Alf ?

— Non, c'est quoi ?

— Une sitcom des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix.

— Jamais regardé.

— Tu sais ce que dit tout le temps Alf ?

— Non.

Benoît Lavigne prend la voix de l'extraterrestre :

— « Je mangerais bien une petite chatte ! »

Le commissaire fixe l'inspecteur, incrédule, et les deux hommes éclatent de rire.

J'arrive au palais de justice. André veut me voir d'urgence. La journée a déjà mal commencé, je sens qu'il n'a pas de bonnes nouvelles à m'annoncer. Ben voulait m'accompagner, mais vu comment il est sensible au sujet du scellé 693, j'ai préféré éviter qu'il ne brûle le bâtiment et ne finisse en prison. C'est une histoire de fous, cette expertise ADN. Quand je vois le lieu où travaillent les juges, je me dis qu'ils sont mieux lotis que les flics, et je m'interroge sur l'origine des soucis financiers de l'institution judiciaire. Ou plutôt, je comprends que rogner sur les frais de représentation pour confondre l'un des pires salopards qu'on ait jamais traqués ne rentre pas dans leurs considérations.

— Jacques !

André est au téléphone. Il prend congé de son interlocuteur, raccroche et se lève pour m'accueillir.

— Assieds-toi. Whisky ?

Je regarde ma montre. Il est 11 heures du matin. Au diable mon régime. Il est juste enterré un peu avant moi.

— Tu essaies de me faire concurrence ?

— Non, ton bar personnel au commissariat est imbattable.

Il sert deux verres, m'en tend un et se rassoit derrière son bureau. Nous trinquons et buvons une gorgée.

— C'est quoi comme whisky ?

— Yamazaki.

— Je vois qu'on ne se refuse rien.

— Je te rassure, c'est sur mes deniers personnels.

Je fais tournoyer le liquide ambré.

— Si tu me dis ça, c'est qu'ils ont refusé pour le 693 ?

— Ils n'ont pas dit non, mais ils n'ont pas dit oui non plus.

Nous nous observons quelques secondes.

— André, pas de politique avec moi. C'est oui ou c'est non ?

— Je te promets que je n'en sais rien. Ils réfléchissent.

— Ils quoi ?

— Je sais.

— L'autre enculé risque de sortir bientôt, et ils réfléchissent ?

— Ils me font chier, tu n'as même pas idée de comment ils me font chier. Je les ai insultés ce matin, un par un. Je crois que tout le palais m'a entendu pousser ma gueulante.

— Et ?

— Et ils réfléchissent !

Je n'ai même plus la force de m'énerver ni de me battre contre les moulins administratifs et politiques. Je me contente de vider mon verre. André fait de même et nous refait les niveaux.

— J'ai appelé le procureur Rivière de Charleville après avoir bataillé trois heures avec les autres indécis. Il doit me rappeler aujourd'hui ou demain pour me dire s'il peut faire prendre en charge cette expertise ADN par la justice française.

Je manque de m'étrangler avec ma dernière goulée.

— Tu as quoi ?

— Jacques, je cherche des solutions.

— Ils sont à moi, André, à moi et à mes équipes. On les traque jour et nuit depuis presque un an. Et si le cheveu part en France, l'affaire va y être rapatriée aussi.

— Non.

— Tu sais très bien que si.

— Pas avant que tu les aies coincés et confessés.

— On te l'a garanti ?

— Oui.

Je le dévisage.

— Putain, Jacques, je t'assure que c'est vrai. Ils seront à vous, à toi et à ton équipe. Après, oui, à un moment ou à un autre, l'affaire deviendra également française, elle l'est déjà de toute façon. Mais les aveux seront pour nous, tu as ma parole.

— Tu as celle de Rivière ?

— Oui. Et je lui fais confiance. C'est un gars bien.

J'acquiesce. Je connais un peu le procureur français. Il a la réputation d'être un mec droit. André boit une gorgée.

— Il paraît qu'elle a refusé le polygraphe ?

— Il y a une heure. On s'est pointés, avec Ben et une patrouille, pour l'emmener à Bruxelles, tout était bordé depuis une semaine, et elle a décidé de ne pas venir avec nous.

— Et merde. Même si ça n'a pas de valeur légale, ça aurait pu permettre d'identifier plus précisément ses mensonges et de lui mettre la pression maximale sur ces points-là.

Nous vidons nos verres et nous regardons en silence. Je me lève.

— Allez, je vais continuer de vider l'océan avec ma petite cuillère.

— Je te raccompagne.

Il marche avec moi jusqu'à la porte de son bureau.

— Merci pour le whisky.

Nous nous serrons la main.

— Tu me tiens au courant pour le 693 ?

— Dès que j'ai eu Rivière, je t'appelle.

Je dévale l'escalier. Heureusement que Ben n'est pas venu, il aurait défouraillé à tout-va. Je vais essayer de faire en sorte qu'il ne décime pas le commissariat.

On est à un cheveu de coincer ces deux salopards. Un cheveu. Le 693.

Ils ont fini par lire nos lettres d'amour, les flics, toutes nos lettres en plus, je savais qu'il ne fallait pas qu'ils les lisent, ça leur donne de nouvelles idées, et surtout de nouvelles idées de questions, je crois que je n'en finirai jamais avec leurs questions.

Je suis fatiguée.

Je n'en peux plus de leurs questions.

Toutes leurs maudites questions.

Ils n'étaient pas censés les lire, nos lettres, personne n'avait eu le courage de les lire jusqu'au bout, ils sont bizarres, ces Belges, ça oui, c'est des pervers, il faut sacrément en vouloir pour lire tout ce qu'on a pu s'écrire avec Fourniret, surtout ses lettres à lui, les miennes n'ont rien de particulier, elles sont banales et ennuyeuses, ils ont dû s'endormir en les lisant, mais les siennes, il faut s'accrocher des fois, et pourtant ils les ont toutes lues, c'est fou qu'il les aient toutes lues quand même, je les admirerais presque pour ça si ça ne leur donnait pas des idées de nouvelles questions à me poser.

Il faut que ça s'arrête.

Fourniret m'a dit que son avocat allait encore déposer une demande de libération conditionnelle et que cette fois ils ne pourraient pas la refuser, il m'a dit qu'on s'enfuirait après, au cas où, qu'on changerait d'identité et qu'on disparaîtrait.

Pour une fois, j'ai envie qu'on ne s'intéresse plus à moi.

Qu'on m'oublie.

Que les flics m'oublient.

Plus de questions. Juste mes pensées. Être tranquille avec mes pensées.

Ça m'a fait tout drôle, toutes ces questions sur nos lettres, ça fait si longtemps, c'est si loin, on dirait une autre vie, et d'autres personnes. Quand j'y pense, je ne sais même plus si c'est moi qui les ai écrites.

Je deviens folle.

Ça m’a fait me poser des questions, les questions des flics, c’est vrai, pourquoi je me suis mariée en fait ?

C’est vrai que je n’aimais pas spécialement Fourniret, j’étais seule, il était là, voilà tout. Je n’ai jamais vraiment aimé personne, ou comme ça, de l’affection, quoi, par-ci par-là, quand on s’intéressait un peu à moi.

Même mes enfants, je les ai aimés comme ça, sans plus, j’en ai fait parce que ça se fait d’en faire, comme on se marie parce que ça se fait de se marier, et qu’on fait des enfants quand on se marie ou qu’on vit avec quelqu’un, et qu’on se marie ou se met en ménage avec quelqu’un quand on fait des enfants. C’était histoire de faire quelque chose. Et de meubler le temps.

Ce sera quoi, mon temps à moi, lorsque Fourniret sera sorti de prison ?

C’est la question.

Encore une question.

Quand est-ce que toutes ces questions vont enfin s’arrêter ?

3 juin 2004
111e audition de Monique Fourniret

— Madame Fourniret, maintenant il faut nous dire ce que vous savez.

— Mais… euh… enfin… je vous ai déjà tout dit… oui… tout…

Le commissaire frappe brutalement du poing sur son bureau.

— Ne recommencez pas à bafouiller et à trembloter, arrêtez de vous foutre de notre gueule !

Elle se voûte sur sa chaise et se mure dans le silence. Jacques Debiesme se lève brusquement et va fumer une cigarette à la fenêtre. Benoît Lavigne dépose un Post-it sur le téléphone du commissaire avant de le rejoindre pour fumer lui aussi. Ils semblent exténués. Les deux hommes retournent ensuite à leurs bureaux respectifs. Jacques Debiesme lit le mot écrit par l'inspecteur et se rassoit.

— Madame Fourniret, nous savons que vous avez mis votre pacte à exécution.

— Je… euh… non, je vous l'ai dit, les mots sont une chose et le reste en est une autre, on s'est écrit ces choses-là comme ça, histoire de se plaire, sauf qu'on n'a rien fait, rien fait du tout.

— Pourtant, tout concourt à prouver le contraire : le saccage des toiles de votre ex-compagnon Gilles Moreau, le mode opératoire avec lequel votre mari a enlevé Louise Lemaire, ce qu'il lui a dit, son passé criminel et sexuel, son obsession de la virginité. Et encore je ne parle pas du château du Sautou, de cette baby-sitter disparue, du témoignage des parents de Maya Gouze, de l'étrange dispositif dans votre grenier, des noix dans la cave… Avouez que tout cela mis bout à bout commence à faire beaucoup pour un seul homme.

Elle se gratte nerveusement l'oreille.

— Non, je vous l'ai déjà dit, non, non, non, rien de tout cela n'est vrai.

— Ce sont des faits, madame Fourniret.

— Oui, d'accord, mais ce que je veux dire, c'est que tout ce que vous imaginez, ça, eh bien ce n'est pas vrai, pas vrai du tout.

— Si tout ce que nous imaginons, comme vous dites, est faux, pourquoi avez-vous refusé de passer le test du polygraphe ?

— J'avais peur.

— Peur de quoi ? Si vous et votre mari êtes aussi innocents que vous le prétendez, vous n'aviez rien à craindre du polygraphe.

— Ce n'est pas ça… Vous savez, je suis timide, ce n'est pas mon truc à moi, les mots, je n'aime pas quand il y a du monde, je panique, comme pour l'hypnose, j'étais impressionnée par tout ce monde, alors votre truc là, le poly-machinchose, il aurait pu mentir alors que je disais vrai, parce que j'aurais été débordée par des émotions sans rapport avec vos questions, et après ça aurait été trop tard, vous auriez cru que je mentais quand je vous disais la vérité et vous auriez cru vraies des choses fausses, à cause de mes émotions…

Ils s'observent un long moment.

— Vous ne voulez pas soulager votre conscience une bonne fois pour toutes et nous dire ce que vous savez ?

— Mais je ne fais que ça, vous dire la vérité, je ne fais que ça, depuis des mois, depuis le début… Je suis fatiguée… Je n'en peux plus de toutes ces questions… elles me font mal à la tête…

— Ce sont vos mensonges qui vous fatiguent. C'est très difficile de mentir, il faut sans cesse se rappeler ce que l'on a dit avant pour ne pas se contredire, n'est-ce pas, madame Fourniret ?

— Non… je… euh… non…

Elle baisse la tête et se tait plusieurs minutes. Le téléphone sonne sur le bureau du commissaire. Après trois sonneries dans le vide, il décroche.

— Oui ?.. Oui… Je suis en audition avec elle… OK… OK, c'est noté… Merci André, je te rappelle quand j'ai terminé…

Il raccroche. Benoît Lavigne se retourne vers Jacques Debiesme. Celui-ci hoche la tête. L'inspecteur sourit.

— Madame Fourniret, nous sommes sur le point d'avoir la preuve incontestable que votre mari a bien enlevé, violé et tué Lian Shiro.

Elle lève une main tremblante jusqu'à ses lèvres.

— Je… vous… euh… non, c'est impossible… ce n'est pas lui…

— Nous le saurons bientôt avec certitude. Nous avons retrouvé dans la camionnette de votre mari un cheveu qui présente de fortes similitudes avec ceux de Lian Shiro. Une expertise ADN vient d'être diligentée dans un laboratoire français très performant, à Bordeaux. Dans seulement quelques jours, nous serons à même de confondre définitivement Michel Fourniret dans cette affaire.

Elle se tait. Son corps est parcouru de légers tremblements.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas me dire ce que vous savez, madame Fourniret ?

— Je vous ai déjà dit tout ce que je sais. Je suis fatiguée. Je voudrais rentrer chez moi.

Ils se dévisagent longuement.

— Comme vous voudrez, madame Fourniret. Nous nous reverrons de toute façon très prochainement. Si jamais vous changiez d'avis d'ici là, vous savez où me trouver.

Les verres s'enchaînent chez Le Gus. Même Chris boit des chopes. Philippe a l'air détendu. André devrait être là, il a dû être retenu par un autre dossier.

C'est terminé, on le sait. Le scellé 693 est parti à Bordeaux. On va enfin coincer cet enfoiré. J'ai hâte de voir sa gueule quand on aura confirmation. Il va être obligé de ravaler sa morgue et sa suffisance à s'en étouffer, il n'aura d'autre choix que de baisser son froc. Je crois qu'on va tous friser l'orgasme au commissariat.

Elle, on verra plus tard. On aura le temps de continuer à la cuisiner quand l'autre cinglé sera accusé en bonne et due forme.

Ben commande une nouvelle tournée. Son visage est défoncé de fatigue, mais apaisé. Comme nous tous.

Chris lève sa chope.

— À Rivière !

Ben se met debout, une main sur le cœur.

— Et à la France ! À ces maudits Français !

Il entame *La Marseillaise* avec une voix de stentor. Nous rions, nous buvons.

— Je te rappelle que je suis français par ma mère…

Ben se tourne vers moi.

— Merde, c'est vrai. C'est pour ça que tu es un interrogateur hors pair !

— Pourquoi ?

— Parce que les Français sont tous des pervers, et hors pair, pervers pépère…

Chris hausse les yeux au ciel. Ben la regarde avec tendresse depuis tout à l'heure. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé entre eux l'autre nuit ni ce qu'il en est aujourd'hui, c'est leur histoire après tout. Ce dont je suis certain, c'est que cette enquête nous aura tous transformés en profondeur. C'est le

seul point que je peux concéder à Fourniret : cette affaire est celle d'une vie.

Philippe vide sa bière et refait les niveaux alors que nous n'avons même pas terminé les nôtres.

— Allez, cul sec !

Nous obtempérons à l'injonction de Dieu, et je fais signe à Auguste de nous remettre ça quand André entre dans le bar. Il nous rejoint sous nos acclamations.

Je remarque tout de suite que quelque chose ne clope pas. Son sourire est figé, lèvres fermées. Ce n'est pas bon signe.

— Un problème, André ?

Il me jette un coup d'œil fuyant et force son sourire.

— Non, tout va bien. Je peux avoir une chope, moi aussi ?

Ben siffle Auguste, en train de remplir nos verres, et lui fait signe d'en ajouter un. Il donne ensuite une grande tape dans le dos d'André.

— Eh bien, monsieur le juge, cachez votre joie !

Les chopes arrivent. André boit une longue gorgée. Je le fixe. Il s'en aperçoit.

— C'est quoi, l'embrouille, André ?

Il fait lentement tourner son verre sur la table.

— L'avocat de Fourniret a de nouveau demandé la libération conditionnelle de son client. Et j'ai dû accepter.

Ben fait un grand moulinet avec son bras.

— On s'en fout. D'ici là, on aura le résultat des tests ADN, et il séchera à l'ombre !

Le visage d'André se ferme. Ben le remarque.

— Quoi, ce n'est pas vrai ?

André soupire.

— Il sera libéré avant qu'on n'ait les résultats.

Chris le fusille du regard.

— Quoi ?

Ben prend sa bière et la jette à la gueule d'André.

— Fils de pute !

Il se lève. Philippe et moi le retenons.

— Laissez-moi, je vais crever cet enculé !

Je lui fais une clé de bras et le plaque contre la table. Tous les autres clients font silence.

— Arrête, Ben. À part empirer les choses, ça ne changera rien.

Le serveur apporte des serviettes en papier à André. Il ne bouge pas.

— Laisse, Jacques, il a raison.

Ben semble se calmer. Je le relâche. Il se redresse brutalement. Nous nous faisons face.

— Fais pas le con.

Il attrape sa veste en jean et sort. Chris le rejoint. Philippe lisse sa barbe. André passe mécaniquement la main sur son crâne poli. Je pose mes coudes sur la table. Je vais devenir fou.

— À quelle date on aura les résultats ?

— Le 5 juillet, si tout va bien.

— Et Fourniret, il sera libre quand ?

— Le 26 juin.

André se prend la tête entre les mains. Sa voix tremble.

— Je suis désolé. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour retarder sa sortie mais je n'ai pas pu la repousser davantage.

Je triture mon paquet de sèches. Même en faisant surveiller Fourniret jour et nuit, il peut très bien réussir à s'enfuir et à nous échapper.

Il n'y a plus qu'une solution pour éviter la catastrophe : la faire craquer, elle.

Fourniret va bientôt sortir.

Ce n'est plus qu'une question de jours, un peu moins d'une semaine.

À peine.

Son avocat a eu la réponse à sa demande de libération conditionnelle, le juge a accepté, il n'avait pas le choix de toute façon, il était coincé, dans cinq jours ça fera un an que Fourniret est en prison, et comme les flics n'ont toujours pas de preuves réelles contre lui, il va sortir

Voilà, c'est la fin.

Heureusement que les bleus n'ont pas encore les résultats de leur cheveu, ils l'auront dans une quinzaine de jours, c'est ce que m'a expliqué Fourniret, c'est son avocat qui lui a dit, un coup de chance, ce sera trop tard quand ils sauront, on sera partis, envolés.

Disparus.

Les questions vont enfin s'arrêter, d'autant qu'ils me mettent sévèrement la pression, les bleus, ils savent que Fourniret va sortir alors ils jouent le tout pour le tout avec moi.

Ça va me faire du bien de ne plus avoir à répondre à toutes ces questions, de ne plus me poser de questions, ça va me reposer, je vais retrouver le calme de mes pensées, je n'en pouvais plus, moi, de toutes ces questions.

Mon fauve va bientôt sortir. Ça y est.

Mais est-ce que ce sera Fourniret ou mon fauve qui va sortir ?

C'est la question.

Encore une question. Et derrière cette question, encore d'autres questions.

Il y a toujours des questions, en fait.

C'est fou. Ça rend fou.

Ça ne s'arrête jamais, les questions. Une fois qu'on a commencé, ça ne s'arrête jamais, une fois qu'on a mis le doigt dedans, c'est sans fin.

Comme les MSP, en fait.

Qui va sortir de prison et rentrer à la maison ? C'est une vraie question, une question avec plusieurs réponses, avec des réponses qui ne me donnent pas forcément envie de voir Fourniret sortir de prison et me feraient presque préférer les questions des flics.

Curieux.

Je n'aurais jamais cru penser ça un jour, préférer les questions des bleus, je n'aurais jamais cru me dire que ce serait peut-être mieux que Fourniret reste en prison.

C'est le problème avec les questions, on trouve des fois des réponses auxquelles on n'aurait pas pensé si on ne s'était pas posé toutes ces questions, des réponses surprenantes, oui, des choses qu'on n'aurait jamais cru pouvoir penser un jour.

Qui va sortir de prison ? Fourniret ou mon fauve ?

Il m'a dit que tout allait recommencer comme avant, sauf que ce n'est pas clair, cette histoire d'avant, pas clair du tout.

De quel avant parle-t-il ?

De l'avant d'avant qu'il me délaisse, de l'avant où j'existais ?

Ou de l'avant d'après, quand il partait chasser sans moi en m'abandonnant à ma solitude et à mon ennui ?

C'est ça la question, la vraie question.

La question des questions.

Y répondre, c'est répondre à toutes les autres questions, en cascade.

C'est simple, finalement, les questions. Il faut juste répondre à une question et on répond comme ça à toutes les autres.

Je n'y avais jamais pensé.

Étonnant.

Le truc, c'est que je n'ai pas la réponse. Je n'ai pas la réponse à cette question des questions.

C'est embêtant.

Je ne peux pas savoir avant. Je ne peux pas savoir de quel avant Fourniret parle avant qu'il ne sorte de prison. Il faut qu'il sorte pour que je sache. Je ne peux savoir qu'après de quel avant il parle, quand ce sera trop tard s'il ne parle pas du bon avant, de l'avant où j'existe.

Et ça, c'est un problème.

Un vrai problème. Le problème des problèmes, comme cette question des questions.

Je suis perdue.

Je ne sais pas quoi faire.

Que faire ? Voilà une autre question, une question planquée sous les autres questions.

Même si je ne fais rien, je fais quelque chose.

Je n'avais jamais pensé à ça non plus.

Bizarre.

Avant, quand je ne faisais rien, je ne faisais vraiment rien, et maintenant, même si je ne fais rien, je fais quelque chose.

Que faire ?

Que reste-t-il de notre pacte ?

Qui va sortir de prison ?

Fourniret, ou mon fauve ?

Je ne sais pas quoi faire.

Je ne sais plus.

Je ne sais plus rien.

Je ne suis plus rien.

Et ça, je ne veux pas.

Je n'ai quasiment pas dormi. Je me suis tourné et retourné dans le lit jusqu'à l'aube, un sanglier à la broche, encore une fois. Lorsque j'ai vu poindre le jour à travers les volets, j'ai préféré me lever.

Il est à peine 5 heures, et j'en suis déjà à ma treizième sèche. Françoise et les petits sont toujours au lit. J'envie leur sommeil. Depuis quand n'ai-je pas passé une nuit normale ? Je ne sais pas. Je ne sais plus.

La soirée d'hier m'a pourtant apaisé. Je suis rentré pour le dîner, j'ai profité de ma femme et de nos petits-enfants. Je me suis couché détendu. Seulement, une fois allongé, ma tête a pris le relais. J'ai repassé au crible tous les éléments de l'enquête, je les ai tournés et retournés comme ma vieille carcasse, dans tous les sens, pour tenter de débusquer enfin quelque chose que je n'aurais pas vu. En vain.

Elle n'a toujours pas cédé. Malgré une mise sous pression maximale suite au 693 qui nous a explosé à la gueule, elle tient. Et Fourniret sort dans quatre jours.

Pendant sa dernière audition au commissariat, j'ai cru qu'elle allait flancher. Je l'ai sentie hésiter. Je creusais la nature de sa relation avec Fourniret. J'essayais de comprendre quel était leur quotidien, l'ambiance sous leur toit, leurs rapports en tant que mari et femme au jour le jour. C'étaient des questions sans véritable rapport avec l'affaire, des questions sur leur vie de couple en général, sans entrer dans l'intimité de leur chambre à coucher. Elle aurait dû être tranquille, elle n'était ni menacée ni accusée, et malgré tout elle était très nerveuse. Quelque chose la dérangeait. Et pas dans ce que je lui demandais, mais dans ce qu'elle semblait percevoir, presque découvrir dans ses réponses. Elle vacillait de l'intérieur. Quand je lui ai dit que nous ne nous reverrions sans doute pas d'ici la libération de Fourniret, elle a eu l'air désemparée. C'était presque imperceptible, un éclair de désarroi dans son regard. Cependant c'était bien

là. Elle semblait soudain réaliser que son mari allait réellement sortir de prison, qu'ils allaient reprendre le cours normal de leur existence, et ça n'avait pas l'air de l'emballer. En même temps rien ne l'emballe jamais. Elle parle sans cesse de son émotivité sans pour autant montrer la moindre émotion. Un an que je l'interroge plus d'une fois par semaine des heures durant, comme son mari, et je suis incapable de la saisir ou de dire qui elle est. Elle m'échappe, elle me glisse des mains comme un savon flasque et humide.

C'est une étrange journée qui se lève. Le verdict du procès Dutroux tombera d'ici cet après-midi. Tout sera fini avant ce soir, pour nous et pour Dutroux. Elle ne sait pas que nous allons la convoquer pour la cuisiner une dernière fois. On lui a préparé une mise en condition spéciale, avec Ben. Si ça ne marche pas, on jettera l'éponge. C'est aujourd'hui ou jamais.

Monique Fourniret dépose Jeff à son collège. Elle n'a pas pris de douche, elle est habillée sommairement d'un grand tee-shirt, d'un pantalon de jogging gris et de baskets usées.

Elle roule jusqu'à Hastière où elle suit une formation dans le tourisme. Bien qu'elle s'y rende régulièrement depuis presque neuf mois, elle entre et prend place sans que personne la remarque.

Alors que la séance est commencée depuis un petit quart d'heure, l'inspecteur Benoît Lavigne fait irruption dans la salle avec deux policiers en uniforme. Devant l'ensemble des autres participants, il demande à Monique Fourniret de les suivre.

Sous les regards et les chuchotements étonnés, elle quitte la pièce d'un pas traînant, tête baissée et dos voûté.

22 juin 2004
120e audition de Monique Fourniret

Peu après midi, Jacques Debiesme entre dans son bureau, où Benoît Lavigne interroge Monique Fourniret depuis plus de trois heures.

À l'entrée du commissaire, l'inspecteur prend la place du policier qui dactylographiait jusque-là l'interrogatoire. Jacques Debiesme dépose ostensiblement un journal sur son bureau tandis que l'officier de police quitte la pièce. En une du quotidien s'affiche en pleine page une photo de Michelle Martin, la compagne de Marc Dutroux.

— Bonjour, madame Fourniret.

— Bonjour, commissaire. Je croyais que nous ne devions plus nous revoir avant la sortie de prison de Fourniret ?

— Je me suis rendu compte que j'avais encore quelques questions à vous poser, notamment concernant une perquisition que nous avons effectuée il y a quelques jours dans la cellule de votre mari.

— Ah bon.

Elle soupire et se tait.

— Madame Fourniret, saviez-vous que votre mari écrivait ses mémoires depuis son incarcération ?

— Oui, il me l'a dit, oui. Il adore écrire. Il a toujours aimé ça. C'est son truc à lui, les mots, alors que moi…

— Nous avons saisi les soixante-huit premières pages du manuscrit lors de cette perquisition et nous avons noté un détail au sujet duquel j'aimerais que vous répondiez.

— Si vous voulez…

— Votre mari écrit la chose suivante : « À l'époque où je lui faisais entendre "la punition" du père de ses enfants, je lui avais confié que, dans

les années quatre-vingt, j'avais attenté à la vie d'un frère d'une loge maçonnique ministre de l'Économie dont le corps fut retrouvé près de Rambouillet dans un étang, suicidé. » Vous souvenez-vous de cela ? Savez-vous à qui Michel Fourniret fait ici allusion ?

— Je me rappelle vaguement qu'il m'avait raconté une histoire comme ça, mais je n'y avais pas prêté attention plus que ça… on s'est écrit tellement de choses, vous savez… et puis c'est si loin tout ça, si loin…

— Dans ce passage, votre mari évoque sans le nommer un homme qui s'appelait Robert Boulin.

— Peut-être. Je ne sais pas qui c'est. Je ne vois pas de quoi il s'agit.

— Une mort classée comme suicide mais qui reste en réalité non élucidée et qui avait fortement défrayé la chronique à la fin des années septante en France.

— Septante ? Sept… Ah, soixante-dix, c'est vrai, vous dites septante, vous, ici…

— Vous voyez à quelle affaire votre mari fait allusion ?

— Je vous dis, vaguement. C'est encore plus loin que le reste…

— Pensez-vous que votre mari puisse réellement être l'auteur de ce crime ?

— Je ne sais pas. Ça me semble un peu gros, quand même.

— Pour quelle raison vous aurait-il alors raconté cela ?

— Je ne sais pas. Pour rouler des mécaniques, peut-être, pour jouer les bonshommes et m'impressionner.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Fourniret aime bien s'imaginer en voyou et en bandit. Il m'avait dit un jour que Ranucci, c'était lui, seulement je ne l'avais pas cru. Je ne lui avais rien dit, mais je ne l'avais pas cru.

Le commissaire la regarde. Elle détourne les yeux.

— Est-ce que je vais bientôt pouvoir rentrer chez moi ?

— Ça dépend de vous, madame Fourniret. Si vous me dites enfin ce que vous savez, vous pourrez rentrer très vite chez vous.

— Je suis fatiguée de tout ça.

— Je sais. Nous aussi, nous sommes fatigués.

Monique Fourniret se tait. Jacques Debiesme va fumer une cigarette en silence à la fenêtre, puis il revient à son bureau.

— Nous vous avons écoutés pendant les VHS.

— Vous… ah bon ?.. euh… je croyais pourtant que ces visites étaient…

— Hors surveillance, comme leur nom l'indique ?

— Oui.

Elle se tait un long moment.

— Ah bon.

Elle se tait de nouveau.

— Alors vous savez…

— Nous savons quoi ?

— Eh bien, tout ce que nous nous sommes dit ?

— Oui, nous savons.

— Je m'en doutais un peu.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Euh… vos questions…

— Lesquelles ?

— Je ne sais plus exactement… Peut-être celles au sujet des brunos ?

— Vous en parliez dans les lettres que vous avez écrites à votre mari cette année, et que nous lisions, vous vous en doutez.

— Oui, sauf que ces derniers temps vos questions étaient trop précises…

Ils se dévisagent.

— Vous n'avez rien dit qui nous permette de vous incriminer, ni votre mari d'ailleurs. La seule chose qui nous a interpellés, c'est votre complicité. Même si vous l'appelez Fourniret et parlez de lui à la troisième personne, presque comme s'il était un étranger, vous êtes en réalité très complices tous les deux.

— Ça nous arrive encore, oui, des fois. C'est souvent le cas quand on a vécu longtemps ensemble. Ça n'a rien d'exceptionnel.

— C'est aussi le cas quand on partage certains secrets trop lourds à porter seul.

— Peut-être. Je ne sais pas.

Ils s'observent un long moment. Le commissaire se lève.

— Madame Fourniret, j'aimerais vous interroger sur certaines choses que vous avez dites à votre mari lors de ces VHS et passer une dernière fois en revue tous les éléments de notre enquête.

— Si vous voulez…

Pendant plus de vingt minutes, Jacques Debiesme lui demande des éclaircissements au sujet de ce qu'elle a dit à Michel Fourniret pendant ses visites hors surveillance. Il lui repose ensuite toutes les questions

concernant les faits pour lesquels il est suspecté. Monique Fourniret répond d'une voix traînante et lasse en s'obstinant dans ses dénégations, puis elle se mure dans un silence de plusieurs minutes.

— Vous pensez qu'elle va prendre combien ?

— Qui donc, madame Fourniret ?

Elle désigne du menton la femme de Marc Dutroux en première page du journal.

— Elle, là.

— Trente ans, je pense.

— Tant que ça ?

— Oui.

Silence. Jacques Debiesme s'assoit.

— Les crimes dont elle est reconnue coupable sont parmi les pires que l'on ait jamais vus. Et surtout, elle était complice de son époux. Au sens pénal du terme.

Monique Fourniret reste le regard dans le vide.

— Bon, je crois que nous en avons fini pour aujourd'hui, et même fini tout court. Nous nous reverrons dans quelques mois, lorsque votre mari sera jugé pour la tentative d'enlèvement de Louise Lemaire. Vous allez pouvoir retrouver une vie normale. Votre vie d'avant.

Monique Fourniret garde le silence.

— Il va sortir, alors ?

— Oui, madame Fourniret. Dans quatre jours, le 26.

— Mais qui ?…

— Comment ça, qui ?

— Enfin… je… non, rien…

Elle garde le silence. Elle pourrait se lever et partir, et pourtant elle ne bouge pas.

— Vous pouvez rentrer chez vous, madame Fourniret.

Elle semble vouloir parler. Ses lèvres esquissent des mouvements sans qu'aucun son n'en sorte.

— Vous voulez me dire quelque chose, madame Fourniret ?

— Je… euh… si je vous dis quelque chose que je sais, vous me laisserez quand même rentrer chez moi ce soir ?

Elle le fixe sans ciller. Le commissaire soutient son regard et l'observe avec une attention redoublée.

— Si vous savez des choses que vous ne nous avez pas dites, je ne peux que vous inviter à le faire.

— Je sais peut-être des choses, pas grand-chose, mais…

Elle laisse sa phrase en suspens.

— Dites-moi toujours ce « pas grand-chose » que vous savez.

— Si je vous dis ça, je pourrai rentrer chez moi ce soir ?

Jacques Debiesme laisse errer ses yeux à travers la pièce. Ils croisent ceux de Benoît Lavigne avant de se planter de nouveau dans ceux de son interlocutrice.

— Oui, madame Fourniret, vous pourrez rentrer chez vous ce soir. Vous avez ma parole.

Elle s'appuie contre le dossier de sa chaise et cale fermement ses avant-bras sur les accoudoirs. Elle parle d'une voix nette et claire, sans bafouiller ni hésiter. Les doigts de l'inspecteur Lavigne crépitent sur le clavier de son ordinateur.

— Je suis maintenant décidée à vous dire la vérité. Je sais, parce qu'il me l'a dit, que mon mari Michel Fourniret a déjà tué deux jeunes filles. Je vais vous dire tout ce que je sais sur cela. Je ne voudrais pas être considérée comme sa complice. Depuis près d'un an, je vis très mal ce qui se passe, étant donné que je sais des choses et que, par peur d'être considérée comme sa complice, je ne l'ai jamais dénoncé. Vous m'avez expliqué à plusieurs reprises qu'il était dans mon intérêt de dire ce que je savais et ce que je vais vous dire est la vérité. Il ne s'agit pas de mensonges que j'inventerais pour ne pas avoir d'ennuis avec la justice. Ce que je vais vous raconter ne s'invente pas…

Les vannes se sont ouvertes. Elle a parlé pendant plus de deux heures. Elle a avoué les meurtres de Lian Shiro et d'Élodie Defaux.

Tout est plié.

Je l'ai ensuite emmenée chez André pour qu'elle confirme ses aveux et le fait que ceux-ci avaient été obtenus sans violence policière pour éviter qu'elle ne puisse revenir sur ses déclarations dans les prochaines semaines ou dans les prochains mois. Et puis je l'ai laissée rentrer chez elle, comme je le lui avais promis.

C'est terminé.

Les meurtres de Lian Shiro et d'Élodie Defaux ne sont pas prescrits. Le compte de Fourniret est bon. Il n'est pas près de sortir de prison. Un nouveau chapitre s'ouvre, plus fastidieux. Après la course contre la montre, la course de fond.

Nous devons élaborer une nouvelle stratégie avec l'équipe. Nous allons prendre le temps de la mettre en place. D'un commun accord, nous avons déjà décidé d'entendre encore une fois Monique Fourniret. Nous la convoquerons dans quelques jours, pour la laisser décanter, non sans nous assurer qu'aucun contact ne pourra avoir lieu avant cette date entre elle et son mari. Son tour à lui viendra. Je suis certain qu'elle ne nous a pas encore tout dit. Il n'est pas impossible que la mémoire commence à lui revenir et qu'elle nous balance une liste inattendue de victimes. Ça s'est vu sur d'autres affaires. Une fois le mur percé, le reste finit par s'écrouler. Si tel était le cas, il faudra que Fourniret confirme les aveux de sa femme. Et qu'il nous aide à retrouver les corps de ses éventuelles autres victimes. Tant qu'il ne nous aura pas conduits jusqu'à leurs dépouilles et qu'on ne les aura pas formellement identifiées, il pourra se rétracter. Une enquête au long cours, moins fatigante pour les muscles mais plus éprouvante pour les nerfs. Pour

l'instant, l'heure est aux réjouissances. L'essentiel est là : elle a avoué pour Lian Shiro et Élodie Defaux.

Giorgio m'apporte une bouteille de San Pellegrino. Françoise ne va pas tarder. C'est ici que je l'ai demandée en mariage, ici qu'elle m'a annoncé ses deux grossesses, ici que nos deux enfants nous ont dit que nous serions bientôt grands-parents. C'est notre lieu à nous.

J'ai déjà éclusé bon nombre de chopes chez Le Gus avec toute l'équipe. La brouille entre Ben et André est terminée. Pour solder les comptes, Ben lui a payé deux chopes : une à boire, et l'autre à lui balancer au visage. André a préféré boire les deux. Malgré notre épuisement, je crois que nous n'avons jamais été aussi heureux. Je les ai laissés et j'ai appelé Françoise pour lui proposer de venir dîner avec moi, en amoureux. Elle a ri. Un vrai rire comme je n'en avais pas entendu depuis des mois, peut-être même des années. On est fin juin, j'aurai cinquante ans en octobre, il est grand temps pour moi de réorienter mes priorités et ma vie, sinon je vais mourir sans avoir réellement profité des miens. Je commence maintenant. La preuve, je bois de l'eau gazeuse depuis trois minutes, c'est un début. Quant à savoir si ces mauvaises résolutions vont durer, je verrai à l'usure. Je fais confiance à mon toubib pour me mener la vie dure. Et à Françoise pour me fliquer mieux que je ne le ferais avec elle. D'autant que je me vois mal l'affronter. Elle est pire que mes malfrats. Et puis je ne saurais pas faire avec elle, je manque de pratique sur le terrain de la lutte conjugale. Je préfère capituler d'emblée.

Je me demande dans quel état de délabrement je me trouve. Je suis trop lessivé pour mesurer l'impact que cette affaire aura sur moi dans les années à venir. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais rien vu qui s'en approche, et pourtant, j'en ai vu des cinglés et des scènes de crimes à vomir. C'est son degré d'implication à elle qu'il faut désormais éclaircir. Et l'ampleur du carnage qu'ils ont peut-être réalisé ensemble.

Il y a tant de zones d'ombre qui m'échappent et que je ne comprends pas. Par exemple, comment Lian Shiro et Élodie Defaux ont-elle pu accepter de monter dans la camionnette de Fourniret ? Elles étaient éduquées, leurs parents leur avaient forcément dit de ne jamais suivre un inconnu. Tous les parents disent ça un jour à leurs enfants, et plus d'une fois. Parce qu'elles habitaient en périphérie urbaine ou dans des petits bleds et que, contrairement à des idées reçues, on fait plus facilement confiance à

quelqu'un d'apparemment inoffensif dans ces coins-là ? C'est possible. C'est une hypothèse à creuser.

Le plus incompréhensible, pour moi, c'est elle, Monique Fourniret. Lui, c'est un malade, un pervers et un déviant sexuel. De la pire espèce qui soit, certes. Malheureusement, on en a vu d'autres. Mais elle ? Sans doute parce qu'on est tous persuadés qu'une femme, mère de surcroît, est incapable de telles atrocités. Pourtant, elle est la preuve vivante du contraire comme, dans un autre genre, Michelle Martin. Je me demande pourquoi elle a craqué aujourd'hui, alors qu'ils étaient si près du but. Lorsque je l'ai emmenée en début d'après-midi dans le bureau d'André, une idée bizarre s'est mise à me gratter derrière le cerveau. Je me suis dit qu'elle avait pu balancer Fourniret *parce qu'*ils étaient si près du but. En fait, je me demande si elle ne serait pas plus qu'une complice, active ou passive, je me demande si elle ne serait pas la véritable inspiratrice de son fêlé de mari. Quand on examine son parcours conjugal, on peut en effet se poser la question. Avec elle, Gilles Moreau revend son auto-école et se consacre tout entier à sa passion de la peinture. D'une certaine manière, elle fait de lui un peintre, et un peintre obsédé par elle. Qui sait si, après l'avoir représentée sous toutes les coutures dans des centaines de tableaux, il n'a pas changé de sujet et que, se sentant délaissée, elle ne l'a pas rendu fou en appuyant sur son talon d'Achille, sa jalousie maladive ? Mieux : elle est allée jusqu'à le détruire symboliquement en brûlant tous ses tableaux. Même principe avec Fourniret. Avant de la rencontrer, il n'a jamais tué les filles qu'il a agressées et violées. Du moins, de ce qu'on en sait. Une fois avec elle, il aurait supprimé ses victimes pour garder son impunité. C'est avec elle qu'il serait devenu le violeur et le tueur qui est passé pendant presque dix-sept ans entre les mailles de toutes les polices. Et s'ils ont effectivement mis en œuvre ce qu'ils se sont écrit, cela veut dire qu'elle aurait agi avec lui. Elle l'aurait assisté. Elle l'aurait aidé à arriver à ses fins. Si tel était effectivement le cas, quand il se serait détourné d'elle, quand il aurait rompu leur pacte en la mettant à l'écart et en partant chasser sans elle, en solitaire, elle ne l'aurait pas supporté. Alors elle l'aurait balancé pour le détruire, pour éviter justement qu'il ne recommence sans elle. Elle serait en réalité toute-puissante. Elle l'aurait façonné. Sans elle, il ne serait rien, à peine le petit délinquant sexuel des premières heures, avant leur rencontre. Ce n'est qu'unis qu'ils constitueraient cette implacable machine criminelle. Fourniret aurait donc eu raison de lui écrire du fond de sa cellule de Fleury-

Mérogis : « Nous formons un seul et même être. » À eux deux, ils seraient un monstre. L'un des monstres les plus aboutis de toutes les annales du crime.

On discutait de ça avec Ben tout à l'heure, quand je suis revenu du bureau d'André. Pour nous détendre et nous changer les idées, on comparait nos cinglés avec Dutroux et Michelle Martin. On en est venus à parler de la grande marche blanche. Nous en sommes arrivés à la conclusion que si, à certains moments de leur histoire, les sociétés ont toujours besoin de boucs émissaires contre lesquels se rassembler, elles ont parfois besoin de monstres comme Dutroux ou Fourniret pour se rassembler encore plus fortement. À cette différence fondamentale près que les boucs émissaires sont innocents, et les monstres coupables. Dans les deux cas, des innocents se retrouvent sacrifiés pour la cohésion du plus grand nombre. Ce qui fait des monstres un mal nécessaire. Ben a clôturé la conversation avec l'une de ses pirouettes légendaires : « Je vais de ce pas boire une chope à la santé des monstres, parce que sans eux, on est tous au chômage ! »

J'aperçois Françoise qui vient d'entrer dans le restaurant. Nous nous sourions. Je la regarde marcher entre les tables pour me rejoindre. Je la trouve belle. Sexy. Elle sait que nous l'avons eu. Elle sait que c'est fini même s'il reste beaucoup à faire.

— Tu as l'air bien triste pour quelqu'un qui vient de remporter la Troisième Guerre mondiale.

Elle s'assoit.

— Non, j'étais juste dans mes pensées.

— Tu penses trop.

— C'est possible.

— C'est certain. Tu penses trop et tu bois trop d'eau.

— Je… quoi ?

— Commande-nous deux chopes et une bonne bouteille de vin plutôt que cette eau gazeuse sinistre. L'eau, c'est pour les plantes, ce n'est pas ce que tu dis ?

— C'est ma devise !

— On a tout de même un événement à fêter, sauf que ce n'est pas celui que tu crois.

— Ah oui ? On fête quoi, alors ?

— Le début de ton régime et la fin de ton cholestérol !

Nous rions. Heureusement qu'elle est là. Elle, mes enfants et mes petits-enfants. Tout comme Ben, Chris, Philippe, André et une poignée d'autres. Eux seuls m'empêchent d'être définitivement dégoûté de l'humanité, même si nous cachons tous des secrets plus ou moins inavouables. Pour le reste, je ne sais pas si l'homme est capable du meilleur, mais avec Fourniret, je suis sûr qu'il est capable du pire.

Pour ne pas oublier

réalité du roman

Le 22 juin 2004, Monique Olivier, aujourd'hui divorcée de son mari, avoue au commissaire Jacques Fagnart et à l'inspecteur Stéphane Brasseur les meurtres de deux jeunes filles, remontant respectivement aux années 2000 et 2001.

Le 28 juin 2004, ses aveux se font plus complets : elle révèle onze meurtres, Michel Fourniret n'en reconnaît que huit et ne sera jugé que pour sept (cinq meurtres et deux assassinats, un assassinat étant un meurtre avec préméditation), le corps de la huitième victime supposée n'ayant pu être retrouvé.

À l'issue de leur procès en 2008 à Charleville-Mézières, Michel Fourniret est condamné à la perpétuité réelle, soit trente ans de réclusion incompressible. Il est le deuxième prévenu à se voir infliger une telle peine après Pierre Bodein (2007, braquage, agressions sexuelles et viols), surnommé « Pierrot le Fou ». Suivront Christian Beaulieu (2008, viol et meurtre d'un enfant de quatre ans, condamnation réduite en appel), et Nicolas Blondiau (2015, viol et meurtre d'une fillette de huit ans).

Monique Olivier est condamnée à la perpétuité avec une mesure de sûreté de vingt-huit ans pour complicité dans quatre meurtres et un viol, non-dénonciation de crimes dans deux des sept affaires. L'accusation de coauteure du meurtre dans l'une d'elles ne sera finalement pas retenue.

On pourra s'étonner que Michel Fourniret et Monique Olivier soient passés pendant plus de quinze ans entre les mailles de la police et de la justice. Il faut se rappeler que ce n'est qu'entre les années quatre-vingt-dix et les années deux mille que se mettent en place une centralisation des

données policières au niveau européen et un meilleur suivi des criminels sexuels remis en liberté, notamment avec la loi Guigou (1998, obligeant les criminels sexuels sortis de prison à se faire surveiller et soigner) ou encore la loi Perben 2 (2004, imposant aux mêmes criminels sexuels de déclarer leur changement d'adresse). C'est pour cette raison que, malgré ses multiples condamnations en France, lorsque Michel Fourniret s'installe en Belgique en 1992, son casier judiciaire redevient vierge. De plus, il vit à la frontière franco-belge, ne cesse d'aller et venir entre les deux pays, poussant jusqu'à la région parisienne ou à Nantes, et brouille ainsi les pistes. À la différence des tueurs en série « classiques », il n'a pas de véritable signature, puisqu'il peut tuer d'une manière différente d'une victime à l'autre. Néanmoins, son obsession de la virginité et son mode opératoire apparentent ses enlèvements à des rituels et peuvent dans une certaine mesure être considérés comme *sa* signature. Enfin, hasard ou calcul, il a sévi à plusieurs reprises dans des lieux où agissaient d'autres tueurs, l'adjudant Chanal pour la jeune fille assassinée sur un terrain militaire, Francis Heaulme pour celle abandonnée sur une plage de la région nantaise ou encore Émile Louis dans l'Yonne, raison pour laquelle, notamment, il a été si difficile à identifier.

Suite aux aveux de Monique Olivier, quatre dossiers sont toujours en instruction, dont ceux concernant les meurtres de Marie-Angèle Domèce, de Joanna Parrish et d'Estelle Mouzin.

Dernier mystère de l'affaire Fourniret : la dizaine d'années de creux apparent dans son parcours criminel, qui correspond sans doute à la période où il faisait venir des baby-sitters à leur domicile de Sart-Custinne. Le commissaire Jacques Fagnart, qui a fait craquer Monique Olivier après une rude année d'enquête et d'interrogatoires (cent vingt pour Monique Olivier et cent dix pour Michel Fourniret), n'imagine pas un seul instant que Michel Fourniret ait pu rester inactif durant toutes ces années.

Michel Fourniret a été surnommé « l'Ogre des Ardennes ». Si Monique Olivier a longtemps été considérée intellectuellement très inférieure à son mari, son QI s'est révélé supérieur au sien (le QI de Monique Olivier est évalué à 131). À la lumière de cet élément, on peut se demander qui domine réellement l'autre au sein du couple, qui manipule qui. Cela nous incite à envisager Monique Olivier comme la possible inspiratrice de la folie de son mari – il n'avait jamais tué avant elle – et, en définitive, comme une véritable « Ogresse ».

Remerciements

Jacques Fagnart, avec qui j'ai eu le privilège de passer deux jours dans la région de Charleroi ; ses lumières sur cette affaire m'ont été plus que précieuses et fondamentales pour l'écriture de ce roman ; son humanité et son éthique sont exemplaires.

Daniel Zagury, qui m'a éclairé avec précision sur les méandres de la psychologie de Michel Fourniret.

Muriel Beyer, qui a cru à ce projet à la minute où je lui en ai parlé.

Lisa Liautaud, qui a cru à ce projet avant même que je ne lui en parle ; elle m'a accompagné tout au long de l'écriture avec la patience, l'exigence et la minutie que ses auteurs lui connaissent.

Nane et Babou, pour le luxe de la résidence bordelaise qu'ils ont mise à ma disposition à des moments cruciaux de l'écriture de ce roman.

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr

PLON

et sur les réseaux sociaux